

DIDIER HAMONEAU

LES RACINES MUSULMANES DE LA FRANCE



Les Éditions Albouraq
– Ombres & Lumières –

DU MÊME AUTEUR

- *L'Histoire méconnue de l'Islam en Gaule (VIIIe s.- Xe s.). La Ruche, 2013.*
- *Moïse, Jésus, Mohamed. Éditions de La Ruche, Paris, 2003.*
- *Islam contre terrorisme. Éditions Albouraq-Librairie de l'Orient, Paris, 2002.*
- *Vie et Enseignement du Cheikh Ahmadou Bamba. Éditions Albouraq-Librairie de l'Orient, Paris, 1998.*
- *La Torah, l'Évangile, le Coran. Editions Créadif-Livres, 1993. :*

A paraître

- *L'Islâm et la France. Editions Albouraq.*
- *Abd El-Qadir al-Jilani, le Grand Faucon gris. La Ruche.*
- *Islâm, Royaume de Dieu. La Ruche.*

© **Dar Albouraq**

Distribué par :

Albouraq Diffusion Distribution

Zone Industrielle

7, rue Henri François

77330 Ozoir-la-Ferrière

Tél. : 01 60 34 37 50

Fax : 01 60 34 35 63

E-mail : distribution@albouraq.com

Comptoirs de ventes :

Librairie de l'Orient

18, rue des Fossés Saint Bernard

75005 Paris

Tél. : 01 40 51 85 33

Fax : 01 40 46 06 46

Face à l'Institut du Monde Arabe

Site Web : www.orient-lib.com

E-mail : orient-lib@orient-lib.com

Librairie Albouraq

91, rue Jean-Pierre Timbaud

75011 Paris

Tel : 01 48 05 04 27

Fax : 09 70 62 89 94

E-mail : librairie11@albouraq.com

Site Web : www.albouraq.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction par quelque procédé que ce soit, sont réservés pour tous les pays à l'Éditeur.

1435-2014

EAN 9782841619702

DIDIER ALI HAMONEAU
(EL-HAJJ 'ALIOUNE M'BACKÉ)

Les racines musulmanes de la France

des Sarrasins aux Ottomans



« N’as-tu pas médité la façon dont Dieu compare la bonne parole à un bel arbre fermement enraciné et dont les branches s’élèvent vers le ciel, et qui produit des fruits en toute saison avec la permission de son Seigneur ? Et Dieu propose ces paraboles aux hommes afin qu’ils les méditent. »¹

Coran 14,24-25

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

PRÉFACE

L'auteur nous livre ici le fruit d'un long travail et de nombreuses années de recherche. Une réflexion et une analyse claires qui nous plongent au cœur d'une histoire méconnue, voire occultée. Les musulmans les premiers seront surpris de constater combien les liens unissant la France et l'Islam sont étroits, anciens et bien plus profondément ancrés en nous, citoyens français, que nous le pensons. Premier volet d'une série d'études historiques mettant en scène les plus grands noms de l'histoire médiévale et contemporaine ; la suivante nous mènera des Ottomans à René Guénon. D'autres leur succéderont, nous l'espérons, afin de mettre en lumière des périodes, des événements et des personnages plus précis.

Cette première étude nous dévoile une histoire poignante et mouvementée que les intrigues et intérêts rythment depuis plus de treize siècles. L'essentiel de cette approche est justement cette lecture transversale de l'histoire tissant un lien entre des périodes, des régions et des contextes différents. Ce récit sans concession nous montre que d'un côté comme de l'autre se sont côtoyés des grands hommes épris d'idéaux nobles, mais également des intérêts personnels motivés par des appétits acérés. Cette soif de pouvoir, de titres, de reconnaissance et de fastes qui a été une constante séculaire et qui continue encore aujourd'hui à hypothéquer les rapports desquels dépend la paix de notre monde, est délogée et pointée du doigt.

En démontrant parmi ces constantes que l'histoire est parfois faussée, souvent dictée par les gouvernants et sans cesse utilisée pour cautionner les agissements les plus abjects, l'auteur nous dit aussi qu'en tout lieu et à toute période, des hommes épris de justice, de liberté et d'aspirations nobles contrebalancent cette Chute ancienne et tentent d'élever l'Homme à son rang de représentant divin.

Cette lecture permet de comprendre que l'analogie des circonstances est garante de réaction similaire à travers le temps et qu'à ce titre, il n'est pas bien difficile de lire notre propre avenir. Détachés les uns des autres, ces périodes et ces événements restent incohérents. Ils s'expliquent mutuellement si la bonne grille de lecture est utilisée. Comment ne pas sentir la montée actuelle des extrémismes si l'on comprend comment ces mêmes extrémismes sont parvenus à prendre le pouvoir et à engendrer des idéologies mortifères dans le passé. Comment ne pas voir dans l'Aube dorée de l'extrémisme grec la résurgence de la Golden Dawn société anglaise avec comme « autorités » de l'ombre Mac Gregor Mathers, et... Aleister Crowley, auxquels s'ajoutent accessoirement divers autres écrivains occultistes et théosophistes. Ce même A. Crowley que Guénon qualifiait d'agent de la contre-initiation.

Il n'y a pas si longtemps, le président Sarkozy lançait un débat sur la question de l'identité nationale de la France. Plusieurs constats s'imposent avec force à la suite des multiples interventions médiatiques qui s'en suivirent. La majorité des français n'était pas capable de définir la qualité de citoyen, encore moins de la distinguer de celle de patriote. La nation reste un concept flou tout autant que celui de nationalisme. Cependant, le plus grave est que le débat se centra sur l'islam et la notion d'identité nationale n'était plus envisagée qu'au regard de l'identité de l'islam. Le français n'était plus capable de se définir selon des critères qui lui soient propres ; son identité lui est devenue incertaine. Les contradictions se multiplièrent et les divergences s'accrochèrent lors de ce débat entre les différentes tendances pour ne pas dire factions constituant le peuple français actuel. Ce regard sur l'islam, au-delà de dénoncer l'ignorance de nos propres racines, se double d'un rejet renouvelé de l'autre et plus précisément de l'islam à qui la France doit tant. Cette méconnaissance de l'histoire organisée et

préparée de longue date a conduit à la méconnaissance de l'islam et empêche encore de comprendre la proximité qui lie la France à cette civilisation. Mais le pire, c'est que cette même méconnaissance entretenue au prix des pires mensonges et d'un complot du silence a conduit le peuple français à ignorer son histoire, à s'ignorer et s'oublier lui-même.

Comme René Guénon l'écrivait il y a bientôt un siècle, l'Occident a perdu son identité et a besoin de l'Orient pour la retrouver. Sans idéaliser ce dernier et diaboliser le premier, il est un point crucial qui échappe aujourd'hui à de nombreux historiens et sociologues ; toute civilisation s'estime à sa conscience des principes métaphysiques et à la place qu'elle réserve à l'initiation seule capable de mener l'homme à la réalisation de sa raison d'être profonde. Bien sûr que l'Orient n'est pas exempt de reproches, oui l'Orient tend à s'occidentaliser ou plutôt à se moderniser. D'ailleurs, cette progression est aisément vérifiable car conjointe à la démocratisation des sociétés. Or, le but n'est pas un retour en arrière, mais un retour à des valeurs éthiques comme celles de la justice, de l'équité, de la connaissance de l'autre et surtout à la conscience de l'Unité fondamentale de la sagesse et de la vérité. Personne ne possède le monopole de ces valeurs, chose que nombre de musulmans eux-mêmes tendent à perdre de vue en se radicalisant et s'enfonçant dans un prosélytisme stérile. Or, l'islam n'est pas les « islamistes » comme le christianisme n'est pas l'inquisition. Mais à la différence de la France, l'islam sait encore se définir, possède des principes clairs. Et ce n'est pas parce que certains musulmans les trahissent que l'islam est remis en question. Entre trahir une identité et ignorer une identité, il y a un monde ; bien que trahie, une identité peut ressurgir tant qu'elle reste consciente, alors que si cette dernière est oubliée, trahie ou non, elle est perdue.

Ce troisième millénaire de l'ère chrétienne est celui où les postulats sur lesquels repose la société moderne s'écroulent les uns après les autres. Et si l'Orient, notamment islamique, a bien su préserver quelque chose, c'est justement cette conscience de notre finalité et des moyens de la réaliser. Même si cette conscience a tendance à se cacher ou encore à dégénérer, elle subsiste intacte chez certains héritiers d'une tradition orale encore vivante. Le masque de l'« islamisme » a beau caricaturer la réalité et la voiler, cela ne change pas le fait que celui qui désire la trouver y parvient s'il cherche et que s'il frappe à la bonne porte il lui sera ouvert. En ce domaine, seule la qualité compte et non la quantité, si une seule personne subsistait pour transmettre de nouveau les fondements d'un monde juste et en conformité avec notre raison d'être, cela suffirait.

L'histoire de cette relation entre la France et l'islam que nous conte l'auteur permet de découvrir certains pans de l'histoire trop peu connus notamment en France. C'est l'histoire d'un amour qui se trame sur fond de déchirements. Nombre de pages de cette histoire se déroulent lors de périodes d'opposition frontale comme la prise de l'Espagne au huitième siècle chrétien, ou encore comme les Croisades, la prise de Constantinople ou auparavant de celle de Jérusalem. C'est aussi les rapports avec le Saint Empire, ou ceux de Napoléon avec l'Égypte de Mehmet 'Ali et la Sublime Porte d'Istanbul. C'est la colonisation et enfin l'immigration. À chaque fois, ce rapport est doublement fructueux car il permet dans un premier temps la rencontre de deux civilisations qui s'ignorent et se vouent au panthéon du paganisme. C'est par conséquent l'occasion de se découvrir mutuellement et de s'apercevoir que nos valeurs sont bien plus communes que l'on aurait pu le penser. Dans un second temps, ce sont des échanges intellectuels et scientifiques qui s'opèrent depuis le moyen âge ; échanges dont l'Occident profitera grandement au point, et cela demeure ma théorie personnelle, de devenir le lieu du dépôt futur de la sagesse universelle constituant le cœur de toutes les traditions et notamment de l'islam.

Le Prophète se servait plus précisément d'un verset du Coran pour entrer en contact avec les

empires et civilisations voisins : « Venez à une parole qui nous est commune à nous comme à vous ». L'utilisation de ce verset coranique est indicateur de l'esprit prophétique pour l'établissement de rapports avec l'« autre » ; il appelle à une parole commune donc n'affiche pas la prétention d'une exclusivité de la vérité ou d'une supériorité. Ensuite il dit qu'elle est commune à « nous » comme à « vous » ; en commençant par « nous », le Prophète souligne l'importance de bien maîtriser sa propre sagesse, sa propre doctrine et son identité avant d'aller s'adresser à l'« autre ». Mais aussi de bien connaître celle de l'« autre » pour comprendre qu'au-delà des différences de forme, le fond est le même. Enfin, en appelant à une parole commune, il se réfère à la métaphysique ; le reste en découlant nécessairement. C'est bien sur l'essentiel que l'accord doit être trouvé, sur les principes fondamentaux qui parce qu'immuables sont nécessairement communs en leur fond. Ce ne peut être sur les aspects secondaires et contingents qu'un accord durable et réel pourra devenir effectif.

La volonté d'hégémonie empêche de reconnaître son besoin de l'autre. Le paternalisme qu'affiche encore l'Occident blanc et laïc à l'égard du reste du monde ne peut que lui être préjudiciable et le mènera à sa perte. En effet, comme l'indique le titre d'un livre de René Guénon *La Crise du monde moderne*, si un monde s'essouffle et court à sa fin c'est bien le monde moderne dont l'idéologie anti-traditionnelle sévit depuis des siècles. C'est cette même idéologie qui fabriqua le néo-spiritualisme et les extrêmes destructeurs, du nazisme au wahabisme, financés et structurés par les anglais et ensuite les américains. Les erreurs se sont multipliées depuis Charlemagne en passant par Napoléon et en continuant jusqu'à De Gaulle comme l'expose ce premier volet des rapports de la France et de l'islam. Un second livre suivra pour nous exposer la continuité de cette relation conflictuelle pourtant partie intégrante du dessein divin.

Il n'y a pas que les hommes qui ont migré vers l'Occident à la suite des diverses phases de colonisation, il y a également une sagesse et un héritage comme en témoignent les codes de lois français. Soliman le magnifique fut l'émancipateur de François 1er qui précisera les principes du droit canon en France. La notion de « canon » pour définir le droit correspond au nom même arabe de Soliman qui en fait se nomme Suleymân al-Qanouni. Le terme arabe « qanouni » signifie le législateur. Ce fut Soliman qui codifia les diverses relations humaines dans la Turquie du seizième siècle. C'est cette œuvre que parachèvera Napoléon en ramenant d'Égypte la structure des divers codes napoléoniens. Cet héritage ne se limite pas aux codes législatifs, il comprend les sciences et les arts que la France en particulier récupère et développe et dont la rose de Damas est un exemple criant. Là où les terres d'Orient s'arrêtèrent, la France continua. Aujourd'hui elle est la terre d'accueil de l'ésotérisme islamique comme elle fut le lieu de naissance de René Guénon. Le soleil doit bien se lever à l'Occident nous disent toutes les sagesse !

Slimane Rezki

PROLOGUE

On pourra s'étonner du titre de cet ouvrage, à l'heure où certains ne reconnaissent que des racines chrétiennes à la France tout en affirmant par ailleurs que les civilisations seraient inégales, sans faire grand mystère de leur « classement »...

Le nationalisme est une idole parfois sanguinaire. C'est une idéologie dangereuse parce que narcissique, régressive, fondée non sur des vérités historiques, mais sur des interprétations partisans de l'Histoire. Ernest Renan (m. en 1892) le reconnaissait : « Le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger ».² En l'occurrence, ce n'est pas la nationalité qui est en danger mais plutôt le nationalisme, en tant qu'idéologie d'exclusion de « l'étranger ». D'ailleurs Renan ne faisait pas mystère de ses « idées » ouvertement racistes et antisémites³ lorsqu'il déclarait : « La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour gouverner n'a rien de choquant ».⁴ Et au sujet de la « race européenne », il écrit : « réduisez cette noble race à travailler /.../ comme les nègres et les chinois, elle se révolte ». Et c'est sur les Sémites en général (et les Arabes en particulier) que ses diatribes étaient les plus affligeantes. Selon lui, la civilisation européenne était engagée dans une « guerre » qui ne cesserait « que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par terreur au fond du désert. »⁵ Cela apparaît aujourd'hui assez délirant mais, dans les mentalités et la littérature de l'époque, c'était plutôt banal. Malheureusement cette phraséologie archaïque est réhabilitée de nos jours par des idéologues nationalistes-populistes, héritiers de ceux qui ont endeuillé notre pays au XX^{ème} siècle, comme Pétain⁶ et Doriot.

La France n'a pas toujours eu les mêmes frontières ; sa plus grande extension fut l'empire colonial du XIX^{ème} s. jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. À cette époque, une grande partie des habitants de l'Empire français étaient Musulmans, et les hommes politiques ne prétendaient pas encore que l'Islâm et la France étaient incompatibles, bien au contraire. Avant de partir volontairement comme officier de « renseignements » en Algérie, le député français poujadiste J.-M. Le Pen affirmait en 1958, à l'assemblée nationale, que les préceptes musulmans et chrétiens sont essentiellement « les mêmes » et que rien ne s'oppose à ce qu'un musulman « soit un citoyen français complet ».⁷ Mais désormais l'islamophobie est devenue le principal fonds de commerce de la famille Le Pen.

Les rois de France parlaient de « leurs peuples » au pluriel, car il existait plusieurs langues dans les territoires successivement rattachés à la couronne au cours de l'histoire. Il existait aussi des « caractères morphologiques » (pour ne pas dire « raciaux » à cause de la connotation idéologique de ce terme) et ethniques (c'est-à-dire relatifs à la langue) plus tranchés qu'aujourd'hui, d'une région à l'autre du royaume. Les Bretons avaient des caractères (morphologiques et ethniques) celtiques. Au nord de la France, les gens étaient issus de métissages entre Gallo-romains et Francs. Au centre-est, ils étaient issus du métissage des Burgondes et des Gallo-romains. Au sud-ouest, du métissage avec les Wisigoths. Et aussi, n'en déplaise aux antisémites et aux arabophobes, les Français du sud (d'Aquitaine et de Provence) sont issus (en plus des métissages sus-mentionnés) de métissages avec les Sarrasins (arabo-berbères) qui occupèrent durant plusieurs générations la Gaule méridionale.

Le Coran dit : « ***Il [Dieu] vous a fait descendre de la postérité d'autres peuples.*** » (6,133)

Le mot « France » vient donc d'une de ses composantes ethniques, à savoir les Francs, d'origine germanique, qui fondèrent le royaume des Francs sur un substrat majoritairement Gallo-

romain. Originaires de l'Allemagne actuelle, ils s'imposèrent comme seigneurs de guerre en Belgique, puis s'emparèrent de Lutèce (ancienne capitale de la tribu gauloise des Parisi) et de l'Ile-de-France actuelle. Puis ce royaume des Francs s'étendit vers le sud et devint, au début du XI^{ème} siècle, le Royaume de France, et le nom de France supplanta définitivement celui de Gaule. Les Francs étaient donc des Germains, tout comme les Burgondes et les Wisigoths qui s'étaient déjà installés en Gaule avant les Francs et y avaient déjà établi des royaumes chrétiens ariens (c'est-à-dire non-trinitaires) considérés comme « hérétiques » par l'évêché de Rome (la papauté romaine).

Les racines de la France sont donc multiples, aussi bien sur les plans génétiques (morphologiques) qu'ethniques (linguistiques), religieux et culturels. Et parmi ces racines, aussi bien génétiques que culturelles, il y a aussi des racines arabo-musulmanes, n'en déplaise aux antisémites (rappelons que l'antisémitisme est la haine des descendants de Sem et non pas uniquement la haine des Juifs, car dans ce dernier cas il serait plus judicieux de parler de judéophobie).

Le Christianisme est né en Palestine (c'est-à-dire au nord de la péninsule arabique) avant de se répandre en Eurasie⁸ et en Afrique. La religion des anciens habitants de la Gaule était le Druidisme, religion mal connue car elle a été volontairement éradiquée par Caius Julius Caesar,⁹ lequel la considérait comme le seul vrai lien idéologique unissant les différentes tribus gauloises (politiquement divisées) et représentait donc le principal danger à ses yeux. Ensuite, progressivement, les Romains (et les Gallo-romains) se christianisèrent. On peut noter au passage qu'il y avait aussi des commerçants juifs à Marseille (Massilia) avant l'ère chrétienne. Toutes les religions de France ont donc une origine étrangère au pays, excepté le druidisme (depuis longtemps éteint). Et les anciennes religions païennes d'Europe (celtiques, germaniques, appelées également *indo-européens*) possédaient aussi des mythologies prenant leur source en Orient (Iran et Inde notamment). Les mythes fondateurs de Rome, de même, remontent au prince Enée de Troie (en Turquie asiatique actuelle).

Les invasions germaniques en Gaule romaine (principalement celles des Wisigoths, des Burgondes puis des Francs) changèrent la morphologie des peuples, des langues, des croyances. Au V^{ème} siècle de l'ère chrétienne, la plupart des Germains étaient chrétiens ariens (monothéistes non-trinitaires), excepté les Francs qui, de païens, se firent trinitaires et imposèrent en Gaule le catholicisme romain après leurs victoires sur les Wisigoths et les Burgondes ariens. Les Francs devinrent ainsi le bras armé de l'Église romaine et la doctrine catholique trinitaire finit par s'imposer en quelques siècles¹⁰ sur tout le pourtour méditerranéen. Les derniers ariens libres (mais persécutés par les trinitaires) se trouvaient surtout en Espagne et un peu au Levant (aux confins de l'Empire romain d'Orient) à l'avènement de l'Islâm. Ils se convertirent d'ailleurs rapidement à l'Islâm, si bien que cette forme de christianisme premier fut absorbée par l'Islâm et qu'il ne subsista alors plus que le christianisme trinitaire. Et l'Église trinitaire éclata par la suite en églises opposées : catholique, orthodoxe et protestantes (anglicans, réformés et luthériens), toutes trinitaires, mais en querelle sur d'autres questions doctrinales, organisationnelles et politiques.

Le royaume des Francs s'étendit donc à partir de Clovis I^{er} (baptisé dans le catholicisme trinitaire en 496 par l'évêque Rémi), et ce royaume devint même un empire européen éphémère sous Carolus Magnus (dit Charlemagne en français et Karl der Gross en allemand, mort en 814) avant de se réduire et de devenir le Royaume de France au XI^e s. Le père de Charlemagne, Pépin le Bref,¹¹ avait offert les États pontificaux à l'évêque de Rome (le Pape), pour réaffirmer et consolider la préséance de l'église romaine d'Occident face à sa rivale de Constantinople (ex-Byzance et future Istanbul) alors puissante capitale de l'Empire Romain

d'Orient. La partie occidentale de l'Empire romain s'était effondrée et émiettée sous la pression germanique. C'est dans ce contexte que la France deviendra « la fille aînée de l'Église » de Rome, grâce à l'action des Francs face aux ariens, puis face aux Lombards alliés des byzantins, puis lors du Grand Schisme d'Orient en 1054¹², puis face aux Musulmans lors des Croisades qui débutèrent en 1096, puis face au Saint Empire Romain Germanique qui menaçait les États pontificaux. L'expression « France, fille aînée de l'Église » date, semble-t-il, de François I^{er}, mais elle constituait déjà une réalité dès le Royaume des Francs mérovingiens et carolingiens, réalité amplifiée sous les Capétiens, les Valois et les Bourbons.

Le pape latin de Rome et le patriarche grec de Constantinople s'étaient mutuellement excommuniés en 1054. Mais les querelles doctrinales ne dégénérèrent en guerre ouverte que lors des Croisades, où les Latins (surtout des Francs) et les Grecs (byzantins, c'est-à-dire romains d'Orient) s'accusèrent mutuellement et continuellement de trahison. Lors de la quatrième Croisade (1204), les Francs s'emparèrent de Byzance (Constantinople), la pillèrent et usurpèrent le trône impérial pour plusieurs décennies en créant l'éphémère Empire latin du Levant, dirigé par un Franc.¹³

En 711, les musulmans arabo-berbères (dits Maures ou Sarrasins) avaient franchi le détroit de Gibraltar et soumis rapidement la majeure partie de l'Espagne. Trois ans après, en 714, ils firent leur première razzia en Aquitaine et en Provence. En 719, Narbonne (et sa région) devint musulmane pour près d'un demi-siècle. Il y eut alors des retournements d'alliance. Les Aquitains et les Provençaux s'allièrent aux Sarrasins face aux Francs. Mais en Espagne les Musulmans se divisèrent et s'affaiblirent peu à peu. Ils ne pouvaient plus soutenir efficacement leur province gauloise. La dernière poche de résistance sarrasine fut le Fraxinet en Provence qui tomba vers 972-973. Il n'empêche que la présence musulmane dans le sud de la France actuelle (par périodes, du début du VIII^e à la fin du X^e siècles) fut beaucoup plus importante qu'on ne le concède généralement. Elle laissa des traces, non seulement « biologiques », mais aussi linguistiques et culturelles. Si elle ne laissa pas de traces religieuses, c'est uniquement en raison de la terreur semée par les guerriers francs et de la conversion contrainte des survivants. Beaucoup d'Aquitains et de Provençaux s'étaient en effet convertis à l'Islâm durant ces siècles de présence musulmane. Les Français (surtout ceux du midi) ont donc nécessairement du sang issu des Sarrasins (dits aussi Maures d'Espagne). C'est le cas d'ailleurs pour tous les Européens du sud : espagnols, portugais, siciliens, calabrais, maltais, corses, sardes, etc.

La grande influence musulmane en Europe, sur les plans scientifiques, philosophiques et culturels, a débuté au haut moyen-âge et s'est amplifiée tout au long du voisinage avec la civilisation arabo-andalouse, et ce jusqu'à la Renaissance. Gustave Le Bon écrit : « Ce ne fut pas par les croisades, comme on le répète généralement mais par l'Espagne, la Sicile et l'Italie, que la science pénétra en Europe. » (*La Civilisation des Arabes*).¹⁴ C'est effectivement surtout l'Espagne musulmane qui fut le levain de la civilisation européenne, après l'effondrement de la partie occidentale de l'empire romain. Du V^{ème} au IX^{ème} siècle, l'Europe occidentale avait effectivement connu une période de profond déclin. Les féodalités rivales avaient appauvri les villes et les campagnes. L'insécurité était générale. L'hygiène (chère aux anciens romains) avait reculé. La civilisation musulmane d'Espagne revivifia, à partir du X^e s., l'Italie et la France, puis tout le reste de l'Europe, qui est en réalité un *sous-continent* de l'Eurasie.

En effet, si l'on considère l'Inde (qui est plus vaste que l'Europe) comme un *sous-continent* asiatique, il est donc logique de considérer également l'Europe comme un sous-continent de l'Eurasie. D'ailleurs les peuples celtiques (dits aussi *aryens*) sont traditionnellement appelés « Indo-Européens ». Arya est une région de l'Inde. C'est aussi un des anciens noms de l'Iran. La distinction entre sémites et aryens est plus culturelle que génétique. D'ailleurs, des historiens

arabo-musulmans classiques comme Ibn Kathir et Tabarî confirment certains récits bibliques qui font des *Rûm* (Romains, Grecs, Anatoliens, Latins) des descendants d'Esäü, fils d'Isaac, fils d'Abraham (descendant de Sem). Et Abraham est en outre le père spirituel des trois religions monothéistes révélées (Judaïsme, Christianisme et Islâm).

L'apport de la civilisation musulmane à l'Europe se fit malgré la Reconquista et les Croisades, durant lesquelles les Francs furent les plus nombreux et les plus actifs parmi les guerriers européens. Les trêves furent également fréquentes durant ces siècles d'affrontement, et les croisés apprirent ainsi beaucoup de la civilisation raffinée du Levant. Stendhal¹⁵ a fort justement écrit à ce sujet : « On voit que c'est nous [les Européens] qui fûmes les barbares à l'égard de l'Orient quand nous allâmes le troubler par les Croisades. Aussi, devons-nous ce qu'il y a de plus noble dans nos cœurs à ces Croisades et aux Maures d'Espagne. »¹⁶

Les racines musulmanes de la France sont donc bien réelles, même si elles ne sont pas les plus connues, ni même – c'est évident – les plus importantes. Mais nous avons néanmoins depuis longtemps une part de sang arabo-berbère et, surtout, il faut admettre que notre culture n'est pas étrangère à l'apport arabo-musulman, y compris sur le plan linguistique. Il y a en effet beaucoup de mots français d'origine arabe, introduits depuis le Moyen-âge et la Renaissance. Et c'est surtout sur les plans scientifiques et philosophiques que les racines musulmanes sont les plus évidentes et incontestables, même si elles ont été longtemps minimisées par esprit partisan. Y compris sur un plan plus méconnu encore, celui de la spiritualité, il existe une empreinte ésotérique de l'Islâm sur la spiritualité en Occident, comme nous le verrons par la suite.

Les racines d'un arbre sont naturellement dissimulées sous terre, et pourtant ce sont elles qui lui donnent vie. Et ce n'est certes pas en coupant les racines d'un arbre qu'on assure son épanouissement. Notre temps est tel que l'a façonné un passé immense, complexe, riche et varié, et souvent voilé en raison des immixtions idéologiques « nationalistes » qui prétendent toujours réécrire l'histoire à des fins partisans, qui opposent les frères entre eux, leur dissimulent leur commune origine et cherchent à établir des tyrannies fondées sur l'ignorance.

Notre pays, la France, a donc une multitude de « racines » dans tous ses aspects.

De plus, et ce fait est généralement lui aussi encore plus occulté, la France en tant que pays indépendant, n'existerait certainement plus depuis François I^{er}, sans sa salutaire alliance avec Soliman le Magnifique, « le Grand Turc », alliance privilégiée qui dura jusqu'à la Révolution française. En effet, Charles Quint, en 1525, battit à Pavie François I^{er} qui fut fait prisonnier, puis libéré contre rançon et contre certains territoires. Le Saint Empire Romain Germanique, qui dominait alors toute l'Europe (à l'exception de l'Angleterre et de la France cependant vassales) était en mesure de ne plus faire qu'une « bouchée » du royaume affaibli de France. La Providence divine en décida autrement. L'alliance franco-ottomane choqua toute l'Europe chrétienne (même en France), mais la Papauté (qui craignait l'hégémonie du Saint Empire) soutint discrètement sa « fille aînée ». C'est que Dieu contient les peuples les uns par les autres, ainsi que l'indique le Coran : **« Et si Dieu ne dressait pas les hommes les uns contre les autres, des monastères eussent été détruits ainsi que des églises, des synagogues et des mosquées dans lesquelles on invoque fréquemment le Nom de Dieu et Dieu accordera la victoire à ceux qui soutiennent Sa cause car Dieu est Puissant et Fort, [à] ceux qui, une fois que Nous aurons consolidé leur position sur terre, accompliront leur prière, acquitteront l'aumône prescrite, ordonneront le licite et interdiront le blâmable. Et c'est auprès de Dieu qu'aboutit toute chose. »** (Coran 22,40-41)

Cette alliance franco-musulmane sauva la France mais permit aussi à l'empire musulman de résister à la pression de l'empire germanique (puis des Russes), pendant près de trois siècles. La France a non seulement des racines musulmanes depuis le Moyen-âge, grâce à l'apport des sciences arabo-musulmanes, mais de surcroît elle n'existerait plus, tout simplement, depuis la Renaissance, sans le soutien du monde musulman. Il ne s'agit plus, là, de simples « racines », mais de l'existence même du pays en tant qu'État -nation indépendant. La France doit sa survie à l'Islâm.

La Révolution française et l'expédition de Bonaparte¹⁷ en Égypte brouillèrent la France et la Turquie. Ce furent ensuite les Anglais qui supplantèrent les Français auprès de la Sublime Porte. L'Allemagne redevint alors le vieil ennemi héréditaire de la France, et sans les renforts musulmans de son empire colonial, par trois fois encore le coq gaulois faillit disparaître dans le bec de l'aigle germanique (en 1870, 1914 et 1939). L'apport des combattants musulmans permit à chaque fois à la France de subsister dans le concert des nations, et même de se retrouver à la table de négociation des vainqueurs en 1945, un vrai miracle gaullien, quand on songe que l'État français pétainiste avait activement soutenu le régime hitlérien.

De nos jours encore, une nouvelle « politique musulmane de la France » devrait être repensée et mise en œuvre, avec pour premier objectif les retrouvailles avec notre plus ancien allié : la Turquie dont le dynamisme économique serait non seulement utile à l'économie et à la puissance de l'Union européenne mais permettrait également de contenir un peu l'hégémonie grandissante de l'Allemagne en son sein. La Turquie, contrairement à la Grèce (qui est un vrai « boulet » qu'il faut cependant soutenir afin de préserver la monnaie commune), favoriserait assurément le redémarrage de la croissance dans l'Union.

L'Union européenne devrait d'ailleurs aussi s'ouvrir à toute « notre famille méditerranéenne ». La Turquie est un trait-d'union tout indiqué pour ce rapprochement constructif. L'Europe montrerait ainsi à nouveau la voie de l'avenir, celle de la fraternité universelle, loin des esprits bornés et chauvins qui affaiblissent notre sous-continent.

Nous avons partagé notre ouvrage en trois chapitres : le premier chapitre est un rappel des fondements traditionnels de l'Islâm, et notamment de son caractère intrinsèquement pluraliste et pacifique. Ces aspects sont assez méconnus, voire niés en raison des dérives modernes incarnées par certains courants minoritaires désignés comme « intégristes » et qui altèrent l'image de notre religion. Bernard Nadoulek a écrit cette remarque fort juste sur ce phénomène : « L'intégrisme islamique, loin d'être un reflet du passé, représente au contraire une forme détournée de la modernité. »¹⁸ L'immense majorité des Musulmans n'a rien à voir avec ces caricatures d'Islâm. Nous nous étendrons suffisamment sur cette réhabilitation nécessaire de l'Islâm, car si nos concitoyens non-musulmans continuent - par préjugé - de méconnaître cette religion, il leur sera d'autant plus difficile de reconnaître et d'admettre l'influence positive qu'elle a eue sur l'ensemble de la civilisation française, européenne et occidentale en général.

Le second chapitre de notre présent ouvrage retracera la grande période de confrontation/rencontre entre les Sarrasins et les Francs, depuis le début du VIII^e s. jusqu'à la Renaissance. C'est durant ces périodes que l'apport de la civilisation arabo-musulmane à l'Europe fut le plus déterminant, surtout durant le Moyen-âge classique (du X^e au XIII^e s.) où l'Occident redécouvrit l'héritage philosophique et scientifique grec enrichi par les Arabes, par l'intermédiaire de l'Espagne musulmane, des Croisades, puis de l'alliance ottomane.

Le troisième chapitre traitera de cette période d'alliance entre la France et l'Empire Ottoman (du siècle dit de la Renaissance au siècle dit des Lumières en passant par le Grand Siècle de

Louis XIV), période durant laquelle l'image de l'Islâm en tant que religion, spiritualité et moralité (et non plus seulement en tant que civilisation matériellement attrayante) allait profondément évoluer, depuis les grossières calomnies de la propagande catholique des Croisades jusqu'aux premières œuvres de réhabilitation par des auteurs comme Jean Bodin, Guillaume Postel, Jean Chardin, Boulainvilliers, etc.

Dans un prochain ouvrage actuellement sous presse, nous aborderons les périodes ultérieures, depuis l'expédition de Bonaparte en Égypte jusqu'à l'époque de René Guénon, en passant par les apports spécifiques de l'Émir Abd El-Kader d'Algérie et du Cheikh Ahmadou Bamba du Sénégal, lesquels furent, malgré eux, des « sujets » français, et dont l'histoire n'est plus dissociable de la nôtre.

CHAPITRE PREMIER

L'ISLÂM, RELIGION PLURALISTE ET PACIFIQUE

Une religion étrangère ?

On ne peut comprendre une religion simplement en observant ses fidèles. Il faut donc s'en référer aux sources scripturaires, car il y a parfois loin de la théorie à la pratique, et cela vaut pour toutes les religions et pour toutes les idéologies.

« *L'Islâm a débuté étranger et finira étranger* » a dit le Prophète Mohammed (sur lui la grâce divine et la paix).¹⁹

L'Islâm premier, pourtant non-violent, fut âprement combattu pendant treize années à La Mecque par les Arabes polythéistes. Le Prophète et ses Compagnons endurèrent cette hostilité qui ne fit que s'accroître. Menacés de meurtre, ils émigrèrent à Médine pour s'y défendre et pérenniser leur Foi. Cet exode (l'Hégire) fut donc le commencement du *Jihâd* (« Combat ») dans son aspect militaire. Le *Jihâd* consistait alors, pour les monothéistes, en une légitime défense contre leurs agresseurs polythéistes. Puis quelques tribus juives médinoises, après s'être un moment alliées aux Musulmans, les trahirent au profit des polythéistes arabes. Ensuite, certaines puissances, comme la Syrie chrétienne ou la Perse mazdéenne se montrèrent également hostiles à l'ultime religion révélée. Ce fait n'est pas nouveau : toutes les religions naissantes ont ainsi été persécutées, et toutes ont été contraintes, à un moment ou un autre, de se défendre, parfois *manu militari*. Mais leur essence est la Paix, et leur but également, ainsi que cela ressort clairement des trois Messages successivement révélés dans la Tradition abrahamique, comme d'ailleurs dans l'autre Tradition-sœur, la Tradition brahmanique (de l'Inde).

Durant l'Apostolat du Prophète et durant le Khalifat *Rachidine* (c'est-à-dire « bien guidé ») de ses quatre successeurs (Abou Bakr, Omar, Othman et Ali), le *Jihâd* « extérieur » fut essentiellement défensif, conformément au Coran et aux Hadîths. C'est avec l'avènement de la monarchie omeyyade que la guerre prit un aspect plus offensif, officiellement pour répandre la foi, mais aussi pour accumuler les richesses de ce bas monde éphémère et illusoire, chose que Dieu condamne dans le Coran (notamment dans la Sourate 3, Verset 152).²⁰

Par ailleurs, le Coran (14, 13-14) dit à propos de l'usufruit de la terre par les peuples : « **Les mécréants dirent aux envoyés : Nous vous bannirons de notre pays à moins que vous ne reveniez à notre pratique (millat, souvent traduit par « religion » ou par « norme »).** Leur Seigneur leur inspira : **Nous anéantirons les tyrans, et Nous vous installerons dans leur pays après eux. Telle est [la récompense] de ceux qui redoutent de se retrouver devant Moi et qui redoutent Ma menace (litt. : Ma position, maqâmî).** »

Tous les Messages divins confirment ce fait : Dieu prête (plus qu'Il ne « donne ») la terre à qui Il veut. On le voit dans la Bible avec la Terre Sainte initialement promise aux enfants d'Israël, mais dont ils furent bannis à deux reprises sur l'ordre de Dieu. Dans le Coran (21,105), Dieu dit : « **Déjà Nous avons consigné dans [le livre] des Psaumes, [après les versets destinés] au Rappel, que la terre reviendrait en héritage à Mes pieux serviteurs.** »²¹

Ainsi, au VIII^e siècle ap. J.-C., l'Islâm avait surgi en conquérant dans la péninsule ibérique et au sud de la France actuelle. La plupart des peuples se sont rencontrés de cette façon souvent fracassante avant de coexister tant bien que mal. Français et Anglais mettront mille ans pour fonder l'Entente Cordiale. Avec les Allemands, ce fut un peu plus long. Tous les peuples ont bougé, changé de territoire. Les frontières sont surtout les lignes de démarcation entre anciens adversaires, des cicatrices de l'Histoire. Les nations recomposées actuelles descendent toutes

de mélanges de barbares envahisseurs, plus ou moins nomades, fuyant d'autres conquérants ou des crises, des sécheresses, des famines... Puis, une fois établis, ces nouveaux venus se sont attachés aux terres occupées comme s'ils en étaient les éternels et légitimes propriétaires. Mais, pour les trois religions révélées, la terre entière n'est que poussière à laquelle les corps retourneront ; et les âmes sont des « étrangères » en exil loin de leur vraie patrie : le Jardin d'Eden. « **Hommes, vous êtes dans le dénuement à l'égard de Dieu ; et Dieu est Digne de louanges et Il est Riche à l'égard des mondes !** » dit le Coran (35,15), confirmant ainsi les Messages antérieurs (la Torah, les Psaumes, l'Évangile).

L'ultime Terre Sainte, c'est le Jardin du Paradis, et le plus grand *Jihâd* (litt. Combat, Lutte, Effort, Zèle) c'est de soumettre son ego (*nafs* en arabe) à la volonté divine.

À la fin du X^e siècle ap. J.-C., les Francs expulsèrent les Sarrasins de Provence tout en prêtant main forte aux princes catholiques espagnols pour la longue Reconquista qui s'acheva, à la fin du XV^e s., par le rejet de l'Islâm hors d'Europe occidentale. Les Croisades tentèrent de réduire encore l'ultime religion révélée, voire de la détruire, mais en vain.²² Et, trois siècles plus tard, le colonialisme français, dont les buts étaient surtout géostratégiques et économiques, avait encore un goût de « revanche » anti-musulmane. C'est en tout cas ce qu'exprimait assez ouvertement, peu avant l'invasion de l'Algérie, le ministre de la Guerre d'alors, le comte de Clermont-Tonnerre, au roi Charles X, invitant le « fils de Saint Louis » à venger « la religion ».²³ Et le roi, lors du discours du Trône du 2 mars 1830 (l'année de l'attaque d'Alger) formulait le vœu que la « réparation » qu'il cherchait pour l'honneur de la France « tourne, avec l'aide de Dieu, au bénéfice de la chrétienté. »²⁴ Et de nos jours les chrétiens évangéliques américains reprennent la phraséologie des croisés pour soutenir l'État sioniste (un comble quand on songe que les Juifs furent les premières victimes des Croisades).

Ainsi, les choses avaient mal commencé entre la France et l'Islâm, ou plutôt, initialement, entre les Francs et les Sarrasins. Mais, tout comme il est parfois des rencontres qui commencent bien et finissent mal, on peut espérer que l'inverse se produira finalement pour la France et l'Islâm. C'est vital pour notre pays, puisque les Musulmans constituent numériquement la seconde religion du pays. Mais rien n'est gagné, on l'a vu avec l'antijudaïsme d'avant guerre, et pourtant les Juifs étaient là depuis de longs siècles. Actuellement s'expriment des rejets politiques divers contre l'Islam et les Musulmans, certains par simple racisme (à l'extrême droite), d'autres par crainte d'une déchristianisation (à droite), d'autres par athéisme ou anticléricalisme (à gauche et à l'extrême gauche). Mais beaucoup de nos compatriotes (surtout chez les vrais gaullistes, ainsi qu'au centre et à gauche) expriment également leur tolérance de l'Islâm et des Musulmans. La vraie laïcité est constituée de deux choses : 1) la séparation organique de l'État et des religions et 2) l'égalité de traitement des religions. Autrefois l'extrême-droite était anti-laïque ; aujourd'hui elle est soi-disant « laïque » (mais surtout pour s'attaquer à l'Islâm, comme elle s'attaquait auparavant au Judaïsme).

L'Islâm dérange, surtout à droite. Il « pose problème » comme le prétendait M. Sarkozy. Sans doute parce que les Musulmans sont majoritairement issus d'une immigration récente encore sujette au rejet des racistes (avant guerre ils s'en prenaient aux Polonais, aux Italiens, aux Juifs). Les modes racistes changent aussi... Et puis l'Islâm témoigne d'une foi, d'une morale, d'une tradition, cela dans une culture largement « sécularisée » qui croyait sans doute en avoir fini avec la morale religieuse et s'adonnait sans entrave à la liberté que la supposée « mort de Dieu » semblait lui offrir. À cause de leurs excès, voire de leurs crimes, les religions n'ont plus très bonne presse. L'Inquisition a traumatisé l'Europe.

Ainsi, les « signes extérieurs » qui rendent l'Islâm visible, gênent à la fois les racistes et les «

anticléricaux » qui cherchent à justifier leur ostracisme en invoquant une « laïcité » qui serait - selon eux - bafouée.

À propos du voile, le Coran (33,59) demande aux croyantes de « **ramener sur elles un pan de leur tunique (jalâbîb)** ». Cette prescription a été interprétée différemment selon les époques et les lieux, avec semble-t-il une tendance à l'exagération dans certains courants modernes de l'Islâm. Le Coran et le Hadîth n'exigent pas que les femmes se voilent le visage. Un Hadîth²⁵ mentionne au contraire le visage et les mains comme des parties à laisser apparentes. Et même un auteur réputé comme Mohammed Hamidullah reconnaît que « pour la non observation du voile, la loi n'a pas prévu de punition temporelle ; c'est une question de l'au-delà. » (*Le Prophète de l'Islâm*, § 1867, T.2, p. 964, 6^{ème} édition, El-Najah, 1999). Les régimes et groupements politiques qui imposent le voile (Arabie saoudite, Iran, Talibans, etc.) ont donc introduit une innovation blâmable dans leur loi en punissant les femmes non-voilées, alors que la Chariah ne prévoit pas de sanction temporelle pour cela. Et ceux qui interdisent le voile (comme le firent Moustapha Kemal Ata Turk ou le dernier shah d'Iran ou encore Habib Bourguiba) introduisent une innovation inverse également blâmable. Dans les trois traditions abrahamiques,²⁶ et même dans la tradition brahmanique (hindouiste), le voile est une coutume ancienne bien connue qui n'a rien de répréhensible en soi. Les plus hypocrites en la matière sont les intégristes catholiques membres du Front National, qui dénigrent les musulmanes voilées, tout en vénérant des statues de la Vierge Marie voilée.²⁷ La jeune Vierge juive Marie (Maryam, « **sœur d'Aaron** ») est louée dans le Coran, ainsi que son fils le Messie d'Israël.

La majorité des Musulmans français étant d'origine étrangère (à l'exception des convertis de plus en plus nombreux), le rejet de l'Islâm se nourrit donc beaucoup du rejet de l'immigration, dans un contexte de crise de l'emploi et du logement. Ces crises pourraient être résolues par une politique économique appropriée, mais ceux qui profitent le plus du capitalisme « triomphant » (après les fiascos marxistes-léninistes en Russie et en Chine) n'ont pas très envie d'en modifier les règles iniques. La situation est encore plus précaire – malgré la « croissance » - dans les anciennes colonies européennes, au Maghreb et en Afrique noire. Cette situation découle en partie du pillage colonial et néo-colonial, mais aussi de l'accaparement du pouvoir par des tyrans incompetents influencés par ce que l'Occident a produit de pire : les idéologies totalitaires nationalistes et pseudo « socialistes » du XX^e s.²⁸ Le marasme qui en a résulté presque partout continue de motiver les flux migratoires vers le nord, mais là encore, des politiques économiques justes dissuaderaient les populations de partir si elles trouvaient un intérêt à rester dans leur pays natal. La plupart des gens aiment le pays de leur enfance et ne le quittent que sous une contrainte ou une autre. Ceci dit, tous les États modernes (excepté la Chine) ont des politiques plutôt natalistes, ce qui montre que les dirigeants politiques et économiques ne souhaitent pas voir la population diminuer, au contraire. Même la famille Le Pen veut encourager le natalisme (mais elle préfèrerait bien sûr des petits blancs catholiques) pour augmenter la population. Nous ne sommes donc pas « trop nombreux », et il n'y a pas « trop d'étrangers » en France comme certains le prétendent en se contredisant ainsi ouvertement. Ceci dit, l'État doit garder la maîtrise de l'immigration car c'est une de ses fonctions normales.

L'entrée de la Turquie dans l'Union Européenne est régulièrement retardée en raison de l'islamophobie entretenue par les droites nationales-populistes qui invoquent les « racines chrétiennes » de l'Europe, nonobstant le fait évident que le christianisme est né, non pas en Europe, mais dans la péninsule arabique, en Palestine précisément, de même que le Judaïsme. En effet, les premiers chrétiens à Rome, comme Saint Pierre et Saint Paul, étaient des nazaréens palestiniens d'origine juive. Et Jésus (Yehochoua en hébreu, 'Issa en arabe) n'était ni

européen ni « aryen » mais sémite et descendant d'Abraham, tout comme les Prophètes Moïse et Mohammed (sur eux la paix).

Les démagogues islamophobes font feu de tout bois, allant jusqu'à reprocher la façon de sacrifier le bétail pour obtenir de la viande halâl (ce faisant, ils critiquent aussi implicitement les Juifs qui obtiennent la viande *casher* par le même type d'abattage rituel). Or, s'il est vrai que l'égorgeage est plus « spectaculaire », il est assurément moins douloureux que l'électrocution ou d'autres formes d'abattage. En effet, lorsque les artères carotides et les veines jugulaires sont entièrement sectionnées, le cerveau cesse aussitôt d'être irrigué, ce qui entraîne une syncope immédiate, avant même que le signal de la douleur soit reconnu par cet organe. C'est ainsi que procédaient les Prophètes Abraham, Moïse, Jésus, et bien sûr le Prophète Mohammed, lequel a recommandé que la lame soit très bien affûtée pour que la bête ne sente pas la douleur. De même, il a dit qu'il faut éviter à la bête de voir le couteau, et lui éviter aussi de voir les autres bêtes abattues s'il y en a, car les animaux ont leur intelligence et il faut leur épargner même la souffrance psychique. Tout cela est prévu dans la *sounnah* (coutume prophétique). Signalons également que le Prophète a explicitement interdit toute cruauté envers les animaux de toute espèce. Il a révélé qu'une femme est allée en Enfer à cause de la maltraitance d'un chat, et qu'une autre est allée au Paradis pour avoir abreuvé un chien mourant de soif. (Ceci dit, la consommation de viande, qui était très modérée chez les premiers *Homo sapiens*, est désormais devenue largement excessive et représente un réel danger pour la santé humaine et la santé écologique planétaire – sans compter le traitement choquant des animaux dans les « fermes » et abattoirs industriels modernes. Cf. le livre très édifiant de Jonathan Safran Foer, *Faut-il manger les animaux ?* Editions de l'Olivier, 2010).

Dans le même temps, certains hypocrites pourfendeurs de l'Islâm défendent des « traditions régionales » comme la tauromachie. Pire, il y a toujours ceux qui considèrent comme un « détail » (qui ne semble pas beaucoup les émouvoir d'ailleurs) le fait d'assassiner par le gaz des millions d'êtres humains ! Ou encore comme un « accident » le massacre délibéré, par un néo-« croisé » fanatique,²⁹ de plusieurs dizaines de jeunes sociaux-démocrates en Norvège. Les moutons de la fête de l'aïd el-adha suscitent beaucoup plus leur compassion...

La communauté nationale comprend des communautés religieuses et philosophiques traitées à égalité dans la loi, selon le principe de laïcité. Un traitement inégal constituerait un « communautarisme » d'État inacceptable. Il y a pourtant des exceptions notoires (notamment en Alsace) qui favorisent ouvertement le culte catholique. Tout comme l'égalité homme-femme doit encore faire des progrès aux niveaux politique et économique, la laïcité (en tant qu'égalité de traitement des religions) est perfectible.

Le *Fiqh* (droit religieux islamique) impose aux croyants de respecter la loi du pays où ils vivent, ou bien de partir vers un autre pays plus propice à leur foi, s'ils s'estiment lésés dans leur liberté religieuse. La chose est clairement établie depuis toujours en Islâm.

L'abolition de l'esclavage, l'égalité juridique hommes-femmes, l'égalité de traitement des cultes, la justice sociale et la non-violence politique sont de bonnes choses, même si elles ne sont pas formellement inscrites dans les Textes sacrés des trois religions monothéistes (ni dans l'hindouisme ni dans les autres traditions et religions anciennes). Mais dans ces Textes sacrés, forcément marqués par le contexte historique de leur révélation, il y a quand même de quoi méditer positivement sur ces questions, car le monde est en perpétuelle mutation et il faut tenir compte du principe de réalité. *L'ijtihad* (effort d'interprétation) est un des fondements du Droit islamique (*Fiqh*). La recherche de l'amélioration (*Istislâh*, *istihsân*) constitue un effort louable traditionnel admis par tous les savants religieux. Ceci n'est contesté que par les «

intégristes » archaïques (notamment certains « salafistes » et certains « wahhabites », mais pas tous) qui ne comprennent pas ces notions pourtant canoniques.

Malgré tout, et même si nous ne partageons pas leur doctrine, il faut cependant refuser les amalgames « islamisme-terrorisme » ou « salafisme-terrorisme » entretenus par les islamophobes (surtout ceux d'extrême-droite), car la plupart des salafistes sont pacifiques et ne s'occupent pas de politique. Ceci dit, nous récusons nombre de points de leur doctrine sectaire, inspirés du docteur Ibn Taymiyya (mort en 1328 / 728 H.) qui critiqua indûment la doctrine pourtant très orthodoxe de notre illustre Imam Abou Hâmid al-Ghazâlî (m. 111 / 555 H., que Dieu l'agrée). L'Islâm, s'il est originellement et idéalement un, comporte en réalité beaucoup d'écoles, voire de sectes très différentes les unes des autres. Ibn Taymiyya comme plus tard son émule Ibn Abd El-Wahhab (fondateur du wahhabisme, m. 1792), traitaient d'hérétiques, voire d'apostats, de mécréants et de polythéistes les pieux musulmans bien-guidés (notamment les gens du soufisme) qui ne partageaient pas leurs vues sectaires et réductrices de l'Islâm. Cyril Glassé, dans son *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*, indique, au sujet d'Ibn Taymiyya : « Son interprétation littéraliste du Coran l'amena à attaquer nombre d'autorités en matière de religion comme al-Ghazâlî, les soufis et en particulier Ibn 'Arabî. Ibn Taymiyya se déchaîna contre ce qu'il estimait être *bid'ah*, innovation, dans la pratique religieuse. Il alla jusqu'à remettre en question la compétence et l'autorité des califes bien guidés, 'Umar et 'Alî. » (p. 174. Éditions Bordas, 1991). En effet, ces deux Khalifes Rachidines avaient apporté des modifications dans l'application de la Loi, ce qui était tout à fait de leur compétence et justifié par leur *Ijtihâd*. Ainsi, ils avaient suspendu la punition concernant le vol (amputation de la main) et adopté des peines de substitution. Or, sidna 'Omar était un homme inspiré par Dieu, ainsi que sidna 'Alî. Et si, en la matière, la « compétence » de quelqu'un peut-être mise en doute, ce n'est certes pas la leur. Ce qui est intangible dans le Coran, c'est le *Tawhîd* (l'Unité divine), la *'Aqîdah* (la Doctrine concernant les articles de la foi) et la *'Ibâdâh* (littéralement « Adoration », c'est-à-dire la Pratique rituelle : les cinq piliers de l'Islâm, et l'abstention des péchés). Par contre, en tout ce qui touche au domaine des *Mu'âmalât* (contrats, us et coutumes qui « président aux rapports des hommes entre eux ») ainsi que dans les questions relatives aux sanctions pénales, des modifications peuvent être apportées, suivant l'exemple des Khalifes bien guidés 'Umar et 'Alî, n'en déplaise aux « intégristes » et autres « littéralistes » qui ne l'entendent pas de cette oreille. Dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (Tome VII, 1993), M. Bertrand écrit : « Renouant avec la tradition du *shaykh* 'Alî 'Abd al-Râzik (m. 1965), al-'Ashmawî (juge égyptien) publia, il y a peu, un ouvrage intitulé *al-Islâm al-siyâsî*. L'idée fondamentale de l'ouvrage est de distinguer nettement entre la valeur pérenne des prescriptions culturelles (*'ibâdât*) établies par la révélation et le caractère relatif des rapports juridiques entre les hommes (*mu'âmalât*) soumis aux exigences de l'histoire (cf. Anawati, Congrès de Budapest, 1988). En dépit des tentatives de certains juristes contemporains pour revenir à un littéralisme obscurantiste, on peut dire que, dans l'ensemble des pays islamiques, il y a une nette tendance à réactualiser les juridictions religieuses concernant les *mu'âmalât* (*Colloques*, 118-19. » (P. 258).³⁰ Et Dieu est le plus Savant.

Le présent essai a un objectif principal : participer autant que possible à la concorde entre les communautés (religieuses, philosophiques) de France, dans le respect mutuel, avec franchise et sans fuir les questions sensibles, mais en cherchant au contraire à y répondre de façon juste et donc durable. Cet objectif requiert deux moyens : premièrement, défendre l'Islâm authentique auprès de nos compatriotes non musulmans qui le connaissent peu et le dénigrent beaucoup ; et deuxièmement rappeler à une minorité de nos coreligionnaires musulmans qui l'ont apparemment oublié, le but même de l'Islâm : à savoir l'adoration de Dieu, ce qui a pour corollaire le respect et la compassion pour Sa Création, et qui se manifeste avant tout par les

bonnes actions, et évidemment pas par la haine, le racisme, le crime ou le terrorisme.

L'Islâm, c'est essentiellement la foi et les bonnes œuvres. Le Coran dit : **« Par l'époque, en vérité l'homme est en perdition, à l'exception de ceux qui ont la foi, qui pratiquent les bonnes œuvres, qui se conseillent mutuellement la Vérité et qui s'exhortent à la patience. »** (Sourate 103)

L'Islâm est certes – selon le Coran - appelé à un destin universel, mais il ne faut pas oublier que des revers cuisants ont souvent sanctionné les Musulmans au cours de l'Histoire. On peut dire que cela est arrivé à chaque fois qu'ils se sont éloignés de l'obéissance à Dieu, et c'est malheureusement ce qui se passe encore trop souvent de nos jours. Cela se résume principalement à deux fléaux : l'amour des richesses et les divisions qui s'ensuivent. La bataille du mont Uhud (en l'An 3 de l'Hégire / 625 ap. J.-C.) fut une défaite pour le Prophète et ses Compagnons face aux Arabes polythéistes, en raison de la désobéissance d'une compagnie d'archers. Les Croisades furent également, durant deux siècles, une lourde épreuve pour les Musulmans, épreuve voulue par Dieu en raison de la corruption mondaine et des querelles sectaires entre Musulmans. Il en fut de même lors de l'invasion mongole, puis des colonisations européennes. Certes, le monde musulman s'est toujours relevé de ces catharsis éprouvantes. Mais, d'un point de vue strictement religieux, ces revers et ces épreuves furent en définitive des maux que les Musulmans se sont infligés à eux-mêmes, en raison de l'amour des biens périssables et des discordes internes (*fitna*), ainsi que le révèle le Coran (3,152) après la défaite de Uhud :

« Dieu vous avait bien tenu [Sa] promesse lorsqu'[au début du combat] vous les aviez anéantis avec Sa permission ; puis vous vous êtes relâchés, cessant de vous accorder sur l'ordre [donné] auquel vous avez désobéi après avoir vu l'objet de vos convoitises. Il en est parmi vous qui convoitent ce bas monde, et d'autres qui convoitent l'Ultime Demeure. Puis Il vous a fait reculer devant eux afin de vous éprouver et vous a accordé ensuite Son indulgence. Et Dieu dispense [volontiers] Sa Grâce aux croyants. »

Dans son commentaire de ce Verset, sidi Abdallah Penot précise : « Ce verset fait référence à la bataille de Uhud dont le cours s'était inversé après que les archers, placés au sommet de la montagne, eurent contrevenu aux ordres du Prophète en abandonnant leur poste d'observation par crainte de ne pouvoir participer au partage du butin, ce à quoi fait allusion cette partie du Verset : après avoir vu l'objet de vos convoitises. Dieu démontre ainsi aux croyants que la défaite leur incombait en totalité et que, n'était leur désobéissance, la bataille se serait soldée par une victoire comme elle en prenait le chemin. »

Grâce à l'Espagne musulmane et aux Croisades, la France fut une des premières grandes bénéficiaires du ressourcement philosophique et scientifique qui irrigua le Moyen Âge classique européen (du X^e au XIII^e s.) avant la Renaissance. Ensuite, l'alliance de la France et de l'Empire Ottoman permit à ces deux puissances de résister ensemble durant près de trois siècles à l'hégémonie du Saint Empire Romain Germanique. Et lors des trois dernières guerres franco-allemandes (débutées en 1870, 1914 et 1939), le secours des soldats musulmans de l'Empire Français permit une nouvelle fois à notre pays de subsister dans le concert des nations.

Les « bienfaits de la colonisation » chers à M. Sarkozy l'ont été surtout pour la France. Notre intérêt est-il de l'oublier ? Même si la « guerre civile européenne »³¹ a pris fin en 1945 - et qu'à défaut d'empire pour la défendre, la France s'est dotée de l'arme nucléaire -, notre pays a cependant des valeurs universelles qui ont fait école et lui interdisent le cynisme et l'ingratitude.

L'Émir Abd El-Kader d'Algérie, puis le Cheikh Ahmadou Bamba du Sénégal et le Cheikh René Guénon (Abd El-Wahîd Yahya) furent de nouveaux traits d'union entre l'Islâm et notre pays, et à ce titre, ils ont des enseignements méconnus et importants à nous délivrer. La désignation, par l'extrême droite, des Musulmans comme étant les nouveaux « boucs émissaires » à sacrifier, nous oblige à rappeler ces réalités historiques et à en tirer les leçons nécessaires pour notre temps. Un devoir de mémoire s'impose, il peut être salutaire.

Mais avant de détailler ces sujets (des Sarrasins aux Ottomans), il nous faut rappeler quelques traits méconnus de la religion musulmane (y compris par certains Musulmans mal informés), et notamment son caractère non-oppressif et sa nature pluraliste.

L'Islâm pluraliste

Un des premiers droits de l'homme aujourd'hui universellement reconnu est la liberté de conscience. Il est inscrit dans le Coran, tout comme le droit du pauvre sur une partie des biens du riche, contrairement à ce qui se passait autrefois dans le reste du monde, notamment en Europe, où le riche (ou le « noble ») était non seulement exonéré d'impôt, mais le percevait sur les plus pauvres que lui. Quant à la liberté de conscience religieuse ou philosophique en Chrétienté, on sait où elle risquait d'aboutir : au bûcher de l'Inquisition. Ce n'est malheureusement pas une caricature. Mais Dieu merci, les choses ont évolué, non à cause de la seule gentillesse des classes dominantes ou de la seule influence religieuse des clercs (notamment avec la charité chrétienne facultative) mais, il faut bien l'admettre, grâce surtout aux luttes des pauvres eux-mêmes, la fameuse « lutte des classes » même si ces luttes tombaient trop souvent dans des excès et des crimes injustifiables. Une des erreurs fondamentales de Marx, outre son athéisme, fut de considérer la lutte des classes comme l'unique « moteur de l'histoire », alors qu'elle n'en est qu'un parmi d'autres. Une autre de ses erreurs lourdes de funestes conséquences, est d'avoir fait la promotion de la « dictature du prolétariat » dont on a vu l'horreur des applications concrètes.

De même, en ce qui concerne la condition féminine, et si l'on compare les trois Textes révélés (Torah, Évangile, Coran), on constate aisément que le « dernier Testament » (le Coran) est le plus favorable à la condition féminine, et que « l'émancipation des femmes » (économique, politique, juridique et culturelle) qu'a connue l'Occident depuis deux siècles est plus la conséquence de la Révolution industrielle, de l'exode rural et des deux guerres mondiales (qui ont déclassé les paysannes en prolétaires et les ont obligées à compenser l'absence des hommes au travail) que d'une évolution naturelle de la civilisation « judéo-chrétienne » qui y était au contraire plutôt hostile. C'est un fait évident que nient les idéologues de mauvaise foi. La Révolution industrielle qui a lieu en ce moment dans l'ancien Tiers-Monde (de même que les guerres modernes qui l'endeuillent) produisent les mêmes effets, à terme, qu'en Occident. De la même façon, l'abolition de l'esclavage fut également le fruit de la Révolution industrielle et des guerres impérialistes. En effet, les puissances coloniales, ayant besoin de soldats, faisaient des promesses mobilisatrices à leurs « indigènes ». Et ces puissances furent finalement contraintes d'honorer ces promesses face à l'indignation et aux luttes des anciens combattants. Ceci dit, le rôle des abolitionnistes (notamment chez les philosophes, les francs-maçons et une partie du clergé) fut louable et utile, mais leur réussite n'a été possible que grâce aux modifications des réalités socio-économiques, le tout étant dans la Main de Dieu, exalté et magnifié soit-Il. Dans le Coran, Il insiste dans plusieurs Versets en faveur de l'affranchissement des esclaves.³²

Le Droit religieux musulman a pour fonction d'accompagner les époques et non de figer le temps, ce qui serait de toute façon impossible et se retournerait contre la religion. Les «

intégristes » de toute religion nuisent en fait aux communautés qu'ils prétendent « préserver » des modifications irréversibles du monde. Car Dieu est sans cesse à l'œuvre : **« Chaque jour Il vaque à une occupation différente. »** (Coran 55,29) **« Il planifie l'ordre [de l'univers] »** (Coran 13,2). »³³

Depuis toujours, les « intégristes » et autres « pharisiens » sont la plaie des communautés religieuses. Ils ignorent que Dieu préfère les pécheurs repentants aux puritains orgueilleux. Et Sa Coutume ne change pas : Il est toujours le Très Miséricordieux, le Tout Miséricordieux, tandis que les « intégristes » ne sont que haine et malédiction. Et en Islâm, Dieu a interdit d'épier, de dénoncer et de médire. Entre le laxisme et le rigorisme qui sont deux déviations contraires mais également funestes, l'Islâm traditionnel se présente comme la religion de la communauté du juste milieu (Cf. Coran 2,143).

En terre d'Islâm traditionnel, l'individu – de toute religion, classe sociale et « race » - peut s'appuyer depuis toujours sur ce que l'on peut à juste titre appeler les *droits sacrés (ou divins) de l'homme*, tels qu'ils sont proclamés dans le Coran, et notamment le droit du pauvre sur le riche (instaurant une meilleure justice fiscale, notamment par la *Zakât*, troisième pilier de l'Islâm), ainsi que le droit à la concertation (*choura*) et la liberté de conscience religieuse (la conversion forcée étant interdite).

Concernant le pluralisme religieux, le Coran dit :

« À chacun d'entre vous [Gens du Livre³⁴ et Musulmans] Nous avons accordé une loi et une voie, et si Dieu l'avait voulu Il aurait fait de vous une communauté unique, mais Il a voulu vous éprouver à travers ce qu'Il vous avait révélé ; faites montre d'émulation dans les œuvres pies, c'est auprès de Dieu que vous serez tous ramenés et Il vous instruira sur l'objet de vos différends. » (Coran 5,48)

Ainsi, il apparaît clairement, d'après ce Verset, que Dieu (Allâh en arabe) n'a pas voulu établir une seule communauté religieuse, mais plusieurs, avec chacune sa loi et sa voie, afin d'éprouver les humains à travers chaque Révélation. Il nous demande de rivaliser dans les bonnes actions. Quant à nos divergences inévitables, Il nous départagera et nous éclairera quand nous serons ramenés vers Lui, c'est-à-dire lors du Jugement dernier dans la Vie future. Inutile donc de s'acharner à convaincre. Il faut rester courtois.

« Ne discutez avec les gens du Livre que de la meilleure manière, exception faite de ceux d'entre eux qui se sont montrés iniques et dites-leur : Nous avons foi en ce qui nous a été révélé comme nous avons foi en ce qui vous a été révélé et notre Dieu et le vôtre est un Dieu Unique Auquel nous sommes soumis. » (Coran 29,46)

Et Dieu révèle aussi dans le Coran que la communauté juive fut Sa préférée durant longtemps (avant la venue du Messie qui a été rejeté par les grands Rabbins), puis que Sa sollicitude a échoué aux Nazaréens qui ont soutenu Jésus, mais qu'ensuite ils ont dévié avec l'invention de la Trinité (au IV^e s.), et que désormais, la meilleure des communautés est celle des Musulmans, c'est-à-dire la communauté de ceux qui se sont soumis (*mouslimoun*) à Dieu en suivant le Sceau des Prophètes, Mohammed, sur lui la grâce divine et la paix.

À propos du Nom Allâh, il faut noter qu'il y avait parmi les Arabes pré-islamiques, une minorité monothéiste pure (les *hounafâ'*) fidèle à la Tradition d'Abraham et de son fils Ismaël (père des premiers Arabes), et ces Hounafâ' désignaient déjà l'Unique Dieu par le Nom Allâh. De même, les Arabes idolâtres appelaient aussi *Allâh* le Dieu qui était selon eux « Le plus grand dieu » (ou Le plus ancien, *La divinité* par excellence, litt. *Al-Ilâh*) mais « inaccessible » (sinon par

l'entremise des idoles arabes sensées être ses « filles »). L'Islâm abrahamique (rétabli dans son ultime forme « mohammédienne ») a purifié la religion des fils d'Ismaël de ces altérations idolâtriques antéislamiques. Les Chrétiens arabes désignent également depuis toujours Dieu par le Nom *Allâh*. Le grand Imam Ibn 'Atâ' Allâh al-Iskandarî (m. 1309 / 709 H.), dans son *Traité sur le Nom Allâh* rapporte que les Oulémas classiques divergent sur la question de savoir si le Nom Allâh a ou non une étymologie. Les étymologistes ont décelé, selon lui, cinq racines : *al-walah* (le fait d'avoir «perdu la tête», d'être «ravi en esprit», ce qui fait référence à la transcendance absolue de Dieu par rapport à l'intellect humain, qu'elle ne peut que «troubler, consterner, ravir, stupéfier» ; la seconde est *al-najâ* (le salut) ; puis *al-hijab* (le voile) ; *al-'uluw* (l'élévation) et *al-baqa* (la permanence). [Voir la traduction de ce *Traité sur le Nom Allâh* par Ubayd-Allah Maurice Gloton. Édition Les Deux Océans]. Il faut également noter la ressemblance avec la racine sémitique *Al* (*El* en phénicien) désignant la divinité, et notamment avec un Nom Divin de la Bible hébraïque (très proche de la langue arabe, du fait de la parenté des descendants d'Abraham) : *Eloah* (*Elâh* en araméen). Quant au mot français «Dieu», il est postérieur au XII^e s. ap. J.-C. Ses formes antérieures sont «deu» et «deo» qui émanent du latin «deus», qui provient lui-même de l'italien archaïque «deios», lui-même issu de la racine indo-européenne «dyew» (ciel lumineux, «diurne»). Cette racine «dyew» a donné «dêva» en sanscrit, «tsiu» en hittite, «Zeus» (et «théos») en grec, et «deuo» en gaulois. Il a également donné Jupiter («dyew-pater» = «ciel-père») chez les Romains. [Cf. Yves-Noël Lelouvier, revue *Notre Histoire* n° 119, p. 25. Desclée de Brouwer.]

La diversité religieuse permet une saine émulation. Il n'y a pas lieu de regretter cette pluralité voulue par Le Créateur. Toute Sa Création est ainsi, multiple et variée ; et Lui seul est Unique. Vouloir convertir à tout prix (notamment par la contrainte ou par un prosélytisme irrespectueux ou agressif) c'est s'opposer à la volonté de Dieu telle qu'elle est exprimée dans le Coran, lequel reconnaît la liberté de conscience ainsi que le pluralisme des lois et des voies.

Le Livre Saint dit en effet :

« Point de contrainte en religion ! Désormais la Vérité est distincte de l'égarement. Quiconque renie les faux dieux (tâghût) et ajoute foi en Dieu se saisit d'une corde indéfectible qui ne saurait être tranchée. Et Dieu entend et sait tout. » (Coran 2,265)³⁵

Tous les Prophètes (sur eux la paix) ont rappelé cette vérité absolue : Dieu est Unique. Les trois religions du Livre, qui sont les expressions successives de la même Tradition abrahamique, ont toutes eu pour fonction première de rappeler aux hommes l'Unicité divine et de combattre le polythéisme (*chirk*, littéralement « association », c'est-à-dire le fait de prétendre que Dieu a des « égaux », des « associés » dans Son Royaume). Le polythéisme constitue le péché majeur dans les trois Livres (Torah, Évangile, Coran). Ce péché d'*association* (ou idolâtrie), a toujours représenté le pire danger pour l'humanité au cours des âges. C'est une injustice à l'égard de Dieu qui est notre seul Créateur, et c'est l'essence même de la superstition et de l'égarement. Tous les Prophètes ont combattu ce mensonge initialement suggéré – selon les Écritures sacrées - par le diable.³⁶

D'un point de vue traditionnel, le polythéisme est une dégénérescence de la véritable Tradition métaphysique moniste et monothéiste. Même le polythéisme apparent du brahmanisme n'occulte pas complètement le monisme essentiel de cette Tradition : Brahmane y est le Nom divin suprême, et c'est – selon cette religion - de ce Principe absolu que découle les « hypostases divines » comme Brahmâ (« dieu » créateur), Vishnou (« dieu » sustentateur), Shiva (« dieu » destructeur) etc. Ces noms correspondent en fait aux Attributs et Noms divins équivalents de la Tradition abrahamique (Dieu Le Créateur, Le Sustentateur, etc.). Cet exemple

hindou (et chrétien, avec la trinité) démontre clairement l'origine monothéiste de certaines religions qui ont ensuite dégénéré en polythéisme. C'est le double résultat d'une incompréhension et d'une personnification des Attributs divins. L'idolâtrie découle aussi parfois de la divinisation de créatures pieuses « reflétant » ces Noms et Attributs divins (anges, hommes et djinns), mais aussi de la divinisation de simples rois ou héros antiques, et même de tyrans affublés de légendes dorées. Des animaux aussi ont été divinisés par suite de l'incompréhension des symboles fondamentaux (notamment chez les anciens égyptiens, indiens, amérindiens précolombiens, etc.), alors que ces « images » n'avaient originellement qu'une fonction hiératique et initiatique.

Le monothéisme (*tawhîd*) est le fondement des religions authentiques : c'est le monisme absolu : il n'existe qu'une Cause première, un seul Principe (Dieu). C'est la tradition métaphysique³⁷ primordiale, celle que Dieu a invariablement répétée depuis le Prophète Adam jusqu'au Sceau des Messagers Mohammed (sur eux la paix). Il s'agit de la religion primordiale appelée aussi *hanîfiya* (« pur monothéisme »). L'Islâm (littéralement : « Soumission », sous-entendu : à Dieu) est l'expression pratique de ce pur monothéisme.³⁸ Abraham était à la fois *hanîf* et *mousslim* d'après le Coran, c'est-à-dire pur monothéiste et soumis à Dieu. Selon les Écritures,³⁹ ce patriarche est – biologiquement – le père des Arabes (par son fils Ismaël) ainsi que le grand-père des Juifs (par son petit-fils Jacob-Israël, fils d'Isaac), mais aussi – d'après les historiens musulmans Tabarî et Ibn Kathîr notamment –, il est le grand-père des Rûm (c'est-à-dire des grecs, romains, latins) par Esaü ('Ays en arabe) fils d'Isaac. Et il est surtout, spirituellement, le « père » de tous les croyants monothéistes, quelles que soient leur langue et leur couleur de peau, de toutes nations (*ummî* en arabe).⁴⁰ Étant né plusieurs siècles avant la descente de la Torah (qui fonde le judaïsme), il serait anachronique de qualifier Abraham (Ibrâhîm en arabe) de « juif » ou *a fortiori* de « chrétien ».

Le Coran dit :

« Ibrâhîm n'était ni juif ni chrétien⁴¹ mais il était un pur monothéiste (hanîfan) soumis (moussliman)⁴² [à Dieu] et n'était pas d'entre les associateurs (mouchrikîn). »

« Ceux qui sont le plus à même de se réclamer d'Ibrâhîm sont ceux qui l'ont suivi ainsi que ce Prophète⁴³ [Muhammad] et ceux qui ont cru, et Dieu est le Protecteur (Walî) des croyants. »
(Coran 3,67-68)

En effet, les Juifs se sont écartés de la guidance divine en rejetant Jésus et Mohammed (sur eux la paix). Et les Chrétiens se sont écartés de cette même guidance en divinisant le Messie et en rejetant le Sceau des Prophètes, *le Prophète des Nations* (*fil ummîyina*, cf. Coran 62,2) annoncé dans les écritures antérieures (notamment Genèse 49,10 ; Psaumes 72,11 ; Jean 14,25-26 et 16, 5 à 14, etc.).

Selon le Coran, en effet, la plupart des Juifs et des Chrétiens s'étant éloignés de leur legs scripturaire, c'est la communauté de Mohammed (sur lui la grâce divine et la paix) qui se trouve de fait être la plus fidèle à la figure du noble patriarche Abraham (sur lui la paix). Mais évidemment, les Gens du Livre ne partagent pas ce point de vue, et tout le monde veut s'approprier son « patronage ». C'est une bonne chose. Abraham constitue une racine commune, un « trait d'union » qui doit nous conduire, au-delà de nos divergences, à plus de courtoisie et à une saine émulation comme nous le recommande le Coran.

Le Coran dit par ailleurs :

« Ô gens du Livre, vous ne vous reposez sur rien [de solide] tant que vous ne mettez pas en

pratique la Thora et l'Évangile ainsi que ce qui vous a été révélé de la part de votre Seigneur.
» (Coran 5,68)

« Ceux qui ont eu la foi, juifs, chrétiens, sabéens,⁴⁴ tous ceux qui ont cru en Dieu et au Jour dernier et ont œuvré pieusement ne connaîtront ni la peur ni l'affliction. » (Coran 5,69)

Ainsi, le Coran rappelle ce que Dieu a toujours répété dans Ses Messages antérieurs, à savoir que la connaissance religieuse sans sa mise en application est non seulement inutile mais nuisible, car elle constitue alors un argument contre ceux qui la détiennent. C'est pourquoi le Coran interpelle les dépositaires des Livres antérieurs en leur disant : ***« Vous ne reposez sur rien [de solide] tant que vous ne mettez pas en pratique la Thora et l'Évangile ainsi que ce qui vous a été révélé de la part de votre Seigneur »***, c'est-à-dire le Coran, ultime Message venu confirmer leurs Livres. Ce message est clair : s'ils apprennent à *connaître* leurs propres Livres, les Gens du Livre pourront alors *reconnaître* plus facilement la dernière Parole divine qui les confirme. Mais s'ils ne connaissent par leurs propres Livres (et ne les mettent donc pas en pratique), ils auront alors du mal à reconnaître la Vérité contenue dans l'ultime Livre qui les confirme. C'est l'enseignement essentiel du Coran en ce qui les concerne. Car il s'agit bien – selon ce Livre, ce Dernier Rappel - de la même vérité éternelle, issue de la même source, même si les lois et les voies varient dans les formes successivement révélées, ces modifications étant voulues par Dieu pour accompagner les époques changeantes et pour nous « éprouver à travers ce qu'Il vous avait révélé. » (Cf. Coran 5,48)

On a pu le constater à Médine à l'époque du Prophète : les seuls rares Juifs qui crurent en lui (et devinrent ainsi Musulmans) furent surtout des rabbins (comme Abdallah Ibn Salâm) et des lettrés (une centaine en tout), alors que les Juifs peu instruits (des milliers) le rejetèrent massivement et le combattirent, préférant s'allier aux idolâtres, ce qui est une trahison à l'encontre de la Torah qui condamne le polythéisme.

Dieu, selon le Coran, appelle donc les Gens du Livre à l'Islâm, c'est explicite. Mais Il n'y guide que ceux qu'Il veut bien accepter dans l'ultime communauté du Sceau de Ses Messagers, Mohammed (ﷺ). Quant aux autres, Il les laisse cheminer dans ces Voies antérieurement révélées, en les appelant néanmoins à faire montre « d'émulation dans les œuvres pies. » Évidemment, chacun pense que sa religion est la meilleure et y trouve des arguments confortant cette opinion, et il n'y a aucun mal à cela tant que l'on reste courtois, comme l'ordonne le Coran. Il y a une nette différence entre se soucier du salut des autres et leur imposer ce salut de force, pour soi-disant « sauver les âmes en brûlant les corps », selon l'affreuse expression du pape Paul IV (Carafa, m. 1159) qui amplifia l'Inquisition en Italie, après avoir constaté ses sinistres « succès » en Espagne.⁴⁵

Le Coran et la Sunna établissent donc clairement la liberté de conscience religieuse, et la liberté d'exercice des autres cultes des Gens du Livre. Ensuite, au fur et à mesure de l'extension de l'empire musulman, d'autres cultes obtinrent également un statut de protection, comme les mazdéens, les brahmanistes, etc. Certes, ce n'est pas là la « laïcité » proprement dite, mais c'est un pas inédit dans cette direction, et c'est l'Islâm qui a clairement innové en ce domaine, car cela est inscrit dans le Coran et la Sounna, contrairement au Christianisme qui ne s'est résigné au pluralisme (désormais garanti par la laïcité) que contraint et forcé par les changements politiques survenus en Europe (notamment avec la Révolution française, l'Empire et le Concordat).

Et si ce droit au pluralisme est reconnu par l'Islâm pour les autres cultes, le pluralisme doctrinal est également reconnu au sein même de la communauté de l'Islâm. Sunnites et Chiites - même

s'il y a eu dans l'histoire des affrontements politiques épisodiques - se reconnaissent mutuellement comme étant des Musulmans. Dans le sunnisme (qui est la branche majoritaire de l'Islâm), il y a quatre écoles anciennes qui ont subsisté jusqu'à nos jours tout en ayant des différences doctrinales notables, ce qui n'entame pas leur respect mutuel. Cela contraste également singulièrement avec le dogmatisme inquisitorial qui a marqué l'histoire de la chrétienté.

Le sunnisme traditionnel est celui des quatre écoles juridiques (*madhâhib*) de la Communauté : *Ahl as-Sunna wal-Jamâ'a* : « les Gens de la Sunna et de la Communauté », encore appelés *Ahl al-Ijmâ'* (« Ceux du Consensus ») à savoir l'école hanafite, l'école malikite, l'école chafiite et l'école hanbalite. Les docteurs de ces quatre écoles sont unanimes sur les trois principales sources de la Loi et du Droit (*usûl al-Fiqh*) : 1/ le Coran ; 2/ la Sunna ; 3/ l'Ijmâ' (qui est le consensus des Compagnons, puis celui de la Communauté des Savants). Outre ces trois sources communes, il y a d'autres sources (*usûl*) complémentaires selon les écoles (et les nécessités). Ainsi, dans les écoles hanafite et malikite (les deux plus anciennes), il y a le *qiyâs* (analogie), le *ra'y* (opinion autorisée) et la coutume (*'urf*) sur lesquels s'appuie l'*Ijtihâd* (effort personnel d'interprétation des savants) en vue d'améliorer la vie de la Communauté. Cette recherche juridique est appelée l'*Istihsân* (« recherche du meilleur ») par l'Imam Abou Hanifah (que Dieu l'agrée), et l'*Istislâh* (« recherche du bien ») par l'Imam Mâlik (que Dieu l'agrée). L'école chafiite a fait une synthèse originale des écoles précédentes sans prétendre les supprimer. Quant à l'école hanbalite, c'est la plus restrictive concernant les sources complémentaires du Droit, mais elle reconnaît cependant l'orthodoxie sunnite des trois précédentes.

Certes, la « porte de l'*Ijtihâd* » a ensuite été déclarée « close » par les docteurs sunnites au 4^{ème} siècle de l'hégire, pour contrer la dérive mu'tazilite (qui en faisait un usage abusif et nocif à l'Islâm traditionnel). Mais l'Imam malikite Al-Sanoûssî (mort en 1859) l'a réouverte officiellement, et la plupart des sunnites l'ont finalement suivi (plus ou moins rapidement, car il y a eu des résistances à son époque, y compris à la fameuse université d'Al-Azhar au Caire, laquelle finira par réhabiliter l'*Ijtihâd* quelques décennies après). Le pluralisme inhérent à l'Islâm traditionnel est une richesse et une garantie de liberté de recherche. Le monolithisme est totalitaire, et Dieu a voulu le pluralisme, celui des religions (cf. Coran 5,48) comme celui des voies dans chaque religion. Chez les Chiïtes, le même pluralisme existe. Et tous les Musulmans font le même Pèlerinage à La Mecque dans les mêmes Lieux Saints, ont le même Coran, les mêmes cinq prières quotidiennes et le même jeûne du mois de Ramadan. Les rites religieux sont plus homogènes dans l'Islâm que dans le Christianisme, le Judaïsme, et a fortiori dans l'Hindouisme.⁴⁶

Le Prophète (ﷺ) a dit : « *Quel que soit le degré de connaissance que vous avez du Livre de Dieu, il vous faut obligatoirement agir selon ses préceptes et personne n'a d'excuse pour le négliger. Si cela ne se trouve pas détaillé dans le Livre de Dieu – qu'Il soit exalté – vous devez suivre les recommandations de ma Sunna. Si cela ne figure pas dans ma Sunna, vous devez suivre les dires de mes Compagnons, car ceux-ci sont comme des étoiles dans le ciel. Vous serez guidés en suivant quiconque parmi eux. Car les divergences entre mes Compagnons constituent une miséricorde pour vous.* » (Hadîth rapporté par Bayhaqî dans son *Madkal*, d'après Ibn Abbas)⁴⁷

L'Imam Mâlik (que Dieu l'agrée) a dit à Harûn ar-Rachid (qui voulait imposer le rite malikite partout) : « Ô prince des Croyants ! Les divergences des savants sont une miséricorde de la part de Dieu pour cette communauté. Chacun suit ce qu'il estime être fondé. Chacun désire Dieu. »⁴⁸

Et le Savant chafiite as-Suyûtî (que Dieu l'agrée) a écrit : « Sache que les divergences entre les écoles doctrinales ou rites juridiques (*madhâhib*) constituent dans la religion un immense

bienfait et une grande vertu. Cette divergence renferme un secret subtil que perçoivent les savants et qui échappe aux ignorants. »⁴⁹

Les divergences entre les écoles traditionnelles sont donc profitables et il ne faut pas chercher à niveler artificiellement les doctrines par un unanimisme sclérosant. Le respect des différences entre les Savants fait partie du Consensus des Sunnites (de même que chez les Chiites) et il garantit leurs bons rapports communautaires, loin de l'intolérance et du sectarisme. Quant à l'opinion personnelle (*ra'y*), elle est légitime en complément des trois sources principales consensuelles (Coran, Sunna, Ijmâ') et ne peut les remplacer.

Le Consensus traditionnel authentique permet donc la liberté d'opinion des savants mais dans le respect des sources du Droit (*usûl al-Fiqh*, littéralement : « fondements de la compréhension ») définies par Dieu et Son Prophète. Ce dernier a d'ailleurs affirmé que les savants de sa communauté ne se mettront jamais d'accord sur une erreur, ce qui est une garantie de protection pour l'Islâm authentique, par la grâce de Dieu, exalté soit-Il.

L'origine de ces trois fondements principaux de la Loi islamique est clairement indiquée dans le Livre révélé, et notamment dans ce célèbre Verset : « **Croyants, obéissez à Dieu et à Son Envoyé ainsi qu'à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité.** » (Coran 4,59)

Quant au *Fiqh*, ou Droit islamique afférant à la Loi, c'est la saine *compréhension* de la religion, ainsi que l'a défini le Messenger de Dieu : « *À quiconque Dieu souhaite le bien, Il lui donne le Fiqh (« Compréhension ») de la religion.* » (Hadîth rapporté par Bukhârî, Muslim, Tirmidhî et d'autres traditionnistes,⁵⁰ d'après Mu'âwiyya).

En Islâm sunnite, l'autorité spirituelle légitime échoit aux Compagnons puis aux Savants (Oulémas) bien guidés qui sont les successeurs des Prophètes⁵¹ et « **Dieu élèvera ceux d'entre vous qui ont la foi et ceux qui ont reçu la science de plusieurs degrés.** » (Coran 58,11)

Abdallah Penot, dans son introduction à son excellente traduction du Coran (Alif Éditions) cite ces paroles du Prophète (sur lui la sollicitude divine et la paix) : « *On m'a révélé le Coran et, avec lui, son semblable.* » A. Penot commente ainsi ce Hadîth : « Ces paroles, de l'avis unanime des juristes, contiennent une claire allusion à la Tradition prophétique (sunna). Ces sentences prophétiques constituent, avec le Coran, le consensus des 'ulamas et l'effort d'interprétation (*Ijtihâd*), les sources fondamentales du droit islamique. Si l'on exclut le shiisme qui, du fait de ses particularités, ne se réclame pas exactement des mêmes sources, l'Islam (sunnite) a fonctionné *grosso modo* à travers ses quatre écoles sur la base de ces principes pendant quatorze siècles. Si ces écoles sont aujourd'hui les seules représentatives du courant majoritaire de l'Islam, c'est tout simplement parce qu'elles sont les seules à avoir (providentiellement) survécu, de nombreuses autres ayant disparu sous la pression des événements. »⁵²

Le fatalisme en Islâm

L'Islam ne prône pas un « fatalisme passif ». Une querelle doctrinale ancienne a existé en Islâm entre qadarisme et jabarisme (tenants du libre-arbitre humain contre tenants de la prédestination contrainte⁵³). Or, le Prophète a interdit toute discussion sur cet antagonisme apparent insoluble. Dieu nous éclairera au sujet de nos divergences. Certaines choses dépassent l'entendement humain, et Dieu est le Plus Savant.

Napoléon Bonaparte (qui était un tenant du « libre-arbitre », et même un « activiste » têtue, voire imprudent) écrit : « la cause la plus destructrice de la grandeur et de la puissance des

musulmans est dans le dogme de la prédestination, qui leur a fait négliger l'acquisition des connaissances qui nous donnent sur eux, dans tous les genres, une si grande supériorité. »⁵⁴ C'est partiellement vrai, car le jbarisme (que le Prophète a récusé) conduit effectivement au fatalisme passif (comme à l'acceptation de l'injustice) qu'on a pu observer dès le Califat Omeyyade et dans certaines régions du monde musulman, mais c'est également partiellement faux, car l'on voit bien le résultat actuel de l'utilisation débridée de ces « connaissances dans tous les genres » de l'Occident : une catastrophe planétaire. Le « progrès indéfini » est devenu une sorte de religion moderne qui guide ses sectateurs vers un quasi-enfer terrestre. D'ailleurs, les Moutazilites (des qadarites extrémistes) péchaient eux aussi par excès de rationalisme et, à terme, leur dérive aurait donné les mêmes résultats qu'en Occident. Sauf que c'est le monde musulman qui aurait dépéri spirituellement le premier ! Or, mieux vaut un déclin temporel passager qu'un déclin spirituel prolongé voire définitif. Un juste équilibre est à rechercher entre les deux dérives opposées (fatalisme et agitation) pour l'harmonie spirituelle et temporelle. Le fatalisme est le fruit d'une paresse intellectuelle, alors que Dieu nous ordonne d'acquérir la science (dans ses diverses disciplines, métaphysiques et physiques). Quant à l'agitation, elle est pire que l'inaction. Cheikh Ahmadou Bamba a écrit, conformément à la doctrine de l'Imam al-Ghazâlî : « La science et l'action sont deux essences jumelles menant au bonheur dans ce monde et dans l'autre. »⁵⁵

Dieu nous laisse donc cheminer, par l'intention et l'effort volontaire, vers la Vérité. Pour cela Il nous a donné des lois et des voies : à nous de les utiliser pour notre salut. Les hommes aiment généralement la compétition ; quelque chose les pousse vers l'excellence, en raison du reflet des Attributs divins en eux. C'est pourquoi la pluralité des voies, voulue par Dieu, produit l'émulation. À chaque communauté de prouver qu'elle est la meilleure en honorant le legs divin particulier qui lui a été fait. Et ce n'est pas en dénigrant (ou pire en persécutant) le « concurrent » qu'on valorise le mieux sa propre voie, bien au contraire : on ne peut la valoriser vraiment qu'en se montrant courtois, juste et compatissant, conformément aux Écritures. On ne doit pas oublier que le « concurrent » est aussi un frère adamique. Le tricheur, comme l' impatient, a toujours tort, même s'il avait les bonnes cartes en mains. Mais lorsque des gens se montrent iniques, injurieux ou violents, il convient de les éviter et de s'en remettre à Dieu pour leur salut. Quant aux hypocrites qui sont les pires des créatures de Dieu, le Coran dit : « **Que tu les mettes en garde ou non, ils ne croiront pas !** » (2,6) et ils peupleront le plus bas degré de l'Enfer (Cf. Coran 4,145).

Selon le Coran et le Hadîth, Dieu a reçu l'Engagement successif de plusieurs communautés qu'Il a suscitées dans l'Histoire, pour qu'elles L'adorent, c'est-à-dire L'aiment et Le servent. Mais, quelle que soit leur communauté, les hommes s'éloignent généralement des Rappels divins. La mise en pratique de ces rappels nécessite effort et constance, ce qui répugne naturellement à l'âme charnelle (*nafs*). Cette dernière n'aspire spontanément qu'aux joies immédiates, à défaut du Paradis perdu de nos aïeux. Or, seul le Paradis peut vraiment apaiser l'âme, et la vision de Dieu comblera l'esprit et le cœur. La patience est donc indispensable. Pour « mériter » le Paradis (en fait une telle récompense est bien trop démesurée pour qu'on puisse à proprement parler de « mérite »), les Écritures imposent de se soumettre à Dieu, c'est-à-dire de Lui obéir et de se repentir des désobéissances passées. Il pardonne tous les péchés aux repentants. Par contre, Il menace ceux qui meurent dans le polythéisme d'un éternel tourment. Car s'Il répond à celui qui L'appelle, Il laisse celui qui invoque les idoles avec ses vaines illusions : elles ne lui répondront pas. Le polythéiste manque le but de l'existence et, ce, volontairement.

Le Coran dit :

« Ô Mes serviteurs qui vous êtes montrés outranciers à votre détriment, ne désespérez pas de

la Miséricorde de Dieu car Dieu pardonne tous les péchés et Il est Le Pardonneur, Le Tout Miséricordieux.

« Revenez à votre Seigneur repentants et soumettez-vous à Lui avant que le châtiment ne s'abatte sur vous sans que vous puissiez être secourus.

« Suivez ce que votre Seigneur vous a révélé de plus sublime avant que le châtiment ne vous surprenne à l'improviste sans que vous l'ayez pressenti,

« Et aussi de crainte que l'âme ne s'écrie : Malheur à moi pour avoir négligé le droit divin (ou : la Majesté divine) ! J'étais auparavant de ceux qui le tournaient en dérision. » (Coran 39,53 à 65)

Les Musulmans, en tant que membres de l'ultime communauté suscitée par Dieu, celle du Prophète Mohammed, sont ceux qui croient en Dieu l'Unique (Dieu d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus) et en Son ultime Messager Mohammed. Les six principaux articles de la Foi musulmane sont les suivants : *« Croire en Dieu, en Ses Anges, en Ses Livres, en Ses Messagers, au Jour Dernier et croire dans le Destin imparti pour le Bien et le Mal. »*⁵⁶ Parmi les Musulmans, il y a des bons et des moins bons, des Proches de Dieu (*Awliyâ'*) et des pécheurs. Il y a les petits pécheurs et les grands pécheurs, et c'est ainsi dans toutes les communautés, passées et présentes, et ce jusqu'à la fin de ce bas monde.

L'Intercession

Au moment de leur élection divine, les Israélites étaient à l'évidence les meilleurs des hommes sur la terre, au milieu des nations idolâtres. Le Coran dit : ***« Ô fils d'Isrâ'îl, souvenez-vous des faveurs dont Je vous ai comblés et [souvenez-vous] que Je vous ai préférés au (litt. : élus sur le) reste des mondes. Et préservez-vous⁵⁷ du Jour où nul ne sera utile à autrui, où l'on n'acceptera de rachat ni d'intercession de personne et où les êtres ne seront pas secourus. »*** (Coran 2,47-48)

Les Juifs et les Chrétiens ont, selon le Coran, exagéré sur la question de l'intercession, car ils ont considéré leurs rabbins et leurs prêtres comme des « seigneurs » quasi-infaillibles, en mesure de les sauver dans toute situation, y compris après la mort. Le Coran leur rappelle donc qu'aucune intercession ne pourra les secourir sans la permission divine, et qu'en conséquence, ils doivent plutôt se soumettre au Seigneur Dieu et faire des efforts personnels, au lieu de compter uniquement sur d'autres et sur de vains espoirs. Car il est écrit :

« Qui donc peut prétendre servir auprès de Lui d'intermédiaire sans Sa permission ? » (Coran 2,255) ***« Il n'est d'intercesseur qu'une fois Sa permission accordée. »*** (Coran 10,3)⁵⁸

L'intercession existe donc bien, mais ne dépend que de Dieu et non de nos désirs.

Dieu a éprouvé chacune des communautés qu'Il a créées, et il s'est avéré que la plupart ont dévié de la voie qu'Il leur avait tracée. C'est pourquoi, selon le Coran, Dieu porte un Jugement sévère sur la plupart des Juifs et des Chrétiens :

« Nous avons pourtant reçu l'engagement des fils d'Isrâ'îl ; chaque fois qu'un envoyé est venu leur apporter une doctrine qui contrecarre leurs passions, ils ont traité les uns de menteurs et ont assassiné les autres. »

« Ils se sont imaginé qu'ils ne seraient jamais éprouvés ; aussi ont-ils fermé les yeux et se sont-ils bouché les oreilles [sur leurs égarements]. Dieu a ensuite accepté leur repentir, puis ils

sont devenus de nouveau sourds et aveugles et Dieu voit parfaitement ce qu'ils font. »

« Ils ont sombré sans aucun doute dans la mécréance ceux qui ont dit : Dieu n'est autre que le Messie fils de Maryam alors que le Messie s'adressant aux fils d'Israël leur avait demandé : Adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre,⁵⁹ car Dieu a interdit l'accès du Paradis à celui qui Lui donnait un associé ; le feu lui servira de refuge et les oppresseurs n'auront aucun recours. »

« Ils ont sombré dans la mécréance ceux qui ont soutenu que Dieu était la troisième [personne] de la trinité (litt. : de trois) ; il n'est de divinité qu'une Divinité Unique et s'ils ne cessent de tenir ces propos, un châtiment douloureux atteindra ceux d'entre eux qui professent la mécréance. »

« Pourquoi ne se repentent-ils pas auprès de Dieu et ne Lui demandent-ils pas pardon [sachant] que Dieu est Pardonneur et Miséricordieux ? »

« Le Messie fils de Maryam n'est qu'un prophète qu'ont précédé d'autres prophètes, sa mère était une femme véridique et tous deux prenaient de la nourriture [comme n'importe quel être humain] ; considère comment Nous leur exposons Nos signes, et puis considère comment ils s'en détournent ! » (Coran 5,70 à 75)

Le Coran fait ces reproches aux Gens du Livre pour les exhorter à revenir à la voie qui leur avait déjà été tracée dans leurs Écritures, c'est-à-dire au pur monothéisme (*tawhîd*) et à l'effort personnel (*Jihâd un-nafs*). Et dans leurs Écritures, il y avait aussi un appel à soutenir le futur Envoyé, c'est-à-dire le Sceau des Messagers, qui rénove et complète la religion primordiale, et qui est désigné comme « Chiloh » dans la Torah et comme « Paraclet » dans l'Évangile.⁶⁰ L'Islâm « mohamédien », ultime Message et Sceau des Prophéties, est ainsi devenu la « religion parachevée » :

« En ce jour, J'ai parachevé pour vous votre religion, J'ai parfait pour vous Ma grâce et Je vous ai agréé l'Islam comme religion. » (Coran 5,3)

Pour autant, Dieu laisse les hommes vivre selon leurs intentions et leurs efforts, et c'est pourquoi Il institue la pluralité religieuse, afin que la meilleure communauté devance les autres et puisse ainsi bénéficier de Sa plus grande grâce et de Ses plus grands bienfaits. Cela peut sembler frustrant pour un Chrétien ou un Juif qui lit ces lignes, puisque la « meilleure » des communautés est déjà signalée dans le Coran, mais nous rappellerons simplement que toute religion sans exception se présente comme étant la meilleure. Ainsi l'Église catholique a établi ce dogme : « Point de salut en dehors de l'Église », c'est-à-dire qu'elle voue à l'Enfer tous ceux qu'elle ne rassemble pas en son sein.

C'est évidemment une bonne chose de croire que la Vérité existe et de consacrer à sa recherche une partie de son temps. Celui qui passe sa vie à « tuer le temps », en refoulant la pensée de la mort qui s'approche inexorablement, honore-t-il la chance qui lui a été faite d'être né homme (ou femme) ? Dieu récompense la recherche de la vérité chez tout homme, même chez celui qui se trompe de bonne foi, car il a fait un effort. Et celui qui fait un effort, puis qui trouve une vérité, reçoit de Dieu une double récompense, selon l'enseignement prophétique. Et ce n'est pas celui qui crie le plus fort, ou qui frappe le plus, ou qui menace ou terrorise le plus, qui a le plus raison.

Le Coran dit :

« Ceux qui sont compatissants (ou : qui s'émeuvent) par crainte de leur Seigneur,

« ceux qui croient à Ses signes,

« ceux qui ne Lui donnent pas d'associés,

« ceux qui donnent ce qu'ils ont à acquitter le cœur empli de crainte à l'idée qu'ils reviendront auprès de leur Seigneur,

« ceux qui tout en rivalisant dans l'accomplissement (ou : qui s'empressent d'accomplir) des bonnes œuvres se retrouvent parmi les devanciers [en Paradis].

« Nous n'imposons à chacun que ce qu'il est en mesure de supporter et Nous disposons d'un Livre qui témoigne de la Vérité (litt. : qui parle selon la Vérité)⁶¹ et ils ne seront pas lésés. »
(Coran 23,57 à 62)

Le Coran dit à la communauté de sayyidina Mohammed :

« Vous êtes la meilleure communauté qui ait été suscitée pour les hommes : vous ordonnez le licite, interdisez le répréhensible et vous croyez en Dieu. Si seulement les gens du Livre avaient eu la foi, c'eût été préférable pour eux. Certains d'entre eux sont croyants, mais la plupart d'entre eux sont pervers. » (Coran 3,110)

« Les gens du Livre ne sont pas tous semblables ; parmi eux se trouve une communauté qui défend (qâ'ima) [la Vérité] et psalmodie les versets de Dieu pendant la nuit en se prosternant. » (Coran 3, 113)

Certes, le Prophète (ﷺ) avait annoncé que la génération des premiers musulmans serait la meilleure de sa communauté, puis que les choses iraient plutôt en se dégradant, suivant ainsi la tendance générale du bas monde vers sa destruction. Mais il avait aussi annoncé des redressements partiels, avant le retour de Jésus à la fin des temps. Et si la communauté musulmane est - selon le Coran - la meilleure, c'est en partie du fait que la foi et la loi des autres communautés se sont dégradées depuis plus longtemps. On peut le constater en observant le taux de pratique rituelle dans chacune des trois religions révélées : ce taux se réduit en fonction de l'ancienneté de chacune. C'est un critère assez significatif, mais il faut cependant admettre que Dieu seul peut scruter les cœurs et y mesurer la foi de chacun.

Et nous ne devons pas non plus oublier l'unicité du genre humain : nous sommes tous réellement frères et sœurs, non de façon virtuelle ou idéale, mais réelle et naturelle : nous descendons tous d'un couple unique, selon les Écritures révélées : Adam et Ève, nos parents universels. Même ceux qui ne croient pas dans cette genèse particulière admettent que les êtres humains ont une origine commune, du fait de l'absence de barrière génétique entre les différentes variétés humaines (blanche, noire, jaune). Le métissage, soit dit en passant, est très bon biologiquement pour l'espèce humaine, contrairement à ce qu'affirmaient les racistes du XIX^e siècle comme Gobineau⁶² et, jusqu'au milieu du XX^e s., leur émule Hitler. Que Dieu nous préserve de leur ignorance et de leur méchanceté ! Amîne !

Une religion pacifique

L'Islâm est une religion foncièrement pacifique. Pourtant, c'est devenu un lieu commun, en Occident, que de la considérer comme naturellement violente. C'est une erreur entretenue non seulement par les islamophobes depuis toujours, mais aussi par des criminels égarés qui défigurent l'Islâm à des fins purement politiques. En réalité, l'Islâm a été certainement la religion la moins violente de l'Histoire, et elle s'est répandue surtout pacifiquement et sans conversions forcées, les exceptions étant fort rares, car explicitement interdites par le Coran

(2,265). Ceci ne fut pas toujours le cas des religions antérieurement révélées, surtout du Christianisme qui, durant très longtemps, considéra les conversions forcées comme un moindre mal et les pratiqua à grande échelle.

Le terrorisme adopté de nos jours par certains groupes ultra-minoritaires se réclamant de l'Islâm ne doit pas être l'arbre qui cache la forêt. Dans toutes les religions et toutes les idéologies, il y a eu des groupes violents dont certains sont même parvenus à imposer leur tyrannie pour un temps. Mussolini, Staline, Hitler, Mao, Pol Pot n'étaient certes pas des Croyants et encore moins des Musulmans, et l'Histoire prouve que ce furent les plus grands terroristes du monde. Dans le Christianisme, très nombreuses ont été les exactions, les persécutions, et pas seulement lors des Croisades. On connaît la terrible Inquisition, inégalée dans les autres religions. La prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon (en 1099 ap. J.-C.) fut un horrible bain de sang, y compris contre les Juifs et les Chrétiens non catholiques, alors que la libération de la même ville sainte par Saladin, moins d'un siècle plus tard (en 1187), constitua un exemple honorable reconnu par tous les historiens : Salah ad-Dîn ne fit exécuter que certains combattants, surtout les criminels de guerre, tout en grâciant beaucoup de prisonniers, chose étonnante pour les Croisés.

Ceci dit, et même si les dérives intolérantes (et violentes) furent moins fréquentes en Islâm, il faut cependant les reconnaître et les désavouer, tout en précisant qu'elles furent toujours le fait, soit de sectes intolérantes (comme les Kharedjites, puis les Almohades au Maghreb), soit de mouvements politico-religieux modernes comme ceux des groupes terroristes actuels. On pourrait citer aussi la société secrète des « Jeunes Turcs » (CUP : Comité Union et Progrès) qui furent les véritables instigateurs du génocide de plus d'un million d'arméniens en 1915, mais ce n'est pas la religion qui dictait leur conduite, puisque cette organisation était surtout constituée de sceptiques antitraditionnels, nationalistes et germanophiles. On ne peut imputer à l'Islâm ces massacres, ou alors il faudrait également imputer au Catholicisme les massacres perpétrés par les Nazis, puisque Hitler, Goering et Himmler étaient baptisés dans cette Église. Hitler et les « Jeunes Turcs » étaient des extrémistes politiques complètement éloignés des nobles idéaux de leur religion d'origine.

Beaucoup de ces « Jeunes Turcs » étaient affiliés à des loges maçonniques. À propos des francs-maçonneries, il est incontestable, comme le souligne René Guénon, qu'elles remplirent à l'origine un rôle traditionnel plutôt positif en Occident. Mais il n'en fut pas tout à fait de même dans le monde musulman où elles y accompagnèrent plutôt la dérive moderne, particulièrement en Turquie, en Perse, et chez les nationalistes arabes, surtout égyptiens et syriens (aussi bien chez les néo-mutazilites que chez les salafistes). Les intellectuels européens, étouffés par une Chrétienté trinitaire intolérante, avaient eu sans doute besoin du « poumon » maçonnique pour respirer un peu, mais les choses étaient différentes dans l'empire ottoman où l'Islâm n'avait pas subi d'altération doctrinale concernant l'Unité divine et la pluralité des Voies. Ce sont les « réformateurs » nationalistes qui altérèrent la doctrine pluraliste de l'Islâm, en contestant la validité des quatre écoles sunnites. Le résultat fut la création de divers mouvements rivalisant dans le sectarisme et l'intolérance à l'égard des écoles traditionnelles et des confréries soufies, ainsi qu'à l'égard des minorités des Gens du Livre.

En ce qui concerne le *Jihâd* (« combat »), il faut préciser que, certes, la légitime défense contre une agression ou une injustice est juridiquement permise selon la Loi musulmane (tout comme selon la Loi mosaïque), mais à condition que des critères spécifiques soient impérativement réunis : que l'Autorité musulmane légale ordonne le Combat après consultation (*choûrâ*)⁶³ des sages compétents de la communauté et après une évaluation du rapport de force. En effet, quand le rapport de force est trop défavorable, il est préférable d'éviter le combat et alors c'est

Dieu qui sauve Ses adorateurs par des moyens miraculeux, s'Il le veut, conformément à Sa Coutume perpétuelle inscrite dans tous les Livres révélés. De plus, dans le *Jihâd*, tous les moyens ne sont pas permis, même si les adversaires ont recours à ces moyens prohibés. Il est interdit d'imiter les mécréants et les criminels parmi les Gens du Livre. Ainsi, il est interdit de tuer délibérément des innocents, des non combattants. Il est également interdit de détruire les lieux de culte des Gens du Livre (Juifs et Chrétiens) ou de forcer ces derniers à la conversion. On pourrait penser que cela défavorise les combattants musulmans, car leurs adversaires se permettent ce genre de « méthodes ». Bien au contraire, Dieu favorise ceux qui Lui obéissent, y compris par des moyens miraculeux quand nous sommes trop faibles. Par contre, Dieu humiliera les hypocrites criminels devant leurs adversaires qui leur ont servi de modèles, et le diable trahit toujours ses suiveurs.⁶⁴ Le Prophète (sur lui la grâce divine et la paix) et ses Compagnons (que Dieu les agrée) ont précisé tous ces critères relatifs au véritable *Jihâd*, comme nous le verrons plus loin.

Le mot arabe *Jihâd* est souvent traduit par « guerre sainte ». Mais cette traduction n'est pas littérale. L'expression « guerre sainte » est typiquement chrétienne et a désigné initialement les Croisades. C'est par analogie que les premiers orientalistes ont traduit *Jihâd* par « guerre sainte », et c'est devenu une habitude assez générale, même chez des auteurs musulmans. wEn fait *Jihâd* veut dire Combat, Effort, Lutte, Zèle, et non « guerre sainte ». Littéralement, « guerre sainte » se dirait : *Harb Qudsî*, ce qui n'est mentionné ni dans le Coran ni dans le Hadîth et constituerait d'ailleurs un non-sens évident puisque n'est réellement *saint* que ce qui est vraiment pur et beau ; or toute guerre est atroce, même la plus juste.⁶⁵ *Al-Qouddoûs* (Le Saint) est un des quatre-vingt dix neuf *Plus Beaux Noms de Dieu* (Al-'Asmâ 'oul-Housnâ) en Islâm (Cf. Coran 59,23). Jérusalem, la Ville Sainte, est nommée *Al-Qouds* (« La Sainte ») en arabe. L'Ange Gabriel (*Djibril*) est appelé Esprit Saint (*Roûh al-Qouddoûs*), et les Hadîths Qoudsî sont les « Nouvelles Saintes » que Dieu a directement inspirées (en parlant généralement à la première personne du singulier) au Prophète. Par exemple le Hadîth Qoudsî suivant :

« *Abou Horeyra – que Dieu l'agrée – a rapporté que le Prophète – que Dieu prie sur lui et le salue – a dit : « Dieu Le Très Haut a dit : « Je serai pour Mon adorateur ce qu'il croira que Je suis (ou : que Je dois être). Je serai avec lui chaque fois qu'il Me mentionne : s'il Me mentionne en lui-même, Je le mentionnerai en Moi-même ; s'il Me mentionne en public, Je le mentionnerai dans un public bien meilleur encore.⁶⁶ S'il s'approche de Moi d'un empan, Je M'approcherai de lui d'une coudée, s'il s'approche de Moi d'une coudée, Je M'approcherai de lui d'une brassée ; et s'il vient à Moi en marchant, J'irai vers lui en courant. »* (Rapporté par Al-Boukhârî dans son recueil *Sahih* (« Authentique »), *Chapitre de l'Unité de Dieu*. Rapporté également par Mouslim dans son propre recueil *Sahih*, ainsi que par Tirmidhî et Ibn Mâja dans leurs recueils de Hadîths).⁶⁷

À propos de l'utilisation du mot français « saint », il faut là encore préciser que les premiers orientalistes ont traduit par « Saint » le mot *Walî* (*Awliyâ'* au pluriel), mot qui signifie littéralement « Allié » ou « Protégé » quand il est appliqué aux Proches de Dieu. Mais en fait c'est encore là un emprunt à la terminologie chrétienne. En Islâm, « Saint » est un Nom normalement réservé à Dieu (*Al-Qouddoûs*).⁶⁸ Ceci dit, les *Awliyâ'* musulmans ne sont pas moins « saints » (dans le sens de « purs ») que ne le furent les « saints » juifs ou chrétiens. Du fait qu'il est passé dans le langage courant, beaucoup d'auteurs musulmans utilisent couramment ce terme pour désigner les *Awliyâ'*.

Quant à l'expression chrétienne « culte des saints » (présente dans les Églises Catholique et Orthodoxe), elle n'a pas non plus son équivalent dans le lexique théologique arabe de l'Islâm traditionnel. Ni le mot « culte » ni le mot « saint » ne conviennent. Là encore, c'est une

traduction approximative si l'on veut désigner par cette expression l'amour que les Musulmans portent aux meilleurs d'entre eux, et qui sont désignés par plusieurs noms dans le Coran selon leurs qualités et degrés spirituels : les *Siddîqîna* (« Véridiques »), les *Chuhadâ'* (« Martyrs, Témoins »)⁶⁹ et les *Sâlihîna* (« Vertueux, Bienfaisants, Pieux ») (Cf. Coran 4,69). En tout cas les *Awliyâ'* existent bel et bien en Islâm : ce sont, outre les Prophètes, les Savants bien guidés dont le Prophète a dit : « *Honorez les savants car ils sont les héritiers des Prophètes.* »⁷⁰

Il ne s'agit pas, en les honorant, de les prendre pour « seigneurs » en dehors de Dieu ou de leur rendre un culte excluant L'Unique Dieu, mais tout simplement de les aimer et de les honorer car ce sont les meilleurs membres de la communauté musulmane. Et leurs enseignements, leurs conseils et leurs prières d'intercession sont certes profitables par la Grâce de Dieu, selon l'Islâm orthodoxe.

Même après leur « mort », c'est-à-dire leur retour à Dieu, ils sont bien pourvus de grâces :

« Et ne dites pas de ceux qui ont été tués pour la cause de Dieu qu'ils sont morts ! En réalité ils sont vivants mais vous n'en avez pas conscience. » (Coran 2,154) **« Ne crois surtout pas que ceux qui ont été tués pour la cause de Dieu soient morts. Ils sont bel et bien vivants auprès de leur Seigneur et comblés de faveurs ! »** (Coran 3,169)⁷¹

Selon le Coran, parmi ces *faveurs*, Dieu accorde la possibilité d'intercéder à qui Il veut parmi Ses Protégés (*Awliyâ'*) ou parmi d'autres créatures : les croyants et les anges notamment (Cf. Coran 10,3 ; 21,28 ; 34,23 ; 43,86 etc.).

Le Khalife rachidine 'Alî, cousin et gendre du Prophète, a dit : « Les hommes sont endormis et, lorsqu'ils meurent, ils s'éveillent. »

La mort fait voir la réalité en face : **« La torpeur de la mort vous révélera la Vérité. /.../ En ce Jour, Nous t'avons ôté le voile et ton regard a l'acuité requise. »** (Coran 50,19 à 22)

Le Prophète recommandait la visite des tombeaux, pour se souvenir de la mort : « *Remémorez-vous fréquemment celle qui détruit les plaisirs (c'est-à-dire la mort).* » (Rapporté par Tirmidhî) Et il enseignait à ses Compagnons de s'adresser ainsi aux défunts en entrant dans les cimetières : « *La paix soit sur vous, croyants et musulmans qui demeurez en ces lieux. Nous allons, si Dieu le veut, vous rejoindre. Je demande à Dieu qu'Il nous préserve, vous et nous.* » (Mouslim)

Les *Awliyâ'* (littéralement : « Alliés ») sont donc les *Hommes de Dieu*, ceux dont parle le Coran : Messagers, Prophètes, Véridiques, Témoins, Vertueux, Rapprochés (*Muqarrabîn*), Devanciers (*Sâbiqoun*), ainsi que les Savants Pieux,⁷² etc. **« Ceux qui obéissent à Dieu et à Son Envoyé seront aux côtés de ceux sur lesquels Dieu répand Ses grâces : prophètes (nabbiyyin), véridiques (saddîqîn), martyrs (chouhadâ'i) et gens pieux (sâlihîn). Quelle plaisante compagnie que la leur ! »** (Coran 4,69)

Le Coran dit : **« Vous n'avez de protecteurs (walî) que Dieu et Son Envoyé ainsi que ceux qui ont cru : ceux qui accomplissent la prière et acquittent l'aumône alors qu'ils sont inclinés.⁷³ Que celui qui prend Dieu, Son Envoyé et les croyants pour alliés [sache] que le partisan de Dieu sera [parmi] les vainqueurs. »** (Coran 5,55-56)

« Ceux qui s'empressent d'accomplir de bonnes œuvres se retrouvent parmi les devanciers (sâbiqoun) [en Paradis]. » (Coran 26,61) **« Et les devanciers (Sâbiqoun),... Ah ! les devanciers ! Ce seront eux les rapprochés (muqarrabîn) dans les jardins des délices. »** (Coran 56,10 à 12) **« Entre tous Ses serviteurs, seuls les savants ('ulamâ') ont la crainte de Dieu. »** (Coran 35,28)

Le but de l'Islâm est d'amener le croyant à réaliser sa proximité avec Dieu, et à goûter à la Paix qu'elle procure en ce monde et dans l'autre. En ce monde, on se rapproche de Dieu par la prière, le jeûne et les autres obligations, par l'obéissance à Ses Commandements, par le repentir sincère, et surtout par l'évocation (*dhikrou-Llâh*) qui est le moyen le plus grand, ainsi que le dit le Coran :

« Récite ce qui t'est inspiré des Écritures et accomplis la prière car elle empêche de s'abandonner à la turpitude et à ce qui est blâmable. Et le souvenir de Dieu est encore plus grand (*dhikrou-Llâhi akbar*) et Dieu est parfaitement Informé de ce que vous faites. » (Coran Sourate 29, Verset 45)⁷⁴

Ce n'est ni par la violence ni par la contrainte que la Foi musulmane s'est diffusée sur tous les continents, la conversion forcée étant expressément interdite. Et c'est pour cette raison même que l'Islâm est devenu – en nombre de fidèles - la seconde religion du monde, alors qu'elle est la dernière apparue (et en nombre de pratiquants, elle est la première religion du monde, y compris en France). Elle s'est répandue par sa beauté et par la paix qu'elle procure au cœur des croyants.

Le Coran dit : **« Dieu égare qui Il veut et Il dirige vers Lui ceux qui se repentent, ceux qui ont cru et dont les cœurs s'apaisent au souvenir de Dieu. N'est-il pas vrai que les cœurs s'apaisent à Son souvenir ? Bienheureux ceux qui ont cru et pratiqué les œuvres pies : une heureuse retraite (*toûbâ*) leur sera consentie ! »** (Coran 13, 27 à 29)

Cette heureuse retraite est la Demeure de la paix, le Paradis, où le Seigneur accueillera ceux qui auront supporté les épreuves avec succès, en leur disant : **« Que la Paix vous soit accordée pour ce que vous avez supporté ! Quelle grâce que celle de l'Ultime Demeure ! »** (Coran 13,24).⁷⁵

Le Cheikh al-Boukhârî a rapporté ce Hadîth du Messenger de Dieu : **« Voulez-vous que je vous parle des habitants du Paradis ? Ce sont tous les faibles et les pauvres que les gens méprisent, mais qui, quand ils jurent de faire quelque chose, honorent leur serment par Allâh. Voulez-vous que je vous parle des habitants de l'Enfer ? Ce sont tous les gens violents, arrogants et obstinés. »**⁷⁶

Le Coran fait l'éloge de Jean-Baptiste (Yahya) en disant : **« Nous lui donnâmes la sagesse, alors qu'il était encore enfant, ainsi que la tendresse et la pureté [par une grâce] émanant de Nous. Il était pieux, bon envers ses père et mère. Il n'était ni violent ni désobéissant »** (Coran 19,12)⁷⁷

Le Prophète a dit : **« Donne à manger, répand la paix et prie pendant que les gens dorment, tu entreras au Paradis dans la Paix. »** (Rapporté par Ibn al-Jawzî)

Certes, cette douceur divine n'est pas une nouveauté dans l'Histoire sainte. Dieu a répété patiemment la même vérité à tous les Prophètes depuis Adam : **« Il t'a révélé le Livre en toute Vérité pour confirmer les Écritures antérieures de même qu'auparavant Il a révélé la Thora et l'Évangile. »** (Coran 3,3) Cependant, un surcroît de miséricorde divine est notable dans l'ultime religion révélée. Toutes les Sourates, sauf une, commencent par « Au Nom de Dieu le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. » Et on peut l'observer aussi en comparant l'histoire des trois religions abrahamiques, même si c'est un exercice difficile, sensible et souvent subjectif, chaque communauté comptant parmi ses membres des exemples édifiants, ainsi que des « brebis galeuses ». Le *kherem* (anathème hébraïque contre les peuples idolâtres de Canaan) qui équivalait à ce qu'on appellerait de nos jours un *génocide*, n'a pas tout à fait son équivalent

dans le christianisme, bien que les Croisades furent aussi l'occasion de massacres à grande échelle, et que la Reconquista (pour ne prendre que cet exemple de reconquête) se solda par l'éradication totale des Musulmans (et des Juifs) d'Espagne. Mais la conversion (pour échapper à la persécution) était néanmoins théoriquement possible. Avec l'Islâm, un nouvel ordre vit le jour : interdiction de tuer les non combattants et interdiction de convertir de force. Malheureusement, il y eut parfois, on l'a vu, des prévarications contre cet ordre divin (et prophétique), mais insistons sur le fait qu'elles furent exceptionnelles, ainsi que l'a noté objectivement le grand orientaliste anglais de confession israélite Bernard Lewis (cf. *Islam*, Gallimard, 2002).

La violence naît toujours de la haine, et la haine est une passion de l'âme charnelle, attisée par le démon, et qui s'actualise en raison de la méconnaissance ou de l'oubli de la Parole de Dieu. Or, Dieu est Le Doux (*Al-Latîf*), Celui qui aime (*Al-Wadoûd*). Certes, Ses Livres révélés indiquent tous qu'Il n'aime pas le péché chez Ses créatures, mais aussi qu'Il est toujours prêt à pardonner aux repentants. Le Croyant étant – normalement et par définition – soumis à Dieu, doit s'efforcer de refléter dans son comportement les Attributs divins et, en conséquence, détester le péché, surtout chez lui-même (et non en blâmant les autres), se repentir et lutter contre les passions de son âme. Il doit aussi être patient et indulgent avec ses semblables et s'abstenir de haïr les créatures de Dieu, mais au contraire les aider en leur recommandant le bien et en les prévenant contre le mal. Chaque créature est une manifestation de la Parole de Dieu : *kun* ! (sois !) et doit être respectée comme telle. Adorer Dieu, ce n'est rien d'autre que Lui obéir, respecter Sa création, supporter les défauts de Ses créatures et les pardonner, puisque chaque croyant désire être pardonné par Dieu : **« Qu'ils se montrent plutôt indulgents et qu'ils pardonnent. N'aimeriez-vous pas que Dieu vous pardonne ? Et Dieu est certes Pardonneur et Miséricordieux. »** (Coran 24,22)

Le Musulman croyant et vertueux doit donc patienter, pardonner et prier en faveur de tous, sachant que tout être créé est perfectible et appelé au repentir et au salut. Voilà le fondement même de l'Islâm, surtout dans sa dimension intérieure ou soufisme (*taçawwouf*). En conséquence, l'homme pieux réprouve naturellement la violence, fille de la haine et de l'ignorance. À l'instar du Messenger et de ses Compagnons, il n'utilisera la force qu'en dernier recours, c'est-à-dire uniquement *dans la voie de Dieu*,⁷⁸ selon les modalités et dans les limites définies par Dieu, par Son Prophète et par ceux qui détiennent l'autorité légitime, conformément au Verset qui dit : **« Croyants, obéissez à Dieu et à Son Envoyé ainsi qu'à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité, et si vous avez un différend sur un sujet quelconque remettez-vous-en à Dieu et à Son Envoyé, si vous croyez en Dieu et au Jour dernier. Cela est préférable et procède d'une saine compréhension (ahsanou-tâ'wîl). »** (Coran 4,59)

Ceux qui proclament des pseudos « *Jihâd* » à tort et à travers, en dehors des préceptes coraniques et prophétiques et sans l'ordre des autorités religieuses légitimes, violent donc ouvertement le commandement divin et obéissent simplement au Diable.

Le Coran dit également au Messenger : **« C'est un effet de la Miséricorde divine si tu t'es montré souple à leur égard. Eusses-tu fait preuve de rudesse et de dureté, qu'ils se seraient dispersés autour de toi ; passe sur leurs erreurs, demande [à Dieu] de leur pardonner et consulte-les pour prendre tes décisions mais, une fois résolu, remets-t'en à Dieu car Dieu aime ceux qui placent leur confiance en Lui. »** (Coran 3,159)

« Invite [les hommes à suivre] la voie de ton Seigneur en faisant appel à la sagesse et par une exhortation appropriée, et discute avec eux avec beaucoup de tact ! » (Coran 16,125)

Parmi les Noms Divins cités dans le Coran et le Hadîth, beaucoup caractérisent la douceur, la bonté, la patience, le pardon et la miséricorde et notamment : *Ar-Rahmân et Ar-Rahîm* (Le Tout Miséricordieux, Le Très Miséricordieux), La Paix (*As-Salâm*), L'Amour (*Al-Wadoûd*), Le Pacifique (*Al-Mou'min*), Le Protecteur (*Al-Mouhaymin, Al-Walî*), le Pardonneur (*Al-Ghafâr, Al-Ghafoûr, At-Tawwâb*), Le Doux (*Al-Latîf, Ar-Raoûf*), Le Patient (*Al-Halîm, As-Saboûr*), Le Généreux (*Al-Karîm, Al-Bâssit*), Le Charitable (*Al-Barr*) et bien d'autres encore.

L'épouse du Prophète, Aïcha, a dit : « Le Messenger n'a jamais frappé personne de sa main, ni une femme, ni un serviteur, sauf quand il combattait au service de Dieu. Jamais il ne s'est vengé d'un tort qu'on lui avait fait sauf s'il s'agissait de la transgression d'une limite sacrée de Dieu exalté soit-Il. » (Rapporté par Mouslim)

Dieu préfère le pardon et la patience à la vengeance, ainsi qu'Il le dit dans le Coran 41,34-35 : « **Les bonnes et les mauvaises actions ne sont pas équivalentes. Repousse celles-ci par celles-là (litt : par les meilleures) et voilà que celui qui te témoignait de l'hostilité devient semblable à un ami protecteur. [Mais une telle attitude] n'est donnée qu'à ceux qui se sont montrés patients ; elle n'est accordée qu'à ceux qui détiennent une faveur immense.** » (Coran 16,126 à 128) : « **Et si vous châtiez quelqu'un, infligez-lui une punition à la mesure de ce que vous avez subi, mais faire montre de patience (sabartum) est préférable pour celui qui a de la patience à revendre (il-sâbirîn). Montre-toi constant (sbir) ! Ta constance (sabruka) n'est possible qu'avec l'aide de Dieu ! Ne t'afflige pas pour eux, et ne sois pas oppressé à cause de leurs machinations ! Certes Dieu est aux côtés de ceux qui se prémunissent, ceux qui œuvrent selon l'excellence (ou encore : selon la vertu).** »

Notre Dame Aïcha a dit également au sujet de son époux : « Quand il se trouvait seul avec ses épouses, il était le plus tendre des hommes, le plus généreux, riant et souriant. » (Rapporté par Ibn Assaker)

Le Prophète a dit : « *Le meilleur d'entre vous est celui qui est bon à l'égard de sa femme, et je suis meilleur que vous envers mes femmes. Seul l'homme noble de nature honore et traite bien ses femmes, et seul l'infâme les dédaigne.* » (Ibn Assaker)

Il a dit aussi : « *Dieu donne pour la douceur ce qu'Il ne donne pas pour la violence ni pour toute autre chose.* » (Rapporté par Mouslim) ; « *Quand la douceur est dans quelque chose, elle ne peut que l'embellir et quand elle en est retirée, elle ne peut que l'enlaidir.* » (Mouslim) ; « *Dieu est Doux et Il aime la douceur en toute chose.* » (An-Nawawi)⁷⁹ ; « *Le Musulman est celui dont les gens ne redoutent ni la main ni la langue.* » (Tirmidhî) ; « *La meilleure œuvre, après la croyance en Dieu, est de témoigner de l'affection aux hommes.* » (Tabarani) ; « *Faites que les gens aiment Dieu et Dieu vous aimera.* » (Tabarani) ; « *L'homme fort n'est pas celui qui use de sa force, mais celui qui maîtrise sa colère.* » ; « *Les meilleurs d'entre vous sont ceux qui jouissent d'un bon caractère.* » (Boukhâri et Mouslim pour ces deux derniers Hadîths)

Il était l'incarnation de la bonté et du bon caractère. Aux hommes coléreux il rappelait ce verset coranique : « **[Le Paradis est] pour ceux qui contiennent leur colère et se montrent indulgents avec les gens : Dieu aime les êtres vertueux.** » (Coran 3,134)

Il est nécessaire de rappeler ces Versets et ces Traditions (Hadîths) pour faire connaître la réalité de la religion musulmane à ceux qui la méconnaissent, et y compris (et surtout) à certains Musulmans parfois oublieux de ces prescriptions, et qui, avec le temps et les difficultés de la vie, ont perdu de vue cette vérité première : l'Islâm est la religion de la paix et de la miséricorde par excellence. Même dans son aspect mineur⁸⁰ (militaire), le véritable *Jihâd* n'a

pas pour but d'opprimer mais de libérer et de rétablir la paix. Et ceci est aux antipodes de l'attitude de ceux qui veulent rendre tortueuse une religion parfaitement cohérente : « *Rendez les choses faciles et ne les rendez pas difficiles. Annoncez la bonne nouvelle et ne rebutez pas les gens.* » (Boukhârî et Muslim)

La miséricorde musulmane

Le Khalife 'Omar a rapporté qu'un jour, le Messager et ses Compagnons virent une femme qui allaitait un nourrisson. Le Prophète demanda alors à ses Compagnons : « - À votre avis, cette femme jetterait-elle son enfant dans le feu ? - Non, répondîmes-nous, elle n'a pas été destinée par Dieu à l'y jeter. - Alors, observa-t-il, Dieu sera encore plus compatissant envers Ses serviteurs que celle-ci envers son enfant. » (Boukhârî)⁸¹

Parlant de Son Bien-Aimé, Dieu dit : « **Un Envoyé issu des vôtres est venu à vous, qui est sensible à ce que vous endurez, qui veille soigneusement sur vous et qui est compatissant et miséricordieux pour les croyants.** » (Coran 9,128)

Le mot *rahim* (« matrice ») est de la même racine que *rahmah* (« miséricorde »). Ce n'est bien sûr pas un hasard. Un maître soufi a écrit : « Gloire à Celui qui a donné Son Nom au ventre maternel. » La mère – avec son instinct maternel (observable aussi chez les animaux) – « reflète » naturellement la miséricorde divine. Le Prophète a indiqué que Dieu avait réservé quatre-vingt-dix-neuf parts de sa Miséricorde pour le Paradis, et déposé une seule part de cette miséricorde en ce bas monde afin de le rendre supportable aux créatures (et notamment pour que les mères – y compris les femelles animales – prennent soin de leur progéniture). Cette connotation « maternelle » de la miséricorde divine est illustrée - entre autres - par le hadîth cité plus haut rapporté d'après Sidna 'Omar et compilé par Boukhârî. Les Arabes chrétiens du Najrân, d'après Mohammed Hamidullah, désignaient déjà Dieu comme Ar-Rahîm, ce qui faisait ricaner les idolâtres. Lorsque les Noms divins Ar-Rahmân et Ar-Rahîm furent confirmés par la Révélation coranique, les Mecquois et les Bédouins s'en gaussèrent de nouveau, car leur culture ultra-patriarcale les empêchait d'admettre que Dieu puisse être ainsi désigné par des Noms évoquant par trop - à leurs yeux - la « compassion maternelle ». Tout ce qui leur semblait « féminin » était pour eux méprisable, ce qui ne les empêchait pas d'affubler Dieu de « filles » (les idoles d'Arabie pré-islamique), alors qu'eux-mêmes ne voulaient que des garçons pour en faire de futurs guerriers.⁸² Les rudes bédouins étaient même choqués de voir le Prophète témoigner de la douceur et de la compassion à ses deux petits-enfants Hassan et Hussein.

Le Prophète (ﷺ) leur dit : « *Quiconque est privé de compassion est privé de tout bien.* » (Rapporté par Mouslim)⁸³

Le Sceau des Messagers était le Prophète de la Miséricorde : « **Nous ne t'avons envoyé [ô Prophète] que comme miséricorde pour les mondes (rahmata l-lil 'âlamîn)** » (Sourate 21, verset 107).

Soumission (islâm) et paix (salâm)

Le mot « musulman » (de l'arabe *Mouslim*, pluriel : *Mouslimoûna*) signifie littéralement « soumis » (sous-entendu : à Dieu) et provient de la racine verbale *s-l-m* qui donne également *salâm* (paix, salut). As-Salâm (La Paix, Le Salut) est un des 'Asmâ 'oul-Housnâ (« Beaux Noms ») de Dieu cité dans le Coran (59,22).⁸⁴ La soumission (*islâm*) à Dieu est la religiosité même, et tous les Prophètes, et notamment Abraham, mais aussi les enfants de Jacob-Israël, de même que les disciples de Jésus, se sont eux-mêmes désignés comme Soumis (*Mouslimoûna*) à Dieu, selon le Coran (cf. 2,130 à 132 / 3,52 / 3,67 / 29,46 etc.). On trouve cette notion également

dans les Livres antérieurs.⁸⁵ La métaphore judéo-chrétienne « fils de Dieu » était censée évoquer l'obéissance à Dieu, à l'instar d'un bon fils qui aime son père et lui obéit.⁸⁶ Mais certains parmi les Gens du Livre ont pris ces métaphores dans un sens obvie et sont ainsi tombés dans l'hérésie littéraliste. Selon l'évangile de Jean, Jésus dit aux Juifs qui veulent le tuer : « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Mais non ; vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela Abraham ne l'a pas fait. Vous faites, vous, les œuvres de votre père. /.../ Vous avez, vous, le diable pour père. »⁸⁷ Il est évident que toutes les expressions bibliques *filiales* (« fils de Dieu », « fils du Diable », « engendré », et même « époux », etc.) sont de simples métaphores évidentes. Mais les hérésies se construisent souvent sur le littéralisme, altérant ainsi l'esprit des Écritures par la lettre des Écritures.⁸⁸ Le Coran condamne explicitement l'interprétation littérale de ces métaphores bibliques, en rappelant les fondements mêmes du monothéisme absolu : **« Dis : Il est Dieu, l'Un. Dieu qui Se suffit à Lui-même. Il n'a pas engendré et n'a pas été engendré et Il n'a aucun pair. »** (Sourate 112, Al-Ikhlâs, Le Culte Exclusif)

L'être humain ne peut s'acquitter de son rôle de « khalife » (vicaire de Dieu, vice-roi, lieutenant, représentant) qu'en se soumettant à son Dieu Souverain (*Al-Mâlik*).⁸⁹ La religion (*dîn*) est soumission (*islâm*), foi (*imâne*) et vertu (*ihsâne*)⁹⁰ ; elle a pour moyen privilégié l'invocation (*dhikr*)⁹¹ et pour but l'adoration (*'ibâda*). Elle est récompensée par Dieu qui procure la paix, la quiétude (cf. Coran 13,28 et 48,4 notamment). L'*islâm*, qui provient de la même racine que *salâm*, peut donc aussi se traduire par *pacification*, c'est-à-dire par le fait d'entrer dans la *paix* de Dieu.

Ainsi, la non-violence en Islâm, prônée notamment par le Cheikh Ahmadou Bamba (m. 1927 au Sénégal) n'est pas une innovation par rapport à la Coutume Prophétique, bien au contraire. Dieu a révélé ce qu'était le caractère du Prophète, sa douceur parfaite et son excellence sur toute la création : « Vous avez dans l'Envoyé de Dieu un bel exemple pour ceux qui placent leur espoir en Dieu et dans le Jour dernier et qui se remémorent Dieu fréquemment. » (Coran 33,21) Pendant treize années à La Mecque, il a tout supporté, espérant et priant pour que ses concitoyens - pourtant violemment hostiles - soient bien guidés et pardonnés par Dieu. Ce n'est que devant leur acharnement dans l'adversité et leur nouveau projet d'assassinat, que Dieu ordonna l'exode (Hégire) à Médine et la légitime défense.

La guerre défensive qu'il mena (appelée *Jihâd*, « Combat ») n'avait pour but que de défendre l'Islâm que les idolâtres voulaient détruire. D'un point de vue strictement religieux, les idolâtres sont des alliés de Satan. Tous les Prophètes ont combattu le polythéisme qui constitue la plus grande injustice à l'égard de Dieu L'Unique (*Allâhou Ahad*, *Al-Wahîd*). Quand il était encore un jeune homme, Abraham avait détruit les statues d'idoles que son propre père (ou oncle⁹²) sculptait, et toute sa vie fut un combat contre ce fléau. La Torah a ordonné à Moïse de détruire le polythéisme d'une façon radicale (par le *Kherem*, « Anathème », c'est-à-dire la destruction totale). Jésus a confirmé et non aboli la Torah, laquelle impose clairement le dogme de la Vérité de l'Unicité divine contre le mensonge du paganisme. L'Islâm est également chargé de combattre fermement cette superstition, cette rébellion contre l'Unique. Toutefois, la Chariah est moins « dure » que la Torah (la Loi mosaïque), puisqu'en Islâm on ne doit pas tuer les civils, mais seulement les agresseurs combattants (et même ces derniers peuvent être fait prisonniers et non pas forcément tués). Et contrairement à certains livres bibliques qui insultent les idoles (cf. 2 Rois 23,13, les traitant notamment « d'Abominations »), le Coran demande aux croyants de ne pas insulter les idoles des païens car, en retour, ces derniers insulteraient le Vrai Dieu (cf. Coran 6,108). Par contre, les statues d'idoles furent détruites par le Prophète Mohammed (ﷺ) quand il libéra et purifia La Mecque (puis Ta'îf et tout le Hidjaz). Il purifia ainsi le temple de la

Ka'bah (temple antique bâti par Abraham et Ismaël) de toutes les statues et images païennes antéislamiques.⁹³ Mais il amnistia ses anciens adversaires, tout en les appelant à l'Islâm.

Le Modèle Excellent des Musulmans, le Prophète Mohammed, était souple, conciliant, longanime. Même avec ses adversaires, il ne fit que résister à leur agression injuste et les amnistia dès qu'ils inclinèrent à la paix, conformément à l'ordre de Dieu dans le Coran : **« Et s'ils sont enclins à la paix accède à leur requête et remets-t'en à Dieu car Il entend et sait tout. »** (8,61). Il avait signé avec ses agresseurs Mecquois une trêve de dix ans dont les clauses étaient pourtant défavorables aux Musulmans. Ces derniers (et notamment le grand Compagnon 'Omar) s'en étaient même offusqués. Mais la paix est un bien plus précieux que la stricte équité (laquelle reste assez utopique en ce bas monde). Finalement ce furent les Mecquois qui rompirent la trêve au bout de trois ans. Les Musulmans investirent alors La Mecque, mais sous le signe de l'amnistie et non pas de la vengeance.

Coran 33,21 : **« Vous avez dans l'Envoyé de Dieu un bel exemple pour ceux qui placent leur espoir en Dieu et dans le Jour dernier et qui se remémorent Dieu fréquemment ».**

Le Prophète ne se mettait jamais en colère pour répondre à un affront personnel. Au contraire, il ne répondait au mal que par le bien, conformément à la Parole de Dieu qui dit : **« [Ceux qui] repoussent le mal par le bien : à ceux-là, la bonne demeure finale, les jardins d'Eden. »** (Coran 13,22)

Après lui, ses khalifes rachidines (« successeurs bien guidés ») continuèrent son œuvre de justice et de pacification. Les guerres qu'ils menèrent étaient toutes défensives, suite à des agressions caractérisées d'adversaires de l'Islâm (arabes, syriens, perses ou romains). Ce n'est qu'avec les Omeyyades (et leur doctrine jabarite⁹⁴ excessive) que, d'uniquement défensive, la guerre commença à prendre un caractère offensif, non dénué de convoitises mondaines, ce qui constitue une dérive blâmable. D'ailleurs, ces conquêtes purement offensives ne furent pas pérennes (Gaule, Espagne, Portugal, Baléares, Sardaigne, Sicile, etc.).⁹⁵ Seules les conquêtes « contre-offensives » (en représailles à des agressions avérées et afin de réduire ces dernières durablement) furent consolidées jusqu'à nos jours. Les leçons de l'Histoire sacrée sont suffisamment édifiantes : Dieu nous aide si nous nous soumettons entièrement à Lui. N'est juste et bon que ce qui est conforme à Ses Voies.

Christian Cherfils, un positiviste comtiste converti à l'Islâm, a écrit à propos de la « guerre sainte » : « Comment oublier qu'il s'agissait, pour le Prophète, d'abolir le culte avilissant des idoles ? » et il ajoute : « Une distinction très précise est établie par les Musulmans entre la guerre purement *offensive* et la guerre *défensive*. Cette dernière seule, lorsqu'elle se présente, revêt le caractère d'obligation rigoureuse. L'origine de la guerre sainte, on ne saurait assez le répéter, se rattache à la destruction des idoles. Elle est, par cela même, vu le caractère de mentalité ainsi attaqué, d'origine franchement *progressiste*.⁹⁶ De longue date, les règles de la guerre sainte ont été tracées par les jurisconsultes musulmans. Elles sont de tout point conformes aux règles de l'équité : sommation préalable renouvelée à trois jours d'intervalle ; interdiction des cruautés inutiles ; garantie de la vie des non-combattants ; préservation des prêtres, moines et rabbins (jamais la réciprocité n'exista), interdiction des armes empoisonnées. »⁹⁷

On peut ajouter à cela que le Prophète a interdit de châtier par le feu qui que ce soit (même les animaux), chose qui fut longtemps assez courante dans l'Occident chrétien et constituait la méthode favorite de l'Inquisition.

Dieu nous a créés avec une pure nature originelle (*al-fitrah*).⁹⁸ C'est une nature bonne et

paisible ; elle reflète dans la création les Attributs divins, car Dieu a fait de l'être humain Son représentant (*khalifah*) sur terre et y a placé Son dépôt (*amânat*).⁹⁹

Le Coran révèle que Dieu a insufflé de Son Esprit dans notre aïeul Adam et ce n'est qu'après cette insufflation qu'Il a demandé aux Anges et aux Djinns de se prosterner devant l'Homme, Son représentant sur Terre.¹⁰⁰ C'est cette préférence divine qui rendit le Diable fou de jalousie. C'est là que se situe la source du mal, de l'injustice et de la violence.¹⁰¹

Si tuer un seul innocent équivaut - selon le Coran (5,32) - à commettre un génocide du genre humain, que dire alors de ceux qui - quelle que soit leur religion - massacrent hommes, femmes et enfants, font exploser des bombes dans les mosquées, les églises et les synagogues, dans les marchés, les trains et les avions, et qui présentent leurs crimes comme une obéissance aux ordres de Dieu ? Le Coran indique que Dieu guide les croyants par de bonnes intuitions : **« Il vous est venu des intuitions de la part de votre Seigneur ; quiconque y voit clair, voit pour lui-même et quiconque s'aveugle, s'aveugle à son détriment. »** (Coran 6,104). Il est aisé d'en déduire que les criminels ne peuvent être « inspirés » (ou plutôt suggestionnés) que par les diables.

Notre prime nature est donc paisible et soumise à Dieu. Le Prophète a dit : *« Tout enfant qui naît, naît musulman »*¹⁰² [et le reste] jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge où il peut s'exprimer. Puis ce sont ses parents qui font de lui un juif, un chrétien ou un adorateur du feu. » (Rapporté par al-Aswad ibn Sarih). Les « adoreurs du feu » sont les Mages (les Mazdéens, Zoroastriens) qui constituaient la religion la plus répandue en Perse à l'époque du Prophète. Ils entretenaient des « feux sacrés » dans leur rituel caractéristique (d'où leur surnom). En tant que dualistes, ils ne font pas partie des gens du Livre (lesquels sont normalement monistes et monothéistes), mais ils ont un statut intermédiaire entre ces derniers et les polythéistes déclarés.

Le Prophète a dit aussi : *« Tous les enfants naissent en ayant la pure nature du Paradis. »* (Rapporté par Boukhârî)

C'est pourquoi nous sommes responsables de nos actes : par le fait que nous avons un choix à faire entre ces deux types d'influences opposées : les intuitions divines d'une part, et les suggestions diaboliques d'autre part. Il y a donc un effort (*Jihâd* en arabe) sur soi-même à fournir afin de mériter la récompense divine. Et ceux qui attribuent à Dieu leurs propres péchés sont semblables au Diable qui a dit à Dieu : **« Tu m'as égaré ! »** (Cf. Coran 15, 40). Ainsi, Iblîs (Satan) ne voulut pas reconnaître la responsabilité de sa faute et la rejeta sur Dieu. Or, il est évident que Dieu a toujours appelé Sa créature à faire le bien dans tous Ses Messages successifs. Notre obéissance Le satisfait et nos péchés Le courroucent, ainsi que le révèle le Coran : **« Ils se sont conformés à ce qui provoquait l'ire de Dieu et répugnaient à Le satisfaire. »** (Coran 47,28).

Car même s'il est pur à l'origine, l'Homme est naturellement faible et ignorant, c'est pourquoi il peut se montrer ingrat et tyrannique, surtout placé dans les conditions de ce bas monde. Et c'est d'ailleurs en raison de cette propension à la tyrannie et à l'ignorance que l'Homme a accepté l'Amânat (cf. Coran 33,72)¹⁰³ c'est-à-dire le Dépôt divin, qui est celui de la Foi, de l'Engagement, du Pacte mentionné dans les Versets précédents (33,7 et 33,15 de la même Sourate)¹⁰⁴ et qui rend l'Homme responsable sur Terre, et même Représentant de Dieu sur Terre, rôle qui implique l'avènement des Prophètes dans la lignée humaine (et non chez les Djinns, qui profitent cependant des Révélations divines, par l'intermédiaire des Prophètes humains). L'homme doit donc mener un combat (*Jihâd*) contre les faiblesses inhérentes à sa nature (et notamment l'ignorance et la tyrannie). C'est la propension à l'ignorance et à la

tyrannie qui perturbe les relations humaines et qui a suscité tant d'ignares despotiques tout au long de l'Histoire. Les gouvernants bien guidés furent toujours une exception, une grâce divine. Ceci dit, l'homme est naturellement « bon » : il naît avec la pure nature du Paradis, ainsi que l'a dit le Prophète, mais il est alors enfant, c'est-à-dire encore ignorant et spontanément « égoïste ». C'est pourquoi, s'il reste ignorant et ne combat pas son âme charnelle (nafs, c'est-à-dire son ego), il peut alors effectivement se montrer tyrannique. C'est tout le problème de l'être humain. Et c'est le fondement même de notre épreuve terrestre.

Le Coran dit :

« Par l'âme (nafs) et ce qui l'équilibre lui inspire la luxure ou de se prémunir bienheureux sera qui la purifie confondu sera qui l'opacifie. »¹⁰⁵

Selon l'ultime religion révélée, Dieu a donné au Sceau des Prophètes toutes les qualités de ses frères les Prophètes antérieurs. Il est le Modèle Excellent le plus accompli de l'Homme Parfait (*al-Insân al-Kamîl*)¹⁰⁶ devant l'ancêtre duquel le diable a refusé de se prosterner, se croyant supérieur à lui. Dans la doctrine soufie, le Prophète est l'Archétype de l'Homme parfait, conformément au hadîth rapporté par l'Imâm Tirmidhî : « *J'étais déjà Prophète alors qu'Adam était entre l'esprit et le corps.* » Cette doctrine de l'Homme Universel et Parfait a été exposée par les Maîtres de la Voie (*Tarîqah*), comme les Imams Al-Ghazâlî et Abd el-Karîm al-Jîlî parmi tant d'autres.

Adam était un Homme Parfait, un prophète,¹⁰⁷ et le père de tous les Prophètes et de tous les hommes. C'est pourquoi nous sommes tous nobles car nous descendons tous du Prophète Adam, de même que nous sommes tous esclaves de Dieu Le Tout Puissant qui a dit :

« Ô vous qui avez la Foi, évitez de recourir à nombre de vos opinions, car certaines d'entre elles sont un péché, ne vous espionnez pas et ne médisez pas les uns des autres. » (Coran 49,12) Et le Verset suivant précise : **« Hommes, Nous vous avons créés d'un homme et d'une femme et Nous vous avons établis en peuples et en tribus pour que vous [appreniez] à vous connaître. Le plus noble d'entre vous est, au regard de Dieu, le plus pieux et Dieu est Savant et bien Informé. »** (Coran 49,13)

Le racisme n'est donc pas une « opinion » comme une autre, mais un péché. Certes, un péché, même grave, n'exclut pas pour autant le pécheur de l'Islâm, contrairement à ce qu'affirmaient les intransigeants Kharidjites, qui constituèrent la première secte fanatique de l'histoire de l'Islâm. Au regard de Dieu, la vraie noblesse réside seulement dans la piété. Et pour un croyant, c'est Dieu qui définit les normes de la Vérité, du bien et du mal. Ceux qui Le contredisent (comme Hitler et ses semblables) sont dans un égarement manifeste.

Pas de conversion contrainte

Ayant eu le meilleur des maîtres en la personne de la Meilleure des créatures, les Musulmans ont théoriquement tout pour être de bons élèves. Mais ceci n'est qu'une règle générale qui souffre évidemment d'exceptions, et parfois même d'exceptions gravissimes comme celles que nous avons évoquées précédemment.

C'est pourquoi la communauté musulmane a subi des revers dans l'Histoire. Dieu Se soucie de ceux qui Le prient. Il exauce les prières et les demandes selon Sa libre volonté. Et dans Ses Livres, Il appelle tous les humains à la foi, au repentir et à la bienfaisance. Sans aucun effort de notre part, il ne faut pas s'étonner si Dieu nous laisse dans les épreuves. Pourtant Il est Le Très Miséricordieux et nous n'avons pas de Refuge en dehors de Lui. C'est pourquoi il faut

L'implorer, car Il est Proche. Le repentir est possible jusqu'au dernier soupir de l'homme. Encore faut-il L'invoquer.

« Sans vos invocations, votre Seigneur ne se soucierait nullement de vous. » (Coran 25,77)

« Et si Mes serviteurs te questionnent à Mon sujet, [qu'ils sachent] que Je suis Proche et que J'exauce les requêtes de celui qui Me supplie lors de ses invocations. Aussi qu'ils répondent à Mes requêtes et qu'ils aient foi en Moi ; sans doute seront-ils guidés. » (Coran 2,186)

Ceci dit, on voit bien que Dieu n'a pas complètement retiré Sa *Rahmah* (Miséricorde) aux non-musulmans, et notamment aux Gens du Livre bien qu'Il les désavoue en général car la plupart d'entre eux ont rompu l'Engagement qui les liait à Lui.

Le Coran dit à ce sujet : **« Dieu avait reçu l'engagement des enfants d'Israël. Nous avons suscité parmi eux douze représentants et Dieu leur avait dit : Je serai avec vous tant que vous accomplirez la prière, acquitterez l'aumône légale, ajouterez foi en Mes envoyés, les soutiendrez et accorderez à Dieu un prêt gracieux ; Je vous remettrai vos fautes et vous introduirai dans des jardins arrosés par des fleuves. Quant à ceux d'entre vous qui auront renié ce pacte, ils ont d'ores et déjà perdu le bon chemin. Pour avoir trahi leur engagement, Nous les avons maudits et avons endurci leurs cœurs : ils ont altéré le sens des mots en les changeant de place et oublié une partie de ce qu'on leur avait ordonné. Tu ne cesseras de t'apercevoir de leur perfidie et peu feront exception ; [cependant] montre-toi indulgent et généreux car Dieu aime les vertueux. Il en est, parmi ceux qui se proclament chrétiens, dont Nous avons reçu l'engagement, qui ont oublié une part de ce qui leur avait été ordonné. Aussi avons-Nous suscité entre eux l'inimitié et la haine jusqu'au Jour du Jugement et Dieu leur rappellera leurs [curieuses] pratiques. Ô gens du Livre, Notre Envoyé est venu à vous pour mettre en lumière bien des éléments des Écritures que vous dissimuliez tout en passant sur de nombreux manques. Une lumière vous est venue de la part de Dieu ainsi qu'un Livre explicite. »** (Coran 5, 12 à 15).

Et Dieu est toujours le Très Miséricordieux, et Il Se reconnaît dans les demandes sincères d'où qu'elles viennent. Le Prophète a dit : **« L'invocation de la victime d'une injustice est exaucée, même s'il s'agit d'un libertin. »** Et dans une autre version : **« Même s'il s'agit d'un mécréant. »** (Rapporté par Ibn Hanbal) Sa « Porte » reste donc ouverte. Ceci notamment parce que l'Islâm n'a pas encore été correctement prêché dans toute sa vérité à tous les peuples, dans leur langue et selon la compréhension de chacun. Et ceci d'autant plus que les « caricatures » d'Islâm qui leur sont proposées ont parfois de quoi les rebuter. Ces caricatures sont le fait aussi bien d'adversaires de l'Islâm que de mauvais musulmans qui trahissent (parfois sans le savoir) le message de l'Islâm. Or, la conversion forcée étant interdite, ces derniers devraient bien comprendre que c'est la beauté intrinsèque de la foi musulmane qui est seule susceptible d'attirer spontanément les cœurs. Aucun des contemporains du Prophète n'a été contraint de se convertir à l'Islâm. Ils l'ont fait librement, et même vaincus militairement, ils pouvaient conserver leur religion. Seules les statues d'idoles furent abattues en Arabie, pour écarter les gens du polythéisme, qui est le pire des péchés et la pire des injustices contre Dieu Le Juste (Al-'Adl).¹⁰⁸ Si les gens avaient été contraints à prier sans croire, ils seraient simplement devenus des hypocrites, c'est-à-dire les pires des créatures damnées.¹⁰⁹ Or le but de l'Islâm n'est pas de perdre les gens mais de les sauver par la grâce de Dieu.

Cette règle de la non-contrainte a été généralement respectée dans l'histoire de l'Islâm, c'est pourquoi tous les peuples musulmans le sont devenus librement, comme les Syriens, les Irakiens, les Palestiniens, les Égyptiens (la preuve c'est qu'il y a encore des Chrétiens parmi

eux), etc. Mais il y a eu malheureusement aussi quelques exceptions, et notamment celle des Almohades, dynastie maghrébine et espagnole fondée par le Berbère Ibn Tumert (mort en 524 H. / 1130) qui prétendait être le Mahdi¹¹⁰ et se montra particulièrement tyrannique, ainsi que ses successeurs. Certes, ils avaient face à eux des Catholiques fanatiques de la Reconquista qui pratiquaient déjà la conversion forcée contre les Musulmans et les Juifs d'Espagne. Les Almohades se « vengèrent » en contraignant des Chrétiens à la conversion, en Espagne et au Maghreb (ce qui constitue une pseudo-justice réprouvée par le Coran et le Hadîth). Le savant juif arabo-andalou Maimonide fut lui-même momentanément victime de ce genre d'exaction.¹¹¹ C'était une innovation blâmable quasiment sans précédent dans l'Histoire de l'Islâm, et totalement contraire à la Loi (*Chariah*). Le résultat de tout cela fut, en Espagne et au Portugal, l'éradication de l'Islâm et, au Maghreb, l'éradication du Christianisme. Ces conversions forcées de part et d'autre furent une très mauvaise chose, car aucun bien ne peut sortir d'une désobéissance aussi flagrante aux Ordres de Dieu. Cela créa les conditions de l'hypocrisie et de la tyrannie. Et la maltraitance passe souvent d'une génération à la suivante : on reproduit les mêmes attitudes, on croit que seule la contrainte peut faire plier les échine devant Dieu. Or, Dieu aime ceux qui Le font aimer, et non pas ceux qui sabotent Ses commandements.

Dans l'Empire Ottoman, les Juifs étaient bien traités, en tout cas beaucoup mieux qu'en Europe où ils avaient subi des persécutions récurrentes. Après la Reconquista espagnole, les Juifs séfarades se réfugièrent dans tout l'Empire Ottoman, au Maghreb et au Machrek (notamment en Turquie). Ce fut pour eux un refuge paisible.

Jusqu'au début du XX^e siècle donc, les Juifs étaient bien traités dans le monde musulman, car la Loi islamique impose leur protection. Ce n'est qu'avec la montée du sionisme que des problèmes ont surgi entre israélites et musulmans. Le sionisme a fait beaucoup de mal au Judaïsme. Il prétendait rendre la « terre promise » aux Juifs ; or, la Palestine – comme on pouvait logiquement s'y attendre – n'est pas seulement devenue une vallée de larmes pour les Palestiniens lésés, mais aussi l'endroit le plus dangereux au monde pour des Juifs. La preuve en est dans l'édification démentielle de murs de plus en plus longs et hauts, ce qui constitue à l'évidence une véritable « ghettoïsation » généralisée. Le sionisme (qui est un nationalisme colonialiste agressif) a gâché en quelques décennies des rapports islamo-juifs millénaires, rapports qui furent pourtant pendant très longtemps meilleurs que les rapports judéo-chrétiens. Dans l'impasse où ils se sont eux-mêmes placés, les Israéliens devraient au moins se plier aux résolutions de l'O.N.U. puisque c'est cet organisme qui a créé juridiquement leur État.

Le Coran et le Hadîth enseignent donc que Dieu aime la paix et déteste la violence : Il n'a autorisé la légitime défense qu'en extrême recours pour sauver la religion et l'humanité, quand tout autre moyen a échoué : **« Dâwûd (David) occit Goliath et Dieu lui accorda la royauté et la sagesse et Il lui enseigna ce qu'Il voulut. Et si Dieu ne contenait (litt. : ne repoussait) les hommes les uns par les autres, la terre se serait corrompue (ou encore : eût été détruite) mais Dieu dispense Ses faveurs à l'ensemble des mondes. »** (Coran 2, 251)

Le Coran dit aussi, rappelons-le :

« Permission est donnée désormais à ceux qui ont été injustement agressés [de se défendre] - et Dieu est en mesure de leur assurer la victoire ; [à] ceux qui ont été expulsés de leur territoire sans autre motif que d'avoir proclamé : Dieu est notre Seigneur ! Et si Dieu ne dressait pas les hommes les uns contre les autres, des monastères eussent été détruits ainsi que des églises, des synagogues et des mosquées dans lesquelles on invoque fréquemment le Nom de Dieu et Dieu accordera la victoire à ceux qui soutiennent Sa cause car Dieu est Puissant et Fort, [à] ceux qui, une fois que Nous aurons consolidé leur position sur terre,

accompliront leur prière, acquitteront l'aumône prescrite, ordonneront le licite et interdiront le blâmable. Et c'est auprès de Dieu qu'aboutit toute chose. » (Coran 22, 39 à 41)

La guerre, c'est-à-dire l'usage extrême de la force, ne fut donc permise en Islâm que dans l'unique but de faire cesser les violences et les oppressions injustes. Durant l'apostolat du Prophète, il s'agissait seulement d'une Résistance légitime à la contrainte pratiquée par les polythéistes (et par certains Gens du Livre) qui avaient ouvertement décidé de faire disparaître l'ultime Voie révélée. La force, en Islâm orthodoxe, n'est acceptable qu'au service de la justice, afin que les hommes soient libres d'adopter sans contrainte la Vérité. Pas de contrainte en religion. La guerre sans droit n'est qu'une série de meurtres injustifiés.

Le Prophète Mohammed (ﷺ) a surtout appelé ses partisans au grand *Jihâd*, *al-Jihâdou n-nafs* (« l'effort sur soi-même ») afin de purifier leurs âmes. Et, selon la Sirât,¹¹² il n'a jamais frappé ni une femme, ni un enfant, ni un esclave. Il n'a acheté des esclaves que pour leur éviter d'être achetés par d'autres, pour leur prêcher l'Islâm et finalement les affranchir. Dieu et Son Prophète ont imposé tellement de devoirs aux maîtres des esclaves qu'ils devaient traiter ces esclaves comme leurs propres frères. Et l'impôt religieux (*Zakât*) devait servir, entre autres choses, à financer leur libération.

« Les aumônes sont exclusivement destinées aux pauvres, aux indigents, à ceux qui les collectent, à ceux dont on s'est gagné les cœurs, aux esclaves [sur le point d'être affranchis], aux endettés, au [combat pour] la cause de Dieu et aux voyageurs ; elles sont une obligation imposée par Dieu et Dieu est à la fois Très Savant et Très Sage. » (Coran 9,60).

Commentaire de A. Penot : « Les aumônes dans ce verset sont le mot employé pour désigner la *Zakât*. »

Selon le Coran, les Prophètes antérieurs tuaient leurs prisonniers de guerre (ceci évidemment pour ne pas les retrouver à nouveau plus tard dans les rangs ennemis). Le Sceau des Prophètes a changé cette coutume, et Dieu a validé ce changement. Bien sûr, Dieu embrasse tout de Sa science et rien n'arrive sans Sa permission : Il a donc inspiré à Son Messenger cette bonne innovation (*bid'ah haçana*) tout en blâmant ceux qui ne voyaient dans cette nouveauté qu'un moyen de s'enrichir par le rançonnement de l'adversaire.¹¹³ Le butin est certes permis (car rendre les prises de guerre à l'adversaire consisterait à renforcer ce dernier) mais le but du *Jihâd* (dans son acception militaire) est avant tout de plaire à Dieu par la défense de la religion et de la communauté. Et nul n'obtient que le fruit de ses intentions. Ceux qui – par le *Jihâd* – désirent surtout ce bas-monde, perdent le bénéfice de la rétribution future, ainsi que l'a enseigné le Prophète : « *Les actions ne valent que par les intentions qui les ont inspirées.* » (Hadîth rapporté par Boukhâri et Mouslim)¹¹⁴

Le Combat juste *dans la voie de Dieu* (Cf. Coran 7,86) interdit les abus. Le général musulman Khâlid (surnommé « Epée de Dieu », *Sayfou-Llâh*) fut limogé par le Khalife *rachidine* (c'est-à-dire « bien-guidé ») `Omar, à cause de l'intransigeance dont il fit preuve en certaines occasions, notamment lors des guerres contre les apostats et les faux-prophètes qui sévissaient en Arabie. Or, le général avait exécuté des prisonniers de guerre lors d'une expédition contre la tribu dissidente des Banî Jathîma, malgré l'avis contraire des autres Compagnons présents. L'apprenant, le Prophète leva les mains au ciel et s'exclama : « *Ô Allâh ! Je suis innocent de ce que Khâlid a fait !* » (Rapporté par Boukhârî)¹¹⁵

Pourtant, en dépit son intransigeance (et non grâce à elle), Khâlid était un excellent stratège militaire. Il avait longtemps combattu l'Islâm avant de s'y rallier, et avait même contribué à

infliger une lourde défaite aux Musulmans près du mont Ouhoud, bataille au cours de laquelle le Prophète avait été grièvement blessé. Puis il mit ses qualités au service de l'Islâm. Le Khalife rachidine Abou Bakr le désigna souvent comme général en chef, mais 'Omar préféra s'en passer, malgré ses capacités irremplaçables. L'excès de dureté est inefficace ; les actions doivent toujours être pondérées, réfléchies, dépassionnées. On ne doit recourir à la violence qu'en extrême limite et avec parcimonie, sinon elle devient non seulement injuste mais aussi contre-productive.

Ainsi, l'Émir Abd El-Kader d'Algérie (1808-1883) traitait bien ses prisonniers français, comme l'avait fait le Prophète Mohammed, sur lui la grâce divine et la paix. L'Émir leur disait : « Je n'ai plus les moyens de vous nourrir et je ne veux pas vous tuer, alors je vous libère. »¹¹⁶

De même, durant la guerre russo-afghane (1979-1992), les soldats russes se rendaient facilement au Commandant Massoud (mort en 2001) car il les traitait bien ; alors qu'ils luttèrent avec acharnement face aux troupes de Heykmatiar car ce dernier les traitait cruellement. Au sujet du commandant Ahmad Shah Massoud, voir la Présentation par Muhammad Marcelot du livre de l'Imam Ghazâlî : *L'Alchimie du bonheur* (pp. 24 à 29). Alif Éditions, 2010. Le commandant était un mourîd de la Tariqa Naqshbandiya et *L'Alchimie du bonheur* était son livre de chevet. Il fut assassiné en septembre 2001, deux jours avant l'attentat de la secte tueuse al-Qaeda (ultra-wahhabite) contre New York.

Soit dit en passant, nous n'apportons aucun crédit aux extravagantes thèses « complotistes » qui tendent à disculper la secte ultra-wahhabite « al-qaeda » dont les émules ensanglantent le monde (surtout le monde musulman) et constituent la pire des plaies de notre époque.

Le Coran dit en effet : « **Ô vous qui croyez ! Soyez stricts [dans vos devoirs] envers Dieu, en témoins de l'équité ! Que la haine d'un peuple ne vous incite point à user d'injustice ! Soyez juste, car cela est très près de la [véritable] piété. Craignez Dieu, car Dieu est parfaitement au courant de vos actes.** » (Coran 5,8)¹¹⁷

Avec l'avènement du dernier Prophète, il y a donc eu un « tournant » décisif dans l'Histoire, qui correspond à un célèbre Hadîth Qoudsî : « *Avant la création, Dieu avait inscrit ces mots : « Ma Miséricorde l'emportera sur Ma Colère », et cela est inscrit auprès de Lui, au-dessus du Trône.* » (Rapporté par Boukhârî)

Certes, la pleine réalisation de ce Hadîth aura lieu dans la vie future, mais ses premiers effets ont déjà resplendi dans la mission prophétique du Bien-Aimé de Dieu, car il est une « Miséricorde pour les mondes »¹¹⁸ et le Sceau des Prophètes.

Pas de cruauté en Islâm

Il y a également dans notre monde des violences injustes qui se réfèrent aux « cultures régionales ». On le constate par exemple dans le traitement des animaux : la tauromachie en Espagne et dans le sud de la France est une cruauté évidente, mais ceux qui s'en délectent nient leur sadisme en invoquant les « traditions » ancestrales, même si ces « coutumes » barbares étaient déjà injustifiables auparavant. On pourrait qualifier les combats de gladiateurs de « culture » ancienne également, et pourtant ils ont heureusement disparu. Les combats organisés d'animaux sont la conséquence d'un vice – la cruauté – qui déshonore les enfants d'Adam et réjouit notre ennemi de toujours. Iblîs en effet veut prouver aux Anges que nous ne sommes pas dignes de la préférence divine et qu'ils auraient dû refuser de se prosterner devant notre noble aïeul Adam.¹¹⁹

L'Islâm interdit toute cruauté, y compris envers les animaux. Ainsi, l'abattage rituel des animaux (par égorgement après avoir prononcé le Nom de Dieu) est la façon la moins douloureuse de tuer un animal, contrairement à ce que prétendent des détracteurs l'Islâm (et du Judaïsme aussi en l'occurrence).

Le Prophète a dit à ce sujet : « *Aiguiser votre couteau, apaisez la bête et mettez-la à l'aise.* » (Rapporté par Muslim)¹²⁰

Rappelons également que dans d'autres Hadîths, le Prophète a cité le cas d'une femme qui est entrée au Paradis car elle avait eu pitié d'un chien mourant de soif et l'avait abreuvé. Et il a cité également ce cas inverse : « *Une femme reçut un châtement pour avoir laissé un chat enfermé jusqu'à ce qu'il périsse. À cause de cet animal, elle entra dans le feu.* » (Rapporté par Boukhârî et Muslim)

Même les plantes doivent être bien traitées, car elles sont vivantes, même si elles sont dépourvues de sang, de système nerveux et de cerveau. Et si l'on ne doit pas maltraiter les animaux et les plantes, *a fortiori* on ne doit pas torturer les êtres humains. Le Prophète a dit : « *Dieu châtera ceux qui supplicient les hommes en ce monde.* » (Rapporté par Muslim)¹²¹

Au sujet de l'abattage rituel et de la souffrance animale, nous ne reviendrons pas sur les détails évoqués précédemment. Nous ajouterons seulement que le sang est déclaré impur dans la Torah, l'Évangile et le Coran. Le bien-fondé des prescriptions divines n'a pas à être « prouvé » par des arguments humains, certes, mais on peut toutefois noter le fait suivant : on sait maintenant que le sang renferme beaucoup de toxines et qu'il ne peut donc constituer un aliment véritablement sain : en effet, le sang veineux (avant sa purification rénale) contient de l'urine. L'abattage rituel, institué par les Prophètes (dont Abraham) est l'égorgement, après avoir prononcé sur la bête le Nom de Dieu (en Islâm c'est : *Bismi-llâh, Allahoû Akbar*, « Au Nom de Dieu, Dieu est Plus Grand »). Par l'égorgement, on expulse le maximum de sang hors du corps, bien plus que par saignée post-mortem comme cela est pratiqué dans les abattoirs non hallâl ou non casher. D'ailleurs, les Juifs, pour purifier encore plus la viande, la laissent ensuite tremper dans de l'eau salée, ce qui enlève encore des traces de sang. Mais en Islâm cette dernière pratique n'est pas rituellement nécessaire. La viande casher est considérée comme hallâl par un musulman, alors que l'inverse n'est pas admis par les juifs pratiquants. Dans le Coran, Dieu reproche d'ailleurs aux Juifs d'avoir alourdi les prescriptions divines. Dans l'Évangile aussi, on trouve le même reproche. La pureté matérielle parfaite est impossible en ce monde ; seule la pureté rituelle est finalement accessible. Il ne faut pas alourdir les Prescriptions divines. Le Prophète a conseillé aux juristes de faciliter la vie de la communauté, non de la compliquer.

Si l'animal est égorgé au Nom de Dieu l'Unique, sa viande est permise (*halâl*), même si le sacrificateur fait partie des Gens du Livre : « ***En ce jour les aliments sains sont considérés pour vous comme licites, ainsi que la nourriture des gens du Livre, de même que votre nourriture est licite pour eux.*** » (Coran 5,5).¹²²

Dans le monde musulman, ici et là, il y a aussi des coutumes pré-islamiques qui se sont fait « islamiser » en catimini au cours des siècles mais demeurent blâmables, comme le mariage forcé (qui est une forme de violence pourtant interdite par le Prophète en personne) ou encore l'enfermement, voire la séquestration des femmes dans certains pays ou encore la maltraitance des enfants. Mais il ne faut pas mettre sur le compte de l'Islâm ces mauvaises habitudes qui ont existé dans tous les peuples à un moment de leur histoire. Ces retards sont dûs non à la religion, mais au contraire à sa non-application, ou encore à un déficit concernant l'effort

d'interprétation (*Ijtihâd*) pourtant nécessaire.

Le Prophète a dit : « *Seigneur Dieu, je punis sévèrement celui qui transgresse le droit de l'orphelin et de la femme.* » (Rapporté par Nassâï). Et concernant la pitié due aux enfants, il disait : « *Il y a dans le Paradis une habitation désignée où n'entrera que celui qui a fait se réjouir les petits.* » (Rapporté par Ibn Adi)

Il y a aussi, dans certaines régions d'Afrique et d'Indonésie, l'excision qui constitue une souffrance et un danger pour les filles, et cette coutume n'est pas d'origine islamique mais pharaonique (issue des anciens égyptiens). C'est pourquoi elle est encore pratiquée (mais de moins en moins) en Indonésie, en Égypte, au Soudan et dans quelques ethnies africaines.

Cette pratique égyptienne ancienne avait pour but, dans les classes aisées, de réduire la libido des épouses officielles afin de s'assurer de leur fidélité, tout cela dans le seul but de garantir aux riches maris une descendance sûre, en vue de la transmission de leurs patrimoines matériels. Cette coutume matérialiste et égoïste a existé aussi en Arabie pré-islamique (du fait que Agar, seconde épouse d'Abraham, était égyptienne) mais de façon marginale, et on cite un Hadîth dans lequel le Prophète a dit : « *Effleurez mais ne coupez pas : ce sera un plaisir pour la femme et pour son mari.* » (Abou Dâoùd). N'aurait donc été autorisée qu'une forme de circoncision du petit prépuce clitoridien et non du clitoris lui-même. Mais même cette « circoncision » féminine (non obligatoire) est inconnue dans beaucoup de peuples musulmans. Nous devons nous associer aux campagnes visant à faire disparaître cette pratique qui n'est pas une véritable tradition musulmane, mais une coutume anté-islamique d'origine égyptienne. L'Imam Ahmad a également rapporté un hadîth faible qui indique que la circoncision est une *sounna* (coutume quasi-obligatoire) pour l'homme, mais qui précise que, pour la femme, cette circoncision (du prépuce clitoridien et non du clitoris) est seulement un acte « honorable ». Il va de soi que *l'Ijtihâd* (effort d'interprétation) des juristes musulmans permet de faire disparaître purement et simplement cette « permission » inutile et qui est devenue choquante aux yeux de la plupart des Musulmans de nos jours (comme pour beaucoup de coutumes anciennes : l'esclavage, la polygamie, le mariage avec des petites filles impubères, le mariage forcé, le voilement du visage féminin, la lapidation des adultères et des homosexuels, la flagellation des fornicateurs, l'amputation des voleurs, la crucifixion des bandits de grand chemin, etc.). Une chose peut paraître normale à une période et anormale à une autre ; ainsi les fils d'Adam épousaient leurs sœurs, ce qui ne fut interdit que par la suite, quand l'humanité fut suffisamment nombreuse. Ainsi, le Décalogue de la Torah (Loi révélée à Moïse) prévoit la peine de mort pour les dix grands péchés, alors que la Chariah commue certaines de ces peines : le voleur n'est plus condamné à mort, ni celui qui insulte ses parents, ni le célibataire qui commet une fornication (il est seulement fouetté). Et les Khalifes Rachidines, puis les Savants successeurs, ont encore assoupli les modalités d'application de la Chariah, pour en atténuer la rigueur tout en lui conservant son rôle dissuasif. Car même si elles sont très rarement appliquées in extenso, la graduation des sanctions chariatiques permet au Croyant d'évaluer leur gravité et d'agir en conséquence, même dans un pays où elles ne s'appliquent pas (ou ne s'appliquent plus). Les lois pénales ont de fait toujours et partout été modifiées, non dans leur lettre forcément immuable, mais dans leur interprétation ultérieure et dans leur application aux contingences naturellement changeantes, et cela fait partie des prérogatives légitimes des autorités spirituelles et temporelles bien guidées.

Quant à la circoncision masculine, cette règle abrahamique multimillénaire est – selon la Bible – un signe de soumission à Dieu. En Islâm, c'est plutôt une *sounnah* (coutume) liée à la notion de *fitrah* (pureté naturelle). Il est statistiquement prouvé par l'Organisation Mondiale de la Santé (agence onusienne) que les maladies vénériennes (y compris le sida et les cancers du col de

l'utérus) prolifèrent moins dans les populations où existe la circoncision masculine (notamment chez les juifs, les musulmans, les chrétiens américains et les ethnies animistes africaines qui la pratiquent). Un chercheur français, Bertrand Auvert, a lancé avec succès une grande campagne de circoncision en Afrique du sud. L'hebdomadaire *l'Express* s'en est fait l'écho : « à la fin des années 1990, une enquête a montré que la circoncision pouvait réduire le taux d'infection pour le Sida. Le procédé réduit de 60 % le risque de contracter le V.I.H. La face interne du prépuce est perméable au virus. Son ablation supprime une des portes du mal. » Financé par l'ANRS (une agence française), l'opération est gratuite pour les patients. En décembre 2009, le roi Zoulou Zwelithini a invité tous ses sujets à la pratiquer, et cinquante centres de circoncision opèrent dans cette seule région.¹²³

L'Islâm ne néglige pas le plaisir féminin (dans le cadre d'une union licite, évidemment), et le Prophète réprouvait l'égoïsme sexuel. Il a indiqué que l'acte conjugal est une bonne action (comme l'aumône) qui pèse dans la balance du jugement. Il y a une différence notable d'approche de la sexualité entre l'Islâm et le Christianisme classique, lequel fut longtemps, et malgré lui, influencé par le manichéisme fondé par Mani ou Manès, le célèbre faux-prophète perse du III^{ème} s. ap. J.-C., et dont l'impact fut mondial durant plusieurs siècles, de l'Atlas à la Chine. Mani (lui-même influencé par le bouddhisme et par certaines sectes ascétiques dualistes perses) considérait la chair et la sexualité comme diaboliques, ce qui est une erreur évidente. La sexualité est une création divine et son bon usage licite n'est pas diabolique, bien au contraire, puisqu'il entraîne une récompense de Dieu, exalté et magnifié soit-Il. La pruderie excessive qui existe chez certains Musulmans n'est due qu'à une imitation inconsciente du puritanisme chrétien et manichéen. On a trop répété aux Musulmans que leur religion était « sensuelle » et certains ont fini par y croire et par tomber dans ce piège mortifère. Ainsi, à les écouter, le Prophète n'épousait pas des femmes par amour sincère pour elles, mais surtout dans l'intérêt politico-religieux de la communauté musulmane ! C'est un affront à la Meilleure des Créatures qui est au-delà de ce qu'ils décrivent.

Les Musulmans ont l'obligation divine de rivaliser dans le bien avec les autres communautés, et pour cela de faire cesser certaines « coutumes » antéislamiques. Mais ils doivent le faire avec compréhension et respect pour les populations concernées, en s'appuyant sur l'Islâm, c'est-à-dire sur le Coran, la Sounnah et l'Accord (*Ijmâ'*) des Savants de la Communauté, et avec le souci d'améliorer constamment les choses, en recherchant toutes les sciences utiles à l'humanité, notamment la médecine : « *Recherchez la science jusqu'en Chine* » a dit le Prophète (et la Chine n'était alors pas Musulmane). S'il y a du bien à prendre quelque part, il faut le faire : c'est cela l'émulation. Introduire une bonne coutume (*sunna*) en Islâm est licite et recommandé par le Prophète en personne : « *Quiconque introduit dans l'Islâm une pratique louable (sunnatan haçanatan) en retirera une double récompense : la première pour l'avoir introduite, la seconde constituée par la somme des récompenses acquises par ceux qui l'auront imité sans que cela ne diminue en rien leur propre récompense. Mais quiconque introduit dans l'Islâm une pratique blâmable (sunnatan sayy'atan) se verra pénalisé d'une faute double : la première pour avoir introduit (innové) cette pratique, et la seconde constituée par l'ensemble des fautes commises par ceux qui l'auront imité sans que cela diminue en rien leurs propres fautes.* » (Hadîth rapporté par Muslim d'après Abû 'Amr Jarîr ibn 'Abd Allâh)¹²⁴

Le règlement de la guerre

Dieu veille sur Sa création. « **Chaque jour Il vaque à une occupation différente.** » (Coran 55,29) « **Il planifie l'ordre [de l'univers].** » (Coran 13,2) Et, selon Sa Coutume perpétuelle, Dieu soutient toujours la cause qu'Il veut : celle qui sert Son dessein dans la création. « **Dieu accordera la victoire à ceux qui soutiennent Sa cause.** » (Coran 22,40) ; « **Les croyants se**

réjouiront du soutien de Dieu qui accorde la victoire aux belligérants de Son choix. » (Coran 30,5) C'est donc généralement les plus justes qu'Il soutient contre les plus injustes. Mais il y a aussi des exceptions, du moins en apparence.¹²⁵

C'est pour sauver et répandre Ses Voies et Ses Lois (c'est-à-dire Sa Tradition, *Sounnatou-Llâh*) que Dieu agit ainsi, car la religion est le seul lien terrestre entre Dieu et l'Homme, sans quoi ***« des monastères eussent été détruits ainsi que des églises, des synagogues et des mosquées dans lesquelles on invoque fréquemment le Nom de Dieu. »*** (Coran 22,40) La religion enseigne que, sans la Foi, l'homme est perdu. C'est donc avant tout pour sauver ce lien sacré que Dieu, au cours de l'Histoire, a permis et parfois même ordonné le Combat contre les agressions des idolâtres et des tyrans. Mais il y a des conditions en Islâm : il faut que le motif du combat soit justifié, il faut que le rapport de force le permette et il faut surtout que l'Autorité légale l'ordonne. Et même dans ce cas, toutes les méthodes guerrières ne sont pas permises, notamment le meurtre des non combattants, des rabbins, des prêtres, des femmes et des enfants. Or, le terrorisme, c'est le meurtre délibéré d'innocents ; il est donc anti-islamique par nature et par définition.

Si Dieu a commandé la résistance à Son Envoyé, c'est parce que ce dernier avait affaire à un peuple ignorant et obstiné qui ne comprenait que le langage de la violence.

Après avoir ordonné à Son Messenger l'Hégire (la fuite à Médine), Dieu dit aux Musulmans : ***« [Combattez] un peuple qui a violé ses serments, qui a songé à bannir l'Envoyé et qui a entamé les hostilités. »*** (Coran 9,13)

La guerre est certes une chose terrible qu'on ne doit pas souhaiter à la légère. Le Prophète a dit : ***« Ne souhaitez pas la rencontre de l'ennemi, mais lorsque vous le rencontrez, sachez que le Paradis est à l'ombre des sabres. »***¹²⁶ Pour autant, Dieu et Son Envoyé n'ont pas agréé n'importe quelle forme d'action dans la guerre : ***« Combattez pour la cause de Dieu ceux qui vous combattent, mais sans outrepasser les limites car Dieu n'aime pas les transgresseurs »***. (Coran 2,190) Et le Prophète donna de strictes consignes limitatives aux combattants musulmans : ***« Partez au Nom de Dieu. Ne tuez aucun vieillard épuisé, ni enfant, ni petit, ni femme. Ne volez pas de butin : rassemblez le butin et faites le bien. Soyez bienfaisants car Dieu aime les bienfaisants. »*** (Rapporté par Abou Daoud)

Ces prescriptions divines et prophétiques furent scrupuleusement appliquées par les Premiers Musulmans, y compris après la mort du Prophète, et notamment par le premier Khalife de l'Islâm, Abou Bakr *as-Siddiq* (c'est-à-dire « le Véridique »).

Ce dernier a dit aux combattants : ***« Souvenez-vous que vous êtes toujours sous le regard de Dieu et à la veille de votre mort. Lorsque vous combattrez pour la gloire de Dieu, conduisez-vous en hommes sans tourner le dos, mais que le sang des femmes ou celui des enfants et des vieillards ne souille pas votre victoire. Ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les arbres fruitiers, et ne tuez le bétail que lorsque vous serez contraints d'en manger. Quand vous accorderez un traité ou une capitulation, ayez soin d'en remplir les clauses. Au fur et à mesure de votre avance, vous rencontrerez des hommes de religion qui vivent dans les monastères et qui servent Dieu dans la prière ; laissez-les seuls, ne les tuez pas et ne détruisez pas les monastères. »***¹²⁷

Des Juifs et des Chrétiens se convertirent à l'Islâm entre les mains du Prophète, et notamment un grand rabbin de Médine, Abdallâh Ibn Salâm auquel le Coran fait allusion : ***« Dis-leur : À votre avis, si [le Coran] procédait bien de Dieu et si vous le reniiez alors qu'un témoin parmi***

les enfants d'Israël atteste de sa conformité aux Écritures antérieures (litt. : de sa conformité à son semblable), ainsi il y ajouterait foi tandis que vous seriez figés dans votre orgueil ? C'est que Dieu ne guide pas les peuples d'injustes ! » (Coran 46,10)

L'Imâm Boukhârî rapporte dans son recueil *Sahih*, que Sa'ad ibn Abi Waqqâs a dit : « *Je n'ai jamais entendu le Prophète - sur lui la grâce divine et la paix - parler de quelqu'un marchant sur la terre en disant qu'il appartenait au Paradis sauf pour Abdallâh Ibn Salâm. Le verset suivant fut révélé à son sujet : « ...un témoin parmi les enfants d'Israël atteste de sa conformité... »* (46,10). Et le Messager révéla à ce Compagnon : « *Tu mourras dans la foi de l'Islâm.* » (Boukhârî, *Sahih*, titre 63, *Les Mérites des Ansâr*)¹²⁸

La Révélation coranique s'est fait l'écho des changements intervenus entre la période dite mecquoise et la période dite médinoise, c'est-à-dire avant et après l'Hégire. Le *Jihâd* sous sa forme militaire a été ordonné dans un contexte bien particulier. Il faut connaître ce contexte pour interpréter au mieux le sens des Versets afin d'en tirer des leçons pour le présent, car la saine compréhension (*ahsanou-tâ'wîl*)¹²⁹ impose évidemment de tenir compte des circonstances et des situations concrètes de chaque lieu et de chaque époque.

Tout d'abord, il faut savoir qu'à l'époque du Prophète, ses adversaires étaient des polythéistes très portés à la violence ; c'était encore, pour beaucoup, le temps de l'Ignorance : la « *Jâhiliya* ». Les tribus se razziaient souvent entre elles sauf pendant les quatre mois sacrés de l'année.

Quand le Prophète reçut la Révélation Coranique et l'annonça aux habitants de La Mecque, très peu crurent en lui. On se moqua de lui, puis on le persécuta. Durant treize ans il patienta, pardonna, sans répondre aux agressions. Rien n'y fit : les idolâtres accentuèrent leurs persécutions et finirent même par commettre des meurtres contre des Musulmans sans défense. Le Prophète fut lui-même agressé à plusieurs reprises. Des Croyants durent se sauver jusqu'en Éthiopie (et y furent protégés par l'empereur, le Négus chrétien). À La Mecque, tous les Musulmans (et toute la famille du Prophète) furent mis au ban et confinés dans un véritable *ghetto* durant trois ans, privés de tout. Finalement les Mecquois idolâtres préparèrent une nouvelle tentative d'assassinat contre le Prophète. C'est alors que Dieu lui ordonna l'Exode à Médine (Hégire) afin de sauver la Communauté musulmane du génocide préparé par les polythéistes.

En ordonnant aux Musulmans l'Hégire à Médine, Dieu leur ordonna corrélativement la résistance armée.¹³⁰ Certes Dieu pouvait Se secourir Lui-même, mais Il est Le Subtil (*Al-Latîf*), c'est pourquoi Il S'est voilé au regard des créatures afin que les hommes empruntent le droit chemin volontairement,¹³¹ par leur propre effort de réflexion, et non à cause des seuls miracles : « ***Qu'attendent-ils ? L'apparition des anges, celle de ton Seigneur ou de certains des signes de ton Seigneur ? Le Jour où se produiront certains de Ses signes, la foi de celui qui n'aura ni cru auparavant ni acquis quelque bonne action ne lui sera de la moindre utilité.*** » (Coran 6,158)

C'est donc en extrême limite, quand tous les moyens pacifiques avaient été utilisés, que Dieu a commandé au Prophète de recourir à la légitime défense, pour faire cesser l'agression injuste provenant de ceux qui voulaient faire disparaître l'Islâm.

Le Prophète et ses Successeurs bien-guidés ont institué une ère nouvelle dans les rapports entre religions. En arrivant à Médine, le Prophète proposa un Document écrit (*Sahîfah*)¹³² appelé aussi Pacte de Confiance (*'Aqd al-Amân*) à toutes les composantes de la société médinoise : aux Émigrés musulmans mecquois, aux Partisans (*Ansâr*) des deux grandes tribus

arabes et aussi aux tribus juives de Médine.

Les Juifs de cette ville, qui auparavant étaient vassaux des deux grandes tribus arabes de Médine, avaient longtemps souffert de cet état de fait, car ces deux tribus arabes étaient en conflit depuis des décennies (ce qui obligeait leurs vassaux juifs à en faire de même). Les Juifs furent donc heureux de l'arrivée du Prophète à Médine, mais malheureusement, par la suite, l'ingratitude (et leur idée grandissante que Mohammed serait une sorte de « chrétien », le Coran confirmant l'apostolat de Jésus, fils de la vierge Marie), poussa trois de ces tribus juives à trahir leur Engagement avec le Prophète, au profit des idolâtres mecquois. Il y avait en effet une grande opposition entre les Juifs et les Chrétiens en Arabie depuis que le tyran juif Abou Nouwâs avait fait brûler vif des Chrétiens dans le Najrân au siècle précédent. Le Coran (85, 4 à 10) y fait allusion. Par ailleurs, le Coran déclare les Chrétiens « **plus proches en amitié** » que les Juifs (5,82). Avec les idolâtres, certains Juifs d'Arabie furent donc les adversaires les plus acharnés de l'Islâm premier. Mais par la suite, au Moyen âge, les choses devaient se modifier, et les Chrétiens devenus trinitaires se montrèrent généralement plus hostiles envers l'Islâm que ne l'étaient les Juifs. Ces derniers, souvent persécutés par les Chrétiens, accueillirent parfois les conquérants musulmans en libérateurs ou même se réfugiaient en terre d'Islâm.

Toutes les composantes de Yathrib (Médine) souscrivirent donc initialement à cette Sahîfah (*'Aqd al-Amân*). Elle établissait la solidarité de tous sur un plan d'égalité juridique, dans la fraternité et la liberté de conscience. On parlerait aujourd'hui de « laïcité » et de « république », mais ce serait anachronique et partial. Ce qui est certain, c'est que le Prophète, reconnu par tous comme l'initiateur et le garant¹³³ de cette Charte, ne se fit pas proclamer roi ou dictateur, mais plaça la concertation (choura) au cœur des relations civiles. Ceci alors qu'il était un Prophète infallible ! Les chefs politiques actuels – qui sont loin d'être infallibles - devraient « en prendre de la graine ».

Cette Charte fut scrupuleusement respectée par le Prophète et ses Compagnons. Malheureusement, elle fut parfois mise à mal par certains « hésitants » ou « hypocrites » groupés autour de Ibn Ubayy, un des chefs de la tribu des Khazraj (lequel avait ambitionné la royauté sur la ville avant l'arrivée du Prophète). La veille de la bataille de Uhoud, Ibn Ubayy fit défection avec trois cents de ses suiveurs, laissant le Prophète avec seulement sept cents combattants face à trois mille Mecquois idolâtres. Mais les trahisons les plus graves furent le fait de trois tribus juives, successivement, celle des Bani Qaynouqâ', celle des Bani Nadîr et surtout celle des Bani Qourayzah, la dernière durant le siège de Médine par les Arabes idolâtres (en l'an 5 de l'Hégire) et qui faillit être fatale à la communauté musulmane et à l'Islâm. Mais la Providence déjoua le complot et cette tribu en subit les conséquences, conformément aux règles édictées par la Torah.¹³⁴ Les idolâtres (et certains Juifs alliés des idolâtres) ne comprenaient alors malheureusement que ce langage de la force. L'application de cette sanction biblique marqua un coup d'arrêt à la superbe des idolâtres et des Juifs. Ensuite, ils craignirent beaucoup plus les Musulmans, cessant de prendre pour de la faiblesse ce qui n'avait été jusque là qu'une manifestation de la clémence du Prophète.¹³⁵ Les Prophètes Abraham, Moïse, David et Salomon, eux aussi durent combattre militairement, pour la même raison principale : se libérer de l'idolâtrie et sauver le monothéisme. Mais la règle générale du Prophète fut d'éviter le plus possible le recours à la force et de favoriser les solutions pacifiques.

Selon la Loi musulmane, quand les Gens du Livre qui agressent l'Islâm sont vaincus, ils ont le droit de conserver leur religion, et même leurs propres tribunaux. Les Juifs en particulier furent plus heureux dans le monde musulman qu'au milieu des Chrétiens d'Europe qui les traitaient de « déicides » (comme si l'on pouvait *tuer* Dieu !) et les accusaient de tous les maux possibles

et imaginables depuis l'antiquité. Ils furent les premières victimes des Croisés partant pour « libérer » la Terre Sainte. En Allemagne surtout, déjà... Les Croisés se méfiaient des Juifs car, depuis la première vague d'expansion musulmane (VIII^e s.), ces derniers avaient été bien traités par les nouvelles autorités musulmanes, et certains s'étaient même convertis à l'Islâm. Des Juifs et des Chrétiens occupèrent des fonctions politiques importantes dans les empires musulmans. L'historien anglais (de confession israélite) et orientaliste de réputation mondiale, Bernard Lewis, a écrit à propos des Juifs proche-orientaux (palestiniens, égyptiens, syriens...) : « Pour eux la conquête musulmane ne signifie qu'un changement de maîtres qui, presque partout, se traduit par une amélioration de leur situation. » Quant aux Chrétiens orientaux (souvent persécutés eux aussi par les Catholiques) le même auteur écrit : « Les communautés autochtones avaient connu la discrimination et parfois même les persécutions, parce qu'elles appartenaient à des sectes différentes. Pour beaucoup d'adeptes des Églises orientales, l'avènement de l'islam et le transfert du pouvoir politique des mains des chrétiens à celles des musulmans se traduisirent par une amélioration de leur condition et une plus grande liberté de culte. »¹³⁶ Cette situation découlait d'une bonne application de l'Islâm par les Musulmans, conformément à l'enseignement du Prophète et de ses Compagnons. Les dérogations à ces règles furent rares.

La Communauté musulmane était donc peu nombreuse et en danger de disparition à l'époque du Prophète. Ce n'était plus tout à fait le cas lors des Croisades, car le monde musulman était déjà assez puissant, bien que divisé. Cette division avait d'ailleurs facilité les Croisades. Ces Croisades constituaient une épreuve divine à l'égard des Musulmans. Mais grâce à Dieu, elles échouèrent finalement. Puis vint le temps des Colonisations européennes qui échouèrent aussi. La Providence divine a préservé la Communauté musulmane, malgré ses faiblesses et ses erreurs, et elle a acquis une place définitive dans le monde, et pas seulement par les armes, mais surtout par des moyens pacifiques qu'il ne faut pas sous-estimer. Car l'Islâm est beau en lui-même et sa beauté conduit naturellement et sans contrainte beaucoup de cœurs vers Dieu qui est « Beau et aime la Beauté » selon le Hadîth du Sceau des Messagers.

Finalement tous les traités internationaux reconnaissent désormais la liberté religieuse dans pratiquement tous les pays. Rappelons que le Prophète respectait toujours les clauses des traités de paix, et qu'il a ordonné à ses fidèles d'en faire autant, tant que les autres parties les respectent également. Il faut donc tenir compte de cette réalité. Ne pas reconnaître ce changement et faire comme si nous étions encore à la très périlleuse époque médinoise (ou des Croisades), serait un manque de reconnaissance à l'égard de Dieu Le Tout Puissant.

La distinction première entre *Dar al-Islâm* (Terre de l'Islâm) et *Dar al-Harb* (Terre de la Guerre) s'est enrichie d'autres notions : celle du *Dar al-Hudna* (« Terre de la Trêve ») ou « de l'Accommodement » (*Dar al-'Ahd*) et celle du *Dar as-Sulh* (« Terre du Bon Voisinage »).¹³⁷ Ceci a permis de conclure des Traités et même d'établir des organismes diplomatiques mondiaux qui garantissent notamment la liberté universelle de culte. C'est une amélioration évidente depuis les époques où les Arabes idolâtres, puis les Croisés, voulaient anéantir l'Islâm.

Ainsi, dès l'apostolat du Prophète, puis lors des Khalifats Rachidine et Omeyyade, des traités de ce genre furent passés, notamment entre Mu'âwiyah¹³⁸ et le royaume chrétien d'Arménie. Ensuite, le *Dar as-Suhl* s'étendit avec les Abbassides et avec les Ottomans sur une large partie du monde. De nos jours, cette troisième « Terre », celle du Bon Voisinage ou de la Cohabitation, est la plus répandue. Mais les esprits ignorants et « manichéens » sont rétifs à toute nuance de ce genre : pour eux tout est noir ou blanc, bien ou mal. Il n'y a que deux mondes : eux et le reste (et ce reste, selon eux, doit disparaître...). Or, l'Islâm est une religion bien plus riche et subtile que la caricature qu'ils en font.

Le combat pour l'amélioration sociale

Dans son ouvrage *Bonaparte et l'Islam*, publié pour la première fois en 1914, Christian Cherfils (positiviste comtiste converti à l'Islâm) développe une thèse sur ce qu'il appelle « la guerre sainte des idées », laquelle est, selon lui, le fondement même du *Jihâd*. Nous résumons sa pensée par les citations suivantes :

« Le Koran nous offre une des premières ébauches de la théorie sociologique de la guerre. /.../ Si la guerre sainte est préconisée par le Koran, elle l'est en même temps que l'abolition des idoles (c'est-à-dire l'affranchissement intellectuel et moral), en même temps que la fraternité théorique et l'aumône effective, sur le produit même de la guerre. Celle-ci est donc faite sur des principes d'équité nettement définis. »

Et dans sa note (n° 207) l'auteur détaille quelques objectifs évoqués dans la Sourate Le Butin (VIII) : « Le but poursuivi est que les hommes soient heureux (v. 47).¹³⁹ Le moyen à employer, c'est de combattre la discorde (v. 48). La justification de la guerre sainte réside (le Koran y insiste), dans le châtement des crimes (v.53) et des forfaits (54-56). /.../ Donnez votre consentement à la paix, si vos ennemis la recherchent (63). Le but – une fois de plus affirmé – est l'union des cœurs (64) ; /.../ sinon le schisme et la corruption couvriront la terre (74). »¹⁴⁰ /.../

C. Cherfils écrit ensuite : « Si la fraternité musulmane n'eût pas été posée, ou l'eût été sur d'autres bases, il y a longtemps que l'édifice social du Prophète se serait écroulé. Mahomet a voulu établir, et a établi en effet, une nouvelle fraternité ; il a promulgué un nouveau code d'équité. Ce code intégral a pour défenseur le glaive, mais dans des conditions exactement limitées. /.../ Les adversaires de l'Islam insisteront : quelle différence existe entre la guerre sainte préconisée par Mahomet, et l'appel à la force contre les hérétiques selon Saint Augustin ? Les différences sont multiples ; nous en avons indiqué les principales ; mais il en est une qui domine tout : s'agit-il d'attaquer ou de défendre les privilèges de la raison, donc de l'ordre social et du progrès ? Là est le critère. /.../ Le Koran fait directement appel à la raison : apportez vos livres, dit-il. Il dit plus encore. S'il faut combattre les idolâtres, c'est parce que la superstition leur a enlevé l'usage de la raison. Qui nous marque cette intention précise ? Les docteurs ? Non pas. C'est le Koran. Donc d'un côté, guerre contre la raison, au nom de la foi, de l'autre, guerre contre la déraison. Cette différence radicale n'échappait point à Bonaparte ; mais il l'a notée avec une surprenante précision. Avec les principes du Koran, l'on peut – ce que les Musulmans, depuis leurs défaites successives, ont trop oublié de faire – construire socialement. /.../

L'auteur expose sa conception pacifique de la notion de *Jihâd* : « Les applications sont affaire de temps, mais les principes sont éternels. Désormais la guerre sainte – nous ne saurions trop le redire – tend irrésistiblement à devenir celle des idées. Si cette tendance l'emporte dans le monde, les principes du Koran n'ont rien à craindre : leur propre supériorité rationnelle les assure du triomphe. Mais il est une chose que l'Europe doit à l'Orient : c'est de secouer, chez elle-même, le fanatisme doctrinal le plus révoltant : celui qui fait ce qu'il peut, et veut toujours le pire. L'idée de Mahomet était d'opposer, à l'aide d'une religion toute sociale,¹⁴¹ la civilisation à la barbarie. Au système de la conquête pour la conquête, il opposait l'idée d'une conquête pour l'amélioration humaine, de la culture supérieure et la réalisation progressive de la notion de justice, seule susceptible d'organisation. Là est l'avenir indéfectible de la guerre sainte. Et, sur ce point, il coïncide rigoureusement avec celui de la positivité. /.../

C. Cherfils pense que la revivification de l'Islâm sera également propice à l'Occident : « Si l'Islâm

écoute la sagesse, il renouera avec ses propres traditions ; non seulement il recevra nos savants, il en créera ; et c'est ainsi qu'un avenir rapproché verra sans doute, comme par un choc en retour, se produire l'éventualité curieuse annoncée par Bayle : l'islam enverra à l'Europe ses guerriers pacifiques sous forme de missionnaires de la pensée. L'aventure n'aura pas été médiocrement facilitée par la parole et l'exemple de Bonaparte, général en chef de l'armée française lors de l'inoubliable expédition d'Égypte. /.../ Le retour de l'islamisme¹⁴² à la science équivaldrait à la reprise de ses propres traditions. L'Europe, en apportant ses découvertes au monde musulman, ne faisait que s'acquitter d'une dette. /.../ Pouvons-nous oublier que, seul jusqu'ici, l'islamisme a légalement rendu obligatoire l'assistance aux faibles ? /.../ Le catholicisme fait preuve d'imprudence en attaquant l'Islam ; ce dernier est, à n'en pas douter, doctrinalement supérieur. Il l'est à deux points de vue, et dans sa formule générale, et parce que cette formule n'a pas revêtu dogmatiquement le caractère d'autorité /.../. Ce qui est devenu irréalisable dans le catholicisme est donc possible en Islam. /.../ Il est inexact de prétendre que l'idéal charité dépasse l'idéal justice. C'est le contraire qui est vrai. »¹⁴³

Même si le contexte général (1914) a considérablement changé depuis ces considérations de Christian Cherfils, et que la France n'a plus d'empire colonial à défendre, certaines formulations de cet auteur sont dignes d'être méditées. Son vœu de voir l'Islâm prendre la tête de l'amélioration des sociétés n'a rien de ridicule : le capitalisme actuel est en effet fondé sur des principes normalement interdits en Islâm (comme dans la Bible), comme le prêt à intérêt bien sûr, la thésaurisation, mais aussi et surtout la spéculation sur l'or, l'argent (donc sur les monnaies) et même sur les denrées alimentaires ou l'approvisionnement en eau, toutes choses explicitement prohibées soit par le Coran, soit par le Sceau des Prophètes. Or, dans l'ordre traditionnel, c'est le dernier apparu des Prophètes, en l'occurrence leur Sceau, que l'on doit suivre pour le bien de l'humanité. De même, quand Jésus, après son triomphe contre l'Antéchrist, prendra la tête de la communauté musulmane et réunira tous les croyants sous sa direction, les éventuelles adaptations juridiques qu'il apportera auront force de loi, car, comme le souligne l'Imam Souyoûti, « [Jésus] recevra de notre Prophète [Mohammed] ce dont il aura besoin en matière de prescription de sa loi. »¹⁴⁴

Le *Jihâd* des idées est un des fondements de l'Islâm depuis l'origine. L'effort, la lutte, ne peut se réduire à la violence : elle n'est requise que dans les cas de légitime défense et selon des critères précis et des modalités limitatives. L'amélioration sociale, la justice, font également partie de l'Effort à déployer dans la Voie de Dieu. Mais aucune de ces formes de *Jihâd* « extérieur » n'aboutira si les Musulmans négligent le grand *Jihâd*, qui est celui de l'âme, l'effort sur soi.

Le Prophète a distingué le « petit *Jihâd* » du « grand *Jihâd* ». En rentrant d'une guerre qu'avaient déclenché les idolâtres, il a dit : « *Nous sommes revenus du petit Jihâd pour nous livrer au grand Jihâd.* » (Rapporté par Mûnâwî)¹⁴⁵ Il précisa que ce grand *Jihâd* (al-*Jihâd* al-Akbar) est le *Jihâd* de l'âme (*Jihâd un-nafs*), c'est-à-dire l'effort sur soi, contre l'ego, contre nos propres passions profanes, contre l'attachement à cette présente vie en ce bas-monde et contre les suggestions des diables, qu'ils soient des djinns ou des hommes. C'est ce grand Combat qui fait aboutir au Paradis auprès de Dieu.

Dans son poème intitulé *Ya Jumlatan Qad Salasou* (« Ô gens de la Trinité ») le Cheikh Ahmadou Bamba a écrit : « Si vous m'accusez de faire la *guerre sainte* (*Jihâd*), je vous donne raison, je la fais pour plaire à Allâh. Je la fais avec la science et la crainte révérencielle ; le Seigneur par excellence m'est Témoin. »

Et dans son livre *Massalik al-Jinân* (« Les Itinéraires du Paradis »), le même Cheikh a écrit :

« Le meilleur combat (*Jihâd*), c'est la méditation qui interdit tout ce qui ne vise pas au Paradis.
»¹⁴⁶

Et dans son Ode *Maghâliq an-Nîrâni*, il écrit :

« Frères, désirez ardemment le combat (*Jihâd*) de l'âme !

C'est par lui que vous gagnerez le Paradis.

Celui qui ne mène pas le combat pour son âme

N'obtiendra jamais rien de bon,

C'est là, j'en jure par ma vie, le Suprême Combat ! »¹⁴⁷

CHAPITRE DEUXIÈME

CONFRONTATION ET RENCONTRE

Francs et Sarrasins

Dans son grand ouvrage paru en 1884, *La Civilisation des Arabes*,¹⁴⁸ le sociologue et historien Gustave Le Bon écrit :

« La durée de l'empire des Arabes en Espagne fut d'environ huit siècles, c'est-à-dire à peu près égale à celle de la puissance romaine. /.../ Aussitôt que les Arabes eurent terminé leur conquête, leur œuvre de civilisation commença. En moins d'un siècle, ils avaient défriché les campagnes incultes, peuplé les villes désertes, créé des monuments magnifiques, établi des relations commerciales avec tous les autres peuples. Ils s'étaient ensuite adonnés à la culture des sciences et des lettres, traduisaient les auteurs grecs et latins, et fondaient des universités qui furent pendant longtemps les seuls foyers intellectuels de l'Europe. /.../

« Les Arabes réussirent en quelques siècles à transformer matériellement et intellectuellement l'Espagne, et à la placer à la tête de toutes les nations de l'Europe. Mais la transformation ne fut pas seulement matérielle et intellectuelle, elle fut également morale. Ils apprirent, ou au moins essayèrent d'apprendre aux peuples chrétiens, la plus précieuse des qualités humaines : la tolérance. Leur douceur à l'égard de la population conquise était telle qu'ils avaient permis à ses évêques de tenir des conciles : ceux de Séville en 782 et de Cordoue en 852 peuvent être cités comme exemples. Les nombreuses églises chrétiennes construites sous la domination arabe sont également des preuves du respect avec lequel ils traitaient les cultes placés sous leur loi. » /.../

« Lorsque les Arabes parurent en France au huitième siècle de notre ère, le pays était gouverné par des princes connus sous le nom de rois fainéants. Livré à la plus complète anarchie féodale, il offrait une proie facile aux envahisseurs. Aussi ces derniers s'emparèrent-ils sans peine de la plupart des villes du midi. Après avoir conquis Narbonne dans le Languedoc, et avoir assiégé inutilement en 721 Toulouse, capitale de l'Aquitaine, ils prirent successivement Carcassonne, Nîmes, Lyon, Mâcon, Autun, etc., et se répandirent dans toute la vallée du Rhône, dans le Dauphiné et la Bourgogne. Toute la moitié de la France actuelle, depuis les bords de la Loire jusqu'en Franche-Comté, fut graduellement envahie par eux. /.../

G. Le Bon continue en rappelant que la bataille de Poitiers ne mit pas fin à la présence Sarrasine en Gaule : « Le séjour des Arabes en France, plus de deux siècles après Charles Martel, nous prouve que la victoire de ce dernier n'eut en aucune façon l'importance que lui attribuent tous les historiens. Charles Martel, selon eux, aurait sauvé l'Europe et la chrétienté. Mais cette opinion, bien qu'universellement admise, nous semble entièrement privée de fondement. /.../

« Les mêmes historiens, qui donnent une importance capitale à la victoire de Charles Martel près de Poitiers, supposent naturellement que sans cette victoire, les Arabes eussent continué leurs invasions, envahi l'Europe, et se demandent avec effroi ce qu'il serait advenu des peuples chrétiens sous la bannière du prophète. « C'était le sort du monde qui venait de se décider, écrit à propos de cette bataille, M. Henri Martin dans son *Histoire de France populaire*. Si les Francs eussent été vaincus, la terre eût été à Mahomet... Et alors l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, car l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie des musulmans. Leur génie se résume dans l'idée qu'ils ont de Dieu. Le Dieu des musulmans qui, après avoir créé le monde, se repose dans sa solitude et dans son immobilité, n'incite pas les hommes au progrès. »

« On peut répondre tout d'abord à ce qui précède, qu'alors même que les Arabes eussent

triomphé, les destinées du pays n'eussent été modifiées aucunement. Vainqueurs, ils eussent pillé peut-être quelques villes de plus, comme nous le disions plus haut, puis se seraient retirés suivant leur habitude pour mettre leur butin à l'abri, et auraient recommencé les années suivantes leurs déprédations jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un ennemi assez fort pour les repousser comme Charles Martel réussit à le faire.

« Supposons cependant que les chrétiens n'eussent jamais réussi à repousser les Arabes. /.../ Pour savoir ce qu'eût été dans ces hypothèses impossibles le sort du nord de l'Europe, il suffit de rechercher ce que fut celui de l'Espagne. Or, comme sous l'influence des Arabes, l'Espagne jouissait d'une civilisation brillante, alors que le reste de l'Europe était plongé dans la plus grossière barbarie, il est évident qu'au point de vue de la civilisation de l'époque, les populations chrétiennes n'auraient eu qu'à gagner à se ranger sous la bannière du prophète. Adoucis dans leurs mœurs, les peuples de l'Occident eussent sans doute évité ainsi les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, l'inquisition, en un mot, toutes ces calamités qui ont ensanglanté l'Europe pendant tant de siècles, et que les musulmans n'ont jamais connues.¹⁴⁹

Et l'auteur de conclure : « Pour soutenir, comme le fait le savant historien cité plus haut, que, sous les Arabes, l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, parce que « l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie musulman », il faut pousser à des limites bien extrêmes l'oubli de l'histoire de la civilisation des Arabes. Quand on considère la prospérité brillante que firent régner les disciples du prophète dans des pays plongés avant eux dans la barbarie, on peut certainement renverser entièrement la proposition qui précède, et dire que l'activité qui entraîne les hommes vers le progrès n'a jamais été poussée chez aucune race aussi loin que chez les Arabes. »¹⁵⁰

Dans le Livre V du même ouvrage, Gustave Le Bon écrit également :

« L'importance du rôle exercé par les Arabes en Occident ne peut se comprendre qu'en ayant présent à l'esprit l'état de l'Europe à l'époque où ils y introduisirent la civilisation. Si l'on se reporte aux neuvième et dixième siècles de notre ère, alors que la civilisation musulmane de l'Espagne brillait du plus vif éclat, on voit que les seuls centres intellectuels du reste de l'Occident étaient de massifs donjons habités par des seigneurs demi-sauvages. /.../

« La barbarie de l'Europe fut pendant longtemps trop grande pour qu'elle s'aperçût de sa barbarie. Ce n'est guère qu'au onzième et surtout au douzième siècle que quelques aspirations scientifiques se produisirent. Lorsque quelques esprits un peu éclairés sentirent le besoin de secouer le linceul de lourde ignorance qui pesait sur eux, c'est aux Arabes, les seuls maîtres existant alors, qu'ils s'adressèrent. Ce ne fut pas par les croisades, comme on le répète généralement mais par l'Espagne, la Sicile et l'Italie, que la science pénétra en Europe. Dès 1130, un collège de traducteurs, établi à Tolède et patronné par l'archevêque Raymond, commença la traduction en latin des plus célèbres auteurs arabes. Le succès de ces traductions fut considérable ; un monde nouveau était révélé à l'Occident, et dans tout le courant des douzième, treizième et quatorzième siècles, elles ne se ralentirent pas. Non seulement les auteurs arabes comme Rhazès, Albucasis, Avicenne, Averroès, etc., furent traduits en latin, mais encore les auteurs grecs, tels que Galien, Hippocrate, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Ptolémée, que les musulmans avaient traduits dans leur propre langue. Dans son histoire de la médecine arabe, le docteur Leclerc porte à plus de trois cents le nombre des ouvrages arabes traduits en latin. Le Moyen Âge ne connut l'antiquité grecque qu'après qu'elle eut passé d'abord par la langue des disciples de Mahomet. C'est grâce à ses traductions que d'anciens auteurs, dont les ouvrages originaux sont perdus, ont été conservés jusqu'à nous. Tels sont entre autres les sections coniques d'Apollonius, les commentaires de Galien sur les épidémies,

le traité des pierres d'Aristote, etc. C'est aux Arabes seuls, et non aux moines du Moyen Âge, qui ignoraient jusqu'à l'existence du grec, qu'est due la connaissance de l'antiquité et le monde leur doit une reconnaissance éternelle pour avoir sauvé ce précieux dépôt. « Effacez les Arabes de l'histoire, écrit M. Libri, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe. »

L'historien Henry Laurens¹⁵¹ écrit pour sa part : « Leur premier trait essentiel est le rôle des Arabes dans l'histoire. Ils ont repris les sciences de l'Antiquité, les ont perfectionnées et les ont transmises à l'Europe à partir du XII^e siècle. En cela, les Arabes ont une place essentielle dans l'histoire de l'humanité, dans la chaîne qui va de l'ancienne Égypte où est née la civilisation, à la Grèce et Rome, où le savoir rationnel est apparu, et à la Renaissance européenne qui les a fait réapparaître. »¹⁵²

Le professeur Bernard Nadoulek, spécialiste en histoire comparée des civilisations, confirme ce fait indéniable : « C'est pour une grande partie l'influence culturelle de l'Islam qui a provoqué la Renaissance européenne. »¹⁵³

C'est le triomphe - au IV^e s. - du christianisme dans l'Empire romain, autant que les destructions dues aux invasions barbares germaniques, qui avait mis en péril l'héritage scientifique de la Grèce ancienne. En effet, les autodafés se multiplièrent rapidement sous la pression de l'Église, notamment en Orient, avec l'appui des empereurs byzantins. Des philosophes et hommes de science furent persécutés et même assassinés, comme la mathématicienne Hypatia,¹⁵⁴ lynchée à Alexandrie en 415 car, outre les mathématiques, elle osait enseigner la philosophie grecque, la géométrie et l'astronomie, toutes disciplines considérées par les obscurantistes d'alors comme des sorcelleries sataniques. Les empereurs fermaient les yeux, quand ils n'appelaient pas ouvertement eux-mêmes à la destruction de ces sciences héritées de la Grèce antique. Ainsi, Justinien (empereur de 528 à 565) décréta officiellement : « Nous interdisons qu'aucun enseignement soit professé par ceux qui sont malades de la folie sacrilège des Hellènes. »¹⁵⁵ Le christianisme trinitaire triomphant effaça donc volontairement en grande partie le résultat de plusieurs siècles de travail philosophique et scientifique sur les terres qu'il domina. La science et la philosophie grecques furent mise à mal dans l'empire romain d'Orient tandis qu'elles disparurent complètement des régions occidentales (y compris l'Italie) ravagées par les grandes invasions. C'est donc la conquête arabo-musulmane qui a permis le retour de cet héritage (enrichi par les Arabes) en Europe. Sans l'Islâm, cet héritage eut été longuement retardé et des parties de celui-ci irrémédiablement perdues.

Une partie de cet héritage avait été conservé chez les Perses hellénisés jusqu'à l'avènement de l'Islâm. De même, en Syrie-Palestine, de petites communautés orientales monophysites persécutées par l'Église officielle de Byzance, comme les nestoriens et les jacobites, avaient conservé une partie de cet héritage grec en langue syriaque. Ces petites églises orientales, menacées de disparition, furent sauvées par la conquête musulmane sous le khalifat rachidine de 'Omar, et avec elles leur héritage philosophique et scientifique grec.¹⁵⁶

Voltaire a écrit : « Dans nos siècles de barbarie et d'ignorance qui suivirent la décadence de l'empire romain, nous reçûmes presque tout des Arabes : astronomie, chimie, médecine... et dès le second siècle de Mahomet, il fallut que les Chrétiens d'Occident s'instruisissent chez les Musulmans. »¹⁵⁷

Par contre, l'islamophobe Jean-Claude Barreau, dans son petit livre intitulé *Toute l'Histoire du monde* (!) ignore entièrement ce fait et attribue le sauvetage de l'héritage grec aux seuls byzantins, ce qui constitue une contre-vérité flagrante. Cet écrivain n'a d'ailleurs qu'une «

connaissance » très médiocre de l'Islâm, et il s'est permis d'écrire un pamphlet (*De l'Islam en général et du monde moderne en particulier*) où il révèle ses surprenantes lacunes concernant cette religion. Et c'est pourtant lui que l'ex-ministre Charles Pasqua avait choisi comme conseiller aux affaires musulmanes ! Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois...

À propos de la transmission de l'héritage grec aux Européens par les Arabes, Gustave Le Bon écrit également :

« Ce fut donc uniquement à la présence des Arabes en Espagne, au dixième siècle, qu'un petit coin de l'Occident dut de conserver le culte des lettres et des sciences abandonné partout, même à Constantinople. Il n'y avait plus alors, en dehors de l'Orient musulman, que sur le sol arabe de l'Espagne que l'étude fut possible, et c'est là en effet que venaient étudier les rares chercheurs qui s'intéressaient aux choses scientifiques. C'est là, suivant une tradition contestée, mais dont l'inexactitude n'a pas été démontrée, que vint s'instruire Gerbert, qui fut pape en 999, sous le nom de Sylvestre II. Lorsqu'il voulut ensuite répandre sa science en Europe, elle parut si prodigieuse qu'on l'accusa d'avoir vendu son âme au diable. Jusqu'au quinzième siècle, on ne citerait guère d'auteur qui ait fait autre chose que copier les Arabes, Roger Bacon, Léonard de Pise, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, saint Thomas, Albert le Grand, Alphonse X de Castille, etc., furent leurs disciples ou leurs copistes. « Albert le Grand doit tout à Avicenne, nous dit M. Renan, saint Thomas comme philosophe doit tout à Averroès. »

« Ce sont les traductions des livres arabes, surtout ceux relatifs aux sciences, qui servirent de base à peu près exclusive à l'enseignement des universités de l'Europe pendant cinq à six cent ans. Dans certaines branches des sciences, la médecine par exemple, on peut dire que leur influence s'est prolongée jusqu'à nos jours, car à la fin du siècle dernier, on commentait encore, à Montpellier, les œuvres d'Avicenne. L'influence des Arabes sur les universités de l'Europe fut tellement immense qu'elle se manifesta dans des branches de connaissances telles que la philosophie, où ils n'avaient pas réalisé cependant de progrès importants. Averroès fut depuis le commencement du treizième siècle l'autorité suprême de la philosophie dans nos universités. Quand Louis XI entreprit, en 1473, de régler l'enseignement, il ordonna l'étude de la doctrine du philosophe arabe et celle d'Aristote. L'autorité des Arabes dans les universités de l'Italie, celle de Padoue notamment, n'était pas moindre qu'en France. Ils y jouaient un rôle identique à celui que devaient remplir après la Renaissance les Grecs et les Latins. /.../ »

« Nous nous bornerons à rappeler la conclusion à laquelle nous avons été conduit, et qui s'était imposée également à un savant fort religieux, M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son livre sur le Coran. « Au commerce des Arabes et à leur imitation, dit-il, les rudes seigneurs de notre Moyen Âge amollirent leurs grossières habitudes, et les chevaliers, sans rien perdre de leur bravoure, connurent des sentiments plus délicats, plus nobles et plus humains. Il est douteux que le christianisme seul, tout bienfaisant qu'il était, les leur eût inspirés. »

Et G. Le Bon de poser cette pertinente question : « Après un tel exposé, le lecteur se demandera peut-être pourquoi l'influence des Arabes est si méconnue aujourd'hui par des savants que l'indépendance de leur esprit semble placer au-dessus de tout préjugé religieux. Cette question, je me la suis posée également, et je crois qu'il n'y a qu'une réponse à faire : c'est qu'en réalité, l'indépendance de nos opinions est beaucoup plus apparente que réelle, et que nous ne sommes nullement libres de penser, comme nous le voulons, sur certains sujets. Il y a toujours deux hommes en nous, l'homme moderne, tel que l'ont fait les études personnelles, l'action du milieu moral et intellectuel, et l'homme ancien, lentement pétri par l'influence de ses ancêtres, et dont l'âme inconsciente n'est que la synthèse d'un long passé.

Cette âme inconsciente, c'est elle, et elle seule, qui parle chez la plupart des hommes et, sous des noms divers, maintient en eux les mêmes croyances. Elle leur dicte leurs opinions, et les opinions dictées par elle semblent trop libres en apparence pour ne pas être respectées. Or, les disciples de Mahomet ont été pendant des siècles les plus redoutables ennemis qu'ait connus l'Europe. Quand ils ne nous ont pas fait trembler par leurs armes comme au temps de Charles-Martel, à l'époque des croisades, ou lorsqu'après la prise de Constantinople, ils menaçaient l'Europe, les musulmans nous ont humiliés par l'écrasante supériorité de leur civilisation, et ce n'est que d'hier seulement que nous sommes soustraits à leur influence./.../ »

« Si nous joignons à nos préjugés héréditaires contre les mahométans cet autre préjugé héréditaire également, et accru à chaque génération par notre détestable éducation classique, que toutes les sciences et la littérature du passé viennent uniquement des Grecs et des Latins, nous comprendrons aisément que l'influence immense des Arabes dans l'histoire de la civilisation de l'Europe soit si généralement méconnue. Il semblera toujours humiliant à certains esprits de songer que c'est à des infidèles que l'Europe chrétienne doit d'être sortie de la barbarie, et une chose si humiliante en apparence ne sera que bien difficilement admise. »

« La civilisation musulmane eut dans le monde une influence immense /.../. Par leur influence morale, ils ont policé les peuples barbares qui avaient détruit l'empire romain ; par leur influence intellectuelle, ils ont ouvert à l'Europe le monde des connaissances scientifiques, littéraires et philosophiques qu'elle ignorait, et ont été nos civilisateurs et nos maîtres pendant six cents ans. »

Et Gustave le Bon ajoute une note de bas de page, où il relate son désaccord avec Ernest Renan (dont on a vu plus haut la place que ce dernier assignait aux « fils d'Ismaël » dans son fameux discours inaugural au Collège de France).

Voici cette note de Gustave Le Bon : « Lorsque les préjugés de l'hérédité et de l'éducation se rencontrent chez un savant trop instruit pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur le fond des choses, l'antagonisme intérieur entre l'homme ancien créé par le passé, et l'homme moderne formé par l'observation personnelle, produit dans l'expression des opinions les contradictions les plus curieuses. Le lecteur trouvera un exemple remarquable de ces contradictions, dans l'intéressante conférence faite à la Sorbonne, sur l'islamisme,¹⁵⁸ par un écrivain aussi charmant que savant, M. Renan. L'auteur veut prouver la nullité des Arabes, mais chacune de ses assertions se trouve généralement combattue par lui-même à la page suivante. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir établi que, pendant 600 ans, les progrès des sciences ne sont dus qu'aux Arabes, et montré que l'intolérance n'apparut dans l'islamisme que lorsqu'ils furent remplacés par *des races inférieures*,¹⁵⁹ telles que les Berbères et les Turcs, il assure que l'islamisme a toujours persécuté la science et la philosophie et écrasé l'esprit des pays qu'il a conquis. Mais un observateur aussi pénétrant que M. Renan ne peut rester longtemps sur une proposition aussi contraire aux enseignements les plus évidents de l'histoire : les préjugés s'effacent un instant, le savant reparaît et est obligé de reconnaître l'influence exercée par les Arabes sur le Moyen Âge, et l'état prospère des sciences en Espagne pendant leur puissance. Malheureusement les préjugés inconscients l'emportent bientôt, et l'auteur assure que les savants arabes n'étaient pas du tout des Arabes, mais bien des gens de Samarkand, Cordoue, Séville, etc. Ces pays appartenant alors aux Arabes, et le sang, aussi bien que l'enseignement arabes, y ayant pénétré depuis longtemps, il me semble évident qu'on ne peut pas plus contester l'origine des travaux qui sont sortis de leurs écoles, qu'on ne pourrait contester celle des travaux des savants français, sous le prétexte qu'ils proviennent d'individus appartenant aux races diverses : Normands, Celtes, Aquitains, etc., dont la réunion a fini par former la France. L'éminent écrivain semble un peu chagrin quelquefois de la façon dont il malmène les

Arabes. La lutte entre l'homme ancien et l'homme moderne aboutit à cette conclusion tout à fait imprévue, qu'il regrette de n'être pas un disciple du prophète. « Je ne suis jamais entré dans une mosquée, dit M. Renan, sans une vive émotion ; le dirai-je, sans un certain regret de n'être pas musulman. »¹⁶⁰

La Septimanie musulmane

Nous avons déjà récemment produit une étude sur *L'histoire méconnue de l'Islam en Gaule*,¹⁶¹ sur une période allant de 719 à 972 ap. J.-C., c'est-à-dire avant même la formation du royaume de France proprement dit. Nous ne nous étendrons donc pas outre mesure sur ce présent chapitre que nous résumerons à l'essentiel.

C'est précisément durant cette période que l'influence de la civilisation arabo-musulmane commença à s'exercer sur l'Europe, via la péninsule ibérique, la France et l'Italie.

La domination de l'Islâm en Gaule méridionale se divise en deux périodes distinctes : la première est la période « narbonnaise » (en Septimanie)¹⁶² qui s'ouvre vers 719 et s'achève vers 760. La seconde période, « provençale » (Le Fraxinet) commencera vers 890 et s'achèvera en 972. Entre ces deux périodes, des batailles ont lieu en Languedoc entre Sarrasins et Francs, mais rien n'indique alors la présence d'un pouvoir politique musulman stable. L'historiographie des rois francs et de leurs successeurs escamotera bien sûr le plus possible l'Histoire de ces périodes. Malgré tout, les sources, aussi bien latines qu'arabes et les découvertes archéologiques, attestent bien de cette présence musulmane en Gaule méridionale en deux périodes distinctes, entre le début du VIII^e et la fin du X^e siècle.

La première période, s'ouvre en 714 (soit trois ans après la prise de l'Espagne par les arabo-berbères), avec les premiers raids Sarrasins au nord des Pyrénées. En 719-720, Narbonne est investie et devient la place forte, la « capitale » musulmane en Septimanie, et ceci pendant quarante ans d'affilée.

L'historien François Clément¹⁶³ écrit : « Les premières incursions musulmanes au-delà des Pyrénées datent en fait des années 714-715. /.../ En 720, Narbonne est prise de vive force par le troisième gouverneur d'Espagne, al-Samh. L'année suivante, celui-ci pousse vers Toulouse, mais avec moins de réussite : il est tué au début du siècle (9 juin 721). »¹⁶⁴

L'expansion musulmane va repartir en 725 vers l'Est. En une année, le gouverneur 'Anbasa (qui a succédé à al-Samh) obtient la reddition de Carcassonne et de toute la région jusqu'à Nîmes. Il pille Autun qui a refusé de se soumettre, et il établit des places fortes à Lyon et à Avignon. En Aquitaine, l'offensive reprend en 732, à partir de l'Espagne, menée par le nouveau gouverneur de Cordoue, al-Ghâfiqî.

L'expédition militaire andalouse continue sa progression vers le nord avec Tours pour objectif, mais Charles Martel la bloque entre Poitiers et Châtellerauld. Le gouverneur al-Ghâfiqî est tué au combat, et son armée prend le chemin du retour vers l'Espagne. Mais Narbonne tient toujours, de même que toute la région du Languedoc jusqu'à la lisière de la Provence (peut-être y compris des campements et garnisons dans le couloir rhodanien).

Selon André Clot, les combattants Musulmans engagés dans cette bataille venaient directement d'Espagne (et non de Narbonne). C'était un corps d'armée commandé par le général Ghafiki, qui passa par Roncevaux puis se dirigea vers Arles, puis vers Bordeaux qui fut prise. Le Duc Eudes d'Aquitaine (vassal du chef des Francs Charles Martel) y appela – en vain d'ailleurs – son suzerain à l'aide. Quant à la bataille dite de Poitiers, elle dura une semaine (entre le 25 et le 31

octobre 732) en un lieu appelé aujourd'hui Moussais-la-Bataille. A. Clot explique cette défaite des Musulmans par l'éloignement de leur base et par le fait qu'Eudes – qui n'était pas encore allié aux Musulmans - aurait attaqué le campement où étaient rassemblées les familles musulmanes, ce qui démoralisa les combattants musulmans et provoqua leur retraite vers l'Espagne.¹⁶⁵ Mais à la même période, Narbonne et sa région étaient encore sous commandement musulman. Narbonne ne fut prise par les Francs qu'en 759, sous Pépin le Bref (puis reprise ensuite par les musulmans pour de courtes durées). D'ailleurs A. Clot indique que Charles Martel tenta bien de prendre Narbonne en 737 mais qu'il ne put y parvenir et qu'elle « restera aux mains des musulmans jusqu'à l'époque des Omeyyades d'Espagne. »¹⁶⁶

Gustave Le Bon relate ainsi la bataille de Poitiers en 732 : « L'armée de Charles Martel se composait de Bourguignons, d'Allemands, de Gaulois, et celle d'Abdérème¹⁶⁷ d'Arabes et de Berbères. Le combat resta indécis une partie de la journée, mais le soir, un corps de soldats francs s'étant détaché du gros de l'armée pour se porter vers le camp des musulmans, ces derniers quittèrent le champ de bataille en désordre pour aller défendre leur butin, et cette manœuvre maladroite entraîna leur perte. Ils durent battre en retraite et retourner dans les provinces du sud. Charles Martel les suivit de loin. Arrivé devant Narbonne, il l'assiégea inutilement, et s'étant mis alors, suivant l'habitude de l'époque, à piller tous les pays environnants, les seigneurs chrétiens s'allièrent aux Arabes pour se débarrasser de lui, et l'obligèrent à battre en retraite. Bientôt remis de l'échec que leur avait infligé Charles Martel, les musulmans continuèrent à occuper leurs anciennes positions, et se maintiennent encore en France pendant deux siècles. »¹⁶⁸

Par contre, quelques années plus tôt (et c'est sans doute là l'origine de la confusion), la bataille de Toulouse de 721 avait été une réelle défaite pour les Sarrasins. Les Francs n'y avaient pas directement participé, malgré l'appel de leurs vassaux Aquitains. Cette bataille fut remportée par le duc Eudes d'Aquitaine (un wisigoth alors vassal des Francs) avec le soutien des Vascons (ancêtres des Basques). Les chroniqueurs musulmans anciens ne mentionnent pas du tout Poitiers, alors qu'ils déplorent amèrement la défaite de Toulouse en 721. Il s'agit probablement d'une manipulation de l'histoire par les Carolingiens (héritiers des Francs mérovingiens) qui voulaient accroître leur prestige par cette « glorieuse victoire » de Poitiers, en faisant passer au second plan l'importante victoire du wisigoth Eudes à Toulouse.¹⁶⁹

Après avoir vaincu les Sarrasins à Toulouse en 721 (sans l'aide des Francs), les Aquitains se sentirent trahis par leurs suzerains. Un renversement d'alliance se dessina bientôt. Le duc Eudes d'Aquitaine et le général musulman Munuza conclurent en 730 un traité de paix. Munuza épousa une des filles d'Eudes pour sceller cette alliance. Ces accords sont révélateurs de la méfiance qu'éprouvaient, vis-à-vis des Francs, aussi bien les populations de Septimanie ou de Provence que les Aquitains. Mais cette alliance resta fragile, et les Musulmans cherchèrent d'autres appuis, notamment auprès des Provençaux, lesquels supportaient mal eux aussi l'hégémonie franque. Ainsi, la *Chronique de Moissac* mentionne un autre accord passé en 734 entre le gouverneur musulman de Narbonne et le patrice Moronte, dernier représentant de l'autorité wisigothe en Septimanie orientale et en Provence, contre les Francs de Charles Martel.

Ce Wâli (préfet) de Narbonne s'appelait al-Fihri. Il consolida l'autorité musulmane sur la région et reçut Arles en 737 en gage d'alliance de la part du Duc Moronte (ou Mauronte),¹⁷⁰ seigneur de Marseille. Les Sarrasins et leurs alliés provençaux lancent alors des raids à partir du couloir rhodanien. Mais les Lombards et les Francs, à partir de 737, font reculer les Sarrasins et les Provençaux et reprennent Avignon, puis Nîmes, Agde, Béziers et Maguelone. Mais Arles et surtout Narbonne et sa région résistent. Charles Martel se retire vers le nord. Alors intervient

'Uqba, le quatorzième gouverneur d'Espagne. C'est un homme sage, bon diplomate, qui consolide la Septimanie musulmane. F. Clément écrit à son propos : « Partisan de la persuasion plutôt que de la force, il obtient, a-t-on dit, des milliers de conversions. Suivent plusieurs années de tranquillité, au point qu'en 742 le gouverneur de Narbonne, 'Abd al-Rahmân Ibn 'Alqama, n'hésite pas à dégarnir militairement la province en engageant ses troupes dans les luttes pour le pouvoir à Cordoue. »¹⁷¹

Ces querelles intestines entre les musulmans d'Espagne vont finalement entraîner la perte de Narbonne. Entre 740 et 758, des Berbères kharidjites¹⁷² se révoltent contre les autorités arabes. La guerre civile et la famine déstabilisent l'Espagne musulmane qui n'est alors plus en mesure d'appuyer sa province gauloise. La Septimanie doit faire face, seule, à l'expansion des Francs. Pépin le Bref assiège Narbonne en 752 mais doit reculer. Les armées franques ravagent alors la Septimanie, et la résistance s'affaiblit. En 759, Narbonne est de nouveau assiégée et, malgré des renforts andalous envoyés par l'émir omeyyade al-Dâkhil, la ville tombe. Pépin a réussi à soudoyer une partie des wisigoths de Narbonne qui ont ouvert les portes. La population musulmane (y compris les Gallo-romains et les wisigoths convertis) est ensuite massacrée. Beaucoup cependant s'enfuient vers les maquis et les causses et y feront souche. Quelques-uns se résigneront à l'apostasie pour survivre, tandis que d'autres résisteront dans l'attente des secours venus d'Espagne. La chute de Narbonne devant Pépin le Bref ouvrait une période de chaos en Septimanie. Des batailles eurent encore lieu dans la région, notamment en 793 (près de Narbonne et de Carcassonne). Cette année-là, l'Émir de Cordoue, Al-Hakam I^{er} lance une contre-offensive pour reprendre la Catalogne et la Septimanie. Il parvient à Narbonne mais ne réussit pas à reprendre la ville. Certaines villes comme Arles semblent avoir résisté longtemps, en raison de l'alliance entre Sarrasins et Provençaux (d'origine gallo-romano-wisigothique). Narbonne sera même pillée en 841 par les Sarrasins, mais ils ne pourront plus jamais la reprendre.

Pendant toute une génération, Narbonne avait été gouvernée par un Wâlî (préfet) musulman nommé par Cordoue, siège du gouvernement arabe espagnol. F. Clément indique que ce poste de Wâlî de Narbonne « était important puisque plusieurs gouverneurs de Cordoue y ont débuté leur carrière ». Le même auteur délimite ainsi l'étendue de la province musulmane en Septimanie : « L'étendue de la province arabe correspondait à peu près à celle des anciens diocèses d'Elne, Narbonne, Carcassonne, Béziers, Maguelone, Nîmes et peut-être Lodève ; c'est-à-dire aux actuels départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard ».¹⁷³ Il ajoute : « L'historien lombard Paul Diacre (VIII^e siècle) indique que les Sarrasins « ont pénétré dans la province aquitaine de Gaule accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, comme pour l'habiter ». Et Ibn Hazm, grand écrivain andalou du XI^e siècle, note dans son répertoire des lignages arabes que le clan des Bajîla s'était fixé « du côté de Narbonne ». Ces colonies étaient sans doute peu nombreuses, et surtout composées de Berbères et d'Ibères islamisés. La majorité des musulmans de Gaule étaient probablement des combattants. Mais beaucoup d'expéditions étaient suivies par les familles des combattants, ainsi que par des agriculteurs et des artisans. Des méridionaux (gallo-romains, vascons, wisigoths) se convertissaient à la nouvelle foi. Les Juifs, comme en Espagne, avaient également tout intérêt à soutenir le pouvoir islamique qui les protégeait de l'intolérance des autorités chrétiennes.

En ce qui concerne la légendaire « statue » de Narbonne, le géographe Zuhri (XI^e s.) écrit : « Sur la côte, à l'est de Barshalûna [Barcelone], il y a la ville d'Arbuna (Narbonne). C'est le point extrême conquis par les musulmans sur le pays des Francs. On y trouvait la statue sur laquelle était écrit : Demi-tour, enfants d'Ismaël, ici est votre terme ! Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai ceci : Si vous ne faites pas demi-tour, vous vous battrez les uns les autres jusqu'au

jour de la résurrection. »¹⁷⁴

Il fallut donc attendre 759 pour que Pépin le bref investisse Narbonne. Et ce n'est qu'en 781, que Charlemagne put définitivement annexer la Septimanie au Royaume d'Aquitaine qu'il avait créé pour un de ses fils, Louis.

Sans leurs querelles internes, les Musulmans auraient peut-être conservé leurs possessions en Espagne et en Gaule. Divisés et affaiblis en Espagne, les Musulmans ne purent maintenir leurs possessions au-delà des Pyrénées. La chute de la Septimanie musulmane (759) et du Fraxinet (972) amorça de fait le vaste mouvement dit de « Reconquista »¹⁷⁵ des Catholiques trinitaires en Espagne, puis le mouvement des Croisades.

L'historien René Grousset écrit au sujet de cette Reconquista : « Les barons français furent appelés à y prendre part. » Il indique que ce fut « la première croisade française » (selon le mot d'Augustin Fliche), en 1063-1065, à l'appel du pape Alexandre II. » Et cet auteur de conclure : « la reconquista espagnole avait préparé les esprits à l'idée de croisade. »¹⁷⁶

Durant sept siècles, l'Espagne fut peu à peu reconquise par les Catholiques. Les Musulmans (et les Juifs) persécutés devront se convertir ou s'exiler, jusqu'à l'éradication totale de l'Islâm dans la péninsule ibérique. En 1492, la chute de Grenade marquait la fin de la Reconquista. À noter que les derniers Morisques d'Espagne (descendants des musulmans convertis de force au christianisme trinitaire) seront expulsés d'Espagne vers le Maghreb en 1609. D'ailleurs, c'est en Espagne que l'Inquisition sévira le plus longtemps, jusqu'au XIX^e s. (abolie par Napoléon I^{er}). Quant aux Moranes (descendants des juifs convertis de force par les autorités chrétiennes en Espagne), ils seront eux aussi expulsés après avoir été longtemps persécutés.

Cette sinistre organisation catholique dite du « Tribunal de l'Inquisition » fut instituée par le concile de Vérone en 1184 pour détruire les chrétiens « hérétiques » de Lombardie, puis utilisée contre les Cathares (chrétiens johannites accusés fallacieusement de manichéisme) en 1198. Les conciles de Latran (1215) et de Toulouse (1229) en font une machine judiciaire permanente dotée de pouvoirs quasi-absolus en matière d'investigation et de répression. À partir de 1231, l'Inquisition va devenir l'instrument de l'Ordre catholique Dominicain (fondé en 1216 par l'Espagnol Dominique de Guzmân mort en 1221). C'est ainsi que fut systématisée la torture, les parodies de procès, la spoliation des biens des condamnés, la mort par le feu. Les crimes et les abus de cette « institution » la rendirent de plus en plus odieuse aux peuples et même aux membres des autorités politiques et religieuses d'Europe. Elle commença ainsi à perdre de son influence au XVI^e s. mais elle resta vigoureuse en Espagne. Elle ne cessera d'exister officiellement qu'au XIX^e s. où elle deviendra l'actuelle « Congrégation pour la Doctrine de la Foi », émettant des avis, mais étant heureusement dépouillée de tout bras répressif. Le pape Benoît XVI (Ratzinger) en fut le responsable avant son élection au Vatican.

Durant la Reconquista, les Musulmans et les Juifs d'Espagne qui refusèrent d'apostasier trouvèrent refuge au Maghreb ou au Machrek. Après 1492 (chute de Grenade), beaucoup de Juifs se réfugièrent dans l'Empire Ottoman, notamment en Turquie. Bernard Lewis écrit à propos du Sultan Bayazid II : « C'est ce même Bayazid II qui, à partir de 1492, autorisa et même encouragea les juifs d'Espagne et du Portugal chassés de leur pays à venir s'installer dans l'Empire ottoman, afin d'y recommencer une nouvelle existence. /.../ C'est précisément sous le règne de l'austère et intransigent mais pieux et juste Bayazid II que se produisit la plus importante immigration juive en terre ottomane. »¹⁷⁷

La période « narbonnaise » de l'Islâm en Gaule prit donc fin dans la seconde moitié du VIII^e s.

Charlemagne n'annexera la Septimanie qu'en 781.¹⁷⁸ Mais des expéditions musulmanes sont signalées jusqu'au milieu du IX^e s. Par la suite, une nouvelle période de domination musulmane s'ouvrit en Provence à la fin du IX^e s. Cette période provençale allait durer plus longtemps que la précédente période narbonnaise.

Le Fraxinet

Selon le chroniqueur lombard Liutprand (XI^e s.), cette seconde vague Sarrasine était venue par la mer depuis l'Espagne à la fin du IX^e siècle. En effet, la perte de la Septimanie et de la Catalogne par les Musulmans coupait la voie terrestre entre l'Espagne et la Provence. Mais rien ne prouve qu'entre les deux périodes considérées (période narbonnaise et période provençale) tous les Musulmans (notamment les Gallo-romains convertis) de Septimanie aient été totalement anéantis. La situation était certes alors très confuse, mais les Francs, après leurs incursions et leurs pillages en Gaule méridionale, avaient pour habitude de revenir vers leurs bases plus au nord. Durant cette période intermédiaire, la gaule méridionale souffrit de l'anarchie : les villes investies par les Francs étaient incendiées et détruites, mais dans les montagnes et les forêts, la « purification ethnique » prit certainement beaucoup plus de temps. On possède peu d'éléments historiques concernant ce siècle troublé en Septimanie (de la fin du VIII^e à la fin du IX^e s.), excepté quelques incursions andalouses en Narbonnaise (notamment en 793 et en 841). Ces incursions s'appuyaient peut-être sur des « poches de résistance » et suscitaient sans doute des ralliements en Septimanie, car beaucoup de gallo-romains et wisigoths étaient devenus musulmans dans cette région, sans compter les sympathisants (notamment juifs et ariens) qui souffraient de la tyrannie des Francs trinitaires.

La seconde période de gouvernance musulmane, autour du Fraxinet en Provence cette fois, commence donc effectivement à la fin du IX^e s. C'est à partir de cette région que les Sarrasins reprirent leurs conquêtes et expéditions dans le Midi et les Alpes. Ces Sarrasins de Provence avaient des alliés locaux temporaires, notamment le prince Hugues d'Italie, un ancien adversaire (qui rompra ensuite son alliance parce que les Sarrasins avaient octroyé l'asile politique à un de ses concurrents au trône de Lombardie).

Concernant cette période provençale, l'historien Philippe Sénac¹⁷⁹ écrit, dans l'ouvrage collectif *Histoire de l'Islam et des musulmans en France* :

« Des musulmans venant d'Andalousie se sont établis, à la fin du IX^e siècle jusqu'en 972 environ, sur un territoire qui correspond actuellement aux hauteurs de Saint-Tropez, le Fraxinet. À la différence d'autres peuplements plus sporadiques, celui-ci dura près d'un siècle et ses motifs ne sont, semble-t-il, pas limités à de pures manœuvres de brigands venus razzier les environs. On peut au contraire dégager des raisons stratégiques à cet établissement musulman en Provence. Si pendant longtemps la pauvreté des données archéologiques a pu conduire les historiens à minimiser l'importance de cette présence musulmane, il convient d'en réévaluer la portée, en étudiant à la fois les sources latines et arabes, et en tenant compte, surtout, de la découverte d'épaves sarrasines au large des côtes provençales. »¹⁸⁰

Philippe Sénac cite les sources latines et arabes, et fait également état des données archéologiques. Parmi les sources latines qu'il cite : l'*Antadoposis* de l'évêque Liutprand de Crémone ; les *Annales* du moine rémois Flodoard ; les *Histoires* du moine bourguignon Raoul Glaber (XI^e s.) ; des récits hagiographiques comme la *Vie de Jean, abbé de Gorze* ; la *Vie de saint Maïeul* ; des documents comme les *Chartes de donation* du XI^e s., émanant notamment des monastères de Saint-Victor de Marseille et de Saint-Honorat de Lérins. P. Sénac souligne que « les auteurs latins signalent tous que les occupants du Fraxinet venaient d'Espagne. /.../

Liutprand précise même qu'ils étaient les tributaires du calife omeyyade. »¹⁸¹ Parmi les sources arabes, il y a un livre de al-Istakhri (X^e s.) : *Kitâb al-Masâlik wa al-Mamâlik* (*Livre des routes et des royaumes*), illustré de cartes géographiques, dans lequel l'auteur décrit une région qu'il appelle le *Jabal al-Qilâl* (la « Montagne des cimes ») ; il s'agit des Alpes de Provence en général (y compris le massif des Maures et de l'Estérel) avec la région du Fraxinet, depuis La Mure au nord jusqu'à la côte au sud (en passant par Ramatuelle : Rahmatullah en arabe « Miséricorde Divine »). Istakhri indique que cette région est longue de « deux journées » de marche et qu'elle est habitée par des musulmans, et que « les Francs ne purent les en déloger ». Dans son livre *Kitâb sûrat al-ard* (*Livre de la configuration de la terre*) illustré aussi de cartes, le géographe Ibn Hawqal (X^e s. également) écrit que « Le Jabal al-Qilâl, situé dans la région de France, est aux mains des combattants du *Jihâd* pour la foi. On y trouve une belle production agricole. /.../ Ce sont des musulmans qui rendirent ce coin habitable dès leur installation. Ils devinrent une menace pour les Francs. » Et il indique en outre que ce Jabal al-Qilâl est rattaché à l'État musulman d'Espagne. Un troisième ouvrage (anonyme) composé en 982 en persan, s'intitule *Hudûd al-'Âlam* (les « Confins du monde ») indique que cette région (Jabal al-Qilâl) est située « à proximité du pays des Romains » (*bilad ar-rûmi*) c'est-à-dire l'Italie. Il y a encore d'autres ouvrages plus tardifs, avec des cartes, qui confirment ces informations, notamment le *Mu'jam al-Buldân* (*Dictionnaire des pays*) du géographe Yaqût (début du XIII^e s.) ; le *Muqtabas* d'Ibn Hayyân (tome V) où il est indiqué que le chef musulman du Fraxinet, en 950, s'appelait Nasr ibn Ahmad et qu'il était le représentant en Provence du Calife de Cordoue. Cependant, vu de Cordoue, cette dépendance provençale avait surtout une fonction maritime avec ses ports, et la chute attendue du Fraxinet en 972 n'entraîna pas de réaction notable de la part du Califat.¹⁸²

Pendant près d'un siècle, la Provence musulmane (plus ou moins alliée des Lombards selon les moments) fut le théâtre d'incursions et de pillages de la part des Francs, mais aussi des Normands et des Hongrois (en 942), sans compter les guerres entre les comtés de la région et entre le royaume des Francs et celui des Lombards. Ces derniers faisaient régulièrement appel aux Sarrasins pour garder les cols alpins contre les incursions hongroises notamment. Mais, coupés de l'Espagne, quasiment abandonnés par Cordoue, les Musulmans provençaux voyaient leurs possessions se réduire inexorablement. Et une attaque des comtes de la région (surtout vassaux des Lombards) mit fin à la présence militaire musulmane au Fraxinet (ou Freycinet) en 972, suite à l'enlèvement d'un prêtre (l'abbé Maïeul de Cluny). Par la suite, les Francs surclassèrent les Lombards en Provence qui fut définitivement annexée à la France en 1229.

Après la chute du Fraxinet en 972, il y avait encore des Musulmans, notamment des Provençaux convertis, dans les localités provençales musulmanes prises par les Lombards. Il semble que les Lombards aient été plus tolérants avec les Musulmans vaincus que ne le furent ensuite les Francs quand ils annexèrent définitivement toute la Provence. François Clément écrit : « Plusieurs indices laissent entrevoir que des musulmans séjournèrent, voire étaient établis à Montpellier au cours du XII^e siècle. Benjamin de Tulède, qui visite le sud de la France dans les années 1160, note que la ville est « fort fréquentée par toutes les nations, tant chrétiennes que mahométanes. » F. Clément indique qu'un prince sarrasin en visite à Montpellier (ancienne possession lombarde), en 1162, proteste auprès du pape en visite lui aussi dans la ville. Quel fut l'objet de cette harangue publique ? Assurément le mauvais sort réservé aux musulmans de la ville, alors que les chrétiens, eux, étaient bien traités en terre musulmane. En effet, F. Clément indique qu'une « clause du testament de Guilhem V (1121)¹⁸³ défend de prendre aucun juif ou sarrasin pour baïlle¹⁸⁴ de la ville. » Et cet historien pose cette question pertinente : « Cette interdiction d'accéder à l'une des plus importantes fonctions municipales signifie-t-elle que des musulmans étaient en passe d'y parvenir ? Il est difficile de l'affirmer. On retiendra, en tout cas, qu'une telle éventualité n'était pas inenvisageable, probablement parce qu'il existait, à cette

époque, un certain nombre de musulmans suffisamment intégrés dans la ville, à l'instar des juifs. »¹⁸⁵ Mais les Lombards n'étaient pas les Francs, ils étaient plus civilisés, entrés dans le christianisme (arien) longtemps avant les Francs, ils étaient alliés de l'Empire romain d'Orient et rivaux de Rome. Ils finirent par adopter eux aussi le credo trinitaire, mais la papauté romaine leur préféra les Francs. En effet, ces derniers n'avaient jamais été ariens monothéistes, mais étaient passés directement du polythéisme au trinitarisme, ce qui leur était plus aisé. C'est ce que fait remarquer justement Lucien Musset au sujet des Francs : « Païens enfin, ils pouvaient mieux que les Ariens être convertis au catholicisme : ce facteur, sous Clovis fut déterminant. »¹⁸⁶

Mais la relative « liberté religieuse » accordée aux musulmans de Montpellier ne dura pas longtemps. Elle ne tenait qu'à des accords passés entre Cordoue et les Lombards. Les Francs n'allaient pas les respecter longtemps. Les Musulmans qui ne furent pas tués furent contraints à la conversion au catholicisme trinitaire. Les seuls musulmans présents ensuite furent des esclaves capturés lors de la Reconquista en Espagne, et revendus sur les marchés du Midi de la France (Marseille, Montpellier, Narbonne), et ce jusqu'au XIV^e siècle. L'importation d'esclaves d'origine musulmane concerna ensuite surtout des femmes d'origine tartare, turque, caucasienne, achetées en Russie et rebaptisées de force par des prêtres orthodoxes avant leur transfert en France (notamment, toujours, à Montpellier).¹⁸⁷ Et l'on continua à appeler *Sarrasin* toute personne musulmane asservie, quel que soit son pays d'origine. Finalement, ces esclaves finirent par se mêler au reste de la population française, par le biais de l'affranchissement, du concubinage, et ceci jusqu'à l'abolition formelle de l'esclavage par la Révolution française. Nous avons donc tous du « sang » franc et du « sang » arabo-berbère, ainsi que (et même surtout) du « sang » gaulois (celte), ainsi que romain et germain (burgonde, lombard, wisigoth, normand). Cette première union des « sangs » s'est réalisée il y a longtemps, avant même que se constitue le Royaume de France, et le respect des ancêtres devrait favoriser le respect entre tous leurs descendants actuels.

Les sources archéologiques

L'archéologie confirme les sources latines et arabes, et notamment le fait que le Fraxinet dépendait politiquement de l'Espagne musulmane (*al-Andalus*). La présence d'établissements portuaires musulmans entre Marseille et Cannes est prouvée par la découverte de quatre épaves de navires sarrasins, la première au large d'Agay en 1962, la seconde en 1973 dans la rade de Cannes, la troisième en 1975 au large de Marseille. Quant à la dernière, elle a été retrouvée au large de la presqu'île de Saint-Tropez. Philippe Sénac a décrit ces découvertes et leur fouille.¹⁸⁸ Ses conclusions démontrent l'origine arabo-andalouse de ces épaves, et plus précisément l'influence artisanale de Pechina près d'Almeria (au sud-est de l'Espagne). P. Sénac écrit à ce sujet : « [ceci] confirmerait l'opinion d'Evariste Lévi-Provençal¹⁸⁹ selon laquelle les Sarrasins du Fraxinet étaient originaires de cette région [d'Almeria]. »¹⁹⁰

Si l'idéologie nationaliste (qui est un des aspects de la dérive moderne générale) a mis sous le boisseau l'apport des « Sarrasins » à la civilisation de notre pays, l'archéologie contemporaine l'a tiré de l'oubli. Philippe Sénac écrit : « La découverte d'épaves sarrasines du X^e siècle sur la côte provençale et la mise au jour récente de près d'une quarantaine de sceaux islamiques en plomb du début du VIII^e siècle et de monnaies d'époque Omeyyade sur le site de Ruscino, près de Perpignan, montrent que les musulmans se sont bien établis en Gaule méridionale et qu'il y a là un dossier à reprendre, en le débarrassant de ses présupposés idéologiques. Les musulmans du haut Moyen Âge ont longtemps eu mauvaise presse... La piraterie barbaresque quelques siècles plus tard, les enjeux historiographiques liés à la conquête coloniale puis à la guerre d'Algérie, et enfin, la place grandissante de l'Islâm sur la scène internationale de nos jours ont trop souvent perturbé une enquête qu'il convient maintenant de dépoussiérer afin de

retrouver une page de notre histoire et lire enfin la véritable nature de ces incursions et de leurs buts. »¹⁹¹

Un autre historien, François Clément écrit : « On a retrouvé, à Montpellier et à Aniane (Hérault), les fragments de trois stèles musulmanes du XII^e siècle. /.../ La stèle d'Aniane porte le nom du défunt, un certain Ibn Ayyûb, jeune étudiant (*tâlib*) en science de l'interprétation (*ra'y*), une des branches des études théologiques et juridiques. La stèle de Montpellier, dont l'un des fragments a été découvert sur l'emplacement d'un très ancien cimetière, est celle d'un *faqih* (spécialiste de jurisprudence) décédé en l'an 533 de l'hégire (1138-1139) ». Et l'auteur de conclure que « la présence des deux juristes pourrait indiquer que les musulmans de Montpellier formaient une communauté structurée sur laquelle les autorités politico-religieuses des royaumes musulmans veillaient à exercer leur contrôle. »¹⁹²

Dans son ouvrage *Aux cinq couleurs de l'Islam*, Vincent Monteil écrit : « On parle toujours de la civilisation judéo-chrétienne, mais on oublie ce que nous devons aux Arabes. /.../ On oublie que les Sarrasins, l'Espagne musulmane et les Croisades ont mis leur sceau sur notre art et notre architecture et laissé des traces dans les langues romanes, dont la nôtre. On oublie que notre culture et nos lettres sont imprégnées de l'influence arabe. »¹⁹³

Le même auteur écrit : « Émile Mâle a montré que l'art roman du haut Moyen Âge est redevable de toute une série d'emprunts à l'art de l'Islâm espagnol d'avant le XII^e s. De leur côté, les Sarrasins ont bâti des tours de guet, notamment en Provence, et Jean Lacam¹⁹⁴ a pu dégager, en 1952-54, les restes de la Mosquée de Narbonne, dans la cour de la Madeleine, avec trois squelettes dont les têtes sont tournées vers La Mecque. On trouve parfois encore des monnaies arabes du VIII^e s. dans la région de Carcassonne. /.../ On peut citer parmi les influences arabes ou « mauresques » en France, Notre-Dame du Port à Clermont, La Charité-sur-Loire, le cloître du Puy, Vézelay, Moissac, Paray-le-Monial et bien d'autres. Saint-Front de Périgueux est un exemple unique de « roman-byzantin ». De plus, dans ces sanctuaires chrétiens, on trouve parfois, pieusement conservés, des tissus brodés de caractères arabes, comme le pseudo-Saint-Suaire de Cadouin, en Périgord. En Architecture, nous avons toujours, en France, « l'accolade » et la cheminée « sarrasines ». »¹⁹⁵

Les Croisades et le Temple

Capturé par les Sarrasins de Provence en 972, l'abbé Maïeul fut presque aussitôt libéré contre rançon. Mais le Comte de Provence, Guillaume II, lance l'assaut final contre le Fraxinet musulman. La Garde-Freinet tombe en 972 et les dernières poches de résistance provençales disparaissent complètement peu après (dans le massif des Maures et de l'Esterel). Durant ce temps, la Reconquista en Espagne continue (et ne s'achèvera qu'au XV^e s.). Cent-vingt ans après la chute du Fraxinet, le Pape Urbain II lancera à Clermont (1095) l'appel à la première Croisade pour « délivrer » Jérusalem des « infidèles ».

Avant leur contact direct avec les Sarrasins, les Francs étaient rivaux des Lombards (eux-mêmes alliés de Byzance - Constantinople). Rome, rivale depuis longtemps de Constantinople, s'appuya donc sur les Francs. Francs et Lombards, bien que trinitaires, étaient politiquement rivaux. De plus les Lombards avaient par moment pactisé avec les Sarrasins contre les Francs. Ces derniers (mérovingiens puis carolingiens) furent dès lors les plus précieux soutiens de la papauté romaine contre sa rivale byzantine. Le grand schisme d'Orient (qui sépara latins catholiques et grecs orthodoxes) eut lieu en 1054, quarante ans avant la première Croisade. Durant deux siècles, ces Croisades allaient creuser encore davantage le fossé entre les deux Églises.

Les Francs ayant toujours été les plus fervents soutiens militaires de Rome, la France sera ensuite appelée « la fille aînée de l'Église catholique ». Elle fera donc cause commune avec la papauté romaine contre l'empire byzantin (dit Romain d'Orient), puis contre l'empire germanique (dit Saint empire Romain Germanique).

Tandis que les byzantins (« romains d'Orient ») contenaient la pression Abbasside (arabe) et Seldjoukide (turque), les Francs furent les premiers, en Europe occidentale, à arrêter l'expansion musulmane et à lancer la contre-offensive dans le sud de la Gaule et en Espagne. Leur prestige devint grand dans toute la chrétienté, y compris auprès des Byzantins qui commirent l'erreur fatale de faire appel à eux pour sauver leur empire d'Orient, car ils le regrettèrent bientôt amèrement, dès la première Croisade, où les Francs peinèrent à faire allégeance au Basiléus, puis œuvrèrent aussitôt pour leur propre compte, et allèrent même, lors de la quatrième Croisade, jusqu'à s'emparer de Constantinople et à usurper le trône impérial.

Ces Croisades contre l'Islâm, qui s'étalèrent sur deux siècles, échouèrent finalement et ne réussirent qu'à affaiblir l'empire romain d'Orient et à diviser pour toujours la chrétienté entre Rome la catholique et Constantinople l'orthodoxe.

René Grousset écrit à propos des ressorts de la première Croisade : « Elle déchaîna l'impérialisme militaire de la féodalité capétienne et lotharingienne, l'impérialisme économique des républiques maritimes italiennes. » /.../ Elle assura un alibi moral à bien des consciences troubles, aventuriers ou chevaliers brigands. Tous ces éléments douteux, un moment courbés sous le souffle mystique de 1095, reprirent, une fois en terre d'Asie, leurs brutaux instincts de rapine. /.../ Le vœu de 1095 (« Dieu le veut ») se transforma vite en la plus profitable des aventures. » /.../ « Le croisé deviendra un conquistador pour lequel tous les procédés seront bons – violence, parjure, assassinat même (Baudouin Ier à Edesse) pourvu qu'il arrondisse son lot. » (*Les Croisades*. pp. 20-21. Op. cit.) Ce jugement sévère des Croisés n'est pas partagé par tous les historiens, et notamment par Régine Pernoud, dont le best-seller *Les hommes de la Croisade*,¹⁹⁶ met plutôt en valeur les motifs purement religieux. Mais dans toutes les armées du monde, au-delà de l'idéologie officielle, on trouvera nécessairement toutes sortes d'individus avec des motivations parfois contraires, allant du pur idéalisme à l'opportunisme intéressé, avec toutes les nuances qui vont de l'un à l'autre. Le Coran s'est fait l'écho de cette réalité humaine générale (par exemple 3,152, Verset cité en amont). L'être humain oscille souvent entre ses espoirs mondains et ses espérances célestes. C'est un combat intérieur assez général. Il est certain que si chacun aimait son prochain comme lui-même, le meurtre et sa généralisation (c'est-à-dire la guerre) ne seraient pas apparus dans le monde.

La première Croisade fut déclenchée quand le Pape constata la vitalité démographique des Francs, qui rendait propice à ses yeux la revanche tant attendue contre l'Islâm conquérant. Plusieurs faits, rapportés en France depuis un siècle, alimentaient la rancœur des chrétiens contre l'Islâm. L'enlèvement par les Sarrasins de l'abbé Maïeul de Cluny en 972, on l'a vu, brisa l'alliance entre Lombards et Sarrasins, et entraîna l'hégémonie franque sur la Provence. Les attaques musulmanes contre Barcelone en 985 et contre Saint-Jacques de Compostelle (lieu de pèlerinage chrétien) en 997 échauffèrent à nouveau les esprits dans le royaume des Francs. Puis ce fut la destruction sous les Fatimides (dynastie chiite septimaine) du Saint Sépulcre (tombeau vide de Jésus à Jérusalem) en 1009 qui déclencha la colère de toute la chrétienté. En effet, le Calife Abbasside Harun al-Rachid avait, deux siècles auparavant, accordé à Charlemagne (et à sa dynastie) une garantie officielle en faveur des pèlerins chrétiens et en faveur du Saint-Sépulcre, alors plus haut lieu de la Chrétienté en Palestine, puisque c'est là que, selon les versions évangéliques, le Christ était « mort et ressuscité »,¹⁹⁷ ce qui constitue un des

dogmes les plus importants de l'Église. Les Fatimides (ou plutôt les émeutiers que n'avaient pas su contrôler les autorités fatimides) avaient donc failli à la parole donnée par un Calife de l'empire musulman. Mais les Fatimides étaient des adversaires du Califat Abbasside. Le Saint-Sépulcre avait donc fait les frais de l'instabilité politique provoquée par les rivalités entre Musulmans, plutôt que d'une décision délibérée des autorités musulmanes de s'en prendre à un lieu de culte chrétien (ce qui est interdit dans la Shariah, Loi musulmane référée au Coran, à la Sounna et au Consensus des Oulémas).

La haine anti-musulmane se développa en Europe. La propagande franque ne faiblissait pas ; les Musulmans furent assimilés aux Juifs (considérés comme des « déicides »¹⁹⁸ ou refusant de reconnaître la « divinité » du Christ). D'ailleurs, les premières victimes des Croisades à partir de 1095 ne furent pas des Musulmans mais des Juifs, lors des lâches pogroms qui ensanglantèrent les routes des Croisés, et ce surtout à travers l'Allemagne et la Hongrie, déjà... Les Croisés désignaient les Juifs et les Musulmans comme des complices « Alliés de Satan ».

Il est vrai qu'en Palestine, sous le noble Khalife 'Omar, puis en Espagne peu après, les Juifs (comme les Ariens et les autres minorités religieuses chrétiennes) avaient souvent accueillis les combattants de la foi musulmane comme des libérateurs. En Espagne, des Juifs ouvrirent même des villes aux Arabo-berbères pour se débarrasser de la tyrannie des Wisigoths et de l'Église trinitaire. La collusion entre Juifs et Musulmans était souvent réelle. D'ailleurs, les Juifs furent toujours mieux traités en terre musulmane qu'en terre chrétienne, et ce jusqu'au XX^e s. où l'aventure sioniste gâcha en quelques décennies une bonne entente de douze siècles.

La doctrine chrétienne de la *guerre sainte* est née au cours des IX^e et X^e s. et s'est affirmée pleinement durant les Croisades, au nom de « Dieu le veut ! » Auparavant, durant les premiers siècles du christianisme (du moins jusqu'à Constantin) la violence était presque toujours considérée comme diabolique. Un passage des évangiles ordonne : « Aimez vos ennemis, faites le bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous diffament. À qui te frappe sur une joue présente encore l'autre. » (Luc 6,27). Les premiers chrétiens étaient donc réfractaires au service militaire et objecteurs de conscience, ce qui leur valut beaucoup de persécutions de la part des autorités romaines.¹⁹⁹ Les États peuvent supporter la dissidence religieuse, mais difficilement le pacifisme. Ainsi, pour prendre un exemple récent, les Témoins de Jéhovah furent déportés par les nazis, uniquement parce qu'ils étaient antimilitaristes. Il n'y avait pas de crime plus odieux au regard d'Hitler, ce militariste adorateur d'Odin (Wotan, l'idole germanique de la guerre), et qui crut rejoindre le Walhalla (ou Val-Hall, le « paradis » des guerriers aryens morts au combat) en se suicidant. Son programme démentiel, formulé par Alfred Rosenberg (l'idéologue du parti) et appliqué par Henrich Himmler, était à terme, après avoir coupé la racine juive du christianisme, de dénaturer ce dernier jusqu'à le remplacer par un néo-paganisme germanique inspiré de la Société de Thulé, une des racines principales du parti Nazi.²⁰⁰

À Rome donc, les premiers chrétiens qui refusaient la conscription dans l'armée étaient persécutés par les autorités romaines païennes. Quand l'Empire romain se christianisa, les autorités religieuses dénaturèrent peu à peu l'enseignement christique pour complaire à leurs nouveaux maîtres et protecteurs politiques. En échange, les prélats furent couverts d'or et d'honneur. Les Carolingiens avaient ainsi doté la papauté romaine des États pontificaux, afin de l'enraciner dans cette voie temporelle qui dérogeait aux recommandations de Jésus (sur lui la paix).²⁰¹ Déjà Saint Augustin (un théologien maghrébin, mort en 430) ancien manichéen converti au christianisme trinitaire, dans son livre *La Cité de Dieu*, brisa ce tabou de la non-violence et admit les « guerres justes ». C'était un premier pas vers la notion de « guerre sainte » qui s'élabora plus tard, à partir de 846,²⁰² afin couvrir les guerres féodales contre les supposés

« païens » et « hérétiques ».

Les féodalités germaniques qui s'étaient installées sur les ruines de l'Empire romain d'Occident, bien que converties au christianisme (arien ou trinitaire) pratiquaient couramment la guerre, le pillage, le massacre. Clovis, même baptisé, continua ses campagnes comme auparavant ; il n'avait jamais connu d'autre façon de vivre. Ces seigneurs de guerre étaient forcément violents, aux antipodes du message chrétien originel. Mais le clergé, qui avait été longtemps persécuté par les polythéistes romains, pardonnait tout à ses nouveaux défenseurs, bénissait les armes et absolvait les « bavures » des seigneurs de guerre barbares.

Clovis I^{er}, né vers 465, est mort à Paris en 511. Mérovingien, il devient roi des Francs Saliens de Tournai (en Belgique actuelle) à la mort de son père Childéric I^{er} (482). Il bat le général gallo-romain Syagrius à Soissons en 486, puis les Alamans (en 495 et en 505). Il reçoit le baptême catholique (trinitaire) des mains de l'évêque Rémi (dit Saint Rémi) à Reims vers 498, devenant - non pas le *premier roi barbare chrétien* (comme on le lit dans le *Petit Dictionnaire Larousse*) – mais le *premier roi barbare catholique* en Gaule. Puis il s'attaque aux autres royaumes chrétiens (ariens non trinitaires) déjà installés en Gaule : les Burgondes qu'il défait et vassalise en 500 puis les Wisigoths, à Vouillé, en 507. Ayant ainsi unifié une grande partie de la Gaule sous son autorité, il reçoit de l'empereur d'Orient le titre de Patrice. Il protège et impose le catholicisme et réunit un Concile à Orléans en 511. Après sa mort, son royaume est partagé entre ses quatre fils, selon la coutume salique, mauvaise habitude qui continuera sous la dynastie carolingienne entraînant l'émiettement de l'empire franc d'Occident et l'émergence de l'empire germanique (dit Saint Empire) avec Otton I^{er} en 962.

C'est au cours du Moyen-âge que fut quasiment ritualisée l'Ordeal, c'est-à-dire le recours au duel (sensé être tranché par Dieu). Le clergé (essentiellement Gallo-romain à l'origine) eut cependant un rôle plutôt civilisateur sur l'ardeur guerrière des féodaux d'origine germanique, qui s'entretenaient dans d'interminables guerres privées et entravaient le développement économique. L'Église fut donc plutôt un ferment d'apaisement et d'intégration des barbares dans la Chrétienté occidentale, mais l'agressivité atavique des tribus germaniques (dont les Francs étaient eux-mêmes issus) perdura de longs siècles. Des progrès cependant étaient notables, grâce à la christianisation des esprits. Une relative stabilisation politique et économique permit à l'Europe, à partir de la fin du X^e siècle, de retrouver une santé démographique. Pour autant l'esprit belliqueux des féodaux laissait la situation fragile.

C'est dans ce contexte que l'Église romaine occidentale put canaliser les ardeurs guerrières des féodaux et les tourner vers l'Orient. Les Francs, qui étaient devenus le bras armé de Rome depuis Clovis I^{er}, avaient par la suite combattu les Sarrasins en Gaule et en Espagne. Charlemagne avait consolidé et agrandi les États pontificaux en Italie, mais son empire s'était disloqué, avec ses petits-fils, en trois royaumes francs rivaux.²⁰³ L'empire romain d'Orient était plus florissant que la petite Rome ballottée entre les barbares (Wisigoths, puis Lombards, puis Francs). Rome avait de quoi être frustrée, surtout avec l'émergence, à la fin du X^e s., du Saint Empire Romain Germanique. Les Francs (de Francie occidentale, qui deviendra la France) restaient cependant les plus fidèles soutiens du Pape, mais leurs perpétuelles querelles féodales épuisaient inutilement leur vitalité. Rome avait besoin d'eux dans son combat pour reconquérir son ancienne hégémonie sur toute la chrétienté. Constantinople était alors en difficulté face aux Turcs Seldjoukides récemment convertis à l'Islâm. L'occasion était trop belle pour Rome.

La reconquête du Levant (Anatolie, Syrie, Palestine, etc.), tout comme celle de la péninsule ibérique, avait donc pour but de rétablir l'ascendant de l'Évêque de Rome (le Pape) sur le

monde méditerranéen et germanique, en s'appuyant essentiellement sur ses fidèles et farouches guerriers francs.

Les premiers Croisés (surtout des Francs) furent appelés *milites christi* (« soldats du Christ ») et leur guerre fut déclarée « sainte » par le Pape. C'est au cours de ces Croisades que se formeront, à l'imitation des Compagnies des Ribats musulmans, les Ordres de moines combattants. Ainsi, les paisibles moines charitables du début du christianisme s'étaient peu à peu mués en soldats de l'Église romaine. Cette dernière s'appuya principalement sur deux Ordres de moines-soldats permanents : le premier, celui des Hospitaliers (soignants à l'origine) sera militarisé en 1115. Trois ans après est créé l'Ordre du Temple, créé en 1118 et qui deviendra puissant en 1129, activement soutenu auprès du Pape par le prédicateur Saint-Bernard. Les deux ordres (Hospitaliers et Templiers) seront rivaux, et leurs querelles joueront un rôle dans la défaite finale des Croisés. Leur mission était la défense des Lieux Saints chrétiens de Jérusalem (et des quatre petits États latins issus de la première Croisade). Ils construisirent au Levant les Kraks des Chevaliers, château-forts d'un genre nouveau et très efficace, inspiré des édifices monumentaux de l'Orient. Les Ordres comprenaient bien sûr des Chevaliers, des Sergents, des Écuyers et des Piétons (notamment « turcoples », miliciens autochtones enrégimentés dans les Ordres croisés),²⁰⁴ mais aussi toute une armée de professionnels de divers corps de métiers (notamment ceux liés à l'architecture, la maçonnerie, la charpenterie, la mécanique des engins de guerre, la métallurgie, etc.) dont beaucoup étaient des indigènes musulmans. Les Templiers apprirent aussi des Arabes les fondements du système bancaire (dépôts garantis, chèque au porteur) qu'ils importèrent en France et en Europe où ils firent beaucoup de jaloux en raison de leur puissance financière et administrative, en plus de leur puissance militaire internationale.

En 1095 donc, le pape Urbain II lance l'appel à la « Guerre Sainte » (qu'on appellera ensuite Croisade à partir du XII^e s.). Son but officiel est de « libérer Jérusalem ». Ce but est évidemment fallacieux, car Jérusalem est à cette époque une ville où toutes les religions ont droit de cité et peuvent exercer leur culte publiquement sans entrave, contrairement à ce qui se passe en Europe, où les Musulmans sont tout simplement interdits de séjour (sauf pour quelques rares diplomates occasionnels) et où les Juifs continuent de subir des vexations, des spoliations et des persécutions récurrentes.

Les croisades durèrent deux siècles, de la première en 1096 jusqu'à la chute des États latins du Levant (en Palestine et Syrie littorale) dont le dernier, le Royaume dit de Jérusalem (en fait situé à Acre à partir de 1187), tomba définitivement en 1291.

Le Comté franc d'Edesse dura de 1098 à 1144. La Principauté normande d'Antioche dura de 1098 à 1268. Le Comté franc de Tripoli dura de 1109 à 1289. Le Royaume franc de Jérusalem dura de 1099 à 1292 et connut deux périodes : la première à Jérusalem de 1099 à 1187, et la seconde à Saint Jean d'Acre jusqu'en 1292. Un autre État chrétien du Levant fut l'État arménien de Cilicie (de 1092 à 1375) créé par des réfugiés arméniens qui avaient fui l'Arménie envahie par les Seldjoukides en 1071. Ces Arméniens de Cilicie s'allièrent aux Croisés et leur petit État subsista encore huit décennies après le départ des croisés de la région, puis il fut annexé par les Mamelouks. Il y eut également l'État latin de l'île de Chypre, prise aux Byzantins par Richard Cœur de Lion en 1191 et finalement conquise par les Ottomans en 1571. Et enfin il y eut l'éphémère Empire latin d'Orient à Constantinople de 1204 à 1261, créé par les Francs lors de la quatrième Croisade (détournée contre Byzance). Six États au total, nés directement ou indirectement des Croisades.²⁰⁵

La « Guerre Sainte » va donc mobiliser l'Europe sous l'impulsion principale des Francs (appelés

aussi Latins en raison de leur obédience catholique romaine). La plupart des Croisades furent dirigées par des Francs. Ce sont eux qui fournirent toujours les plus gros contingents de Croisés. Plusieurs rois de France y participèrent : Louis VII, Philippe Auguste et Louis IX dit Saint Louis (il dirigea les deux dernières croisades). À côté des Francs, on trouvait également leurs cousins germains allemands, anglo-saxons et normands (notamment les Normands qui avaient pris la Sicile aux Arabes), ainsi que des Latins d'Italie (notamment des Génois et des Vénitiens qui étaient de grands commerçants méditerranéens). Après les Croisades officielles, les Hongrois continuèrent quelques temps de petites « croisades » contre les Turcs, sans succès. Au total, les Huit Croisades se soldèrent par un retentissant fiasco. « L'Ordalie » chère aux belliqueux Francs était donc dite, et « **Dieu accorde la victoire aux belligérants de Son choix.** » (Coran 30,5)²⁰⁶

Ce qui rendit possible ces Croisades, c'est non seulement la santé démographique des européens (Francs, Germains, Latins) mais aussi la division et la vulnérabilité des Musulmans à la même époque, et notamment l'action néfaste de la secte des Nizârites, dits Assassins d'Alamut, qui s'attaquait surtout aux Seldjoukides à l'origine, avant de s'en prendre aux Arabes et aux Francs (auxquels ils finirent par s'allier de fait). René Grousset indique que : « Les États seldjoukides, en Syrie et en Iran, subirent le travail de dissociation interne de la secte arabo-persanne des Ismaïliens ou Assassins (buveurs de hachich) qui démoralisaient les esprits par leur propagande antisociale et leurs crimes politiques (1090-1256). Ce morcellement territorial et ce malaise politique allaient arrêter net l'expansion turque et favoriser l'intervention de l'Occident. » (*Les Croisades*)²⁰⁷

La première Croisade s'ébranle donc en 1096 à l'appel du Pape et du Basiléus Alexis Comnène de Constantinople. Malgré le grand schisme de 1054, les Byzantins avaient déjà fait appel à des mercenaires Francs, Normands et Anglo-Saxons, et même à des mercenaires arabes, pour contenir les Turcs seldjoukides. Ces derniers avaient infligé de lourdes défaites aux Grecs en 1071 et 1085. L'empire « romain d'Orient » était aux abois. En se tournant vers sa rivale de Rome (servie par ses fidèles Francs), Byzance (« l'Empire romain d'Orient ») allait sceller son destin.

Le Pape, voyant l'occasion de reprendre la main sur toute la chrétienté, s'empresse de répondre aux appels de l'Empereur. Il demande aux *milites christi* de coudre une croix de tissus sur leur vêtement. On les appelle alors *crucisignati* (« croisés »). Mais ces « Guerres Saintes » ne seront appelées Croisades qu'à partir du XII^e siècle.

Dans la propagande franco-latine, le Calife fatimide al-Hakim (sous le règne duquel avait été momentanément détruit le Saint-Sépulcre) fut assimilé par les Croisés à l'Antéchrist. Cela signifiait pour eux que le retour de Jésus était imminent.

Le prédicateur fanatique Pierre l'Ermite galvanise les foules en France. En Rhénanie, un autre agitateur du nom de Emrich de Fonheim, force les Juifs à se convertir et massacre les récalcitrants. Ces milices fanatiques précèdent de deux semaines de marche les troupes régulières dirigées par des barons français, belges et allemands. Elles sèment la terreur sur les routes d'Europe, pillant les villages et brûlant les Juifs. Elles arrivent à Constantinople, où Alexis, épouvanté par ces hordes désorganisées, les fait passer par navire en toute hâte en Asie où elles se font massacrer par les Turcs seldjoukides à Nicée (lieu du premier Concile où avait été adoptée la « divinité » de Jésus en 325).²⁰⁸

Puis arrivent à Constantinople les troupes régulières dirigées par des féodaux dont le baron franc Godefroi de Bouillon (originaire de l'actuelle Belgique). Mais des désaccords éclatent aussitôt entre les barons et l'empereur, lequel n'accepte de ravitailler les Francs et de leur faire

passer le détroit du Bosphore que contre un serment d'allégeance. Les barons menacent de prendre la ville d'assaut. Finalement, un accord est trouvé in extremis : les barons s'engagent à remettre leurs conquêtes à l'empereur. Ils n'en feront bien sûr rien, mais créeront des États latins (francs et normands) autonomes en Palestine et au Liban.

Il faut dire que les Francs et les Grecs n'avaient que la référence chrétienne en commun, mais tout les oppose sur le reste : ils appartiennent à deux Églises qui se sont excommuniées mutuellement depuis 1054, et ils ont des morphologies, des langues et des cultures différentes. Les Grecs, héritiers de l'empire romain classique, sont civilisés, lettrés, propres. Face à ces derniers, les Francs ressemblent encore à des barbares germaniques. Le Basiléus regrette aussitôt cette alliance dangereuse pour son empire. Depuis longtemps, l'empire traite avec les Arabes, et l'empereur ne cherche en réalité qu'à se débarrasser des Turcs Seldoukides. Aussi il n'accorde que de maigres troupes impériales pour accompagner les Croisés en Anatolie. Mais arrivés devant Antioche, les Grecs se replient aussitôt : ils veulent ménager les Arabes. Les Croisés accusent alors Alexis de trahison et s'approprient les territoires conquis : Edesse, Antioche, Tripoli, Jérusalem. Partis à plus de deux cent mille (en comptant les hordes de Pierre l'Ermite), c'est à peine quinze mille guerriers affamés qui se retrouvent pour faire le siège de la Ville Sainte. Leur situation est désespérée. Ils menacent alors de massacrer toute la population si la Ville ne se rend pas. Deux familles arméniennes de Jérusalem cèdent au chantage, et ouvrent une des portes de la Ville au moment de l'attaque des Francs. Ces quelques Arméniens seront les seuls rescapés du carnage épouvantable qui commence aussitôt. Les Croisés ne savent pas distinguer entre les habitants de la Ville, ce sont tous des « orientaux », qu'ils soient Musulmans, Juifs ou Chrétiens. Les Juifs, qui sont les plus détestés par les Croisés, sont brûlés vifs dans leurs synagogues. Les Musulmans réfugiés sur l'Esplanade des Mosquées (ancien Mont du Temple de Salomon), sont tous massacrés, les Chrétiens également, de toute secte, même les Orthodoxes et les Catholiques, excepté le petit groupe d'Arméniens qui a trahi ses concitoyens.

Le choc est énorme en Orient, et même les Byzantins sont épouvantés par la cruauté des Croisés. La situation de ces derniers est cependant précaire. Les quatre nouveaux petits États latins du Levant doivent sans cesse appeler des renforts d'Europe. Une première armée de secours arrive en 1101 mais elle est complètement détruite par les Turcs. La papauté redouble ses appels à la mobilisation et favorise la formation d'Ordres religieux combattants, avec les Hospitaliers d'abord, puis avec les Templiers en 1118, qui établiront leur quartier général au Dôme du Rocher (sur lequel ils placeront une croix). Ces Templiers deviendront si puissants (ils compteront jusqu'à 9000 commanderies en Orient et en Occident) que le roi de France Philippe le Bel et le Pape finiront par les détruire deux siècles plus tard, les accusant notamment de « collusion avec l'Islâm » lors d'un long procès truqué (1307-1314).

Ceci dit, beaucoup d'auteurs traditionnels ont non seulement souligné l'influence arabo-musulmane sur les chevaliers croisés, mais aussi le rôle des Templiers survivants dans l'évolution des corporations « opératives » des free-masons britanniques, qui seraient à l'origine des francs-maçonneries « spéculatives », lesquelles joueront un rôle (philosophique, politique, culturel) majeur en Europe à partir du XVII^e s. L'Angleterre et la France (puis les États-Unis d'Amérique) deviendront leurs principales terres d'élection. Ils influencèrent considérablement la Révolution française et l'Empire. Toute la famille et l'entourage de Napoléon Bonaparte (la plupart de ses maréchaux et l'impératrice Joséphine) étaient affiliés à des loges maçonniques. Son neveu, qui deviendra empereur des Français sous le titre de Napoléon III nommait lui-même par décret le Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie. Dans toute l'Europe et dans le nouveau monde, ce sont les francs-maçons qui soutenaient les idées

nouvelles de liberté de conscience, de fraternité universelle et de justice sociale. Ils furent les premiers à formuler la devise Liberté-Egalité-Fraternité qui devint celle de la République française. Ils furent également les premiers à prêcher l'abolition de l'esclavage, puis plus tard la décolonisation et la laïcité (c'est-à-dire la séparation de l'Église et de l'État et l'égalité juridique des religions). C'est pourquoi encore de nos jours, notamment en Afrique noire, ils sont très présents dans les élites politiques, intellectuelles et économiques, mais leur rôle est de plus en plus critiqué, car le pouvoir politique constitue « une descente dans l'arène » périlleuse au regard de leurs principes originels.²⁰⁹ René Guénon a souligné le rôle traditionnel positif qu'ils ont joué en Occident, mais aussi la dégénérescence fatale qu'ils ont subie depuis la fin du XIX^e siècle, surtout dans le Grand Orient de France, avec l'abandon de la référence à Dieu.²¹⁰ Ce n'est pas l'avis de tous, évidemment. Ainsi Charles-André Gilis (Cheikh Abd Ar-Razzaq), considère que des Musulmans peuvent encore revivifier ces formes traditionnelles. Mais lui-même n'est pas sûr du résultat, ainsi qu'il le déplore dans son ouvrage *Ordo ab Chao, la franc-maçonnerie dans la Lumière du Prophète*.²¹¹ Et Dieu est le plus Savant.

La première Croisade fut donc une réussite précaire qui augurait mal de la suite. Dès le commencement donc, les Chrétiens (comme les Musulmans d'ailleurs) étaient divisés. Ainsi Bohémond, Prince normand d'Antioche dut se battre contre les Byzantins pour récupérer son trône en 1105. Des trêves et même des alliances improbables intervenaient assez souvent entre des chrétiens et des musulmans pour contrer d'autres alliances de même type. Ainsi le fils de Bohémond, Tancrede, reprit aux Byzantins Lattakié en 1108 et conclut une trêve avec les Seldjoukides d'Alep en 1110. Ses monnaies le représentent coiffé d'un turban surmonté d'une croix avec, en caractères grecs, cette légende : « Le Grand Émir Tankridos ». ²¹² Les régents d'Alep et de Damas se coalisent parfois avec le roi de Jérusalem ou avec le Prince d'Antioche.²¹³ Selon René Grousset, Beaudouin II, roi franc de Jérusalem, en 1124, « noua à Damas même des intelligences avec la secte musulmane hérétique des Ismaéliens ou Assassins » qui lui remettent « la place-frontière de Panéas ou Banyas au Nord Est de la Galilée. »²¹⁴ En 1139-40, le roi Foulque de Jérusalem s'allie à Ounour, Régent de Damas. L'ambassadeur du Régent, Ousâma Ibn Mounqidh, a laissé une autobiographie où il décrit « l'intimité qui s'établit alors entre les barons francs et émirs damasquins, avec des deux côtés, un esprit de tolérance religieuse très en avance sur le temps (amitié d'Ousâma et des Templiers). »²¹⁵

La deuxième Croisade (1147) fut motivée par la reprise d'Alep et d'Edesse en 1144 par le gouverneur turc de Mossoul (Kurdistan). Ce dernier massacra les Francs mais épargna les chrétiens byzantins. Les Francs y virent là une nouvelle preuve de la connivence entre Constantinople et les Musulmans. Cette deuxième Croisade, ordonnée par le pape Eugène III, avait pour principal prédicateur Bernard de Clairvaux (m. en 1153), père idéologique du monachisme militant chrétien, et qui considérait la communauté monastique, et notamment les Templiers, comme l'équivalent humain du Temple de Jérusalem détruit par les Romains en 71.²¹⁶ Le fait que ces chevaliers aient établi leur quartier général dans le bâtiment dit Dôme du Rocher (ancien emplacement du Saint des Saints du Temple de Salomon) confortait cette vision aux yeux des prédicateurs chrétiens.

William J. Hamblin et David Rolph Seely écrivent dans leur monographie sur *Le Temple de Salomon, mythe et histoire* : « Après la conquête, les croisés eurent à cœur de christianiser Jérusalem et le mont du Temple. Pendant un siècle, le pèlerinage au Temple devint un élément du parcours obligé du pèlerin. Sur le plan idéologique, les rois de Jérusalem se voyaient en successeurs du royaume de David et de Salomon et, lors des cérémonies de leur intronisation, plaçaient leur couronne sur l'autel du Temple. Pour les croisés, cette Jérusalem terrestre nouvellement conquise formait le « pendant » allégorique de la Jérusalem céleste. La

christianisation du Dôme du Rocher surgit au détour des légendes des croisés sur la construction du Temple. Même si certains pèlerins instruits comprenaient que les sanctuaires avaient été édifiés à l'origine par le calife musulman Omar,²¹⁷ au VII^e siècle, d'autres créèrent un pedigree chrétien, attribuant la construction du Dôme du Rocher à Constantin, Justinien ou Héraclius ; c'est ainsi que l'on y vit « le cinquième renouveau du Temple », qui « était, est et sera le saint Temple du Seigneur jusqu'à la fin du monde ». Cependant, la plupart des pèlerins chrétiens le considéraient comme le Temple biblique au sens propre, où se situaient de nombreux récits des Écritures. Ce faisant, les croisés ne créaient pas une nouvelle tradition, mais reprenaient simplement les idées des premiers chrétiens d'Orient. »²¹⁸

Selon la tradition hébraïque (*qabbalah*), ce Rocher (abrité par le fameux Dôme doré construit par les Musulmans) se trouve au sommet du mont Moriyya ; il est la « pierre de fondation » (*eben shetiyyah*) « la pierre d'origine de la création du monde ». ²¹⁹ Toujours selon cette tradition ésotérique juive, Adam fut enterré près de ce Rocher sacré, l'échelle de Jacob y prit appui lors de son Ascension céleste et Abraham y fit le sacrifice d'un bélier (en place de son fils). Le Livre de la Genèse indique que Dieu (Yahvé) dit à Abraham : « Prends ton fils, ton unique que tu chéris, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai. » (Gn 22,2). Dans la Tradition musulmane, c'est Ismaël qui faillit être sacrifié, mais un érudit comme Sy Hamza Boubakeur a noté qu'au début de l'Islâm, la question n'était pas complètement tranchée, puisque certains Compagnons et non des moindres estimaient qu'il s'agissait d'Isaac. Hamza Boubakeur écrit à ce sujet : « Dès le début de l'Islâm, deux traditions concomitantes relatives au *zabîh*²²⁰ se sont manifestées et opposées. L'une militant en faveur d'Isaac, rapportée par 'Ikrima et 'Abd-l-Lah b. Mas'ûd, compte parmi ses partisans des compagnons de renom comme 'Umar b.-l-Khattâb et 'Alî. Elle s'appuie sur la S. XXXVII, 101, qui fait état de l'annonce faite à Saray de la naissance d'un fils, annonce qui militerait en faveur de l'immolation d'Isaac. La seconde rapportée par l'une des plus grandes autorités traditionnistes de l'Islâm, Ibn 'Abbas, soutient que le *zabîh* était Ismaël. Examinant la même source coranique, Ibn 'Abbas et ceux qui tiennent pour infondée l'opinion selon laquelle il s'agirait d'Isaac, font observer que le verset invoqué et les suivants ne prouvent rien et peuvent militer en faveur d'Isaac comme en faveur d'Ismaël. Ils font remarquer que le Prophète disait, non sans fierté, qu'il « descendait » de deux personnes choisies pour l'immolation, faisant ainsi allusion à son père 'Abd-Allah qui faillit être sacrifié, et à son ancêtre Ismaël qui, bien avant le premier, avait failli subir le même sort. »²²¹ Et Dieu est le plus Savant. Quoiqu'il en soit, la leçon principale de cet épisode de la vie d'Abraham (sur lui la paix) est son entière soumission (*islâm*) et abandon (*tawakkul*) à Dieu l'Unique, exalté soit-Il.

C'est à partir de ce même Rocher (pierre de fondation du Temple de Salomon, la « mosquée lointaine ») que, selon la Tradition musulmane, le Prophète Mohammed (ﷺ) fit également son Ascension céleste, sur les ailes d'une créature ailée, al-Bouraq, qui avait une tête de femme et un corps d'ânesse. Il y présida la prière devant ses frères les Prophètes antérieurs qui le reconnurent ainsi comme leur Imam. Le Coran, qui fait état de cette Ascension, désigne également le Prophète comme le Sceau des Envoyés de Dieu : **« Gloire à Celui qui a transporté Son serviteur nuitamment de la Mosquée sacrée à la mosquée lointaine dont Nous avons béni l'enceinte afin de lui faire voir Nos signes, car Il est Celui qui entend et qui voit. »** (Coran 17,1) **« Muhammad n'est le père d'aucun homme parmi vous²²² mais il est l'Envoyé de Dieu et le Sceau des prophètes et Dieu est Omniscient. »** (Coran 33,40)

Mais revenons aux Croisades. La deuxième Croisade (1147) avait donc pour but de consolider le nouveau royaume latin de Jérusalem (ainsi que les autres petits États croisés de la région). Cette imposante expédition était dirigée par le roi de France en personne, Louis VII, et son rival

Conrad, l'empereur germanique qui ne voulait pas laisser aux seuls Francs le privilège de reprendre Edesse et de renforcer les autres États latins (Tripoli et Jérusalem). Mais cette puissante armée germanique est anéantie à Dorylée. Les Francs s'enferment dans leurs forteresses. Leurs troupes sont peu nombreuses. Leur stratégie devient alors essentiellement défensive, d'où l'importance des fortifications, et donc de leurs constructeurs. Ce sont donc surtout les maçons et les architectes qui vont préserver pour quelques décennies les maigres conquêtes littorales des croisés. Les Musulmans eux aussi sont divisés, ce qui explique la durée des États latins (échelonnée sur deux siècles). Finalement, en dehors des Croisades proprement dites (c'est à dire des expéditions massives de renforts d'Europe), les batailles entre Croisés et Musulmans au Levant ne sont pas continues. Les trêves sont fréquentes et facilitent les échanges commerciaux, culturels et parfois même amicaux. Les « Poulains », c'est-à-dire les fils des Croisés nés au Levant (la plupart de mères non franques, surtout des arméniennes ou des syriennes), pactisent facilement avec les Musulmans dont ils apprécient la culture raffinée qui tranche avec celle des rudes Francs qu'on leur envoie parfois en renfort. Les nouveaux-débarqués méprisent ces « orientalisés ». Les Ordres combattants (Templiers, Hospitaliers) nouent également des liens commerciaux avec les Musulmans, sollicitent parmi eux des artisans, surtout ceux de la construction, mais aussi des médecins et des spécialistes dans tous les domaines scientifiques, administratifs, commerciaux et bancaires. Les liens diplomatiques entre les États croisés et les États musulmans du Levant sont constants, même durant les affrontements. Les Latins savent qu'ils sont obligés de composer pour durer. Les Byzantins l'avaient déjà compris depuis longtemps, et sans l'arrivée fracassante des Turcs seldjoukides, le statu quo aurait perduré. Mais le Prophète inspiré de Dieu avait annoncé que Byzance serait prise avant la fin des temps. Le *Sahîh* de Mouslim consigne en effet le hadîth suivant : « Le Prophète – sur lui la grâce et la paix – a dit : « Vous attaquerez la péninsule arabique, et Dieu vous accordera de la conquérir. Puis vous attaquerez les Byzantins, et Dieu vous accordera de les vaincre. Puis vous attaquerez l'Antéchrist (*al-Massîh ad-Dajjâl*) et Dieu vous accordera de le vaincre. »²²³

Le *Sahîh* (littéralement « L'Authentique ») de Mouslim est un Recueil de Hadîths certifiés, établi par Abû al-Huçayn Mouslim (mort en 873 / 261 H.). Ce Texte, ainsi que celui d'al-Bukhârî (*Sahîh al-Bukhârî*), sont considérés, après le Coran, comme les plus authentiques sources scripturaires de la religion musulmane pour les sunnites. À noter qu'à l'époque de Mouslim (3^{ème} s. H.), Constantinople était encore loin d'être conquise par les Musulmans, ce qui est une preuve du caractère annonciateur de ce hadîth qui s'est effectivement réalisé en 1453. C'est en effet à la réalisation de ses prophéties qu'on distingue un vrai prophète d'un faux prophète.

René Grousset écrit à propos de la fréquentation prolongée entre Européens et Levantins : « Il faudra, à Jérusalem, à Tripoli, à Antioche, à Edesse, trouver un *modus vivendi* avec les États turco-arabes du voisinage, vivre en permanente symbiose avec les fellahs et marchands musulmans restés en terre franque, accepter un minimum de tolérance religieuse entre chrétienté et islam. D'Acre ou de Tyr on ne verra plus le musulman avec les mêmes yeux que de Clermont. Le colon franc de Terre Sainte, le « Poulain » comme l'appelleront par mépris les pèlerins encore fidèles à l'esprit de 1095, se sera adapté au voisinage musulman et à la vie orientale. Il montrera à l'égard des idées, des coutumes, voire de la foi musulmane, un libéralisme qui scandalisera le pèlerin. Inversement, le pèlerin, le croisé des croisades ultérieures feront, aux yeux du Poulain, figure de fanatiques. C'est qu'entre les premiers et le second il y aura toutes les nécessités d'une politique indigène, d'une politique musulmane dont Urbain II n'avait pu avoir aucun soupçon, mais qui ne devait pas tarder à s'imposer aux « barons de Terre Sainte. »²²⁴

Louis VII arrive donc à Constantinople et apprend la défaite écrasante qu'a subie Conrad. Il hésite à s'aventurer en Anatolie et il se méfie du Basileus Manuel. Il s'apprête même à prendre Constantinople, à défaut d'Edesse, mais les appels désespérés des Francs de Jérusalem le décident à s'avancer contre les Turcs. En peu de temps, ses armées affamées et harcelées sont décimées. Les chevaliers survivants sont évacués par une petite intervention navale des Templiers, mais les piétons (fantassins) se font massacrer par les Turcs.

Les croisés se divisent. Les Ordres combattants (Templiers, Hospitaliers) mènent chacun leur propre politique et leur propre diplomatie. Les Templiers sont soupçonnés d'organiser des « coups tordus » et de s'entendre secrètement avec la secte des Assassins d'Alamut (des batinistes issus d'une branche du chiisme ismaélien). Ces Nizârites fanatiques tenteront d'assassiner Salâh ad-Dîn qui s'emploie à rassembler une grande force militaire pour chasser les Francs du Levant.

Les trois grands Ordres de chevaliers croisés furent les Hospitaliers, les Templiers et les Teutoniques. Il exista aussi d'autres petits ordres (notamment ibériques). Le premier, l'Ordre de l'Hôpital de Saint Jean de Jérusalem, créé en 1070 fut transformé en organisation militaire vers 1115. L'uniforme était rouge avec une croix blanche en temps de guerre, et noir en temps de paix. L'Ordre du Temple créé en 1118 portait au contraire un uniforme blanc avec une croix rouge. L'Ordre des Chevaliers Teutoniques (germaniques) était moins puissant que les deux premiers, il fut créé en 1143 et réorganisé en 1198. Ces Ordres avaient leurs propres forteresses (kraks, castels) et leurs propres diplomaties. Ils furent parfois en conflit ouvert, notamment les deux premiers. Les querelles entre Chrétiens (parfois même des guerres), entre Francs et Germains, entre Latins et Grecs, entre Papistes et Impériaux, entre Génois et Vénitiens, etc. furent parmi les causes de l'échec final des Croisades. René Grousset écrit : « L'Orient latin, divisé contre lui-même, s'est suicidé. »²²⁵

La libération de Jérusalem

Salâh ad-Dîn (Saladin) est un général d'origine kurde qui s'impose et fédère une grande partie des Musulmans du Levant. Après une attaque de Renaud de Châtillon contre des pèlerins sans défense, Salâh ad-Dîn rompt la trêve avec les Croisés et les écrase à Hattin en 1187. Il épargne le roi de Jérusalem Guy de Lusignan mais exécute lui-même l'impénitent criminel de guerre Renaud de Châtillon.

Dans son ouvrage *Les Croisades ou le choc de deux mondes*, Alain Mantine écrit : « Saladin, magnanime à l'égard du roi et du grand-maître des templiers auxquels il offre à boire, se montre intraitable avec Renaud de Châtillon. Il le tient enfin, ce renégat, le trop fameux « Arnat » à qui il déclare : « Que de fois, tu as juré, puis violé tes serments, que de fois tu as signé des accords que tu n'as pas respectés ». Imadeddin, témoin de la scène ajoute : « Là, il fit amener Arnat, avança vers lui en tenant son sabre et le frappa entre le cou et l'omoplate ». Renaud s'effondra et un officier le décapita. Saladin dit alors : « Cet homme n'a été tué qu'en raison de sa malversation et de sa perfidie. »²²⁶

A. Mantine a écrit son livre, bien documenté et objectif, dans un style agréable. Nous ne lui reprocherons que quelques lacunes concernant sa connaissance de l'Islâm, sur lequel il commet quelques erreurs. Certaines ne sont pas très graves, comme par exemple le fait d'affirmer que le Prophète serait mort à La Mecque (p.10) alors qu'il est mort à Médine, où est toujours sa tombe. Mais une erreur plus grave doit être signalée : l'auteur prétend que les musulmans considèrent Jésus comme « un déviationniste » (p.11), ce qui est tout à fait inexact. Bien au contraire, le Coran, le Hadîth et le Consensus des Oulémas considèrent Jésus comme un

Prophète impeccable, un authentique Messenger de Dieu, fils de la Vierge Marie, Verbe, Messie et Esprit de Dieu (Cf. Coran 4,171), ayant accompli parfaitement sa mission, mais ayant été rejeté par les grands rabbins, puis divinisé (malgré lui) par les Chrétiens (au IV^e s.). Jésus (paix sur lui) n'est donc en aucune manière « déviationniste » aux yeux des Musulmans, mais ce sont plutôt les Chrétiens trinitaires qui sont « déviationnistes » à son sujet en le divinisant. Mais ce genre d'erreur sur l'Islâm est très fréquent chez de nombreux auteurs, journalistes, etc., pas forcément islamophobes pour autant, mais qui ont simplement des lacunes sur ce sujet. L'Islâm est encore mal connu en France et dans le monde.

Saladin libère donc Jérusalem et n'y commet pas de massacre (contrairement aux Francs un siècle plus tôt). Il expulse le clergé latin catholique mais maintient le clergé grec orthodoxe et les autres églises orientales. Puis il rend le Dôme du Rocher à son usage premier. Il fait enlever la croix que les Francs avaient érigée à son sommet et il fait également enlever le sol de marbre qui recouvrait le Rocher sacré. Les habitants de Jérusalem sont soulagés. Saladin protège les Gens du Livre, conformément à la Chariah.

Déjà, quand le Khalife Omar (que Dieu l'agrée) avait pris Jérusalem en 638, il avait été reçu en libérateur. Une partie des Chrétiens et des Juifs s'étaient même convertis à l'Islâm, et les autres avaient librement conservé leur religion. Sidna Omar permit également (comme plus tard Saladin) aux Juifs de s'installer à Jérusalem (ce que leur interdisait les Chrétiens).

En 1096, lors de la première Croisade, il n'en fut pas de même ; les croisés massacrèrent tous les habitants de Jérusalem, en s'acharnant davantage sur les Juifs. Après cela, aucun juif n'avait plus le droit de venir s'établir à Jérusalem.

Il n'y avait donc plus de Juifs à Jérusalem quand Saladin reprit la Ville Sainte au siècle suivant. Le sultan (comme autrefois le Khalife Omar) permit aux Juifs de revenir s'y installer. W. J. Hambin et D.V. Seely écrivent : « Certains juifs de l'époque crurent voir en Saladin un nouveau Cyrus qui les autoriserait à revenir vivre à Jérusalem en annulant l'édit croisé qui les en avait chassés. /.../ De petits groupes de juifs venus d'Espagne, du Maroc, de France et du Yémen, ainsi que d'autres territoires musulmans émigrèrent à Jérusalem, et formèrent le noyau d'une nouvelle communauté juive qui subsista, avec quelques interruptions, jusqu'au XX^e siècle. » (*Le Temple de Salomon, mythe et histoire*. pp. 159-160).²²⁷

En 1164 et 1167, les Fatimides égyptiens s'allient au roi franc de Jérusalem et lui versent un tribut, mais les Francs veulent annexer l'Égypte en 1168. Les Égyptiens font alors appel aux Syriens de l'Atabeg Noûr ad-Dîn qui envoie son lieutenant Saladin en Égypte soutenir les Fatimides en 1168. Mais ce dernier dépose la dynastie Fatimide l'année suivante et gouverne le pays. À la mort de Noûr ad-Dîn, Saladin s'émancipe et s'impose également en Syrie.

Fort de ces rassemblements, Saladin pourra battre les croisés et reprendre Jérusalem (1187). Cette victoire retentissante de Saladin va attiser la troisième Croisade (1189-1192). Français, Anglais et Allemands rivalisent pour être les premiers en Palestine. Les Germaniques veulent supplanter les Francs, et l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse rêve de s'imposer comme « Roi des derniers jours » contre « l'Antéchrist » (ainsi qu'il nomme Saladin). Il dénonce également le Basileus de Constantinople comme un traître soudoyé par « l'Antéchrist ». En Europe continuent les pogroms contre les Juifs accusés de connivence avec les Musulmans. Mais Frédéric se noie accidentellement en traversant un cours d'eau en Turquie. Son armée y voit un mauvais présage et se disperse aussitôt. Restent les Anglais, dirigés par Richard Cœur de Lion, et les Français conduits par Philippe Auguste. Les deux monarques sont déjà en état de guerre en Europe quand ils s'engagent au Levant. Les deux armées n'arrivent pas à coopérer, et

Philippe Auguste rentre précipitamment en France pour reprendre les possessions anglaises pendant que Richard se retrouve seul face à Saladin. Malgré son courage légendaire, il n'arrive pas à reprendre la cité et doit lui aussi rentrer en Europe pour y défendre son royaume contre les Français et les Anglais dissidents.

Jusqu'à ce stade, les Croisades ont été un fiasco récurrent. La division des Chrétiens s'exacerbe. Les Juifs servent de boucs émissaires. Philippe Auguste en profite pour les spolier et enrichir son trésor (Philippe le Bel et même « Saint Louis » en feront de même par la suite). L'opinion est qu'il faut préalablement se débarrasser de tous ces « traîtres » afin de conquérir le Levant. L'Empire Byzantin est également honni par les Croisés. Et les rivalités mortelles entre Français, Anglais et Allemands désespèrent les seigneurs latins d'Acre (la nouvelle capitale du royaume dit de « Jérusalem »), d'Antioche et de Tripoli.

Ils implorent l'aide du Pape et de toute la chrétienté, au-delà de ses divisions. Rome y voit l'occasion de reprendre la main et de s'imposer à terme sur les deux empires : sur l'Empire Romain d'Orient déclinant et surtout sur le Saint Empire Romain Germanique en pleine ascension. L'ambition romaine est toujours d'imposer une monarchie théocratique universelle appuyée essentiellement sur la France, la plus fiable des grandes puissances européennes aux yeux du Saint Siècle.

La quatrième Croisade s'ébranle donc en 1204, à l'appel du pape Innocent III. Le projet des Croisés est d'éviter Constantinople et de débarquer directement en Égypte, mais pour cela il leur faut une grande flotte. Seuls les Vénitiens peuvent leur procurer en échange d'avantages substantiels. Non seulement les Vénitiens exigent de fortes sommes pour la location de leurs navires, mais ils obtiennent de surcroît une aide militaire des Croisés contre leurs rivaux Hongrois qui se sont établis à Zara sur la côte dalmatienne. Les Hongrois sont chrétiens et pourtant, les Croisés, pour financer leur projet, vont piller Zara au bénéfice de Venise.

Cela ne suffit pas, car les Vénitiens veulent aussi s'immiscer pour leur profit à Constantinople dans une querelle dynastique qui divise les dirigeants byzantins. Le Basileus Isaac II a été renversé par un usurpateur, et son fils Alexis promet aux Croisés l'unification des deux Églises et un trésor s'ils l'aident à reprendre le pouvoir. L'occasion est trop belle pour les Croisés qui rêvent depuis des décennies de se venger de « l'alliée de l'Antéchrist ». Grâce au parti d'Alexis, ils prennent facilement la Ville d'assaut, mais loin de tenir leur promesse, ils la pillent, massacrent une grande partie de la population, et désignent un des leurs, Beaudouin de Flandre, comme nouveau monarque de « l'Empire latin d'Orient » qui durera de 1204 à 1260 et achèvera de creuser le fossé de haine qui oppose Catholiques et Orthodoxes, affaiblira Byzance et permettra à terme la conquête musulmane de la grande ville.

En Europe, les échecs répétés des croisades suscitent des mouvements extrémistes. Des prédicateurs illuminés embrouillent les esprits, divisent les gens, créent des troubles dangereux pour l'ordre public. Ils accusent les féodaux de servir leurs propres intérêts dans les Croisades et d'oublier Jésus (leur « Dieu »). En 1212, un de ces mouvements incontrôlés, en France et en Allemagne, dirigé par un jeune exalté du nom de Nicolas, sera appelé « Croisade des Enfants ». Des rassemblements désordonnés s'en prennent évidemment aux Juifs et prétendent partir pour libérer Jérusalem sans armes, affirmant que « Jésus et les Anges » combattront miraculeusement à leur place, puisque les chevaliers féodaux sont des incapables pervers. Un autre visionnaire, Étienne, entraîne des foules de jeunes vers Paris, mais le roi les fait disperser par ses gendarmes.

Le Pape et l'opinion publique réclament toujours plus d'engagement pour débarrasser la Terre

sainte de « l'Antéchrist et des Infidèles », et selon eux, ces « infidèles » ne sont pas seulement les Musulmans mais aussi les Orthodoxes ainsi que les sectateurs d'autres petites Églises chrétiennes non catholiques d'Orient.

C'est encore le pape Innocent III, celui qui avait lancé la quatrième Croisade (détournée par les Vénitiens et les Francs sur Constantinople), qui prêche la nouvelle et cinquième Croisade (1217-1219) pour reprendre Jérusalem. L'expédition est dirigée par Jean de Brienne (qui sera roi de « Jérusalem », mais en fait d'Acre de 1210 à 1225 puis empereur latin d'Orient de 1231 à 1237). L'armée comprend surtout des Français et des Allemands, mais aussi quelques contingents anglais, italiens et espagnols. Elle débarque en Égypte et s'empare de Damiette en 1218. Mais le « roi » Jean de Brienne est contesté par les Templiers et les Hospitaliers. Pendant que les Francs se disputent, les Égyptiens rompent les digues et l'armée croisée subit le sort de celle du Pharaon du temps de Moïse. Le désastre est total. Quelques survivants gagnent Acre avec le roi mal aimé.

En Europe, c'est une nouvelle fois la consternation générale. Le pape accuse l'empereur germanique de défection. Frédéric II (fils de Frédéric I^{er} Barberousse, qui s'était noyé en Turquie lors de la troisième Croisade) va essayer de se racheter en préparant la sixième Croisade (1221-1229). Mais il tarde tant que le pape l'excommunie. L'empereur germanique s'embarque finalement à la tête d'un petit contingent de cinq cents chevaliers. Le Pape fulmine. Arrivés en Palestine, les Templiers et les Hospitaliers (des fidèles de Rome) refusent de rencontrer cet « excommunié » germanique. La rivalité entre la Papauté et l'Empire germanique durera d'ailleurs des siècles, et servira même de toile de fond à la Réforme protestante allemande au XVI^e siècle.

R. Grousset décrit ainsi l'attitude de Frédéric II : « Ce prince qui avait contracté auprès de ses sujets arabes de Sicile le goût des choses de l'Islam, différait toujours la Croisade, si bien que Grégoire IX finit par l'excommunier. »²²⁸

Désavoué par les Latins, Frédéric se tourne alors vers le sultan ayyoubide al-Kâmil avec lequel il entretient une relation épistolaire qui deviendra franchement amicale, bien qu'ils ne se soient jamais vus. Frédéric est un germanique, mais il descend aussi des Normands de Sicile, qui ont vécu en relative harmonie avec les vaincus arabes de Sicile, ont appris l'arabe et élargi leur vision du monde. Frédéric est un fin lettré, arabophile sinon islamophile. Les deux monarques, le sultan et l'empereur, se contentent de vagues mouvements de troupes sans combattre vraiment et négocient presque aussitôt une paix séparée qui révolte le pape et la France. Ils concluent une trêve de dix ans à Jaffa en 1229. Al-Kâmil (qui sera lui aussi critiqué du côté musulman) accorde à l'empereur germanique (comme autrefois Harûn ar-Rashid à Charlemagne) la garde des lieux saints à l'exception de l'Esplanade des Mosquées.²²⁹ Dans la Ville, Musulmans, Chrétiens et Juifs devront vivre en bonne entente sous la responsabilité de l'empereur, ce qui exclut le pouvoir des Francs. Cet accord est vécu en France et à Rome comme une trahison et une victoire de l'Empire sur la Papauté. Frédéric se couronne lui-même à Jérusalem, mais les Latins (pour la plupart Francs), clergé en tête, le récusent et lui refusent leur allégeance. Il vit cette humiliation comme la marque d'une ingratitude et d'une jalousie flagrante : il a rendu Jérusalem à la chrétienté sans une goutte de sang, par la diplomatie, et on l'insulte. Finalement il laisse sur place des ministres et rentre en Europe. Il continuera à correspondre avec al-Kâmil, mais sur des sujets plus philosophiques et littéraires que politiques. Curieusement, il reprendra, contre les Templiers qui lui ont fait si mauvais accueil, les accusations d'entente avec les Nizârites (secte dite des Assassins) et même de participation à des rites islamiques secrets. Cela paraît assez peu probable. Ce qui est plus certain par contre c'est l'enrichissement (scientifique, financier et politique) que les Templiers tireront de leur

confrontation/fréquentation avec le monde musulman, et notamment avec les guildes professionnelles des maçons de Palestine. Ces guildes ont toujours existé. Elles sont citées dans la Bible lors de la construction du Temple de Salomon. L'architecte de Salomon, Hiram, qui était aussi celui du roi de Tyr (Phénicie) fit venir des professionnels et des matériaux de toute la région.²³⁰

Les corporations défendent les secrets de leur profession. Les maçons avaient leurs mots de passe, et communiquaient par des codes. Ils protégeaient leur savoir, toujours rattaché à une tradition sacrée. Durant les guerres et les troubles civils, les maçons étaient souvent épargnés, car tous les rois avaient besoin d'eux. Leur caractère trans-national et trans-religieux rendait naturel et nécessaire ce sentiment de fraternité universelle qu'on a retrouvé dans toutes les corporations de maçons au Moyen-âge, notamment en Espagne musulmane (où les guildes regroupaient des apprentis, compagnons et maîtres de toute langue et religion). Sur ce plan comme sur beaucoup d'autres, le monde arabe a été formateur pour le monde chrétien.

En rentrant finalement en Europe, les Croisés, et surtout les Templiers, ne revenaient pas les mains ni la tête vides, bien au contraire, ils allaient devenir les ferments d'une mutation civilisatrice sans précédent. Les malheurs des hommes sont toujours tristes, mais la Providence divine est sans cesse à l'œuvre, y compris à travers les épreuves. Le bien finira toujours par l'emporter, car telle est la volonté de Dieu, exalté et magnifié soit-Il.

Tout comme l'art militaire, l'art des constructeurs requiert initiation, obéissance, formation, organisation, hiérarchie, discipline, fraternité, coopération, stratégie, connaissances multiples dans toutes sortes d'arts et de sciences et, bien sûr, secrets bien gardés. La pérennité d'une guildes ou d'une corporation nécessite le respect de règles établies, une initiation traditionnelle, un saint patronage (la bénédiction divine, *baraka*), l'honnêteté, la coopération, la protection des collègues, la préservation des secrets de fabrication, des codes et symboles du métier. De nos jours où de puissantes machines motorisées suppléent au travail manuel, on a du mal à se représenter la somme de connaissance scientifique et technique, et surtout l'organisation du travail que requéraient les constructions antiques qui semblaient défier les lois de la nature. Les vestiges antiques intriguent toujours, car les techniques alors utilisées sont pour certaines perdues et on les redécouvre peu à peu grâce à certains chercheurs, comme par exemple la technique des roulements à bille (en pierre ou en bois dur) sur coulisse de bois, permettant de traîner des blocs colossaux, l'utilisation également probable de séries de poulies en ligne pour l'élévation des blocs, et bien d'autres systèmes plus ou moins connus. Par exemple, l'érection des pierres, qu'on retrouve partout dans le monde antique, du simple menhir à l'obélisque ciselé, nécessitait, outre les connaissances et les techniques utilisées, une organisation humaine adaptée, précise, coordonnée, hiérarchisée, liée et motivée par une tradition commune. Le divin imprégnait la vie de tous les peuples anciens, et pour cause : ils étaient plus près de la prime nature humaine que nous autres aujourd'hui, et ce qui était pour eux clair et évident est devenu pour les modernes obscur et « ésotérique ». Mais ce qu'on appelle la Tradition métaphysique était universellement connue, même du « petit peuple ». Ceux qu'on voit comme des « primitifs » constituaient à l'origine une communauté unique de « prêtres » du Dieu Unique, le Très Haut, l'Eternel, le Créateur du ciel et de la terre. Le polythéisme n'est que la dégénérescence du monothéisme originel mal compris. On en a l'exemple dans l'hindouisme, qui est toujours moniste (la Réalité suprême et Unique étant appelée Brahman dans cette Tradition) mais dont l'apparence extérieure est devenue polythéiste. Selon René Guénon, le brahmanisme est certainement ce qui reste de la religion d'Adam (première forme de monothéisme et de soumission à Dieu), et les multiples « divinités » hindoues correspondent en fait à des personifications des Attributs de Dieu l'Unique. Ce processus de dégénérescence

(qui inclut aussi la divinisation d'hommes de Dieu, prophètes ou saints) a touché toutes les formes religieuses anciennes, et même le christianisme avec la croyance en la Trinité. Les Livres de la Bible (Rois, Chroniques, etc.) attestent que les israélites tombèrent aussi très souvent dans le polythéisme, et que le Temple de Salomon (construit vers 968 av. J.-C.) était souvent souillé d'idoles par des rois d'Israël et de Juda. Une trinité cananéenne était adorée, constituée de El-Elyôn (« Dieu Très Haut ») ou Eloah (Yahvé) qui avait été affublé d'un « fils », Baal, et de sa parèdre Ashéra ou Astarté (Ishtar en Babylonie).²³¹ C'est pourquoi, en raison de la Colère de Dieu, le Temple de Salomon fut détruit une première fois en 586 av. J.-C. par les Babyloniens de Nabuchodonosor. Puis il fut reconstruit soixante-dix ans après sous Zorobabel, dans les mêmes proportions (le bâtiment faisait environ 32 mètres de long sur 10 m. de large et 13 m. de hauteur, sans compter les cours extérieures), mais l'Arche de l'Alliance (autrefois placée dans le Saint des Saints), avait disparu, et ce jusqu'à nos jours. Elle a probablement été détruite lors du premier incendie. Puis Hérode le Grand, en 19 avant J.-C., riche vassal des Romains, remplaça le petit temple de Zorobabel par un temple colossal que Jésus appellera « repaire de brigands », en rapport avec la « maison du méchant » citée par Habacuc 3,13 : « Avec courroux Tu arpentas la terre, avec colère Tu piétinas les nations. Tu es sorti pour le salut de Ton peuple, pour sauver Ton Oint (Messie), Tu as fracassé le faite de la maison du méchant, *mis à nu ses fondations jusqu'au roc.* » Jésus prophétisa également la ruine de ce Temple, ce qui se réalisa en 71. Il ne resta plus alors que le Mont du Temple, vide. Le Rocher (le Roc de fondation du Temple de Salomon) fut recouvert peu à peu par une décharge publique sous les Romains, pendant six siècles. À l'autre extrémité du Mont, les païens avaient construit un petit Temple à Jupiter. Quand les Romains se christiannisèrent, ils n'osèrent pas reconstruire de Temple sur le mont, en raison des paroles de Jésus, qui résonnaient comme une malédiction. En effet, l'évangile selon Luc rapporte que Jésus a annoncé au sujet de Jérusalem et du Temple d'Hérode : « Car arriveront des jours sur toi, où tes ennemis t'environneront... Ils t'écraseront, toi et tes enfants en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu fus visitée ! » Et, entré dans le Temple, il (Jésus) se mit à chasser les vendeurs, en leur disant : « Il est écrit : Et Ma maison sera une maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de brigands. » (19, 43 à 46) /.../ « Et comme certains disaient du Temple qu'il était orné de belles pierres et d'offrandes votives, il dit : « De ce que vous contemplez, viendront des jours où il ne sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit détruite. » (20, 5-6). C'est pourquoi les romains christianisés avaient laissé le Mont tel que l'avaient laissé leurs ancêtres païens. Il faudra attendre l'arrivée des Musulmans, au VII^e siècle, pour que le Mont soit purifié et réaménagé en Esplanade des Mosquées sur laquelle se situent le Dôme du Rocher et la Mosquée Al-Aqsa. Sidna Omar fit nettoyer la place et remit à nu le Rocher. Puis après lui, les Musulmans rebâtirent de fait le Temple de Salomon, sous une autre forme certes, dans un style égypto-byzantin. Un changement de forme avait déjà eu lieu sous Hérode, qui avait remplacé le Temple de Zorobabel lequel était une reconstruction « à l'identique » du Temple initial de Salomon. Et même le Temple de Salomon était une transposition « en dur » de l'antique Tabernacle démontable et transportable (qui logeait déjà l'Arche d'Alliance dans une chambre appelée Saint des Saint) depuis le temps de Moïse jusqu'à celui de Salomon. Le Temple d'Hérode avait une toute autre forme que le Temple de Salomon (et de Zorobabel). Mais l'emplacement dit du « Saint des Saints » (c'est-à-dire l'endroit le plus Saint du Temple) était toujours le Rocher, et ce, dans toutes les « versions » de ce Temple depuis Salomon. C'est d'ailleurs sur l'indication de savants juifs convertis à l'Islâm sous Omar et ses successeurs que cet endroit fut purifié et rebâti dans sa forme actuelle (*Qubbat as-Sakhrah*), vers 72 H. / 691 durant le règne du cinquième calife omeyyade, 'Abd El-Malik. On l'appelle souvent « Mosquée d'Omar » parce que c'est lui qui purifia ce lieu et y accomplit la première prière monothéiste après une interruption de plusieurs siècles. Le fait qu'un non-juif puisse prier en ce lieu ne

choquait d'ailleurs pas les Juifs, puisque dès le premier Temple de Salomon, une cour était prévue pour les « étrangers » des nations (goy) qui venaient y prier l'Unique Dieu.

C'est cet endroit sacré (le Dôme du Rocher, *Qubbat as-Sakhrah*) que les Templiers « christianisèrent » ensuite sans le détruire, et tout en le considérant comme le nouveau Temple de Salomon. Ils respectèrent ce bâtiment, le surmontant seulement d'une croix (que Saladin enlèvera) et recouvrant également le Rocher d'une dalle de marbre. L'endroit devint un lieu de culte chrétien en même temps que le quartier général des Templiers jusqu'à la victoire de Saladin. Depuis, il est toujours resté aux mains des Musulmans malgré les convoitises de certains groupes ultra-sionistes actuels. Mais les autorités israéliennes hésitent à faire ce que les croisés eux-mêmes n'avaient pas fait, à savoir détruire ce bâtiment hexagonal et son Dôme doré qui est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Si les sionistes détruisaient ce bâtiment, ils déclencheraient une crise mondiale sans précédent. Les religieux juifs traditionnels disent d'ailleurs que seul le Messie (qu'ils attendent toujours) (et qui reviendra effectivement) pourrait en décider. Mais quand le Messie Jésus reviendra, il confirmera le Message de son prédécesseur Mohammed, et le Coran précise qu'il « ***n'en est pas un d'entre les gens du Livre qui ne croira en lui [Jésus] avant sa mort.*** » (4,159), ce qui semble indiquer que les Juifs et les Chrétiens, tout comme les Musulmans, le reconnaîtront alors tous comme le Messie. L'accord sera donc général sur sa personne ; il rassemblera la famille abrahamique (et sans doute au-delà) à l'exception des mécréants et des hypocrites de toute obédience. Et Dieu est le plus Savant.

Mais revenons à la sixième croisade (1221-1229). Le dénouement est proche. Frédéric II, l'empereur germanique, qui s'était couronné lui-même roi de Jérusalem au grand dam des Francs, quitta donc la Palestine en y laissant une administration impériale. C'était intolérable pour le roi de France et pour le Pape. Ils avaient réussi à soumettre l'empire romain d'Orient (Orthodoxe) et ne pouvaient supporter qu'un nouvel empire (Germanique cette fois) les surclasse à nouveau. Déconsidéré par son excommunication, Frédéric était impopulaire en Palestine latine, et son administration rencontrait partout l'hostilité des autres Croisés. À cette époque également apparaissent les Mongols (Tatars) qui déstabilisent l'Orient musulman. Les Croisés, isolés, pensent pouvoir s'allier au nouvel envahisseur, mais le Sultan égyptien prévient la menace et écrase les Croisés à Gaza en 1244 avant de faire face aux Mongols.

« Saint-Louis » et l'échec final des Croisades

Ne supportant pas la domination germanique sur ce qui reste des États croisés, et espérant l'aide mongole (des ambassades mongoles avaient été reçues en Europe), Louis IX (dit Saint Louis) se lance dans la septième Croisade, essentiellement française, avec le soutien de Rome. Il s'embarque en 1248, débarque à Damiette et marche sur Le Caire. C'est un nouveau désastre militaire. Le roi est capturé. La peste achève les fuyards. Louis est finalement libéré contre la restitution de Damiette et contre une énorme rançon qui affaiblit encore plus la France et les États latins du Levant. Il s'installe à Acre (royaume dit de Jérusalem, mais sans Jérusalem) d'où il chasse l'administration impériale germanique. Il dompte les Templiers, s'allie aux Assassins (Nizârites) et négocie une alliance avec les Mongols (1253-54).²³² Mais les Mongols n'aideront pas les Français. Cette guerre entre Musulmans et Chrétiens fait le jeu des Mongols qui rêvent de domination universelle. Leur religion est encore le chamanisme, mais certains ont commencé à se convertir au Christianisme et bientôt à l'Islâm.

Pendant ce temps, en France, règne l'anarchie. Une nouvelle « Croisade » populaire spontanée, appelée « Croisade des Pastoureaux », sévit dans le pays à partir de 1251, massacrant les Juifs et s'en prenant même au clergé catholique qui tente de protéger ces « infidèles ». Les

gendarmes du roi massacrent les Pastoureaux et vendent les survivants comme esclaves aux Musulmans.²³³

Louis IX rentre en 1254. Il a remis des Francs à la direction des États croisés, mais les différentes factions continuent de s'affronter, dans de véritables guerres civiles, entre Ordres combattants, entre Papistes et Impériaux et surtout entre armateurs Gênois et Vénitiens, des riches commerçants très présents à Jérusalem et rivalisant pour le contrôle du commerce levantin. Le « royaume de Jérusalem » (sans Jérusalem) et le Comté de Tripoli sont condamnés à disparaître à brève échéance. Après le départ de Saint Louis, l'anarchie franque éclate de plus belle, attisée par la rivalité entre financiers vénitiens et gênois. Cette guerre civile est appelée « Guerre de Saint-Sabas ». Tout le monde s'en mêle et s'affronte en deux camps : d'un côté les Vénitiens soutenus par les seigneurs de Beyrouth et de Jaffa, par les Templiers, par les Chevaliers Teutoniques, par les Pisans et les Provençaux ; de l'autre, les Gênois, soutenus par le seigneur de Tyr, par les Hospitaliers et par les Catalans. Le parti « Vénitien » l'emporte et chasse les Gênois à Tyr. Puis le conflit s'étend jusqu'à la principauté d'Antioche et au comté de Tripoli. C'est un désastre pour la chrétienté du Levant. René Grousset conclut ainsi cette aventure religieuse qui se termine par une guerre civile déclenchée par des capitalistes italiens : « L'Orient latin, divisé contre lui-même, s'est suicidé. »²³⁴

Mais le vieux roi Louis IX (« Saint Louis ») n'accepte pas cette évidence. La France a commencé la Croisade, et c'est elle qui la terminera ! Le roi veut prendre sa revanche et sauver l'honneur de la chrétienté. Il s'embarque pour une nouvelle Croisade, la huitième et dernière, en 1267. Il débarque cette fois-ci à Tunis, d'où il espère gagner l'Égypte puis la Palestine. Il a conclu une entente avec les Mongols contre l'Égypte et espère leur soutien décisif. Mais ses barons l'abandonnent à son rêve irréaliste qui a ensanglanté en vain la Terre Sainte depuis deux siècles. La petite armée qui lui reste est ravagée en deux semaines par la peste. Il meurt lui aussi dans l'épidémie, mais un récit tunisien dit qu'il survit et reste sur place, qu'il embrasse l'Islâm et se fait ermite (à Sidi Bou Saïd). C'est donc un cercueil vide que son fils aurait porté dans les rues de Paris... Saint-Jean-d'Acre (dit « Royaume de Jérusalem ») tombe définitivement en 1291, privé de tout soutien extérieur, malgré les sempiternels appels à la Croisade des papes, de moins en moins audibles et crédibles.

Les Croisades finirent donc aussi piteusement qu'elles avaient commencé, avec ce pieux roi fanatique français Louis IX et son rêve de théocratie universelle catholique appuyée sur les valeureux chevaliers Francs (lesquels avaient fini par s'engluier dans les *combinazione* des financiers italiens). Mais l'esprit de Croisade ne va pas disparaître avec lui. François I^{er} rêvait encore aux croisades au début de son règne, deux siècles après la fin des États latins du Levant. Mais le réalisme l'emporta rapidement en France, menacée de disparition sous la pression germanique, ce qui conduisit les derniers Valois puis les Bourbons à l'alliance avec...l'empire Ottoman !

L'ancien adversaire devenait l'ami salulaire...

L'image de l'Islâm (et des Musulmans) restera cependant très négative en Europe, y compris dans les peuples de France. Dans le langage usuel, le mot *Sarrasin* sera peu à peu supplanté par le mot *Turc* (et *Mahométan*) à partir du XVI^e s. En Europe où s'exerce l'hégémonie du Saint empire germanique, la France est alors considérée comme une « alliée du diable ». Mais le Pape ménage et soutient toujours sa « fille aînée ». Les opérations militaires franco-ottomanes (surtout navales) choquent les germaniques. À la veille de la bataille navale de Lépante (1571), Luther déshumanise et diabolise encore les Turcs : « Vous ne luttez pas contre des hommes... vous luttez contre une grande armée de diables. »²³⁵ Et dans cette armée de «

diabiles », il y avait aussi des Français alliés des Ottomans.

Depuis l'origine de l'Islâm, les théologiens chrétiens associèrent l'Islâm au Diable et à l'Antéchrist. Le Prophète Mohammed (sur lui la grâce divine et la paix) était décrit sous les traits d'un aventurier sans scrupule et libidinal,²³⁶ parfois comme un chrétien renégat (arien non trinitaire), voire comme une idole humaine adorée par les égarés auxquels il promettait un Paradis sensuel. L'Islâm fut ainsi tantôt assimilé à un grossier paganisme, tantôt à l'arianisme non trinitaire. Ces calomnies gratuites se contredisaient d'ailleurs, car un tel homme ne pourrait à la fois être un chrétien non trinitaire et un polythéiste. Mais la propagande catholique d'alors ne s'embarrasse pas de ces contradictions. L'Église met dans le « même sac » païens, ariens, juifs, musulmans et autres « hérétiques », tous des « suppôts de Satan » selon elle. Les Barbares européens, à peine christianisés, ne faisant pas encore « dans la dentelle ».

Cette position n'évoluera pratiquement pas du Moyen-âge à la Renaissance, et ceci alors que les élites intellectuelles commençaient à entrevoir fort bien tout ce qu'elles devaient à l'Islâm dans toutes les sciences. Mais cela n'était jamais dit ouvertement, Inquisition oblige... On latinisait les noms des savants arabes étudiés, on « pompait » allègrement toutes leurs connaissances mais l'Islâm restait officiellement « l'église du Diable ».

Dans le même temps, côté musulman, les Chrétiens (de toute obéissance) et les Juifs étaient protégés et respectés. Leur liberté de culte était assurée. La conversion forcée était bien sûr interdite. Même en pleine Croisade (la cinquième), François d'Assise venait prêcher le christianisme au sultan d'Égypte (l'ayyoubide al-Mâlik al-Kâmil, l'ami épistolaire de l'empereur germanique Frédéric). Le sultan l'écoute attentivement, puis répond avec courtoisie en exposant les dogmes essentiels de l'Islâm concernant l'Unicité divine et la réfutation coranique de la Trinité. Le théologien chrétien repart déçu de n'avoir pu sauver l'âme d'un « hérétique » si aimable, et peut-être aussi de n'avoir pas été martyrisé pour sa foi par ces supposés « cruels sarrasins », en bon disciple de Pierre...

Il faut dire que l'Église et la féodalité chrétienne ne plaisaient pas avec les dogmes : « Point de salut hors de l'Église » ; par le glaive et par le feu il fallait éradiquer toute hérésie. La tolérance constatée chez la plupart des Musulmans par des témoins chrétiens n'était pas mise au compte de l'Islâm, mais des bonnes dispositions naturelles de certains individus. Ainsi, Saladin, qui fit grâce à beaucoup de prisonniers, était-il estimé en Europe. Mais ses qualités ne provenaient pas, selon les Croisés, de son Islâm, bien au contraire, et on inventa des fables sur lui : il était en fait « chrétien » de cœur mais n'osait l'avouer à cause de la supposée « cruauté des Arabes ».

Cependant, peu à peu, des érudits européens commencèrent, très prudemment en raison du totalitarisme catholique, à reconsidérer l'Islâm au-delà de ces grossières caricatures médiévales. L'Italie, le Saint-Empire, l'Angleterre et la France furent les creusets européens d'une lente mais sûre réhabilitation de l'Islâm. Ce fut une longue maturation qui avait commencé chez les intellectuels avant même l'époque des Croisades, et se manifesta ouvertement à la Renaissance.

Dès le moyen âge classique, pour mieux puiser aux sciences arabo-musulmanes dans tous les domaines, des européens apprennent la langue arabe. Philippe Sénac écrit : « Un effort d'apprentissage de la langue arabe et de traductions se développa d'abord avec les travaux de Constantin l'Africain (m. 1087) en Italie du Sud, puis avec l'école de Salerne ; et dès la fin du XII^e siècle Gérard de Crémone traduisit le *Canon* d'Avicenne. Bientôt c'est toute la médecine arabe que découvrit l'Occident, puis l'astronomie avec Pierre Alphonse. Peu à peu, on découvrit que

l'Autre était doué de raison. À Tolède, sous l'autorité de l'évêque Raymond (1124-1151), une sorte d'école de traduction se mit en place : Jean de Séville, un juif converti, et Dominique Gundisalvi, archidiacre de la cathédrale de Ségovie, traduisirent des œuvres dont l'influence ultérieure fut considérable et vers 1143, c'est l'Anglais Robert de Ketton qui acheva la traduction du Coran. Le monde musulman fut alors perçu comme un univers évolué où régnaient les philosophes, et la fascination exercée par les produits et les objets venus de l'Orient effaça momentanément l'hérésie. »²³⁷

Du Moyen-âge classique à la Renaissance, deux visions contradictoires de l'Islâm coexistaient dans les esprits européens. D'un côté une religion barbare (arienne ou païenne, peu importait au fond, les recherches sérieuses sur la foi musulmane étant alors impossibles) et de l'autre côté une évidente civilisation raffinée et « supérieure » (au moins matériellement) et qui faisait s'interroger sur ses sources intellectuelles. On n'osait poser ouvertement la question : l'Islâm en tant que religion serait-il pour quelque chose dans l'Islâm en tant que civilisation ? Cette question non formulée consciemment (par autocensure ou par crainte de l'Église toute-puissante), était cependant sous-jacente. Mais il faudra attendre la Renaissance pour que certains auteurs commencent à la formuler d'une façon ou d'une autre, à leurs risques et périls (et certains devront se justifier, voire se rétracter devant l'Inquisition, comme Guillaume Postel).²³⁸ Mais le mouvement était en marche. Jean Bodin²³⁹ y apporta aussi son concours. La mutation civilisationnelle induite par le voisinage de l'Islâm était trop évidente pour être niée par des esprits un tant soit peu honnêtes. Seuls la peur ou l'orgueil racial (ou un mélange des deux) avaient intimidé les penseurs. Avec la Renaissance et les Lumières, puis surtout avec la Révolution française et l'Empire, les esprits et les langues allaient peu à peu se délier. La vision de l'Islâm allait devenir moins floue, et ses qualités mieux reconnues.

La filiation islamo-templière des francs-maçons

Durant les Croisades, les Croisés, et notamment les Templiers, avaient eux aussi été en contact étroit avec les Arabes orientaux. La guerre n'était pas continue ; il fallait bien prendre le temps de reconstituer ses forces de part et d'autre, et les trêves, officielles ou non, étaient fréquentes. Il en est d'ailleurs ainsi généralement dans toute l'histoire des hommes : les périodes de paix sont toujours plus longues que les périodes de guerre, heureusement, sans quoi notre monde aurait déjà disparu. Les Croisés étaient donc revenus d'Orient plus savants, avec des professionnels aguerris dans tous les corps de métiers et les diverses sciences et techniques. C'est dans ce contexte que les Templiers, enrichis matériellement et intellectuellement, suscitèrent les jalousies qui aboutirent à leur destruction. Mais seuls les grand-maîtres furent en réalité détruits. Les chevaliers, les sergents, artisans et ouvriers de tous corps de métiers furent en partie reclassés dans d'autres ordres religieux et, en partie, retournèrent à la « vie civile ». Ils continuèrent donc d'exercer leurs divers métiers, au sein des corporations établies où ils jouèrent un rôle vivifiant du fait de leurs connaissances accrues. Certains Chevaliers furent reclassés dans l'Ordre britannique de Saint-André. Mais la terreur catholique sévissait, et les anciens Croisés (de toute fonction, y compris les artisans) ne pouvaient parler librement de leur expérience palestinienne. C'est pourquoi les racines Templières revendiquées par les francs-maçons sont facilement mises en cause par l'absence de preuves historiques écrites. C'est naturel : qui aurait pris le risque de relater par écrit des choses qui valaient alors le bûcher ? Ce n'est donc qu'une tradition orale secrète qui survécut en Angleterre, au sein notamment des corporations de free-masons (« constructeurs libres ») depuis la fin des Templiers jusqu'à la Renaissance et la Réforme Anglicane, qui permit aux free-maçons de s'extérioriser davantage et d'influencer plus largement les sociétés européennes. Les francs-maçons ne font d'ailleurs pas remonter leur chaîne initiatique aux seuls Templiers,

lesquels ne furent eux aussi qu'un trait d'union momentané entre Orient et Occident. En fait, il a toujours existé une Tradition métaphysique qui remonte au premier homme et qui consiste en une initiation à la Vérité essentielle. Cette initiation n'est rien d'autre que la descente sur l'initié d'une bénédiction divine par l'intermédiaire d'un maître selon une forme traditionnelle agréée de Dieu. La Tradition divine ou métaphysique (ou *Sounnatou-Ll h* en arabe) est éternelle et commence avec Adam. Elle irrigue ensuite toutes les Religions authentiques successivement révélées, mais aussi les différentes formes, ordres, corporations qui structurent les civilisations traditionnelles, c'est-à-dire vivifi es par la Tradition (ou Transmission Sacrée de la Vérité). Et Dieu est La Vérité (*Al-Haqq*). Ceci est connu dans toutes les Voies spirituelles de toutes les Religions et Formes traditionnelles authentiques, aussi bien dans le V danta brahmanique, que dans la Kabbale h bra ique, dans l'ésotérisme chrétien et dans le Soufisme musulman. R -apparu historiquement au sein du christianisme anglican, la tradition maçonnique a bénéficié du ressourcement ésotérique islamique par l'intermédiaire de certains Templiers.

  propos des mythes fondateurs des francs-maçonneries, William J. Hamblin et David Rolph Selly écrivent dans leur ouvrage intitulé *Le Temple de Salomon, mythe et histoire* : « L'histoire de la franc-maçonnerie spéculative continue d'alimenter une vaste littérature qui attribue au mouvement une pléthore d'origines et de connexions ésotériques. Bien que la plupart des courants maçonniques ésotériques aient eu une durée de vie assez éphémère – certains relevant de la pure imagination –, les formes originelles et essentiellement fraternelles de la franc-maçonnerie ont subsisté jusqu'à nos jours. Le mythe fondateur de la franc-maçonnerie est intimement lié au légendaire du Temple de Salomon. D'après ces récits, la maçonnerie trouve son origine non pas en Écosse ni en Angleterre, mais dans l'Israël ancien.  toffant les narrations bibliques de la construction du Temple, les premiers documents maçonniques posent que Salomon organisa ses quatre-vingt mille maçons (1 R 5, 15-32), dont les salaires variaient en fonction des « degrés » ou niveau de savoir-faire, et qui se distinguaient par des poignées de main et mots de passe propres à chacun de ces degrés. Trois « scélérats », d sirieux d'obtenir un plus haut salaire, abordèrent le maître d'ouvrage de Salomon, Hiram Abiff, et exigèrent de connaître ces secrets. Quand Hiram refusa, ils l'assassinèrent ; Salomon fit rechercher les meurtriers, qui furent pris et ch ti s. Cette légende est reprise dans une dramaturgie spécifique à l'intention des nouveaux maçons après leur initiation, au cours de laquelle leur sont enseignés les mots de passe, poignées de main et gestes maçonniques secrets qui auraient subsisté depuis l'époque de Salomon. Dans le mythe maçonnique, l'origine de la franc-maçonnerie se prolonge à la fois en avant et en arrière dans le temps. Elle est, dit-on parfois, aussi vieille que l'humanité ; la géométrie, les techniques de construction et les secrets ésotériques furent d'abord présentés à Adam qui, d'après la légende maçonnique, transmet cette connaissance sacrée à ses descendants. Si les historiens spéculatifs affirment souvent que la franc-maçonnerie dérive des survivants des Templiers réfugiés en Écosse, le légendaire maçonnique tient que les secrets maçonniques de Salomon se transmirent anciennement chez les juifs ; lorsque Hérode reb t  le Temple, un millier de prêtres reçurent une formation de maçon afin de construire l'enceinte sacrée. Ce savoir ésotérique se perpétua à travers les âges par l'entremise des guildes, ou « loges » des maçons opératifs, et fut introduit en Angleterre par saint Alban sous la protection du roi anglo-saxon Athelsan (r. 924-939). « Le Temple de Jérusalem est le symbole fondamental et essentiel de la franc-maçonnerie », omniprésent dans ses allégories, dans son art et ses embl mes. La première loge maçonnique se serait réunie sur le parvis du Temple de Salomon, et elle constitue de ce fait la voie d'accès au sanctuaire : « le seul et unique but de l'Initiation [maçonnique] est de permettre [au maçon] de monter du parvis au sanctuaire [du Temple] ». La progression à travers les différents degrés d'initiation reproduit le passage successif dans les trois chambres du Temple de Salomon. Les écrits

maçonniques comportent de longues allégories du rituel maçonnique, mais aussi de la symbolique du Temple. »²⁴⁰

Cette explication des mythes fondateurs de la franc-maçonnerie par ces deux auteurs anglais fait passer cette tradition directement des maçons juifs aux maçons anglais d'avant la croisade. La filiation templière (des croisés influencés par l'ésotérisme oriental, soit sabéen, soit musulman) n'a pas la faveur de ces auteurs qui la citent cependant : « Les Templiers avoués – les farouches combattants croisés – constituaient une simple façade ; les vrais Templiers étaient les gardiens du savoir sacré, qu'ils protégeaient avec vigilance. »²⁴¹

Il est pourtant évident qu'au contact des Arabes d'Espagne et du Levant, les Croisés (et les Templiers parmi eux) se ressourcèrent à cette Tradition orientale immémoriale. Les Croisés devinrent à leur tour de grands bâtisseurs de castels et de kraks en Terres Sainte et ailleurs. Les architectes et les maçons des deux religions se côtoyaient dans le travail commun, en Espagne et au Levant. L'influence arabo-musulmane dans l'architecture médiévale est bien connue, comme pour les autres arts et sciences. Alors que la chute de l'empire romain d'Occident avait rompu le fil de la civilisation, l'Espagne musulmane et les Croisades permirent de renouer ce fil. C'est la Tradition (en tant que cœur ésotérique ou spirituel de toute Religion) qui donne vie à une civilisation, et non l'inverse. Le christianisme, dévoyé par la Trinité et la brutalité féodale, ne pouvait à lui seul maintenir la civilisation européenne. C'est pourquoi, selon René Guénon, c'est la coexistence de deux formes traditionnelles, à savoir l'Église catholique (ou Orthodoxe en Orient) et la franc-maçonnerie, qui ont, ensemble (et malgré leur rivalité voire leur hostilité) permis à l'Occident de ne pas sombrer totalement dans la dérive moderne antitraditionnelle. Mais leur dégénérescence est telle que désormais, seul l'Islâm en tant que Religion parachevée et ayant conservé vivante la connaissance de cette Tradition primordiale adamique (ou Coutume de Dieu, *Sounnatou-Llâh*), est en mesure de protéger la Foi (même celle des Gens du Livre, mise à mal dans les sociétés modernes matérialistes et antitraditionnelles) et de sauver ce qui peut l'être en ce bas monde dans l'attente des temps eschatologiques. Ces temps, selon les Hadîths, seront marqués par l'avènement de l'Imam bien guidé, le retour de Jésus et la destruction de l'Antéchrist (*Dajjâl*) borgne qui apparaîtra au Khorassân.²⁴² Ce Dajjâl sera combattu par l'Imam Mahdi et tué par Jésus à Damas. Le fils de Marie (sidna 'Issa, sur lui la paix) sera un Imam juste à la tête de la communauté musulmane, et les gens du Livre croiront alors en lui. Il apportera la paix universelle avant la fin du monde, mais cet âge d'or sera court, et une nouvelle décadence spirituelle et morale aboutira à l'extinction de la foi chez les humains et à la fin de ce bas-monde, suivie du Jugement dernier, de l'Enfer et du Paradis (Cf. *Sahîh al-Bukhârî*).²⁴³

Les Templiers avaient également rapporté du Levant le système bancaire arabe. Ils devinrent donc très puissants en France et en Europe au point d'exciter la jalousie du roi de France Philippe le Bel. Celui-ci spolia tous les financiers qu'il pouvait : Juifs, Lombards et Templiers. Ces derniers subirent un long procès dans lequel ils furent accusés de blasphème, de « collusion avec l'Islâm »²⁴⁴ et aussi d'adorer en secret une tête sculptée sensée représenter « Baphomet ». Fernand Hayward écrit : « L'idole Baphomet – déformation du nom de Mahomet – n'avait jamais existé que dans l'imagination délirante des tortionnaires. »²⁴⁵ Ce n'est pas l'avis de C.-F. Nicolaï, qui y voit un emprunt des Templiers à une secte sabéenne platonicienne : « L'image que les Templiers adoraient dans leurs Chapitres généraux sous la figure de Baphometus, devait certainement représenter le Père de toutes choses, Créateur du Ciel et de la Terre. »²⁴⁶ Un autre orientaliste allemand, Hammer-Purgstall après avoir hésité sur l'origine du nom Baphomet affirma finalement que « le mot avait une origine gnostique, en groupant deux mots grecs *Baphé*, baptême, et *Météos*, initiation... » (Cf. Albert Ollivier, *Les Templiers*)²⁴⁷. Mais A. Ollivier

ne retient pas cette hypothèse puisque le mot *Bafomet* existe bel et bien en langue d'Oc médiévale (comme déformation du nom turc Mehemet, lui-même déformation de l'arabe Mohammed ou Mouhammad, qui a donné Mahomet en français moderne). En effet, l'historien cite l'amer poème *Ira et Dolor* que le troubadour Olivier le Templier (l'ex-sergent Olivier de Mont Pezat) écrivit en 1265 après la première défaite de Saint-Louis : « Bien fou celui qui veut lutter contre les Turcs, puisque Jésus-Christ ne leur conteste plus rien. Ils ont vaincu – ils vaincront, cela me pèse, – Français et Tartares, Arméniens et Perses. Ils savent que chaque jour ils nous abaisseront, car Dieu dort qui veillait autrefois, et Mahomet resplendit de puissance (e *Bafomet obra de son poder*) et fait resplendir le Sultan d'Égypte. »²⁴⁸

Rappelons que dans les légendes inventées par certains écrivains chrétiens, un diable se faisant passer pour l'Ange Gabriel, aurait suggéré à « Mahomet » de créer une secte hérétique pour détourner les gens de la véritable Église « en dehors de laquelle il n'est point de salut ».

Les Templiers furent également accusés de sorcellerie, de sodomie, etc. et plusieurs dizaines furent brûlés vifs, et pas seulement les grands-maîtres, mais aussi cinquante-quatre « relaps » qui s'étaient courageusement rétractés après leurs « aveux » extorqués sous la torture.²⁴⁹ La plupart des autres victimes se turent pour survivre et furent incorporées dans d'autres ordres ou bien retournèrent à la vie civile. Le temps passant, les langues se délièrent. La royauté et la papauté, qui étaient entrées avec fracas dans cette terrible dérive moderne, cristallisèrent la rancœur d'une grande partie du peuple, rancœur qui ira *crescendo* de siècle en siècle, jusqu'à l'explosion de la Révolution française. René Guénon écrit à ce sujet : « La royauté française, depuis le XIV^e siècle, a travaillé elle-même inconsciemment à préparer la Révolution qui allait la renverser. »²⁵⁰

Même s'il est certain que beaucoup de Templiers avaient acquis de l'estime pour l'Islâm (et s'étaient d'une certaine façon « ressourcés » au contact de la spiritualité musulmane), ils n'étaient probablement devenus ni Musulmans, ni idolâtres,²⁵¹ ni sorciers. Leur or – bien plus que leur foi – intéressait le roi et le pape (Dante place ce dernier en Enfer pour péché de simonie, c'est-à-dire de corruption financière, dans sa *Divine Comédie*).²⁵² C'est en effet Philippe le Bel qui avait entrepris l'affaire, face à la papauté réticente ; et c'est pourtant cette dernière qui en tira le plus de profit matériel, à la grande déception du roi.²⁵³

Fernand Hayward écrit en 1958 (avec l'imprimatur de l'Église Catholique) : « Lors de la terrible tragédie qui amena la destruction de l'Ordre, Nogaret [le ministre du roi] porta contre les Templiers une accusation fort grave. À l'en croire, il y aurait eu collusion entre les chevaliers et les musulmans. Si suspect et même odieux que soit l'exécuteur des secrets desseins de Philippe le Bel, l'homme qui osa porter la main sur la personne du souverain pontife Boniface VIII, il ne faut pas pour autant considérer l'allégation qu'il se targua de formuler à l'endroit des Templiers comme nécessairement dénuée de tout fondement. En effet, leur long séjour en Palestine, les contacts incessants qu'ils avaient eus avec les sectateurs de l'Islam, l'affinement progressif de leur esprit en un temps où les chrétiens occidentaux étaient encore rudes, grossiers, étrangers aux nuances et aux subtilités, les avaient initiés à des méthodes de gouvernement, à une science politique très en avant sur celle de leur époque. Au cours de la troisième Croisade, alors que l'armée de Philippe Auguste assiégeait Saint-Jean d'Acre et se trouvait elle-même encerclée par celle de Saladin, ce sultan dont les sentiments chevaleresques étaient dignes d'un vrai chrétien, des négociations se multiplièrent entre les chefs ennemis, auxquelles les hauts dignitaires prirent part. Elles furent marquées de part et d'autres par les témoignages de la politesse la plus raffinée. »²⁵⁴

Le même auteur ajoute ensuite : « Peu à peu, au fur et à mesure qu'augmentait sa puissance et

qu'il s'enrichissait, le Temple assumait une position que nous appellerions de nos jours supranationale. Protecteurs des chrétiens en Orient, détenteurs avec le temps d'énormes capitaux, devenus banquiers de nombreux princes et souverains, ou administrateurs, d'ailleurs d'une rigide probité, de leurs biens, les Templiers traitaient d'égal à égal avec l'Empereur et les rois. À l'égard même du Saint-Siège ils auraient adopté une attitude arbitrale lorsqu'il advenait que le Saint-Siège fut en conflit avec le pouvoir civil. L'Ordre possédait dans le Proche-Orient une quinzaine de places fortes comportant de vastes étendues de terrain, avec d'immenses approvisionnements au cas où il eut fallu soutenir un siège et utilisant un personnel nombreux, musulman pour une bonne part. Ils avaient sous leurs ordres des Arméniens et des Turcs et leur organisation intérieure, leur hiérarchie n'était pas sans rapport avec celles de la secte ismaélienne dont le maître tout-puissant était le « Vieux de la Montagne » Hassan, chef des Haschichins ou Assassins dont les exploits expliquent le sens extensif que leur nom a pris dans plusieurs langues. Ce Hassan, qui se donnait pour une manière de philosophe, nourri de la pensée grecque, celle des sophistes avant tout, bien que musulman était un parfait sceptique pour qui Dieu se manifestait sous forme de la Raison universelle, génératrice de la Science. Il y avait un certain lien entre la théorie des Ismaéliens et la gnose et si nous faisons allusion ici à ces croyances plus ou moins initiatiques, c'est que, grâce aux nombreux contacts qui s'étaient établis entre les Templiers et le monde oriental, les idées professées dans certains milieux affiliés à l'Islam purent n'être pas sans influence sur ces moines guerriers gorgés de richesses et que l'Orient avait assimilés dans une assez large mesure. »

Et Fernand Hayward de conclure par cette étonnante affirmation : « Rien d'étonnant à ce que les Templiers qui rêvaient d'un empire universel où ils auraient joué un rôle prépondérant, aient pu également envisager avec faveur un certain syncrétisme dérivé d'une fusion entre la pensée et la doctrine du christianisme et celle de l'Islam. Il ne faut pas oublier que le moyen âge fut très attaché aux idées universalistes. »²⁵⁵

Cet auteur catholique défend un point de vue partisan contestable. Il commence par faire l'éloge des Templiers et termine en les accusant de syncrétisme, ce qui est accusation encore pire que celle de simple « collusion ». D'autres auteurs comme Régine Pernoud accréditent l'accusation tardive et tout aussi fallacieuse de « catharisme »²⁵⁶ (et de « néo-manichéisme ») à l'égard des Templiers.²⁵⁷

Certains auteurs, comme Bruno Étienne,²⁵⁸ ne croient pas beaucoup à la filiation « islamo-templière » des francs-maçons. Pourtant B. Étienne évoque lui aussi (comme F. Hayward) la secte ismaélienne des Assassins dans son étude intitulée *Soufisme et franc-maçonnerie*.²⁵⁹ Mais cette secte n'a rien à voir avec le soufisme. C'est une secte d'origine ismaélienne dégénérée en batinisme (pseudo-ésotérique) et qui a dans le monde musulman une très mauvaise réputation. B. Étienne se fonde sur une étude de Sylvestre de Sacy qui prétendait d'ailleurs que les Assassins étaient en fait des athées. Pourquoi faudrait-il précisément que les Templiers aient été de préférence influencés par cette secte hétérodoxe plutôt que par toute autre forme orthodoxe dans le monde musulman ? Et pourquoi les Templiers n'auraient-ils pas été simplement intéressés par l'Islâm lui-même (celui de Saladin par exemple), plutôt que par cette petite secte éteinte des Nizârites (dite des Assassins d'Alamut) mal vue de tous, et surtout des Musulmans qui en étaient les premières victimes, Saladin lui-même ayant échappé à un de leurs attentats ? Il y a chez F. Hayward une volonté évidente de compromettre les Templiers et de justifier *a posteriori* leur destruction par le roi de France et par l'Inquisition. Et chez B. Étienne, on décèle également une tentative de réhabiliter les « Assassins » en les assimilant plus ou moins au soufisme, dans un ouvrage intitulé de surcroît *Soufisme et franc-maçonnerie* ! Ce faisant, cet auteur - par ailleurs estimable -, ne rend service ni au soufisme (qu'il dit

apprécier) ni à la franc-maçonnerie dont il était membre jusqu'à son récent décès.

Les auteurs traditionnels comme René Guénon et Michel Vâlsan (des Musulmans) évoquent la possibilité d'une filiation templière de la maçonnerie, et remontent même plus loin (en ce qui concerne les Rose-Croix en particulier). Les francs-maçons traditionnels revendiquent eux-mêmes cette filiation et remontent également jusqu'à Salomon et à Adam (sur eux la paix).

Un auteur de la fin du XVIII^e s., Christian-Frédéric Nicolaï, qui se présente comme un ami de Lessing (lui-même ami de Voltaire et du roi Frédéric II de Prusse) a publié en 1783 un ouvrage sur les Templiers et la Franc-Maçonnerie (intitulé *Essai sur les accusations intentées aux Templiers et sur le secret de cet ordre avec une dissertation sur l'origine de la franc-maçonnerie*)²⁶⁰ dans lequel il affirme d'une part que la plupart des accusations de l'Inquisition contre les Templiers (corruption, apostasie, débauche, etc.) étaient fondées et d'autre part qu'il n'y a pas de lien direct entre les Templiers et les Francs-maçons. En bon voltairien, il précise toutefois que, selon lui, c'est toute l'Église qui était corrompue, et pas seulement les Templiers, et que c'est une sourde lutte de pouvoir entre eux et l'Église qui a conduit à leur destruction. Selon lui, les Maîtres Templiers avaient intégré des croyances et des éléments de culte inspirés d'une secte gnostique orientale (probablement sabéenne et platonicienne)²⁶¹ et non de l'Islâm proprement dit, et c'est pourquoi ils répudiaient (en secret) la Trinité et la divinité de Jésus et ne croyaient qu'à « un Dieu Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre. » Selon lui, il aurait existé, au sein de l'Ordre, une première initiation traditionnelle catholique connue de tous, puis une seconde intermédiaire discrète, puis une troisième, gnostique et secrète. Il pense que les Templiers étaient en mesure d'opérer une révolution religieuse à partir de la puissance qu'ils avaient acquise en Occident, surtout en France, mais également en Angleterre, Irlande, Allemagne et Espagne. En ce qui concerne les Francs-maçons, le même auteur leur trouve une origine rosicrucienne plutôt que templière, faute de preuve historique écrite. Il pense que la société secrète des Rose-Croix est née avec Jean Valentin Andrea qui serait – selon lui – le véritable auteur de la *Fama fraternitatis* parue en 1614 (et qui se présentait comme une œuvre du « Père Rose-Croix » du XV^e s.). Mais C.-F. Nicolaï rapporte que son ami Lessing accréditait d'une certaine manière la filiation templière de la maçonnerie. Il écrit que « Lessing n'était assurément pas homme à rien écrire au hasard. » Or, pour Lessing, « les Maçonneries des Templiers étaient en grande réputation au douze et treizième siècles. »²⁶² C.-F. Nicolaï ajoute que la franc-maçonnerie est antérieure à Christopher Wren (qui avait institué une Société des Francs-Maçons à Londres en 1690) et affirme : « Le fameux antiquaire Élie Ashmole fut reçu Franc-Maçon dès 1646. Il se trouva en 1682 dans une loge à Londres à Masons-Hall ; il en nomme les Supérieurs /.../ Christopher Wren ne peut donc pas les avoir instituées en 1690, et l'on sait qu'il était Grand-surveillant en 1663. »²⁶³

La légende rosicrucienne concernant le Temple rejoint celle des Francs-maçons, et d'ailleurs les Rose-Croix furent souvent aussi Francs-maçons. Mais cette société secrète s'exila en Orient, et seuls les Francs-maçons demeurèrent en Occident. René Guénon, qui considère que Christian Rosenkreutz n'est pas un personnage réel, mais une « entité collective », rapporte cette légende rosicrucienne : « Après la destruction de l'ordre du Temple, les initiés à l'ésotérisme chrétien se réorganisèrent, d'accord avec les initiés à l'ésotérisme islamique, pour maintenir, dans la mesure du possible, le lien qui avait été apparemment rompu par cette destruction ; mais cette réorganisation dut se faire d'une façon plus cachée, invisible en quelque sorte, et sans prendre appui dans une institution connue extérieurement et qui comme telle, aurait pu être détruite une fois encore. Les vrais rose-croix furent proprement les inspireurs de cette réorganisation. »²⁶⁴

Paul Naudon écrit : « Partout en Europe les Templiers jouèrent un rôle dans les guildes et les

métiers. Parmi les officiers de chaque commanderie se trouvait un *magister carpentarius*, véritable architecte qui éduquait et dirigeait les ouvriers constructeurs au service de l'Ordre. » (*La franc-maçonnerie*, p. 20).²⁶⁵

Le même auteur note que : « L'influence des Templiers sur les communautés de métiers ne cessa pas avec la dissolution de l'ordre en 1312. Beaucoup de Templiers, rentrés dans la vie laïque, vinrent s'agréger à celles-ci. Cette affiliation fut particulièrement importante en Flandre et en Écosse, où ils trouvèrent un accueil favorable auprès du roi Robert Bruce. /.../ En Grande-Bretagne, il semble qu'elles finirent même par gagner l'ensemble de la profession si bien que le vocable « franc-maçonnerie » en vint à englober tout le métier de la maçonnerie. »²⁶⁶

Cette filiation semble donc acceptable, et la mutation de la maçonnerie opérative (de métier proprement dit) vers la maçonnerie « acceptée » (ou « spéculative ») - permettant l'adhésion des non-maçons de métier - est également un phénomène bien connu dont ont amplement traité René Guénon et la plupart des auteurs spécialistes de cette question. Cette mutation avait des motifs avant tout spirituels, dans une civilisation européenne par trop étouffée culturellement par l'Église. Elle permettait de renouer avec la Tradition monothéiste pure au-delà du trinitarisme obligatoire, tout en revivifiant le principe de fraternité universelle qui découle naturellement du pur monothéisme. En effet, les free-masons, héritiers des guildes antiques et internationales, ne prêtaient pas serment sur la Trinité mais sur Dieu qu'ils nommaient métaphoriquement Le Grand Architecte de l'Univers. Cette dénomination était recevable dans toutes les formes traditionnelles. Cet universalisme garantissait depuis toujours la fraternité dans les guildes de maçons et ce avant même la construction du Temple de Salomon, bâti, selon les kabbalistes (*qabbalah* signifie *Tradition* en hébreu ancien), sur le Rocher qu'ils désignent comme la « Pierre de fondation du monde ». ²⁶⁷

Selon Paul Naudon, la franc-maçonnerie anglaise (« acceptée » et « écossaise ») a été introduite en France en 1649, dans l'entourage de Henriette de France au Château de Saint-Germain, mais des Loges auraient déjà existé dès le XVI^e s. dans la garde écossaise des Rois de France.²⁶⁸

Henri Corbin (dans *Temple et Contemplation*)²⁶⁹ accrédite la filiation Temple-soufisme-franc-maçonnerie. René Le Forestier (dans *La franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIII^e-XIX^e siècles*)²⁷⁰, a également produit une étude sur le *Manuscrit de Strasbourg* en rapport avec cette filiation. L'existence d'une Loge maçonnique à Strasbourg est attestée en 1563, ce qui ne signifie pas qu'elle soit la première.

Par ailleurs, le fait que des Musulmans initiés au soufisme, comme l'Émir Abd El-Kader d'Algérie ou comme le Cheikh Abd El-Wahid Yahya (René Guénon) aient également été initiés²⁷¹ à la franc-maçonnerie, prouve que cette dernière forme, bien que dégénérée (et c'est pourquoi ils l'ont tous les deux finalement délaissée) n'a rien à voir avec les calomnies que l'Église déversa sur son compte. Cette forme traditionnelle (rivale mais complémentaire de l'Église en Europe) fut d'ailleurs âprement combattue par les formes les plus sataniques de la dérive moderne, à savoir par le bolchévisme et par le fascisme. D'ailleurs, depuis Vatican II, l'Église romaine a révisé ses jugements négatifs sur la franc-maçonnerie (comme sur l'Islâm également).

Le Cheikh al-Akbar 'Ibn 'Arabî a écrit : « Les gens sont les ennemis de ce qu'ils ignorent (*an-nâsu a'dâ' ma jahilû*). » Ce Cheikh démontra dans ses œuvres l'unité transcendente des religions, toutes issues de la Tradition primordiale (*Dîn al-Qayyim*) ou Religion Primordiale (*Dîn al-Fitrah*) évoquée dans le Coran (12,40) et qui est également appelée Coutume divine (*Sounnatou-Llâh*), Gnose ou Métaphysique (*Ma'rifa ilahiya*). Ce que les francs-maçons traditionnels (et non pas

les modernistes dévoyés de plus en plus nombreux parmi eux) appellent la Tradition, n'est donc rien d'autre que la Doctrine primordiale adamique. Les *Constitutions d'Anderson* (1723) la font clairement remonter à Adam, père de l'humanité : « L'initiation s'appuie sur la Tradition et celle-ci remonte à Dieu lui-même. »²⁷²

S'il est difficile de mesurer l'influence de l'Islâm sur les Templiers (et de ces derniers sur la Franc-maçonnerie) - car il s'agirait en ces cas d'influences indirectes et volontairement occultées dès l'origine pour des raisons de sécurité évidentes -, il est beaucoup plus aisé d'évaluer l'influence exotérique de l'Islâm sur le renouveau de la civilisation européenne à partir du Moyen Âge classique, car là les preuves abondent de façon irréfragable.

L'Apport arabo-musulman au Moyen Âge

Au 3^{ème} concile de Constantinople (680-681),²⁷³ l'Islâm avait été considéré par l'Église comme une variante de « l'hérésie arienne »²⁷⁴ à détruire comme telle, d'autant plus que les nouvelles autorités musulmanes protégeaient les chrétiens dits « hérétiques » (notamment les monophysites nestoriens et jacobites).²⁷⁵ Le patriarcat d'Antioche était en effet passé sous la domination arabe en 637 et Jérusalem en 638. Peu après, en 642, les monophysites égyptiens accueillaient les Arabes en libérateurs.²⁷⁶ La confusion entre arianisme et Islâm par les Catholiques (et les Orthodoxes) trinitaires a duré très longtemps, puisqu'un auteur français du XVII^e s., Barthélemy d'Herbelot écrivait encore : « Les interprètes de l'Alcoran et autres docteurs de la Loi Musulmane ou Mahométane ont appliqué à ce faux Prophète tous les éloges que les Ariens, Paulitiens, ou, Paulianistes et autres hérétiques ont attribué à Jésus-Christ en lui ôtant sa Divinité. »²⁷⁷

L'Islâm et l'arianisme (christianisme non trinitaire) n'avaient donc pas droit de cité sur les terres catholiques, alors même que les églises chrétiennes (de toute tendance) étaient protégées dans le monde musulman, conformément à la Chariah.

Les raisons de la perte de l'Espagne (ainsi que de la Gaule du sud et des îles méditerranéennes²⁷⁸) par les Musulmans sont connues. Elles sont essentiellement politiques.²⁷⁹ À partir de la fin du Khalifat de Cordoue, émietté en de multiples petits royaumes rivaux indéfendables, face à une solide alliance des royaumes catholiques (notamment Aragon et Castille) activement soutenue d'ailleurs par les chevaliers Francs venus du Nord, l'Islâm était irrémédiablement compromis en Europe occidentale. Les victoires des Francs en Gaule du sud et en Espagne leur ont d'ailleurs littéralement « donné des ailes » et en ont fait les initiateurs et les fers de lance de toutes les Croisades, au point où tous les croisés (même anglo-saxons, allemands ou italiens) étaient globalement appelés *Franji* (« Francs »)²⁸⁰ par les Arabes. L'Espagne musulmane était trop enclavée en Europe occidentale, trop éloignée du centre de gravité de l'Empire musulman pour s'y maintenir, alors que celui-ci combattait sur le front byzantin et connaissait en outre des divisions intérieures ainsi que des agressions extérieures comme celle des Mongols (prise de Bagdad en 1259).

Mais la civilisation européenne (avec l'Italie et la France comme premières bénéficiaires) doit cependant beaucoup à ces périodes de présence musulmane en Espagne, en Gaule et dans les îles méditerranéennes. L'influence musulmane se développa ensuite malgré les Croisades, par des contacts nombreux et féconds entre princes chrétiens et musulmans, notamment en Sicile normande et en Égypte avec l'empereur germanique Frédéric II (m. en 1250).

René Guénon (Cheikh Abd El-Wahîd Yahya) a écrit : « La plupart des Européens n'ont pas exactement évalué l'importance de l'apport qu'ils ont reçu de la civilisation islamique, ni

compris la nature de leurs emprunts à cette civilisation dans le passé et certains vont jusqu'à totalement méconnaître tout ce qui s'y rapporte. Cela vient de ce que l'histoire telle qu'elle leur est enseignée travestit les faits et paraît avoir été altérée volontairement sur beaucoup de points. /.../ S'il est généralement connu que l'Espagne est restée sous la loi islamique pendant plusieurs siècles, on ne dit jamais qu'il en fut de même d'autres pays, tels que la Sicile et la partie méridionale de la France actuelle. C'est avec outrance que cet enseignement affiche le peu de considération que lui inspire la civilisation islamique, et il a l'habitude d'en rabaisser le mérite chaque fois que l'occasion s'en présente. Il importe de remarquer que l'enseignement historique dans les universités d'Europe ne montre pas l'influence dont il s'agit. Au contraire, les vérités qui devraient être dites à ce sujet, qu'il s'agisse de professer ou d'écrire, sont systématiquement écartées, surtout pour les événements les plus importants. /.../

René Guénon fait ensuite remarquer que : « Certains veulent attribuer ce silence des historiens à quelque préjugé religieux. Mais que dire des historiens actuels dont la plupart sont sans religion, sinon adversaires de toute religion, quand ils viennent confirmer ce que leurs devanciers ont dit de contraire à la vérité ? Il faut donc voir là une conséquence de l'orgueil et de la présomption des Occidentaux, travers qui les empêchent de reconnaître la vérité et l'importance de leurs dettes envers l'Orient. Le plus étrange en cette occurrence c'est de voir les Européens se considérer comme les héritiers directs de la civilisation hellénique, alors que la vérité des faits infirme cette prétention. La réalité tirée de l'histoire même établit péremptoirement que la science et la philosophie grecques ont été transmises aux européens par des intermédiaires musulmans. »²⁸¹

Les professeurs Massignon et Arnaldez ont écrit à propos des Arabes : « Entre le VII^e et le XII^e siècles, ce sont eux qui sont les héritiers de la Grèce et ce sont leurs œuvres, une fois traduites en latin, qui vont déclencher en Occident le grand mouvement de pensée qui aboutit au brillant essor du XIII^e siècle. »²⁸²

L'historien André Clot, écrit pour sa part dans son ouvrage sur *L'Espagne musulmane* : « Les cultures arabe et latine, si proche dans l'espace, si éloignées dans les esprits, pour la première fois se rencontrent. Une osmose des cultures se produit. Ce moment est capital dans l'histoire de la pensée. Les intellectuels de l'Europe peuvent, pour la première fois, prendre connaissance, autrement que par bribes, des grandes œuvres de l'Antiquité, Aristote en premier, d'abord par les auteurs et les hommes de science arabes qui en sont imprégnés, puis par les traductions latines. Les érudits de France et des autres pays d'Occident se précipitent en Espagne, conscients maintenant de l'ignorance dans laquelle ils avaient été tenus des grandes œuvres, source de leur civilisation. Ils prennent aussi connaissance de l'énorme production des Arabes des siècles passés, de celle aussi des savants (Maimonide, Averroès, Abulcassis et les autres) qui produisent au XII^e siècle des œuvres de grande qualité. Toute la culture européenne est irriguée de cette masse de connaissances qui lui sont apportées. Elle en est comme bouleversée. /.../ Rien n'eût été possible sans la rencontre de l'Islâm en Espagne, porteur de l'énorme héritage des Anciens et fort de ses propres recherches, et d'un Occident latin assoiffé de connaissances et las des vérités imposées. »²⁸³

Des centaines d'ouvrages arabes furent traduits en latin. Dans ce travail, les savants juifs – enfin libérés en Espagne de la tyrannie des Wisigoths et des prélats trinitaires – prennent une part active. Certains érudits chrétiens apprennent l'arabe et contribuent ainsi à cet effort de traduction et de civilisation. Par exemple Jean de Séville, mathématicien et astronome, qui traduisit de nombreux livres arabes sur divers sujets, et notamment sur les algorithmes, sur l'astrolabe, ainsi que sur l'œuvre du grand théologien musulman al-Ghazâlî (Algazel en latin).²⁸⁴ La Navarre en particulier, à partir du XII^e s., joue un rôle majeur dans ce grand mouvement de

transfert des connaissances. Même le Coran est traduit pour la première fois (pour le réfuter) au XII^e s., à la demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.²⁸⁵ C'est bientôt toute l'Europe – malgré les réticences et parfois les persécutions de l'Église – qui reçoit peu à peu ces nouvelles lumières, sans lesquelles la « Renaissance »²⁸⁶ européenne n'aurait pu voir le jour.

André Clot évoque ainsi ce grand brassage salutaire qui a bouleversé cette époque : « Les philosophes, les théologiens, les astronomes, les scientifiques de toutes spécialités de France, d'Angleterre, d'Allemagne, forment ainsi des réseaux d'intellectuels qui irriguent l'Europe du savoir que les Arabes leur ont transmis. La grande figure qui domine cette époque est celle de Gérard de Crémone, qui consacra sa vie à l'étude, apprit l'arabe et traduisit une centaine d'ouvrages de l'arabe au latin. » Et cet auteur de citer des œuvres de Ptolémée, Avicenne, Galien, Hippocrate, Razi, Farabi et surtout d'Aristote (« évènement capital pour l'évolution de la pensée occidentale »).²⁸⁷

Bruno Étienne écrit : « Les Occidentaux oublient assez souvent qu'ils ont connu les Grecs (Platon, Aristote, Plotin et même Philon d'Alexandrie) et l'hermétisme par les Arabes, plus précisément par les Arabes et les Juifs d'Espagne et par l'école de traduction de Tolède. Ces traductions furent entreprises au VIII^e siècle sur l'initiative du Calife abbasside Al-Ma'mûn, qui constitua une « Maison de la Sagesse » à Bagdad dans laquelle il rassembla des chrétiens nestoriens et jacobites²⁸⁸ parfaitement au courant de la philosophie et des sciences grecques et capables d'en traduire les textes en arabe. Ces traductions ne se faisaient pas toujours directement du grec en arabe, mais très souvent par l'intermédiaire de la langue syriaque, puisque la philosophie grecque avait été étudiée pendant plusieurs siècles (après J.-C.) et traduite déjà en grande partie en cette langue. Les œuvres philosophiques grecques ont fait le tour de la Méditerranée en passant par l'Andalousie. /.../ À Tolède comme à Bagdad, la philosophie était étudiée en équipe : chrétiens, juifs, musulmans travaillaient ensemble pour traduire les œuvres philosophiques de l'arabe en latin ou de l'arabe en hébreu. Il y a mille ans naissait Abû 'Alî El-Hosseïn ibn 'Abdallah ibn Sînâ, dont le *Canon de la médecine* fut traduit à Tolède par Gérard de Crémone. C'est notre Avicenne ! Ces traductions sont donc à l'origine de la Renaissance. »²⁸⁹

Dans son ouvrage *L'Épopée des civilisations*, Bernard Nadoulek précise que « s'il fallait vraiment analyser les conséquences culturelles de la confrontation entre l'Islâm et la chrétienté, il faudrait les situer dans les métissages culturels qui ont permis à l'Europe de sortir du Moyen Âge grâce aux emprunts intellectuels qu'elle a faits à la civilisation musulmane de l'époque : des mathématiques aux techniques financières, de la médecine à l'astronomie, sans oublier la redécouverte de la philosophie grecque, mise sous le boisseau par l'Église depuis mille ans en Europe, mais traduite en arabe au IX^e siècle dans l'Empire abbasside. »²⁹⁰

Dans l'ouvrage collectif *L'Islam et la France* (sous la direction de Dorra Mameri-Chaambi)²⁹¹, Mohamed Hendaz consacre un chapitre capital à cet apport arabo-musulman : « *La transmission des savoirs – L'apport culturel et scientifique sans précédent de la civilisation arabo-musulmane.* » Nous n'allons évidemment pas reproduire ce chapitre *in extenso*. L'auteur y souligne que le Coran et le Hadîth sont « la source d'une émulation scientifique, à l'instar de ce qui est reconnu comme étant la première révélation reçue par Mahomet : « Lis au nom de ton Seigneur qui a créé. » (Coran 96 :1). M. Hendaz explique que la formation d'un grand empire musulman a favorisé les échanges et le développement des sciences, dès les Omeyyades et surtout sous les Abbassides, notamment sous le règne de Hârûn al-Rachîd (786-809), qui « donne à son tour une impulsion déterminante aux activités scientifiques de tous genres. Le premier hôpital dans le monde musulman y voit le jour. La plus ancienne « Maison de la sagesse (*Bayt al-Hikma*) » ouvre ses portes à Bagdad où le mouvement intellectuel et

scientifique fut redynamisé par le septième calife abbasside, al-Mamûn (813-833). Ainsi, sous l'aile de cette institution savante se développèrent, entre autres, les mathématiques, la mécanique, l'astronomie, la théologie et la philosophie. » L'auteur cite plusieurs savants dont le nom fut latinisé par les Européens qui les étudièrent. Notamment en mathématique et en astronomie, Algorismus (al-Khwârizmi) mort en 850, qui travailla sur les algorithmes, suivi par Alfraganus (al-Farghânî), puis Albumasar (Abû Mashar) mort en 886, qui mit en place un véritable observatoire à Bagdad. Albategnus (al-Battânî), mort en 929, auteur du traité *Zij al-sâbî*. Azarqiel (al-Zarqâlî) astronome mort en 1100, auteur des *Tables tolédanes*. Les savants arabes traduisirent les œuvres des philosophes grecs (le mot *philosophie* regroupait en fait toutes les sciences chez les grecs anciens) qui subsistaient surtout en Syrie et étaient en voie d'extinction avant l'arrivée des Arabes. Mais ils firent plus, ils développèrent ces sciences et la philosophie musulmane (*falsafa*) trouva ses lettres de noblesse avec al-Kindî. M. Hendaz écrit : « Le premier de ces philosophes est probablement Abû Yûsuf Yaqûb Ishâq al Kindî (801-866). Auteur arabe d'une abondante production (250 titres) scientifique et philosophique, il prit part activement à l'effervescence intellectuelle promue par les Abbassides. Nombre de ses traités furent transmis en latin à l'Occident chrétien médiéval. Il fut le premier à s'efforcer d'adapter la philosophie grecque à la doctrine islamique en cherchant à montrer la cohérence entre la révélation et la raison. Une de ses avancées est d'être parvenu à concilier le postulat de la création du monde *ex nihilo* avec les thèses néoplatoniciennes. De ce point de vue, il peut être considéré comme le père fondateur de la philosophie islamique (*falsafa*). Al-Kindî a considérablement influencé les générations suivantes de philosophes. /.../ Un des plus grands noms à s'être imprégné de l'approche d'al-Kindî est al-Farâbî (872-950), connu dans l'Occident du Moyen-Âge comme Alfarabius ou Avennasar. Son titre honorifique de « second maître », le premier étant Aristote, souligne de façon très marquée le rang de ce philosophe. »²⁹²

Ce philosophe inspira Avicenne (Ibn Sinâ), mort en 1037, et Averroès (Ibn Rushd) ainsi que le théologien juif andalou Maïmonide. Mais un courant anti-philosophique se fit jour chez d'autres savants de l'Islâm, notamment chez les juristes (*fuqaha*). Algazel (al-Ghazâlî) notamment fut un théologien critique de certaines dérives « sophistes » de la philosophie. Le fait n'était pas nouveau, et la philosophie grecque ancienne avait elle-même dû se défendre contre le sophisme qui est une parodie nuisible de la vraie philosophie. La philosophie est d'essence divine (l'Émir Abd El-Kader d'Algérie fait remonter la philosophie d'Aristote, de Platon, de Socrate, de Thalès et de Pythagore à Luqmân et au Prophète Idriss, sur lui la paix)²⁹³ mais elle peut s'égarer dans des spéculations vaines et fausses sans la lumière de la Révélation (on le voit en Occident avec les « philosophes » modernes comme Karl Marx ou pire comme le dément nihiliste Nietzsche). Le critère (*furqân*) est la Révélation. La raison humaine seule ne pourrait aboutir aux vérités révélées. La révélation est indispensable au salut, à la perfection et à la connaissance de la vérité. Certains philosophes s'en sont approchés, mais d'autres s'en sont considérablement éloignés. L'Imam Ghazâlî a remis chaque science à sa place, la plus haute étant le Tawhîd (science de l'Unité divine) de nature métaphysique et ne pouvant donc être connue que par la foi en la Révélation divine. Elle ne souffre aucune modification et est inaccessible à l'erreur, contrairement aux sciences inférieures sujettes aux changements, aux ajustements perpétuels. Le *Kalâm* (littéralement « parole », dialectique ou théologie, et dont le sommet est le *Tawhîd*) est par nature supérieur à la philosophie. Cette Revivification radicale fut donc l'œuvre de l'Imam Ghazâlî (Algazel chez les latinistes), mort en 1111 (503 de l'Hégire). Plus tard, le docteur hanbalite Ibn Taymiyya critiqua notre illustre Imam al-Ghazâlî, mais à tort. Ibn Taymiyya a commis de nombreuses erreurs doctrinales, une vingtaine au regard de l'orthodoxie sunnite, et ces erreurs ont été réfutées par la plupart des Oulémas, jusqu'à ce qu'Ibn Abd El-Wahhab reprenne ces erreurs à son compte en les aggravant.

Mais le travail salubre de l'illustre Imam al-Ghazâlî (notamment avec son ouvrage majeur *Revivification des sciences de la religion*) ne détruit pas pour autant la philosophie dans le monde musulman. La liberté de pensée est inhérente à la civilisation musulmane, n'en déplaise aux modernes « salafistes ». Des figures célèbres comme l'Andalou Avempace (Ibn Bâjja), mort en 1139, ou encore le Marocain Abucacer (Abû Bakr Ibn Tufayl) mort en 1185, furent étudiés en Europe chrétienne. L'historien Ibn Khaldûn est considéré comme le père de la sociologie en Occident. La médecine fut une des grandes sciences arabes, et plusieurs de ces philosophes arabes (comme Avicenne) étaient eux-mêmes médecins (comme le furent auparavant quelques philosophes grecs anciens).

Ceci dit, c'est surtout sa physique²⁹⁴, bien plus que sa métaphysique, que l'Occident a pris à la civilisation arabo-musulmane, ce qui explique l'hypertrophie matérialiste de l'Occident moderne. Mais la dérive moderne (initiée sous Philippe le Bel) ne peut combler le vide existentiel des individus ; elle épuise non seulement l'esprit humain, mais aussi les ressources et la santé écologique de la planète. Productivisme et consumérisme effrénés, spectacle permanent ; tels sont les aspects les plus caractéristiques de cette *civilisation* décadente, coupée de ses racines spirituelles, qui détruit l'âme intérieure et la nature extérieure. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » a écrit Rabelais. Cette science dévoyée menace l'humanité. L'histoire du modernisme occidental, c'est l'histoire de *L'Apprenti Sorcier* de Goethe, apprenti qui perd le contrôle des catastrophes qu'il provoque. Edgard Morin, pourtant marxiste, a écrit justement à ce sujet : « La crise universelle du développement est aussi celle de notre monde occidental qui s'est sous-développé moralement, intellectuellement, dans et par son propre développement technologique. »²⁹⁵

Coran 18,7-8 : « **Nous avons fait une parure de ce que Nous avons disposé à la surface de la terre en vue de les éprouver : lequel d'entre eux œuvrera le plus pieusement ? Puis Nous transformerons tout cela en un terrain aride.** » Coran 30,41 : « **La corruption est apparue sur terre comme sur mer à cause de ce que les gens ont acquis de leurs mains, cela afin que Dieu leur fasse goûter une partie de leurs méfaits...** »

La distinction entre la physique et la métaphysique vient d'Aristote, qui a placé son ouvrage *Métaphysique* après sa *Physique* (laquelle comprend des traités de sciences naturelles, de météorologie, d'astronomie, etc.). En Islâm, contrairement à l'Occident chrétien, il n'y a pas de dichotomie entre science et foi, et les Savants (Oulémas) considèrent la Science comme un tout, depuis son sommet métaphysique révélé (le *Tawhîd* ou science de l'Unité divine) jusqu'aux savoirs les plus « techniques », car tout provient de Dieu, qui a tout créé, l'Homme ainsi que les actes de l'Homme, ainsi que le dit le Coran (37,96) : « **C'est Dieu qui vous a créés ainsi que vos œuvres** », et qui lui a enseigné « tous les noms » (c'est-à-dire le Logos : toutes les sciences passées, présentes et à venir). Et aussi (2,31-32) : « **Et Il enseigna à Adam les noms de toutes choses qu'Il présenta ensuite aux anges en leur demandant : Faites-M'en connaître les noms si vous êtes sincères ! Gloire à Toi ! répondirent-ils. Nous n'avons d'autre science que celle que Tu as daigné nous enseigner car Tu es le Très Savant, le Très Sage.** »

Pour en revenir aux relations interconfessionnelles aux premiers temps de l'Islâm, le professeur A. Miquel résume ainsi les rapports entre les Musulmans et les populations des régions conquises par les Musulmans : « Le statut accordé aux juifs et aux chrétiens est sans doute, en plein Moyen Âge, exemplaire, mais il n'est qu'un des signes parmi d'autres d'une attitude d'ensemble de l'Islâm, l'une des clefs majeures de son succès : au plan temporel, il a bouleversé le moins possible, s'est superposé plus qu'imposé, coulé, chaque fois qu'il a pu, dans les vieilles habitudes de l'Orient méditerranéen et de la Perse. Bref, il a voulu être, aussi peu que possible, l'étranger, l'intrus. »²⁹⁶

L'orientaliste de renommée mondiale Bernard Lewis écrit : « Les juifs et les chrétiens qui vivaient sous la domination musulmane ne furent pas en général appelés à endurer le martyre pour leur foi. Contrairement aux juifs et aux musulmans de l'Espagne après la Reconquête, ils n'eurent que rarement à choisir entre l'exil, l'apostasie ou la mort. Ils ne furent soumis à aucun ostracisme territorial ou professionnel comparable à celui que connurent pendant longtemps les juifs d'Europe. »²⁹⁷

Les historiens Jean Flori²⁹⁸ et Philippe Sénac ont fait remarquer que la confrontation médiévale entre les Francs et les Sarrasins ne fut pas seulement militaire, mais que des échanges politiques pacifiques eurent également lieu : « Les nombreux combats qui ont opposé les Francs aux musulmans pendant le Moyen Âge ne sauraient faire oublier qu'il y eut également des rapports plus pacifiques entre les deux camps, qu'il s'agisse de contacts diplomatiques ou d'alliances militaires, comme si le clivage religieux n'avait pas d'abord constitué une barrière infranchissable. C'est principalement au cours de la période carolingienne, aux VIII^e et IX^e siècles, alors que la France n'était encore qu'une entité en construction, que ces contacts se développèrent en Espagne, en Italie, comme dans l'ensemble du bassin méditerranéen. »²⁹⁹

Les rois carolingiens entretenaient des relations diplomatiques étroites avec les califes abbassides de Bagdad. Il en allait souvent de même avec les émirs et califes omeyyades d'Espagne, malgré les conflits. Charlemagne fut même un temps allié à un Émir andalou. Puis, avec François I^{er}, fut initiée la « politique musulmane » de la France, c'est-à-dire l'alliance avec l'empire ottoman pour faire face au saint empire romain germanique. Cette alliance dura trois siècles.

Les prémices d'une réhabilitation

Mais la véritable sympathie envers l'Islâm n'a pu se développer en France et en Europe qu'avec le déclin de la contrainte chrétienne sur les consciences. La Révolution française, notamment, a permis l'éclosion de « l'islamophilie » de Bonaparte, de Goethe, Lamartine, etc. Ce fut surtout en France que ce phénomène nouveau se développa après le Directoire. Après les dérives terroristes et anti-chrétiennes de la Révolution, le Consulat et l'Empire instaurèrent une véritable liberté de conscience religieuse, y compris la liberté de dire du bien de l'Islâm, chose auparavant presque inconcevable.

Dans l'imaginaire populaire, le Musulman, le Sarrasin, c'était l'ennemi antique, le païen, l'infidèle, du moins jusqu'au séisme politique de 1789, qui fut une réelle seconde fondation de l'identité française, non plus basée sur le seul catholicisme (nécessairement anti-musulman) mais sur une conception plus universaliste (et « laïque » avant l'heure)³⁰⁰ de la fraternité humaine (englobant donc les non catholiques). Les francs-maçons jouèrent également un rôle important dans cette évolution. Un de leurs devises, *Ex Oriente Lux* (« la lumière vient d'Orient ») constitue une évidence à la fois physique et métaphysique.

Rappelons qu'en France, le mot laïc (ou laïque) désignait, à l'origine, les chrétiens « de base » (ou *catéchumènes*), c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas de fonction sacerdotale dans l'Église. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, le mot *laïcité* a vu sa signification se modifier : il a servi à désigner la séparation organique de l'Église et de l'État, c'est-à-dire la fin du monopole catholique. Ce qui entraîna une vive réaction « anti-laïque » de l'Église (et des royalistes). Cette notion de laïcité, héritée de la Révolution, de l'Empire (et activement défendue par la Franc-maçonnerie), désigne aussi l'égalité de traitement entre toutes les confessions religieuses, ainsi que la liberté d'expression religieuse dans les limites de la loi commune (excluant le prosélytisme dans certains lieux publics : école publique, justice, administration...). M. Sarkozy

parlait d'une « laïcité positive » (qui dans son optique tend ouvertement à favoriser le christianisme et à valoriser les seules « racines chrétiennes » de la France), ouvrant ainsi la route à la « laïcité lepéniste » carrément islamophobe. La laïcité telle qu'elle est définie par le Conseil d'État, constitue en fait une garantie pour l'existence et le traitement équitable de toutes les religions de France. Certains « salafistes » (pas tous) qui diabolisent cette notion de laïcité ne comprennent en fait rien à cette question. Tout comme on oppose islâm à « islamisme », il conviendrait de distinguer entre la véritable laïcité et le « laïcisme ».

Depuis la Renaissance, donc, des liens diplomatiques s'étaient forgés entre la France et l'Empire Ottoman, entre François 1^{er} et Soliman le Magnifique, et ce, avec la bénédiction tacite de la Papauté. Cette dernière était menacée territorialement par le Saint Empire Romain Germanique, et ce, depuis le moyen âge. Ainsi, en pleine période des Croisades, la Papauté et l'Empire germanique s'étaient affrontés militairement en Italie (Frédéric I^{er} Barberousse contre le Pape Alexandre III entre 1156 et 1183). L'Empire voulait annexer les États pontificaux et les autres villes d'Italie et « domestiquer » la papauté à son profit, ce qui lui aurait donné les clefs de la France et de l'Angleterre, et une autorité universelle.

Grâce à leur alliance, la France et l'Empire Ottoman se trouvèrent en meilleure situation face à la menace germanique. Le processus de rapprochement initié par les derniers Valois (et maintenu par les Bourbons) allait se poursuivre jusqu'à l'expédition de Bonaparte en Égypte, laquelle n'avait pas pour but d'affaiblir la Sublime Porte, mais l'Angleterre. Le Directoire voulait en effet couper la route des Indes aux Britanniques. De plus l'Égypte, alors dominée par des Mamlouks quasi-autonomes, échappait de plus en plus au contrôle ottoman, ce qui affaiblissait les deux alliés face à leurs rivaux européens (surtout la Russie et l'Allemagne). Bonaparte et le Consulat souhaitaient le maintien de l'Alliance ottomane, et Talleyrand était chargé de cette mission diplomatique. Dans sa lettre au Grand Vizir du 30 thermidor an VII (17 août 1799), Bonaparte écrit : « Comment votre Excellence, si éclairée dans la connaissance de la politique et des intérêts des divers États, pourrait-elle ignorer que la Russie et l'empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus pour le partage de la Turquie, et que ce n'a été que l'intervention de la France qui l'a empêché ? »³⁰¹ Mais le Sultan se sentait idéologiquement plus proche des monarchies européennes que de cette Révolution aux forts accents anticléricaux. Les Ottomans se rapprochèrent alors des Britanniques, puis quelques décennies plus tard, des Allemands, ce qui fut fatal à leur empire (et à terme, au khalifat sunnite). L'alliance franco-ottomane était propice aux deux puissances, et la rupture de cette alliance s'est avérée néfaste pour les deux. La France et la Turquie ont perdu leurs empires respectifs. Mais la géographie européenne n'a pas fondamentalement changé, et une nouvelle alliance privilégiée donnerait du poids aux deux puissances. L'Otan³⁰² ne suffit pas. Nos liens historiques sont beaucoup plus anciens et profonds.

Bonaparte (ex-jacobin récupéré par les Thermidoriens) s'était proclamé « adversaire du Pape » et « Musulman » en débarquant à Alexandrie. Il renouvela ses dires devant le conseil des dignitaires (*diwan*) d'Égypte, qui l'appelaient Sultan al-Kabir (« le grand »). Ensuite, en tant qu'empereur des Français, il se proclama également « Protecteur de l'Islâm ». Son ambition personnelle s'inscrivait certainement dans un certain idéal inspiré de la franc-maçonnerie : la liberté, l'égalité et la fraternité. Christian Cherfils a écrit : « Le plan de Napoléon était d'établir, au plus grand profit des musulmans, un régime d'égalité. » Et il cite cette phrase de l'empereur à Sainte-Hélène : « Je voulais tolérer tous les cultes, et que mes sujets, protestants, catholiques, mahométans, déistes mêmes, fussent égaux, de sorte que la religion d'un homme ne pût avoir aucune influence sur sa fortune publique. » (*Commentaires*, tome V, p. 411)³⁰³

Le Déisme (et le Théisme), professé par Rousseau, Voltaire, Robespierre, Bonaparte, etc.

consiste à croire en un seul Dieu Créateur et à pratiquer la fraternité, mais sans reconnaître de religion ou de prophète en particulier. Bonaparte était déiste mais favorable aux religions instituées, dont il se réclamait toutes, selon le contexte. Il a établi les prémices de ce qu'on a appelé ensuite en France la Laïcité, c'est-à-dire la séparation de l'Église catholique et de l'État, la liberté religieuse et l'égalité juridique des citoyens quelle que soit leur croyance (ou absence de croyance). Son affiliation maçonnique n'est pas prouvée. Elle est niée par certains auteurs (comme Charles Napoléon) et attestée par d'autres (comme Christian Cherfils). Mais il est certain que son père, ses frères, sa femme Joséphine et la plupart de ses compagnons militaires (dix-sept maréchaux sur vingt-huit) étaient francs-maçons. Ils furent très influents durant le Premier et le Second Empire, ainsi que durant la Troisième République, ce qui leur valut l'hostilité croissante de l'Église et des royalistes, puis celle des fascistes européens (et même de Staline, et de toutes les dictatures en général). Au milieu du XX^e siècle, ils jouèrent un rôle dans la Résistance anti-nazie puis dans la Décolonisation.

Napoléon Bonaparte écrit (en Égypte) : « Je suis, moi, Musulman unitaire et je glorifie le Prophète. »³⁰⁴ Il commence sa lettre au Chérif de La Mecque par : « Au Nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète ! »³⁰⁵ Il s'adresse ainsi aux Oulémas d'Égypte : « J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai réunir tous les hommes sages et instruits du pays et établir un régime uniforme, fondé sur les principes de l'Alcoran qui sont les seuls vrais et qui peuvent seuls faire le bonheur des hommes.

»³⁰⁶

Il écrit : « L'Islâm attaque spécialement les idolâtres ; il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ; voilà le fondement de la religion musulmane ; c'était le point le plus essentiel : consacrer la grande vérité annoncée par Moïse et confirmée par Jésus. »³⁰⁷

Certes, il était avant tout un déiste non trinitaire. Il ne se qualifiait pas de *catholique* mais seulement d'*apostolique romain*. Était-ce une référence à la foi arienne non-trinitaire d'avant Nicée ? Christian Cherfils note ceci : « Il n'est pas jusqu'au *Testament* qui ne recèle au moins une flèche à l'encontre de la notion romaine de *catholicité*. »³⁰⁸

Ce Testament de Napoléon omet effectivement la référence à la catholicité. Cependant, même s'il fut un « déiste islamophile », il est clair que Napoléon n'a pas formellement renié le christianisme, du moins le christianisme non trinitaire (ou arien). En tant que jacobin déiste proche des francs-maçons, pour lui les trois religions apparues dans la péninsule arabique adorent le même Dieu Unique : « La religion mahométane a été la succession des deux autres ; toutes les trois ont déraciné le paganisme. »³⁰⁹

Napoléon Bonaparte était avant tout un militaire et un politique. Les institutions religieuses avaient le mérite, à ses yeux, de maintenir une certaine moralité et la paix sociale. César ne peut gouverner sans le soutien de la religion, quelle qu'elle soit. Il fut Musulman en Égypte et Catholique en Europe ; il n'y voyait aucune contradiction, son souci premier étant la réussite de son ambition : fonder une dynastie appuyée sur toutes les religions respectant son pouvoir et avec lesquelles il avait négocié les concordats nécessaires : l'église catholique, l'église réformée (calviniste), la confession d'Ausbourg (luthérienne), le judaïsme (qu'il organisa en consistoire) comme il l'avait fait en Égypte avec les Oulémas du pays (le Diwan). Pour lui l'athéisme et le paganisme étaient des dangers mortels pour toute civilisation.³¹⁰

Après l'expédition égyptienne ratée de Bonaparte, la colonisation européenne sur tous les continents créa une nouvelle situation conflictuelle entre Orient et Occident. Mais là encore, la France sut conserver une position singulière héritée de la politique musulmane des Valois et

des Bourbons. Napoléon III se proclama « Roi des Arabes », renouant ainsi avec le rêve universaliste de son grand-oncle. Le général De Gaulle revivifia la politique musulmane de la France dans la phase décisive de la décolonisation, et suscita de nombreuses sympathies dans le monde musulman par sa position singulière face au conflit israélo-palestinien. La politique gaullienne de Jacques Chirac fut également appréciée par le monde musulman et une grande partie de l'Europe, notamment quand il intervint militairement en faveur des Musulmans de Yougoslavie, puis quand il refusa d'engager la France dans le second conflit irakien.

M. Sarkozy, qui a rompu avec cette tradition gaullienne, a fait également une lecture particulièrement idéologique des « racines chrétiennes de la France ». Dans un ouvrage³¹¹ qui se présente comme une lettre ouverte à Nicolas Sarkozy (alors Président de la République), l'historien Jean Baubérot³¹² écrit :

« Les racines de la France sont essentiellement chrétiennes » avez-vous doctement énoncé. /.../ Vous avez raconté l'histoire à votre manière, en prétendant rapporter des « faits historiques ». Et, dans ce mélange entre mythe et histoire, vous vous êtes magistralement emmêlé /.../.

« Qu'une nation, qu'un État-nation se construise un fondement mythique semble inévitable. On peut effectivement appeler cela « les racines ». Le problème est que la France possède deux fondements mythiques en forte tension. Le mythe des origines de la France n'est pas « essentiellement chrétien », il est essentiellement double /.../.

« La première référence fondatrice concerne le baptême chrétien de Clovis, qui aurait eu lieu en 496 de notre ère, et aurait constitué une première unification de la future France avec comme fondement la foi chrétienne « catholique, apostolique et romaine ». C'est une référence particulièrement mythique puisque la France n'existait nullement au V^e siècle ! Mais là n'est pas l'essentiel. Vous en parlez (nous allons le voir) en commettant une très significative erreur.

« La seconde référence fondatrice concerne la naissance de la France moderne, de la France républicaine grâce à la Révolution française. Cette seconde fondation, celle de la modernité politique française, inscrit dans la mémoire le temps d'un conflit frontal et violent avec le catholicisme romain, alors seule religion autorisée. De cela vous ne dites mot. /.../

« Effectivement le baptême de Clovis marque un tournant dans la lutte entre chrétiens ariens et chrétiens nicéens. Mais il est complètement faux (d'un point de vue historique) de prétendre que Clovis fut « le premier souverain chrétien ». /.../ En tout état de cause, et pour s'en tenir à l'Occident de la fin du V^e siècle, s'exprimer comme vous le faites, c'est adopter un point de vue ecclésiastique, clérical, déniait le titre de « chrétien » aux hérétiques. /.../ C'est ériger un dogme chrétien en vérité d'État. /.../ Il est très significatif d'avoir repris à votre compte une version très confessionnelle de l'histoire, celle qui rejette les hérétiques en enfer. /.../

« M. Sarkozy « omet de signaler que les plus belles œuvres de l'Église sont contemporaines de ses pires turpitudes. Le siècle de Vézelay est aussi celui des Croisades. »³¹³ Les victimes de ces « turpitudes » ont été des juifs, des musulmans, et aussi des chrétiens eux-mêmes. »³¹⁴

Rappelons que les Ariens étaient des chrétiens monothéistes fidèles au credo originel nazaréen, qui fut défendu courageusement par le prêtre Arius d'Alexandrie au 1^{er} Concile de Nicée en 325 ap. J.-C. Arius soutenait que le « Père » (selon la métaphore judéo-chrétienne qui désigne Dieu) est plus grand que le « Fils » (c'est-à-dire Jésus, selon le même type de métaphore), et que le « Fils » était créé par le « Père » à partir du néant (*ex-nihilo*) et qu'il était inférieur au « Père ». Mais ceux qui voulaient faire de Jésus le « Fils incréé » « égal en tout point » à Dieu et «

consubstantiel au Père » l'emportèrent. Plus tard, en 380, les anti-ariens réussirent aussi à diviniser le Saint Esprit, formant ainsi la Trinité que réfute le Coran (5,72-73). À partir de la fin du IV^e s., l'Arianisme reprit un temps de la vigueur avec la conversion des Wisigoths auprès de l'évêque arien Ulfila (Wulfila). Suivront plusieurs autres peuples germaniques (Burgondes, Alamans, Alains, Suèves, Lombards, Vandales, etc.). Les Burgondes et les Wisigoths s'installèrent en Gaule et y confortèrent l'arianisme, mais au début du VI^e s., un nouveau venu en Gaule, Clovis I^{er}, roi des Francs, les battit et, fraîchement converti, imposa la trinité catholique romaine. Les Vandales donnèrent leur nom à l'Andalousie. L'Espagne était appelée al-Andaloûs par les Arabes. Au début du VIII^e s. les Wisigoths dominaient encore la péninsule ibérique mais une guerre de religion y avait éclaté entre ariens et trinitaires. C'est en raison de ces troubles que Taric (gouverneur musulman de Tanger, d'origine wisigothe) avait passé le Détroit de Gibraltar (c'est-à-dire Djebel-Tariq, « la montagne de Taric »). Les derniers Ariens opprimés entrèrent facilement en Islâm au contact des « Maures » libérateurs.³¹⁵

La réhabilitation française de l'Islâm a été initiée par de grands historiens, philosophes, écrivains, hommes politiques ou religieux de Guillaume Postel à René Guénon, en passant par Napoléon Bonaparte, Lamartine,³¹⁶ Stendhal, Gustave Le Bon, etc., et avec nos contemporains comme Michel Valsan,³¹⁷ Bruno Étienne,³¹⁸ Roger Du Pasquier, André Miquel, Vincent Monteil, Philippe Sénac, Jean Flori, Bernard Nadoulek, etc.³¹⁹

À noter toutefois, que comme beaucoup d'auteurs et d'orientalistes, l'historien et sociologue Gustave Le Bon, s'il a rendu justice à la civilisation arabe, ne s'est pas défait de certains préjugés chrétiens archaïques relatifs à la personne du Prophète. On retrouve ce trait chez nombre d'auteurs, ce qui s'explique assurément par leurs croyances personnelles (y compris l'agnosticisme ou l'athéisme). Pour eux, la civilisation arabo-musulmane est évidemment brillante ; mais l'Islâm en tant que religion n'est pour eux qu'un syncrétisme judéo-chrétien, et le Prophète un homme ordinaire (au mieux sincère, exalté, voire « illuminé », et au pire un ambitieux comme tant d'autres, un bâtisseur d'empire). Cette idée est sous-jacente dans la plupart des travaux des Orientalistes classiques, et selon eux, le « fondateur de la religion musulmane » est plus un « César arabe » qu'un semblable de Jésus ou de Moïse. Ils ont donc négligé l'étude approfondie et la méditation de la biographie du Prophète et n'ont pu bénéficier de la lumière qui s'y trouve. Ils n'ont vu que les conséquences de l'Islâm (sa brillante civilisation) et non sa sublime cause.

Le poète et écrivain français Alphonse de Lamartine (m. 1869) a écrit dans son ouvrage *Histoire de la Turquie*, au sujet du Prophète : « Il a fondé une nationalité spirituelle. /.../ La conquête du tiers de la terre à son dogme fut son miracle, ou plutôt ce ne fut pas le miracle d'un homme, ce fut celui de la raison. /.../ Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat, sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? »³²⁰

Stendhal (m. 1842) a écrit : « On voit que c'est nous qui fument les barbares à l'égard de l'Orient quand nous allâmes le troubler par les Croisades. Aussi, devons-nous ce qu'il y a de plus noble dans nos cœurs à ces Croisades et aux Maures d'Espagne. »³²¹

Gustave Le Bon (m. 1931) a écrit : « La conduite du khalife Omar à Jérusalem nous montre avec quelle douceur les conquérants arabes traitaient les vaincus, et contraste singulièrement avec les procédés des Croisés, dans la même ville, quelques siècles plus tard. /.../ La conduite d'Amrou en Égypte ne fut pas moins bienveillante. Il proposa aux habitants une liberté religieuse complète, une justice impartiale pour tous /.../ Les Arabes acceptèrent si religieusement les conventions acceptées, et se rendirent si agréables aux populations

soumises autrefois aux vexations des agents chrétiens de l'empereur de Constantinople, que toute l'Égypte adopta avec empressement leur religion et leur langue. C'est là, je le répète, un de ces résultats qu'on n'obtient jamais par la force. Aucun des peuples qui avaient dominé en Égypte avant les Arabes ne l'avait obtenu. »³²²

Roger Du Pasquier a écrit : « À l'exemple du Prophète, qui avait imposé aux combattants de l'Islâm le respect de l'ennemi vaincu et désarmé, les musulmans, lorsqu'ils durent faire la guerre, s'efforcèrent de la rendre aussi humaine que possible. Leur attitude modérée et tolérante a beaucoup contribué à leur gagner la sympathie des populations dans les pays où leurs armées firent campagne et, dans bien des régions, comme certaines provinces de l'Empire byzantin, ils furent accueillis en libérateurs. De façon générale, on ne saurait prétendre que les combattants chrétiens usèrent de plus de générosité envers leurs ennemis de religion différente. De nombreux exemples historiques témoignent du contraire, en particulier au cours des Croisades. Lors de la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, en 1099, ses troupes y massacrèrent presque toute la population musulmane et juive, alors qu'en 638, le calife Omar avait occupé la Ville sainte sans verser une goutte de sang. Et lorsque Saladin la reprit en 1187, il accorda la vie sauve à tous les chrétiens. »³²³

Et le même auteur d'ajouter : « C'est ainsi que l'Islâm a pénétré de façon parfaitement pacifique dans de nombreux pays asiatiques, comme l'Indonésie, actuellement la première nation musulmane du monde. /.../ Quant à l'Afrique, ses progrès, qui se poursuivent encore année après année, ne sont dus qu'à sa puissance d'attraction et à son rayonnement. »³²⁴

Depuis Vatican II, l'Église catholique a, elle aussi, fait sur ce sujet un grand travail d'aggiornamento. Maurice Bucaille a noté « le considérable changement qui s'est produit dans les dernières années » et cite « un document émanant du Secrétariat du Vatican pour les non-chrétiens » intitulé *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, document très significatif des positions nouvelles adoptées vis-à-vis de l'Islâm. Ces *Orientations* réclament – lit-on dans la troisième édition (1970) de cette étude – « une révision de nos positions envers lui [l'Islâm] et une critique de nos préjugés »... « Nous devons nous préoccuper d'abord de changer progressivement la mentalité de nos frères chrétiens. Cela importe avant tout... Il faut abandonner « l'image surannée héritée du passé ou défigurée par des préjugés ou des calomnies »..., « reconnaître les injustices dont l'occident chrétien s'est rendu coupable à l'égard des musulmans ». /.../ « Les musulmans qui professent la foi d'Abraham adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour » /.../ « De fait l'Islâm ne fut guère plus fanatique au cours de son histoire que les cités sacrales de chrétienté » /.../ « Le *Jihâd* n'est aucunement le *Kherem* biblique,³²⁵ il ne tend pas à l'extermination, mais à étendre à de nouvelles contrées les droits de Dieu et des hommes » - « Les violences passées du *Jihâd* suivaient en général les lois de la guerre ; et du temps des Croisades ce ne furent pas toujours les musulmans qui perpétrèrent les plus grandes tueries. » Voici ce qu'écrivait ce secrétariat du Vatican en 1970.

Et M. Bucaille de conclure : « Cette défense de l'Islâm par le Vatican étonnera, j'en suis assuré, beaucoup de nos contemporains /.../ Mais combien peu d'Occidentaux sont avertis de ces prises de positions nouvelles par les plus hautes instances de l'Église catholique. »³²⁶

Au sujet des premières conquêtes musulmanes (durant le Khalifat rachidine), le professeur Joseph Burlot écrit : « Il est à noter tout d'abord que les conquêtes arabes, qui eurent une influence si profonde sur l'histoire de l'humanité, ont commencé par n'avoir que des conséquences peu perceptibles pour les populations des pays conquis. Ce fait est à mettre au crédit des conquérants qui surent faire preuve d'un grand esprit de tolérance. »³²⁷

Bernard Lewis a noté ce détail significatif : « Le 8 octobre 2002, s'exprimant devant l'Assemblée nationale, le premier ministre français, Jean-Pierre Raffarin, raconta comment Saladin réussit à « battre les croisés en Galilée et à libérer Jérusalem. »³²⁸ Et l'auteur de souligner l'emploi intéressant du verbe *libérer*. « Même l'Europe chrétienne, ajoute-t-il, loua et célébra l'esprit chevaleresque et la générosité avec laquelle Saladin traita ses ennemis vaincus. »³²⁹

L'historien Robert Mantran a écrit : « Plus que par la conquête militaire, c'est par sa civilisation que le monde musulman a contribué au progrès humain. »³³⁰

Malheureusement, et malgré l'apport arabo-musulman à la civilisation européenne, la dérive moderne (surtout depuis le règne de Philippe le Bel et la « Renaissance ») a de plus en plus ravagé la spiritualité en Occident au profit d'un matérialisme destructeur.

Pour René Guénon, le redressement ne pourra, une nouvelle fois, venir que de l'Orient. C'est ainsi depuis des temps immémoriaux. Quant au monde musulman, afin de remplir à nouveau son rôle revivificateur, il doit lui aussi se « ressourcer », en finir avec les tyrannies politiques et culturelles, et renouer avec l'orthodoxie spirituelle traditionnelle. C'est cette orthodoxie qui a produit la brillante civilisation arabo-musulmane, celle-là même qui avait revivifié la civilisation européenne dans les siècles évoqués précédemment. S'il y a une « civilisation universelle » en gestation, revendiquée un peu trop unilatéralement par l'Occident, on ne doit pas oublier qu'elle prend aussi sa source dans cet apport arabo-musulman au cours du Moyen Âge.

L'évolution de l'image de l'Islâm

Entre l'arrivée des Sarrasins en Gaule et la conversion à l'Islâm de René Guénon vers 1910³³¹, de longs siècles se sont écoulés pour notre pays, durant lesquels l'image de l'Islâm a connu des évolutions. Les opinions en Europe ne furent pas libres pendant longtemps. Cependant, dès l'origine, deux visions contradictoires se bousculent dans l'imaginaire européen. D'un côté celle des Sarrasins (surtout des Berbères et des Maures) surgissant en Gaule avec une réputation de pillards païens, et de l'autre, celle de savants et de philosophes d'une civilisation raffinée qui avait conservé et enrichi le legs gréco-romain. Ces deux visions superposées donnaient une image floue qui ne se précisa que peu à peu, au fur et à mesure que la pensée échappait au contrôle inquisitorial de l'Église. J. Flori écrit : « En Occident, bien avant la croisade, les Musulmans sont sciemment assimilés aux païens de l'Antiquité, persécuteurs des premiers chrétiens. Les auteurs latins, chroniqueurs, théologiens et papes, les nomment généralement *pagani* et les disent adorateurs de divinités diverses. Les premières chansons de geste qui nous sont parvenues, qui furent écrites dès le début du XII^e siècle – mais qui reflètent l'opinion commune plus ancienne –, insistent sur cette idolâtrie. Il n'y a évidemment aucune réalité à l'origine de cette caricature. Une caricature à double tranchant : le christianisme médiéval, en effet, pouvait encourir lui-même le reproche, moins caricatural, de polythéisme, par sa doctrine trinitaire et le développement du culte des saints, bientôt dépassés par celui de la Vierge Marie.

»³³²

Christian-Frédéric Nicolaï, qui affirme par ailleurs que les Templiers furent détruits principalement en raison de leur abandon (secret et démasqué par l'Inquisition) de la Trinité, écrit (en 1783, peu avant la Révolution française) : « Nous savons que l'Unité de Dieu est le grand dogme de la Religion Mahométane. Les Sarrasins, pour qui le mystère de la Trinité était incompréhensible et l'adoration des images scandaleuses, reprochaient aux Chrétiens qu'ils avaient plusieurs Dieux et ne balançaient point à les nommer Idolâtres, esclaves de la Croix, tandis qu'eux-mêmes se donnaient le titre d'Unitaires. Ces idées enflamaient le zèle des Mahométans, comme celui des Chrétiens ; les deux nations appelaient la guerre qu'elles se

faisaient une guerre sainte.³³³ /.../ Pendant le moyen-âge, les Chrétiens et même beaucoup d'Ecclésiastiques n'avaient sur la Trinité que des idées bien vagues. Le Dogme de la Divinité et des deux Natures de Jésus-Christ, si étroitement lié avec celui de la Trinité, avait produit depuis l'introduction du Symbole d'Athanase une foule d'opinions, de controverses et de sectes. /.../ L'Église régnante excommunia à la vérité ces hérésies ; mais de pareils procédés ne détruisent point les opinions, ils font seulement qu'on les dissimule ; elles subsistent en secret et s'étendent considérablement, dès qu'elles trouvent dans l'esprit humain un principe qui les favorise. /.../ Je crois que l'on peut mettre au nombre des causes de ces nouveautés dans les opinions, non seulement les usurpations monstrueuses des Papes sur les droits de tous les peuples, mais encore le commerce des Européens avec les Mahométans, suite naturelle des Croisades et des conquêtes des Maures en Espagne. Tandis qu'il ne restait plus une étincelle de savoir parmi les Chrétiens, plusieurs branches des Sciences florissaient chez les Mahométans ; ils avaient en Orient des bibliothèques et des académies fameuses et ils établirent en Espagne des écoles à Cordoue, à Séville, et leurs médecins étaient, avec ceux des Juifs, les meilleurs que l'on connût ; encore les Juifs tenaient-ils cet art des Arabes. Les principes de la chimie viennent d'eux. Ils savaient les Mathématiques et ils étaient formés pour la philosophie d'après les Grecs dont ils avaient traduit les ouvrages. Plusieurs savants voyagèrent en Espagne pour l'amour de ces sciences et ils s'appliquèrent à la langue arabe pour la même raison. En étudiant les sciences des Infidèles, on connut leur religion et l'on vit que l'Unité de Dieu était leur premier commandement. On chercha à la réfuter, cette religion, mais en y travaillant, on se rapprocha souvent de ses dogmes en s'éloignant en même temps des décisions des Conciles. Cela alla si loin que les chefs de l'Église commencèrent à en prendre ombrage, car ils sentaient à quel point la créance et avec elle leur autorité, auraient à souffrir dès qu'il serait permis aux hommes de penser et de ne plus croire aveuglément. »³³⁴

Au Moyen-âge, les Musulmans sont présentés comme des « adorateurs de Mahomet », notamment dans la *Chanson de Roland*. Les « chroniqueurs » racontent des absurdités de pure propagande : les Musulmans adoreraient dans leurs lieux saints « une statue en argent » représentant « Mahomet ». Les récits sur sa vie sont totalement fantaisistes. Les auteurs ne sont cependant pas unanimes dans leurs calomnies et rivalisent d'imagination. Pour certains, le Prophète (sur lui la grâce divine et la paix) n'était qu'un charlatan prestidigitateur qui avait dressé une colombe blanche à venir lui picorer des graines dans l'oreille pour faire croire à une descente du Saint-esprit sur lui (comme dans les Evangiles, la colombe blanche qui descend sur Jésus, sur lui la paix). D'autres le présentent comme un évêque chrétien vexé de n'avoir pas été nommé archevêque et qui se venge du Pape en créant une hérésie de toute pièce.

D'autres auteurs chrétiens médiévaux assimilent le Prophète à un Arien (chrétien unicitaire, partisan du prêtre Arius), ce qui n'est infâmant qu'à leurs yeux. En effet, les Ariens, fidèles au christianisme premier, ne croyaient pas en la Trinité telle que la conçoivent les catholiques, puisqu'il n'est pas fait mention de ce « dogme » dans le Nouveau Testament.³³⁵ Il y a une concordance certaine entre la doctrine d'Arius et l'Islâm. D'ailleurs, dans un Hadîth rapporté dans le Sahîh de Bukhârî (hadîth n° 7), il y est cité une lettre que le Prophète adressa à Héraclius (alors Basileus des Byzantins) dans laquelle il est écrit : « *Je te convie à l'Islâm. Adhères-y, tu obtiendras le salut et tu seras doublement rétribué.* »³³⁶ *Si tu refuses, tu assureras les péchés commis envers les arîsiyyin.* » (Traduction de Mokhtar Chakroun. Éditions Al-Qalam, Tome 1, 2005). Selon ce traducteur, le terme *arîsiyyin* désigne les partisans d'Arius, appelés en français ariens ou arianistes. Mais une autre traduction proposée par la Maison d'Ennour (reprise de O. Houdas et W. Marçais)³³⁷ donne « *Si tu te détournes, tu seras en outre responsable des péchés commis par les arîsiyyûn.* ». Corentin Pabiot (Abû Suleyman) indique en note (n° 20, p. 15) que ce mot, « ainsi que les variantes orthographiques qui en sont données par le commentaire, est

expliqué par *al-akkârûn* « les laboureurs ». Il ajoute : « Toutefois, le *Lisân al-'Arab*, à propos de ce passage, fait remarquer que les laboureurs désignés ainsi étaient persans et idolâtres et il serait alors permis de comprendre ce passage dans le sens de : « Tu commettrais le même péché que les laboureurs (qui sont idolâtres). » Dans ce cas, il y aurait le même lien étymologique entre *arîsiyyûn* et *akkârûn* (« laboureurs ») qu'entre « païen » et « paysan » en français. Mais le mot *akkârûn* ne ressemble pas à *arîsiyyûn*, à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une référence à la racine arabe *h-r-th* qui signifie « labourer » et donne aussi *Harâthin* (« agriculteurs ») qui se trouve être une des origines possibles du mot Sarrasin. Le mot *Harâthin* désignait surtout les habitants des oasis sahariens (notamment Maures), qui étaient métissés (mulâtres) et d'origine servile (esclaves des Berbères) et ce mot existe toujours de nos jours au Maroc (ancienne Maurétanie Tingitane des Romains).

La traduction des Éditions Daroussalam³³⁸ dirigée par Mohamed Al-Amin Bin Ibrahim, donne pour ce même passage du hadîth (*fâ in tawallayta fâ inna 'alayka ithma l-arîssiyyina*) : « Et si tu refuses, tu porteras le fardeau des Ariens. » (p. 56). Mais le Dictionnaire *Al-Manhal* (1986) français-arabe donne, pour Arianisme (doctrine d'Arius) : « *aryûçyyat* » et, pour Arien : « *aryûçî* ». Ce qui est certain, c'est que l'arianisme (en tant que nazaréisme non-trinitaire) et l'Islâm ont une convergence spirituelle naturelle qui a permis aux derniers *Aryûçî* d'Espagne de rallier aisément les premiers *Harâthin* (Sarrasins) qui franchirent le détroit de Gibraltar en 711 de l'ère chrétienne (année 92 de l'Hégire). Et Dieu est le plus Savant.

Dans les grands chamboulements qui ruinèrent l'empire romain et aboutirent à la régression féodale de l'Occident (du V^e au X^e s.), l'Église, malgré sa dérive trinitaire et son sectarisme, fut le seul facteur d'équilibre, le refuge des plus pauvres, des malades, celui aussi du peu de science qui avait survécu au cataclysme germanique. Les moines et les autres ecclésiastiques furent également les premiers à se ressourcer aux sciences arabo-musulmanes, avant que les féodaux puis les bourgeois s'en emparent à leur tour (pour leur profit matériel surtout). L'Église (Catholique et Orthodoxe) fut le seul élément qui permit à la civilisation de survivre en Europe, avec le concours de la Franc-maçonnerie à partir du XVI^e s., ainsi que l'a indiqué René Guénon. Mais, selon cet auteur, la dérive moderne plongeait déjà ses premières racines dans l'époque de Charlemagne, et elle connut une accélération brusque sous Philippe le Bel, ainsi qu'à la Renaissance et durant le Siècle des Lumières.³³⁹ Et ceci a continué jusqu'à nos jours : le matérialisme et les pseudo-spiritualités achèvent leur travail de décomposition générale. L'individualisme, l'avidité, l'ignorance, la perversité et la brutalité n'ont jamais atteint un tel niveau, et ce de façon universelle, puisque le monde musulman (et oriental en général) imite de plus en plus cette dérive antitraditionnelle occidentale. Qu'on songe seulement aux cataclysmes mondiaux que l'humanité s'est imposée en moins d'un siècle, à la barbarie des totalitarismes sanguinaires, aux désastres écologiques sans précédent depuis la fondation du monde. Nous sommes vraiment entrés dans ce que la Bible appelle l'Abomination de la Désolation.³⁴⁰ Elle touche même la Terre sainte avec l'idéologie irrégieuse du sionisme, braise héritée des conflits européens. Cette braise menace de déclencher une troisième guerre mondiale, alors que les réserves actuelles d'armes nucléaires, chimiques et biologiques, permettent de détruire plusieurs fois toute la surface de la planète. Le monde est dans un tel état d'insécurité et de corruption que la prière est redevenue de façon criante la seule et unique arme des Croyants. Tout le reste n'est qu'artifice et piège du Démon. Mais quand tout semble perdu, le Croyant demeure ferme, car si ce bas monde passe, la Vie future demeure éternelle. L'Islâm est la seule source d'eau vive capable de renouveler ce monde en danger de mort. Saurons-nous attraper cette corde que Dieu nous tend au fond du puits où nous nous sommes jetés ? Pour cela il faudrait que les Croyants, de toutes les religions, découvrent cet ultime Prophète que Dieu a envoyé à tout le genre humain, et que l'on cesse de le calomnier et

de déformer son noble Message.

L'Église primitive était pacifiste, du moins jusqu'au V^e s. L'aspect belliciste de l'Église médiévale occidentale n'est pas le produit de la confrontation avec l'Islâm au VIII^e s., mais il est né deux siècles auparavant, avec les conflits entre seigneurs catholiques et ariens. Jean Flori a noté l'évolution suivante après la chute de l'empire romain : « L'Église a relativement bien traversé cette période troublée. Ses structures administratives sont même les seules à avoir presque totalement survécu à la disparition de l'État romain. Son prestige est demeuré intact. Il s'est même accru lorsque le roi franc Clovis – l'un des rares rois barbares qui ne soit pas chrétien arien – se convertit au catholicisme et triomphe des Burgondes, Alamans et Wisigoths ariens, avec l'appui du clergé catholique. L'Église de ce temps a cependant dû s'adapter au monde nouveau, faire place en particulier aux vertus guerrières et à une conception plus matérielle, voire chosiste, du sacré. Cette évolution se manifeste par des prières et bénédictions sur les armes, les épées, les bannières et ceux qui les portent au combat. Il en résulte aussi une dimension sacramentelle et juridique du combat lui-même, considéré comme un jugement de Dieu. Les barbares se christianisent, mais par certains traits, l'Église se « barbarise » en retour.

»³⁴¹

Quant aux récits français sur la vie du Prophète (ﷺ), ils furent généralement blasphématoires contre notre Prophète, le Bien-Aimé de Dieu.

Les premiers chroniqueurs chrétiens d'Occident s'inspiraient de leurs homologues orientaux, mais en les déformant la plupart du temps. Ainsi, « Saint Jean Damascène » qui fut un fonctionnaire des derniers Omeyyades, écrivit une réfutation de l'Islâm qui, si elle est bien sûr erronée, témoigne cependant d'une certaine connaissance de cette religion. Il résume ainsi la doctrine du Prophète : « Il dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, qu'Il n'a pas été engendré. Selon ses dires, le Christ est le Verbe de Dieu et son Esprit, mais il est créé et il est un serviteur ; il est né sans semence de Marie... »³⁴²

Selon cet auteur, le Prophète est cependant « un faux prophète » qui a pris connaissance « de l'Ancien et du Nouveau Testament » et « fréquenté vraisemblablement un moine arien » pour fonder « sa propre hérésie ». ³⁴³

Il n'y a donc pas chez cet ancien auteur chrétien d'accusation de polythéisme à l'égard du Prophète, mais seulement « d'hérésie arienne ». Et d'un point de vue islamique, les ariens sont certes plus proches de la vraie doctrine de Jésus que les trinitaires qui l'ont divinisé. Selon l'évangile de Jean (14, 24 à 28), Jésus aurait dit en effet : « La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit cela, quand je demeurais auprès de vous. Mais le « Paraclet », l'Esprit, l'[Esprit] Saint, qu'enverra le Père en mon Nom, lui vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit. /.../ Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père, car le Père est plus grand que moi. » (*La Bible*. Traduction E. Osty. Édition du Seuil, 1973).

On ne trouve pas d'égalité entre Dieu et Jésus dans la Bible. Dieu est appelé métaphoriquement « Le Père » de toute chose dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Il n'est jamais le « Père » du seul Jésus. Adam, les Anges, et tous les pieux serviteurs de Dieu en général, sont appelés « fils de Dieu » dans la Bible, et les mauvais serviteurs sont appelés, tout aussi métaphoriquement, « fils du Diable ». Les Ariens pouvaient donc se fonder sur les Textes bibliques, tout autant sinon mieux que les Trinitaires.

Un des premiers récits qui parlent de « Mahomet », après celui de Jean Damascène, est celui du

chroniqueur byzantin Théophane le Confesseur (vers 815), repris dans une traduction latine dite *Chronica tripartita* d'Anastase le Bibliothécaire (vers 870). Ce dernier présente le Prophète comme « le faux prophète des Sarrasins » que les Juifs d'Arabie auraient pris pour leur Messie avant de le rejeter. Il est présenté comme « épileptique » et prend conseil auprès d'un moine hérétique. Théophane raconte qu'il promettait « un Paradis plein de délices sensuels : vivres, boisson et sexe » à ses adeptes.³⁴⁴

Chrétiens syriens et byzantins dénigraient donc la nouvelle religion apparue en Arabie, mais la connaissaient mieux que les Occidentaux. Les auteurs latins, moins érudits que leurs coreligionnaires levantins, laissèrent par contre libre cours à leur imagination et rivalisèrent dans les calomnies les plus grossières à l'égard du Sceau des Envoyés de Dieu.

L'esprit des Francs avait été pétri de ces déformations latines délibérées. Ainsi des chroniqueurs comme Hugues de Fleury (*Historia ecclesiastica*), le moine Sigebert de Gembloux (m. 1112) et Gautier de Compiègne (dans *Otia de Machomete*, en 1090) rajoutent de nouveaux détails de plus en plus délirants. Petrus Alfonsi compose en 1110 les *Dialogi contra Indaeos* dont le cinquième chapitre se présente comme une réfutation de l'Islâm. Ce texte est plus élaboré et peut sembler plus cohérent que d'autres chroniques. Ce texte a un grand succès. Pierre le Vénérable s'en inspirera. Mais les calomnies y sont si incroyables que certains théologiens commencent à en douter et veulent s'en référer aux sources de l'Islâm elles-mêmes.

Pierre le Vénérable commande donc une traduction du Coran en latin à l'Anglais Robert de Ketton en 1142, ainsi que de *La Lettre* d'al-Kindî. Ketton annote copieusement sa traduction du Coran de notes désobligeantes, pour inciter le lecteur innocent à remarquer « la folie », « l'impiété », le « ridicule », etc. contenus selon lui dans ce « Coran diabolique ».³⁴⁵ À l'époque, il aurait été suicidaire de dire autre chose. Cependant la traduction de Ketton est assez fidèle. Sans doute a-t-il eu peur pour lui et jugé préférable d'apporter toutes ces notes désobligeantes, pour prouver à son commanditaire Pierre le Vénérable qu'il n'était pas homme à se laisser séduire par ce Texte. Mais Pierre le Vénérable voulait un Texte fidèle, afin de juger sur pièce. Ketton s'en acquitta donc au mieux, tout en se protégeant par ces nombreuses notes « indignées ».

En 1252, en pleine Reconquista, Alphonse le Sage règne sur la Castille en Espagne. C'est l'époque où l'Orient fascine, où les traductions de l'arabe en latin sont devenues courantes. Il demande à Bonaventure de Sienne de traduire un récit arabe de l'Ascension du Prophète. Ce texte est diffusé en latin et en ancien français. P.-J. Salazar considère que ce texte (*Liber Scale Machometi* ou « Livre de l'Ascension de Mahomet ») « est probablement le premier récit enchanteur sur le Prophète et l'Islam. »³⁴⁶ Mais il n'indique pas l'origine du texte arabe, précisant seulement qu'il était « fameux parmi les Musulmans » (du moins en Espagne), mais est-il vraiment d'origine musulmane, et de quelle tendance de l'Islâm, c'est une autre question. Le nom de l'auteur n'est pas précisé, et le livre se présente comme un long hadîth, ce qui semble douteux. Il s'agit peut-être d'une synthèse faite à partir de plusieurs hadîths, y compris faibles. Et Dieu est le plus Savant.

Un curieux manuscrit du XIV^e s., intitulé *Liber Nicolay*, qui se présente comme une « biographie de Mahomet », affirme qu'il s'appelait Nicolas et était en fait un des sept « cardinaux diacres » de l'Église romaine. Expert dans toutes les sciences, il était un proche du Pape qui l'avait choisi comme successeur. Mais les cardinaux élirent un autre pape et ce « Mahomet-Nicolas » se vengea en fondant une nouvelle secte sur la base d'une fausse Révélation. Puis il convoque un Concile à Marrakech, fait de Bagdad sa capitale et désigne avant sa mort un Calife almohade

pour lui succéder (ce qui est totalement anachronique). L'auteur anonyme de cet ouvrage absurde possède cependant certaines connaissances secondaires sur l'Islâm, mais il passe sous silence des dogmes importants comme la réfutation par le Coran de la Trinité et de la « divinité » de Jésus. Et l'auteur conclut son *Liber Nicolay* en déplorant la guerre entre les Sarrasins et les Francs et en lançant un appel à la concorde universelle : « Tous - chrétiens, juifs, musulmans – adorent un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, et tous croient qu'ils vont être sauvés sans aucun doute. Amen. »³⁴⁷

Dans les romans populaires du XIII^e au XV^e s., les auteurs chrétiens n'y vont pas de main morte : selon la plupart d'entre eux, les Sarrasins ne sont plus des Ariens unicitaires, mais des idolâtres qui adorent Jupiter, Apollon et « Mahomet » divinisé (représenté par une statue d'argent). La loi coranique lui aurait été apportée entre les cornes d'un taureau. Ces auteurs se recopient en apportant des détails inédits. L'historien John Tolan³⁴⁸ écrit à ce sujet : « Vincent de Beauvais et Jean Germain nous donnent l'impression que les mêmes informations (ou déformations) circulent en France depuis le XII^e siècle : les mêmes ragots sur la vie de Mahomet, la même présentation hostile des rites et des doctrines des musulmans. Si les polémistes du XII^e siècle manifestaient une certaine hostilité pour l'islam, certains d'entre eux au moins – Pierre Alfonse ou l'équipe de Pierre le Vénérable, par exemple – faisaient un effort pour obtenir des informations et de nouveaux documents. Ce n'est plus le souci des chroniqueurs et théologiens de France à partir du milieu du XII^e siècle, qui ne demandent pas mieux que de recopier ce qu'ils trouvent dans leurs ouvrages de leurs prédécesseurs. »³⁴⁹

Les choses ne commenceront à évoluer positivement qu'avec les récits des voyageurs et notamment de certains pèlerins et croisés revenant du Levant. Vers 1150, les traductions des œuvres arabes (et grecques, en syriaque notamment, sauvées de l'oubli par les arabes) vont également relancer l'intérêt pour l'Islâm réel, qui a permis l'émergence d'une civilisation florissante aux yeux d'un Occident médiéval qui n'émerge que lentement du chaos féodal, après des siècles de barbarie. Al-Fârâbi et Avicenne (Ibn Sina) sont traduits. Ils seront étudiés par les ecclésiastiques et les lettrés. Jean Avendauth, juif andalou arabophone converti au christianisme, traduit le *Traité de l'âme* d'Avicenne à la demande de l'Archevêque Raymond de Tolède. Il écrit en dédicace à l'attention du prélat : « Je me suis efforcé, Messire, d'exécuter vos ordres, en traduisant le livre du philosophe Avicenne sur l'âme pour démontrer aux Latins grâce à votre générosité et à notre labeur, ce qui était ignoré jusqu'ici : prouver, par des raisons évidentes, l'existence de l'âme, ce qu'elle est, qu'elle est selon son essence et selon ses actes. »³⁵⁰ La philosophe Meryem Sebti, spécialiste d'Avicenne, note à propos de cette dédicace : « Elle révèle l'impact de la traduction du corpus philosophique arabe dans le monde latin ; de nouveaux outils conceptuels s'offraient aux philosophes, leur permettant de renouveler le champ de leurs investigations. »³⁵¹

L'influence arabo-musulmane est donc déterminante dans la revivification intellectuelle qui se manifestera vers la fin du Moyen-âge classique qui constitua assurément la plus belle période de l'histoire européenne, contrairement à la vision « moderniste » qui prétend que cet âge d'or n'a commencé qu'à la Renaissance pour culminer au « siècle des Lumières ». Un examen plus attentif révèle au contraire que cette « Renaissance » (malgré le développement des sciences physiques) fut une période très sombre et troublée par l'intolérance, l'Inquisition, les guerres de religions, la régression spirituelle et morale, et la progression de l'athéisme (souvent sous couvert d'un vague « déisme » plutôt irreligieux). Corrélativement, l'image de l'Islâm s'améliorait un peu, grâce aux traductions et à certains récits de voyages en terre musulmane. Mais beaucoup d'écrivains restaient foncièrement islamophobes, car pour l'Église, la « religion mahométane » restait « l'église du Diable », et tout autre discours pouvait être dangereux pour

son auteur, à une époque où l'on s'entretenait entre chrétiens pour beaucoup moins que cela. Jusqu'au XVII^e s., des auteurs aussi célèbres que Pascal (m. 1662)³⁵² diront des horreurs sur l'Islâm, et encore au XVIII^e s. avec Voltaire (qui détestait toute religion, surtout l'Église catholique, mais qui s'adoucit un peu en vieillissant).

Algazel (Abû Hamid al-Ghazâlî, m. 1111) devint populaire chez les lettrés occidentaux dès la fin du XII^e s., grâce à la première partie de son *Traité sur la philosophie* (Maqâdid al-falâsifa) dans laquelle il expose la philosophie d'Avicenne (pour la réfuter ensuite). Mais la réfutation qui suit n'est pas publiée, ni a fortiori les autres textes de l'Imam al-Ghazâlî, notamment sa *Réfutation excellente de la divinité de Jésus d'après l'Évangile* (Ar-rad al-jamil li ilahiyat 'Issâ bi sarih al-Injîl).³⁵³

Les traducteurs européens recherchent surtout les textes philosophiques et scientifiques et évitent les questions doctrinales sauf celles qui font consensus (comme les discussions philosophiques sur l'existence du Créateur, de l'âme, de la vie future, etc.). Pour les érudits occidentaux, soumis aux pressions de l'Église, la réfutation de l'Islâm (soit en tant qu'hérésie arienne soit en tant que paganisme) est déjà faite et ils ne creusent pas la question pour ne pas mettre en évidence les contradictions flagrantes sur ce sujet ; ce qui les intéresse vraiment, ce sont surtout les sciences physiques qui donnent à la civilisation et à l'empire musulman une si évidente puissance sur les choses de la nature : tout d'abord la philosophie, la logique, la médecine et l'astronomie, puis ensuite, peu à peu, et surtout à partir du XV^e s., les mathématiques, l'algèbre, la physique, l'optique, l'architecture, la chimie, la botanique, la géographie, la littérature, l'horticulture, l'irrigation, la navigation, l'industrie, etc. La philosophie d'Aristote, sortie de l'oubli grâce aux Arabes, deviendra la norme dialectique pour longtemps. Quant à Averroès (Ibn Rushd), il sera au début adulé par les universitaires occidentaux, puis banni par l'Église. Thomas d'Aquin construira sa renommée sur la critique de ce philosophe andalou.

Au XIII^e s., l'université de Montpellier – et elle ne sera pas la seule – deviendra un des lieux où les racines musulmanes de la France commenceront à façonner pour toujours l'âme de notre pays. L'historienne Danielle Jaquart³⁵⁴ écrit : « Au moment où la présence musulmane en Europe se limite au royaume de Grenade, l'existence de foyers juifs de culture en Languedoc place Montpellier dans une situation favorable pour la transmission de savoirs arabes. En effet, la plupart des traductions qui furent élaborées à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle le furent grâce à l'intervention de lettrés juifs arabisants, qui travaillaient en collaboration avec des chrétiens pour la mise en latin, usant entre eux d'une langue vernaculaire. Au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, des œuvres de médecine et d'astrologie furent traduites en latin grâce à la collaboration de lettrés chrétiens avec le savant juif Jacob Ibn Tibbon (dit Prophiatus). Il est attesté qu'il eut des relations avec des maîtres de l'université, notamment le médecin Bernard de Gordon. Toujours autour de 1300, l'université de Montpellier comptait parmi ses maîtres Arnaud de Villeneuve, qui avait appris l'arabe au *studium* dominicain de Barcelone. Avant son enseignement à Montpellier, il avait traduit des textes médicaux arabes : le traité d'Avicenne *Des formes du cœur* et *Des médicaments simples* de l'andalou Abû al-Salt (XI^e s.). Son neveu, Armengaud Blaise, élaborait également vers 1300 des traductions d'œuvres médicales arabes, en particulier du commentaire d'Averroès au *Poème sur la médecine d'Avicenne*. »³⁵⁵

Beaucoup d'historiens ont composé des ouvrages sur cette question importante des racines intellectuelles arabes de l'Europe, depuis Edward Gibbon, Gustave Le Bon, Levy-Provençal, Sigrid Hunke, Bernard Lewis, Marie-Thérèse d'Alverny, Vincent Monteil jusqu'à Philippe Sénac, Jean Flori et beaucoup d'autres. L'historien Rashed Roshdi,³⁵⁶ spécialiste de l'histoire des sciences arabes, a dirigé d'importants travaux sur cette question, et notamment *Histoire des*

sciences arabes (Le Seuil, 1997).

Toute l'Europe a bénéficié de ces racines arabo musulmanes. L'Espagne en premier lieu certes, mais par la suite des ravages de l'Inquisition, la culture espagnole deviendra particulièrement austère, voire mortifère, et ce pratiquement jusqu'à la libéralisation opérée par l'actuel roi Juan Carlos. L'Italie fut la première bénéficiaire historique, mais son morcellement politique et ses guerres fratricides (entre Gênois, Vénitiens, Pisans, Florentins, etc.) la plongeaient dans un lent déclin. C'est la France, puis l'Angleterre et l'Allemagne, qui surent vraiment mettre à profit ce ressourcement, entraînant une certaine « Renaissance » (surtout scientifique) de l'Europe lui assurant à terme une hégémonie mondiale, depuis la fin du XVIII^e jusqu'au cataclysme de la seconde guerre mondiale au milieu du XX^e s., lequel cataclysme sonna le glas de cette hégémonie impérialiste. Les empires coloniaux européens s'émiettèrent alors rapidement, et un nouvel ordre mondial (éphémère lui aussi) apparut jusqu'à nos jours. L'instabilité est dans la nature même de la Création. La seule Réalité Immuable est Dieu, exalté et magnifié soit-Il.

Mais au milieu de l'Europe, la France (et dans une moindre mesure l'Angleterre) a toujours eu une position singulière, du fait qu'elle fut la première grande puissance européenne à s'inspirer de la Renaissance italienne, et la première aussi à prendre pour allié l'ennemi héréditaire : l'empire musulman (alors ottoman). Cela fit scandale, surtout dans le Saint empire germanique qui visait à l'hégémonie européenne, mais cela permit à la France de subsister en tant que nation indépendante pendant près de trois siècles. Cette alliance n'était d'ailleurs pas une pure nouveauté. Des relations amicales avaient déjà été établies avant même la triste période des Croisades, sous Charlemagne et Harûn ar-Rashîd (le Calife Abbasside) entre les Francs et les Arabes. Ces alliances – et leurs conséquences géostratégiques et culturelles - feront l'objet du prochain chapitre.

CHAPITRE TROISIÈME

LES TRÊVES ET LES ALLIANCES

Charlemagne et Harun ar-Rashid

Les premiers contacts diplomatiques entre les Francs et les Musulmans eurent lieu au cours de la période carolingienne, entre le VIII^e et le X^e siècles, c'est-à-dire durant les périodes de la présence sarrasine en Gaule méridionale, avant la formation de la France proprement dite. Tout comme les Chrétiens, les Musulmans aussi étaient divisés et des alliances hétérogènes se formaient. Il n'était pas rare de voir des coalitions islamo-chrétiennes affronter d'autres coalitions islamo-chrétiennes. Il en était de même en Espagne et en Orient.

C'est dans ce contexte que se forma une relation privilégiée entre les souverains carolingiens et les califes abbassides de Bagdad, contre les ommeyyades d'Espagne et contre l'empire byzantin.

Pépin le Bref, qui avait repris Narbonne aux Sarrasins en 759, envoya vers 765 une ambassade franque à Bagdad, qui revint trois ans plus tard accompagnée de représentants du Calife al-Mansour. Pépin leur fit bon accueil et ces derniers ambassadeurs arabes retournèrent à Bagdad chargés de présents pour le Calife.

En 778, le roi des Francs Charlemagne (qui deviendra empereur d'Occident en 800), passe les Pyrénées à l'appel d'un parti musulman anti-ommeyyade, mais l'expédition se termine par la fameuse retraite où le comte Roland de la Marche de Bretagne est tué à Roncevaux par les Vascons (ancêtres des Basques).

Ces premiers contacts que Pépin le Bref avait pris avec les Abbassides de Bagdad s'amplifièrent en 797, entre Charlemagne et Harûn ar-Rashîd,³⁵⁷ cinquième Calife abbasside. Ce dernier, misant sur la division des pays chrétiens pour contenir Constantinople, accorda à l'empereur franc l'autorité sur les pèlerinages chrétiens de Jérusalem. Charlemagne, soutenu par Rome, était en effet un rival de Byzance. Déjà se dessinaient les prémices de l'alliance de revers qui allait se concrétiser durablement à la Renaissance entre François I^{er} et Soliman le Magnifique.

Le chroniqueur franc Eginhard témoignait de ces bonnes relations entre le Calife abbasside et l'Empereur franc : « Avec le roi de Perse Aaron [Hârûn al-Rashîd], de qui dépendait presque tout l'Orient, sauf l'Inde, les rapports furent si cordiaux que celui-ci attachait plus de prix à ses bonnes grâces qu'à l'amitié de tous les rois et de tous les princes du reste du monde et n'avait d'attention et de munificence que pour lui. Et Aaron le lui prouva bien lorsque, recevant ses représentants qui étaient venus le saluer, après avoir été de la part de leur maître porter des offrandes au très saint Sépulcre de notre Seigneur et Sauveur et sur les lieux de la résurrection, non content d'acquiescer à toutes les demandes qu'ils lui présentaient, il consentit à placer sous l'autorité de Charles ces lieux saints et rédempteurs et fit accompagner les envoyés francs sur le chemin du retour par une ambassade chargée pour leur souverain de présents considérables, tissus, aromates et autres richesses de pays d'Orient, qui venaient s'ajouter à celui dont il l'avait gratifié quelques années plus tôt en lui expédiant, pour répondre à son désir, l'unique éléphant dont il disposât alors. »³⁵⁸

Les échanges diplomatiques entre la petite puissance franque et la grande puissance arabe furent renouvelés quatre ans plus tard, en 806 durant la guerre entre Charlemagne et Byzance. Ce sont les premiers Carolingiens (Charles Martel, Pépin le Bref) et Charlemagne (empereur d'Occident) qui consolidèrent et étendirent l'Évêché de Rome et les États pontificaux, pour que le successeur de Saint Pierre ne paraisse pas démuné face au riche Patriarcat de Constantinople. Les Papes eurent donc des territoires et des soldats, et firent même des guerres pour défendre

ou étendre leurs États. Ainsi, à la Renaissance, les troupes du Pape se battront, avec le soutien de la France alliée aux Ottomans, contre le puissant empereur germanique Charles-Quint (mort en 1558).

En 831, les premières ententes franco-abbassides sont confirmées par un traité entre l'empereur d'Occident Louis le Pieux et le calife al-Ma'mûn.

Jean Flori et Philippe Sénac écrivent : « Pour justifier ces échanges avec une puissance étrangère aussi éloignée de l'Occident chrétien, plusieurs motifs ont été avancés, comme l'attrait pour les produits de l'Orient (soie, baumes, épices, encens...) ou le souci de maintenir la présence chrétienne en Terre sainte et de veiller à la garde du Saint-Sépulcre de Jérusalem qui relevait du calife abbasside. En fait, c'est principalement la quête d'un allié susceptible d'affaiblir la puissance byzantine avec laquelle les souverains francs entretenaient de mauvaises relations qui explique le rapprochement avec les Abbassides, et les sources latines semblent bien indiquer que l'initiative de ces relations revint aux Francs dès le milieu du VIII^e siècle. »³⁵⁹

Mais si les Francs étaient alors en bonne relation avec l'Orient musulman, il n'en était pas toujours de même en Occident, en Espagne notamment. Mais là aussi, entre les périodes de conflit, des trêves furent conclues, notamment en 812 sous Charlemagne et en 816 sous son fils Louis le Pieux.

Par la suite, Charles le Chauve (roi de la *Francia occidentalis* puis empereur d'Occident, mort en 877) entretenait de bons rapports avec l'Émir Muhammad I^{er} d'Espagne. Cette paix leur permettait de lutter contre leurs ennemis, Charles contre les Normands et Muhammad contre les Asturiens. En 864-865, un traité d'amitié est conclu entre les deux souverains.

La décadence de l'empire romain en Occident, puis sa chute lors des invasions germaniques (dont celle des Francs) avaient apporté la désolation sur cette terre autrefois unie et prospère. Plusieurs siècles s'écoulèrent et l'empire carolingien fut une « embellie » certaine mais éphémère. Le mode archaïque de succession chez les seigneurs francs les empêchait de constituer des royaumes et des empires durables. Après Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, la dynastie carolingienne, ravagée par ses querelles internes, s'émietta en une centaine de petits domaines féodaux rivaux qui achevèrent de ruiner la civilisation occidentale à peine convalescente. Ce sont les Germains qui reconstituèrent peu à peu un empire stable, le Saint Empire,³⁶⁰ réduisant les conflits internes et permettant le retour de la civilisation en Europe. Cet empire s'étendit rapidement, prenant l'ascendant sur la chrétienté d'Occident. La France et l'Angleterre deviendront de fait ses vassales et ce jusqu'à l'époque de François I^{er}. Mais rien n'eut été possible sans l'exemple et l'apport de la civilisation arabo-musulmane qui avait permis à de vastes pays (de la Perse à l'Espagne wisigothique, en passant par les îles méditerranéennes et la Calabre³⁶¹) de sortir de la stagnation.

Devenue une puissance moyenne après les partitions successives de l'empire carolingien, la France cessa d'entretenir des rapports avec les Abbassides. Ces derniers connurent également un déclin relatif, avec l'apparition de sultanats rivaux (Ommeyyades d'Espagne, puis Fatimides d'Égypte, puis Mamelouks, puis Seldjoukides, etc.). Les Croisades n'arrangèrent pas les choses : ce fut une guerre de deux cents ans entre la France et le monde musulman, entre 1096 et 1291. Les rapports diplomatiques et les grandes alliances ne reprendront qu'avec François I^{er} et Soliman le Magnifique.

Les Francs avaient été de toutes les Croisades, et même partie prenante de la Reconquista en Espagne. Cette reconquête dura plusieurs siècles (du VIII^e au XV^e s.) durant lesquels Français et

Sarrasins se côtoyèrent pour le pire et le meilleur. Philippe Sénac écrit : « Le séjour de ces guerriers français s'intensifia alors même que se développaient les croisades d'Orient, comme si la lutte contre l'Islam andalou, plus proche, s'avérait plus rentable : ils bénéficièrent en effet d'importantes donations sous la forme de biens et de terres. Leur souvenir demeure encore vivace comme l'indique, entre autres, le nom d'un quartier de Saragosse portant celui du comte Rotrou du Perche : alperche. Cette participation à la reconquête permit aux guerriers français d'entrer en contact avec les richesses et le raffinement de la civilisation musulmane et, selon une tradition répandue, c'est à la suite de l'expédition de Barbastro que le duc d'Aquitaine ramena en Gaule des esclaves chanteuses qui influencèrent l'activité littéraire de son petit-fils, Guillaume le troubadour. »³⁶²

François I^{er} et Soliman le Magnifique

Après l'échec final des Croisades, puis avec l'avènement de l'Empire Ottoman qui allait restaurer la stabilité du monde musulman, le monde chrétien se sentait frustré. Un sentiment d'infériorité militaire et scientifique, accentué par la fascination devant la florissante civilisation musulmane, attisait l'esprit de revanche. Le déni de la réalité est chose humaine courante, et cela se reflète dans les idéologies nationalistes, qui sont des prolongements du narcissisme individuel. L'esprit de croisade resta vif en Europe et fut réactivé dès que l'empire ottoman donna des signes de faiblesse. Le choc des civilisations entre Islâm et Chrétienté fut une réalité historique, qui n'a commencé à s'atténuer qu'avec l'interpénétration des deux civilisations dans les empires coloniaux et par l'immigration moderne, et il ne cessera que lorsque la vérité sera universellement reconnue et dite, au-delà des dénis et non-dits idéologiques locaux. L'humanité – à la fois victime et coupable (car quel peuple n'en a jamais opprimé un autre ?) - doit s'engager dans une thérapie collective, un processus non-violent de régénération par la vérité et pour la justice. Chacun doit non seulement exprimer ses souffrances, mais aussi reconnaître celles qu'il a infligées. De nos jours, la frustration se trouve également dans le monde musulman pourtant libéré mais où certains idéologues extrémistes ambitieux attisent la haine de l'Autre, l'esprit de revanche. Qui a commencé ? Qui doit finir ? Qui a toujours bien agi ? Qui ne s'est jamais trompé ? Chacun doit faire preuve d'humilité et essayer de comprendre l'autre, sa logique, ses intérêts, ses croyances. Il faut libérer la parole, accepter la différence, rehausser le niveau de la civilisation humaine. C'est cela, aussi, élever la Parole de Dieu qui nous convie à retrouver la fraternité, la patience, la non-violence, à promouvoir le bien sous toutes ses formes et à réduire le mal sous toutes ses formes (et notamment abandonner le mal de Caïn et de Pharaon, c'est-à-dire le meurtre et l'oppression). Il n'y a pas de changement dans cette Coutume de Dieu, et elle irrigue toutes les religions révélées ainsi que toutes les civilisations qui en découlent. En s'emparant de ce qu'il y a de meilleur en elles, toutes les civilisations réaliseront alors leur unité transcendente et cesseront de se heurter. L'harmonie n'est pas dans l'uniformité. La recherche de l'harmonie consiste dans l'acceptation des différences et même des divergences. Par contre la recherche de l'uniformité est la cause de tous les désordres.

Durant le Moyen-Âge, la chrétienté s'est ressourcée intellectuellement grâce à l'apport des sciences arabes dans tous les domaines. La confrontation est devenue émulation. Certes, c'est surtout les sciences physiques dont les Européens seront friands. La spiritualité musulmane ne leur sera pas accessible, car l'Église veille au grain. Sa plus grande crainte, c'est de voir ressurgir le monothéisme arien, qui prétend que Dieu est plus grand que Jésus. L'Église a écrasé l'arianisme, mais son « fantôme » est de retour. Il pourrait réveiller l'attrait du pur monothéisme, qui est naturellement inscrit dans le cœur des créatures dès leur conception, car tout est soumis à l'Unique, de gré ou de force, consciemment ou non. Convaincue d'avoir

affaire à une résurgence de l'arianisme, l'Église va embrouiller les esprits en prétendant fallacieusement que l'Islâm (le « mahométisme ») est une idolâtrie païenne, polythéiste, que les Musulmans sont des fanatiques sanguinaires irrespectueux des autres cultes. Mais la réalité saute bientôt aux yeux des traducteurs, des voyageurs, des pèlerins, et même des Croisés. Alors l'Église et ses féodaux renforcent la propagande mensongère et la répression. Mais la vérité finit par passer, car l'Église elle-même est remise en cause par des chrétiens qui veulent juger sur pièce, libérer la recherche scientifique des diktats cléricaux, promouvoir une société plus libérale, plus juste, plus fraternelle. L'Église, dominée par les féodaux qui achètent les charges ecclésiastiques lucratives, fait front : elle sent que les choses lui échappent. Alors l'Inquisition se raidit jusqu'à l'horreur : des moines se font démons de l'Enfer. Les réactions se radicalisent aussi, et c'est la Réforme protestante, tout aussi trinitaire et intolérante d'ailleurs. Les Chrétiens s'entretuent alors pour des questions secondaires : la reconnaissance de la primauté de Rome, les images pieuses, le mariage des prêtres, l'étude de l'Ancien Testament. La dérive moderne s'engouffre dans une société en proie à la guerre civile de religion. Les horreurs commises de part et d'autre révulsent de plus en plus d'esprits qui finissent par rejeter le christianisme lui-même, et se recentrent sur une « religiosité minimale », le Déisme ou Théisme et se méfient des religions révélées et des institutions autoritaires qui s'en réclament.

Comme l'a écrit René Guénon, la Renaissance a été aussi « la mort de beaucoup de choses ».³⁶³ Le Moyen-Âge (et surtout le Moyen-Âge classique) n'a pas été cette période d'obscurantisme décrite par les tenants des « Lumières » (illusoires à plus d'un titre). Un peu de nuance ne nuit pas à la compréhension des réalités historiques. L'idéologie est naturellement antiscientifique.

La Renaissance française commence conventionnellement avec François I^{er}. Au commencement de son règne, il rêve encore de Croisades, de reconquête du Levant et du pourtour méditerranéen (anciennement chrétien, avant l'arrivée des Arabes aux VII^e et VIII^e s.). Le trône du Saint Empire devient vacant. Les rois et autres grands électeurs européens doivent désigner un nouvel empereur. Le roi de France est candidat. Ses chances sont réelles, car la France a un grand prestige parmi les nations qui prirent part aux Croisades, et elle est devenue riche, savante, industrielle, commerçante et très peuplée. Mais c'est finalement l'hispano-allemand Charles-Quint qui est choisi. Le Saint Empire couvre déjà une bonne partie de l'Europe (par les guerres et les mariages dynastiques). La France et l'Angleterre, bien qu'autonomes, sont néanmoins vassales de l'Empire. La Papauté romaine ne s'est jamais bien entendue avec les chefs du Saint-Empire, et préfère depuis toujours la France, sa « fille aînée » historique, qui fut le premier royaume catholique (trinitaire) d'Occident. Ce sont les Francs (depuis Clovis) qui imposèrent le trinitarisme aux autres peuples germaniques jusqu'alors ariens, et constituèrent le premier Empire d'Occident avec Charlemagne.

Éconduit du trône du Saint-Empire, François resserre ses liens avec l'Angleterre et revendique des possessions dans les Flandres, en Savoie et en Italie. Il pense que s'il ne s'impose pas, la France, déjà vassale, sera à terme annexée par l'Empire, qui ne fera alors plus qu'une bouchée de l'Angleterre. La guerre éclate. En 1515, François est victorieux mais dix ans plus tard il est battu à Pavie et fait prisonnier. Il n'est libéré que contre une énorme rançon et le renoncement à ses prétentions territoriales. Il est humilié et sombre dans une grande dépression. C'est sa mère et son chancelier qui vont trouver la solution : l'alliance avec le Grand Turc. François commence par s'offusquer mais la réalité s'impose à lui. La France est à nouveau réellement menacée de disparition, moins d'un siècle après le sacrifice de Jehanne d'Arc (1431). Il accepte de solliciter l'aide du Grand Turc (le Sultan Ottoman) qui ne s'y attendait pas et accepte aussitôt. Cette alliance de revers va servir les deux puissances et leur permettre de tenir tête à leur adversaire commun, le Saint Empire Romain Germanique. L'Empire Ottoman doit

également faire face à l'Empire Russe qui étend inexorablement sa puissance en Asie. La division du monde chrétien est aussi pour la Porte une question de sécurité. Tous les États du monde ont toujours fonctionné ainsi, divisant les rivaux pour régner et cherchant l'hégémonie pour eux-mêmes. Mais depuis la folie de Babel, Dieu a préféré contenir les peuples « les uns par les autres » pour préserver le genre humain.

L'Angleterre est un exemple éloquent de cette réalité. Elle n'a subsisté - en tant que nation indépendante - que grâce à la division politique du continent européen, division qu'elle a donc entretenue au besoin. Elle n'a pas oublié qu'elle a déjà été envahie par les Romains, par les Anglo-Saxons et par les Normands. Sa survie dépend donc de la division de ses concurrents potentiels en Europe, afin d'éviter la constitution de grands empires continentaux dangereux pour son indépendance. La géographie détermine largement la politique étrangère des États et c'est pourquoi on y retrouve toujours de grandes constantes à travers les différentes époques. La « politique musulmane » de la France ne fait pas exception ; elle a toujours consisté à trouver un appui extra-européen pour contenir ses rivaux européens, surtout germaniques. C'était vrai déjà avec les Carolingiens face à Constantinople, puis avec François I^{er} face au Saint Empire Romain Germanique, puis avec Bonaparte en Égypte face à la Grande-Bretagne, puis lors de la compétition européenne dans la colonisation (des Amériques, de l'Afrique et de l'Asie), puis avec Napoléon III face à la Prusse, puis avec Clémenceau et ses combattants africains toujours face à l'Allemagne, puis avec De Gaulle et son armée largement africaine de la France-Libre. Dieu accorde la victoire à qui Il veut pour préserver les religions et l'humanité. Ses voies ne sont pas toujours évidentes pour nous car Il accorde parfois des succès provisoires à des tyrans, afin qu'ils s'effondrent ensuite de façon d'autant plus complète. L'histoire de Pharaon et de Moïse est édifiante à ce point de vue et peut servir de clef pour comprendre les situations analogues.

L'historien Gilles Veinstein³⁶⁴ écrit : « Du XVI^e au XVIII^e siècle, tandis que les Turcs ottomans représentent pour la plupart des États européens le péril majeur puis, une fois affaiblis, la proie à saisir, les rois de France demeurent les alliés des sultans. Sans doute cette alliance change-t-elle de caractère avec le temps, mais elle tient bon. Elle vaut aux souverains français les accusations les plus graves de leurs adversaires, et elle est bien loin de faire l'unanimité de leurs sujets. Peut-on cependant considérer que ce comportement correspondrait à un changement véritable d'attitude de la France vis-à-vis de l'islam, à une approche plus tolérante, voire plus conciliante à l'égard de la religion traditionnellement ennemie ? Ou peut-on y voir l'expression d'une laïcisation de la politique, en liaison avec le climat intellectuel de la Renaissance ? Il n'y a en réalité dans cette politique aucun abandon du rejet catégorique de l'islam ni de la volonté invétérée de l'extirper. Tous savent au fond que l'alliance relève d'une prise en compte objective des rapports de force en Europe, de l'irrémissible division des souverains chrétiens et du cynisme le plus pur, et n'engage en rien les idées, les sentiments ni les croyances. L'alliance n'est pas l'amitié, comme elle est rituellement désignée de part et d'autre, mais bien la lutte par d'autres moyens. »³⁶⁵

Ce jugement, bien qu'abrupt, n'est pas faux. Certes les intérêts géopolitiques de la France et de la Turquie sont évidents et cette alliance de revers est utile aux deux puissances. Mais l'intérêt économique est également présent, les échanges commerciaux et financiers étant très importants entre les deux pays. Ce côtoiement prolongé, cette convergence des intérêts ne peuvent laisser les protagonistes indifférents sur leurs qualités réciproques. Hommes politiques, diplomates, commerçants, banquiers, voyageurs établissent des relations amicales au-delà des divergences de croyances. D'ailleurs, ces croyances ne sont pas totalement étrangères d'une foi à l'autre : les similitudes y sont plus nombreuses que les différences. Il

s'agit de variantes de la même tradition abrahamique.

La France, qui avait été le principal fer de lance contre l'Islâm, depuis l'émergence des Sarrasins jusqu'à la dernière croisade, cette « Fille aînée de l'Église » qui avait créé les États pontificaux puis les États latins du Levant, cette France antimusulmane, à la stupéfaction générale, s'alliait ouvertement à l'empire des Infidèles. François avait certes hésité, puis s'était résigné à cette alliance, la seule en mesure de sauver son royaume des appétits germaniques. La France n'existerait donc plus depuis François I^{er} sans cette alliance de revers, qui dura près de trois siècles jusqu'à la Révolution française. Même ensuite, au XIX^e et XX^e siècles, lors des trois dernières guerres entre la France et l'Allemagne, le coq gaulois aurait disparu dans le bec de l'aigle germanique sans le soutien des soldats musulmans des colonies (d'Afrique du Nord et de l'Ouest). L'armée de la France libre qui débarqua en Italie et en Provence était majoritairement constituée de combattants musulmans. Dans *L'Islam et la France*, Fabien Rivenet écrit : « En 1943, lors de la campagne d'Italie, 60% du corps expéditionnaire français était composé de soldats musulmans. /.../ L'adjudant-chef tunisien Ahmed El Abed a été le premier militaire de l'armée française à pénétrer en Allemagne en 1945 ! »³⁶⁶

Cette fraternité d'armes, initiée depuis François I^{er}, a créé des liens historiques que les racistes ignorants ne pourront jamais détruire.

La méditerranée, autrefois propriété de l'empire romain (*mare nostrum*) était, au moyen-âge, devenue la mer de tous les dangers. La piraterie entravait le commerce. L'entente franco-ottomane permit aux deux pays de sécuriser leur commerce maritime. Les deux flottes se protégeaient mutuellement, et combattaient côte à côte quand le besoin s'en faisait sentir.

Au commencement de son règne, François I^{er} n'était nullement préparé à cette alliance. Il n'avait pas d'autre politique que celle de ses prédécesseurs et rêvait de relancer les croisades. Son prédécesseur direct Louis XII, partisan lui aussi d'une nouvelle croisade, avait cependant inauguré des pourparlers avec la Porte ottomane. Mais les dernières petites « croisades » contre la Turquie (en 1396 à l'appel du roi de Hongrie et en 1444 à l'appel du roi de Pologne), auxquelles n'avaient pas participé les Français, s'étaient terminées par de nouveaux fiascos retentissants. La Turquie semblait invincible. Elle était devenue la première puissance mondiale. Sa protection devenait vitale pour la France toujours menacée par le Saint Empire, lequel encerclait littéralement la France sur toutes ses frontières terrestres, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Espagne. Les mers également étaient infestées de navires hollandais et espagnols. Seule l'Angleterre versatile (c'est pourquoi on l'appela parfois la « Perfide Albion »³⁶⁷) ménageait plutôt la France, ce qui faisait peu de contre-poids face à l'immense empire germanique.

En 1519, François s'était porté candidat au trône du Saint Empire, avec le soutien du pape Léon X. Mais les autres Princes et grands Electeurs choisirent Charles Quint comme empereur. Ce dernier revendiqua alors la Picardie et la Bourgogne sous prétexte que son aïeul Charles le Téméraire en avait été le maître. De son côté, François revendiquait l'Artois et la Flandre, ainsi que Milan et Gênes. Ces désaccords étaient des germes de conflits. La mentalité féodale considérait l'Ordalie comme le choix de Dieu. Ainsi, tant dans les querelles privées qu'étatiques, les féodaux ne se privaient pas de ces recours à la violence sensés être agréés de Dieu. Les féodaux avaient réussi à « barbariser » la religion du doux Jésus, sur lui la paix.

Face à l'empire germanique, François chercha dans un premier temps des alliés parmi les chrétiens, notamment les Hongrois et les Polonais. Or, la Hongrie vaincue était devenue vassale de l'empire ottoman. Charles-Quint y vit donc un *casus belli*. La guerre éclata et François (qui

avait été victorieux des Suisses en 1515) subit un désastre à Pavie en 1525 et fut fait prisonnier. Il dut céder à toutes les exigences territoriales humiliantes de Charles lors du traité de Madrid, renonçant à la Flandre, l'Artois et la Bourgogne. La France était alors réellement menacée de disparition. C'est pour cette raison que sa mère Louise de Savoie et son chancelier Duprat lui conseillèrent de demander l'aide du Sultan. Le Pape lui-même, inquiet de l'hégémonie germanique, voulait restaurer l'autorité de la France, fut-ce au prix d'une connivence avec l'empire musulman. François envoya donc des ambassadeurs à Soliman qui répondit par une lettre réconfortante en ces termes : « En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui doive surprendre. Que votre cœur se réconforte ! Que votre âme ne se laisse point abattre ! Cela étant, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure !) ne se sont jamais fait faute d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes ; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des forteresses puissantes et difficiles d'accès.

»³⁶⁸

G. Veinstein commente : « Outre la portée symbolique, une telle union présentait des avantages pratiques : la France était en mesure, en particulier, de par sa situation géographique, d'apporter une aide logistique à la flotte ottomane à l'ouest de la Méditerranée, qui pouvait se révéler déterminante dans la rivalité entre Ottomans et Espagnols pour la maîtrise de la rive sud de la Méditerranée. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'homme qui ferait le plus pour poursuivre et approfondir l'entente franco-ottomane serait Khayr al-Dîn Barberousse, le Hayreddin des Turcs, corsaire devenu maître d'Alger qui avait rallié le sultan ottoman et était devenu en 1533 le grand amiral de la flotte ottomane. »³⁶⁹

Des ambassades permanentes sont établies entre les deux pays. Des opérations militaires sont menées conjointement par les deux flottes. Cette alliance fut maintenue sous Henri II mais, par la suite, les guerres de religion entre chrétiens firent passer cette alliance au second plan. Elle fut cependant réactivée sous Henri IV puis sous Louis XIV.

Les traités entre Musulmans et non-musulmans ne sont pas interdits dans le Coran et la Sounna. Le Prophète avait conclu une Trêve avec les polythéistes mecquois, et le Calife Omeyyade Muawiyah scella un traité avec le royaume chrétien d'Arménie. Le respect scrupuleux des clauses des traités est un des fondements de la Sounna (coutume prophétique) et du *Fiqh* (droit islamique) qui en découle.

La propagande germanique accusait le roi de France d'avoir répudié le christianisme. Mais la papauté ne répudiait pas sa « fille » pour autant. Et l'Angleterre soutenait la France. Cette entente franco-musulmane n'était d'ailleurs pas totalement inédite, comme on l'avait vu quelques siècles auparavant, entre Charlemagne et Harûn ar-Rashid, et entre Charles IX et Selim II. Rome, qui avait toujours préféré les Francs aux Allemands, savait ce que le catholicisme romain devait aux héritiers de Clovis et de Charles Martel.

Cette alliance renforçait la France comme la Turquie. Elle intimidait l'empire germanique et affirmait la position internationale de la France, alliée privilégiée de la plus grande puissance mondiale d'alors. Sous Henri II, l'ambassadeur français Aramon accompagna Soliman dans sa campagne en Perse (1548-1549). En Europe, les armées des deux puissances alliées menaient des expéditions le plus souvent séparées, mais concertées, avec pour objectif, ainsi que le précise G. Veinstein, « de diviser les forces de l'ennemi : tandis que les armées françaises affronteraient celles de Charles Quint au nord, à l'est ou au sud de la France, ou encore dans le nord de l'Italie, les forces du sultan prendraient les Habsbourg à revers en Europe centrale ou encore les chasseraient de l'Italie du sud. François I^{er} préférait d'ailleurs cette solution car il

craignait qu'une attaque turque en Allemagne ne provoquât un élan de solidarité des princes allemands en faveur de Charles Quint. Dans la guerre maritime au contraire, on a affaire à une véritable coopération : les opérations étaient menées conjointement par les flottes française et ottomane. »³⁷⁰

Dans la loi musulmane, la protection des Gens du Livre (Juifs et Chrétiens) est une règle bien établie, même quand il s'agit d'un État, si toutefois il est vaincu ou qu'il accepte la suzeraineté du pouvoir politique (comme ce fut le cas de l'Arménie, de la Hongrie, etc). Cela vaut également si l'État en question en fait la demande expresse sans qu'il y ait eu nécessairement conflit (comme dans le cas de la France qui sollicita l'aide ottomane) et si cela s'avère utile au pays musulman. On ne parla pas officiellement d'*alliance* pour ne pas choquer les autres puissances chrétiennes, mais d'amitié et d'entente (*dostluk* et *barishlik* en turc). Dans l'empire ottoman, cette Entente était bien comprise et acceptée, puisqu'elle divisait les pays chrétiens autrefois associés dans les Croisades. Côté européen, la France était certes blâmée, sauf par l'Angleterre et par Rome (menacés aussi par l'empire germanique). En France même, des critiques s'élevaient contre le roi, jusque dans le parlement de Paris en 1534. François évitait d'ailleurs que les armées se côtoient trop ouvertement. Ainsi, quand il invita les troupes (turques et algériennes) de Khayr al-Dîn (dit Barberousse) à stationner à Toulon en 1543-1544, il fit évacuer toute la population de la ville. Il évitait ainsi d'éventuelles querelles, mais aussi de possibles fraternisations avec les « infidèles », ce qui aurait certes déplu à Rome. Le sud de la France, qui avait connu tant « d'hérésies » ne devait pas renouer avec cette forme d'arianisme que représentait l'Islâm aux yeux des catholiques.

Dans les règnes suivants, l'Entente (*Dostluk*) est maintenue, avec des hauts et des bas. D'autres pays européens importants nouent à leur tour des relations officielles avec la Porte, mais la France gardera toujours la préséance diplomatique et sera considérée comme la garante des intérêts des chrétiens dans l'empire ottoman, du moins jusqu'à la Révolution française et l'imprudente expédition de Bonaparte en Égypte. Le protocole diplomatique ottoman place le représentant du roi de France au-dessus du représentant de l'empereur germanique (lequel, en Europe, est pourtant censé être le suzerain de tous les autres monarques). Pour le sultan, c'est le roi de France qui est le suzerain des princes européens. Le roi de France était reconnu « pour empereur et comme le plus grand, le plus puissant et le plus glorieux des princes chrétiens. » À contrario, l'ambassadeur de l'empereur germanique n'était « regardé à Constantinople que comme ministre du roi de Hongrie. »³⁷¹

Le commerce deviendra florissant entre les deux États, surtout sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, avec un coup d'arrêt brutal à la Révolution.

Après François I^{er}, c'est Henri IV qui sollicite à nouveau la Turquie pour combattre l'Espagne, mais la Porte a déjà fort à faire avec une révolte hongroise et son aide reste surtout psychologique. Henri est contraint de négocier avec l'Espagne et l'Entente franco-ottomane se refroidit d'autant. Par la suite, Louis XIV veut s'émanciper de cette quasi-tutelle et appuie les Autrichiens en 1664 contre les Turcs, mais le réalisme politique le conduit bientôt à renouveler l'alliance avec la Turquie. Il l'implore même carrément après sa défaite de Flandre en 1708. L'alliance ottomane, vue comme un pis aller provisoire par les monarques français s'avère en fait une nécessité récurrente pour la France. Elle va bientôt aussi le devenir pour la Turquie, quand cette dernière commence à s'affaiblir. C'est alors la France qui va surtout soutenir la Turquie, dès la fin du XVIII^e s. La France ne veut plus renoncer à cette alliance de revers qui lui a été si souvent salutaire et peut le redevenir à tout moment. Même après la brouille occasionnée par le Directoire et Bonaparte, c'est de France surtout que les sultans feront venir des ingénieurs et conseillers militaires pour aider l'empire ottoman à maintenir son rang de

puissance mondiale et européenne, au moment où la révolution industrielle et les conquêtes coloniales consacraient la suprématie de l'Occident.

Cette longue entente franco-ottomane va, au-delà de sa simple utilité géostratégique, créer une connivence ancienne entre les deux pays, leurs deux cultures, des liens d'amitié durables notamment au sein des milieux commerçants et financiers, entre familles, et même des liens de parenté entre les dynasties par le biais des concubinages princiers (reconnus en Turquie, mais ignorés ou minimisés en France). G. Veinstein écrit : « L'alliance n'était plus seulement l'affaire d'une poignée d'initiés (le roi et ses proches conseillers ; les diplomates et les drogmans de l'ambassade à Constantinople), mais elle impliquait des catégories sociales déjà un peu plus nombreuses et diversifiées : négociants des maisons mères de Marseille (les majeurs), les drapiers du Languedoc et autres industriels du sud du pays, ou des marchands (les régisseurs), artisans et missionnaires formant de multiples colonies françaises du Levant. Les témoignages de ces derniers contribuaient à façonner et à diffuser en France une certaine image des réalités ottomanes. »³⁷²

Les Juifs et les Arméniens de l'empire ottoman jouaient également un grand rôle économique et étaient souvent des partenaires commerciaux des Français. Les Juifs étaient bien traités dans l'empire ottoman, bien mieux qu'en Europe chrétienne.

L'image du Turc, et du Musulman en général, s'améliore donc lentement mais sûrement en France durant ces siècles d'entente franco-ottomane, essentiellement chez les intellectuels bien sûr. Ainsi, le Vicomte de Guillerages, ambassadeur de Louis XIV auprès du Grand Turc, est un « orientaliste », ami de Boileau et d'Antoine Galland (le traducteur des *Mille et Une Nuits*), auteur de *L'Histoire de Tunis* dans laquelle il exprime le respect qu'il porte à la civilisation musulmane. Il y note que c'est dans cette civilisation qu'est née la première réprobation de l'esclavage. Le Coran incite en effet à l'affranchissement des esclaves. Le Prophète (ﷺ) a dit que c'était là la meilleure des bonnes actions, et joignant la parole à l'action, il affranchit tous les esclaves en sa possession, invitant ses disciples à l'imiter. Le Vicomte de Guillerages serait un des premiers français convertis à l'Islâm, à une époque où il valait mieux le dissimuler. Rappelons que l'esclavage ne sera officiellement aboli qu'en 1832 par les Anglais, en 1848 par les Français et qu'il faudra attendre le XX^{ème} siècle pour voir son abolition universelle. Mais, bien qu'en net recul, il subsiste toujours sous diverses formes criminelles (prostitution forcée, travail clandestin non rémunéré, travail forcé des prisonniers de guerre ou d'opposants politiques, enrôlement militaire d'enfants, etc.). Les plus graves rechutes modernes de l'esclavagisme ont été le fait des idéologies totalitaires bolchévique et nazie.

L'Europe est une petite partie du continent Eurasienn. Dénier à la Turquie sa qualité européenne est un contresens géographique. Constantinople (Istanbul) est bien en Europe, et cette partie est plus densément peuplée que l'Anatolie, laquelle faisait d'ailleurs déjà partie de la grèce antique puis de l'empire romain. Des pays comme la Géorgie, l'Arménie et même l'Azerbaïdjan se considèrent comme européens à juste titre (puisque eurasiens et limitrophes de la « Russie d'Europe » située à l'ouest de l'Oural). Ils sont pourtant situés plus à l'Est que la Turquie. L'opposition de certains islamophobes à l'entrée de la Turquie dans l'organisation de l'Union Européenne est donc évidemment purement idéologique et raciste.

Les intérêts politiques et économiques de la France et de la Turquie ont toujours été convergents. Ils n'ont divergé (sous la Révolution puis en 1914-1918) que pour le malheur de nos deux peuples. La Grèce coûte cher à l'Europe. Les salariés européens paient en effet l'exonération d'impôt des armateurs grecs et de la très riche Église orthodoxe (premier propriétaire foncier du pays). La Turquie, au contraire, qui est fiscalement plus juste et donc

plus performante, apporterait à l'Union le dynamisme qui lui manque.

Convergence des traditions grecque et sémitique

Du siècle dit de la « Renaissance » au « Grand Siècle », puis au « Siècle des Lumières » (respectivement, le XVI^e, le XVII^e et le XVIII^e siècles), l'image de l'Islâm évolua peu à peu. Les récits de voyage, les romans et pièces de théâtre mettent à la mode les « turqueries » où se mêlent les vieux fantasmes médiévaux et les réalités nouvellement observées. Le poids de l'Église, le souvenir déformé des Croisades, la piraterie barbaresque, le nouvel essor économique européen, tout cela aveugle encore bien des esprits durant ces trois siècles de chamboulement. Malgré tout, naît « l'orientalisme », un engouement de plus en plus prononcé dans les élites intellectuelles, une fois passés les préjugés imposés. Les études se font plus sérieuses, on s'intéresse aux « autres » civilisations, moins différentes que supposé, et puisant aux mêmes sources (grecques et abrahamiques).

L'historien Guy Le Thiec³⁷³ écrit : « Le royaume de France ne fut d'abord touché que sur ses marges par la découverte de la culture musulmane. C'est avec Guillaume Postel, titulaire de la première chaire d'arabe du monde occidental, que l'on assiste à l'épanouissement d'un orientalisme avant la lettre, et ce, dans plus d'une acception : scientifique, géographique (voyages de découverte), voire déjà culturelle au sens large (littérature, arts graphiques et musique). Si cet intérêt pour l'Orient n'est pas celui de l'âge classique, il n'en a pas moins une grande cohérence, ordonnée, progressivement, autour des réalités ottomanes de la Renaissance. Le monde musulman alors parcouru, étudié, abondamment commenté mais aussi vilipendé, est en effet rapidement celui de l'Empire ottoman, géant politique qui croît encore. Cette primauté des réalités ottomanes va presque marginaliser, dans le domaine culturel, les mondes barbaresque et persan. »³⁷⁴

L'Italie (et surtout Florence) ouvre la période dite de la Renaissance européenne. Aussitôt, François Ier fait venir d'Italie savants et artistes (comme Léonardo da Vinci), ainsi que des orientalistes et des arabisants. Il crée en 1530 le Collège des lecteurs royaux. En 1538, il y confie à Guillaume Postel une chaire en langues orientales : grec, arabe et hébreu. Tout désireux qu'il était de convertir les Musulmans au christianisme, Postel n'en fut pas moins un « trait d'union » important entre les deux mondes, et une meilleure connaissance de l'Islâm, en tant que religion et civilisation, se diffuse en France et en Europe grâce à ses travaux plus sérieux que ceux de la plupart de ses devanciers. Ce qui lui valut d'ailleurs d'être inquiété par l'Inquisition, malgré la protection royale dont il jouissait. Il travaillait en effet « à l'élaboration d'une religion universelle, fondée sur le christianisme, mais assimilant les apports des deux autres grands monothéismes bien connus de l'arabisant et de l'hébraïsant kabbaliste qu'il est aussi » note Guy Le Thiec. Mais son apport majeur concerne la diffusion de la langue arabe. Il publie un alphabet, une grammaire et une nouvelle traduction de la première sourate du Coran dont il met en évidence les similitudes avec la prière intitulée *Notre Père* dans l'Évangile.

G. Le Thiec écrit : « Postel est l'un des tous premiers à souligner l'apport gréco-arabe en médecine, astronomie et astrologie. Il contribue, en outre, à une invention typographique primordiale : celle des caractères arabes d'imprimerie (remplaçant les caractères xylographiques grossiers), utilisés pour sa *Gramatica arabica*. Le rôle de Postel pour la naissance des études de la civilisation musulmane peut s'évaluer à la qualité de ses disciples et au rayonnement de son enseignement : Rabelais ne déclarait-il pas, dans le programme d'éducation de Pantagruel, que ce dernier devait apprendre la langue « arabique » ? /.../ Sans doute l'une des plus belles filiations de ce premier orientaliste français est-elle incarnée par le français Joseph Juste Scaliger (m. 1609), disciple tardif de Postel, qui part aux Provinces-Unies

accepter la chaire d'arabe de l'université de Leyde (1593). L'intérêt de ce jeune humaniste s'est nourri, durant sa résidence française au château de Preuilly de 1562 à 1593, des livres qu'il acquérait, *via* Marseille, au Caire ou à Alexandrie : ils deviendront le noyau du fonds arabe de l'université de Leyde auquel les arabisants de l'école hollandaise feront toujours référence lors de la période classique. »³⁷⁵

Au XVI^e s., les voyageurs Italiens, Allemands, Français puis Anglais publient de nombreux ouvrages sur le monde ottoman. La fascination pour l'Orient musulman, initiée par les Italiens (notamment par les commerçants génois et vénitiens qui avaient autrefois joué un si grand rôle dans l'échec final des Croisades) gagnait toute l'élite intellectuelle européenne, qui s'émancipait peu à peu des dogmatismes religieux médiévaux. La monarchie française, qui avait elle-même joué le rôle moteur principal durant les Croisades, était devenue « l'amie » de la plus grande puissance musulmane. C'est donc par son intermédiaire (et par les Médicis) que la connaissance de l'Islâm fit les plus grands progrès en Europe. G. Le Thiec écrit : « Depuis la première grande ambassade de Jean de La Forest (1535-1537), dans la suite duquel figurait le jeune Postel, jusqu'à celle de Gabriel d'Aramon (1551-1552) qui comptait dans ses rangs le fameux voyageur « pérégrin » Nicolas de Nicolay, Postel toujours et les savants Pierre Belon et Pierre Gilles (ce dernier retrouva le grand voyageur cosmographe André Thévet à Constantinople), les missions diplomatiques des souverains valois eurent une importance capitale pour l'édification d'une connaissance renouvelée, affranchie des anciens clichés sur les Turcs et sur une partie de la culture musulmane. Les mêmes missions permirent aux humanistes qui avaient fait le voyage de Constantinople de concevoir les ouvrages d'histoire, d'ethnographie ou de sciences naturelles qu'ils allaient bientôt livrer ; mais aussi de collecter pour leur compte ou celui de leur monarque de précieux manuscrits « orientaux ». Postel sut ainsi trouver à Damas et à Constantinople, outre les premiers éléments pour sa future *République des Turcs*, ces manuscrits sur lesquels allait partiellement porter son enseignement. Pierre Gilles en rapporta la matière d'une histoire topographique de Constantinople et Pierre Belon les notations des premières observations naturalistes du Proche-Orient. »³⁷⁶

Ces travaux permirent de valoriser la réalité ottomane, tant sur le plan politique que religieux. Ainsi, comme le note Guy Le Thiec, « Le jurisconsulte Jean Bodin fut sans doute, en cette fin de Renaissance, le meilleur connaisseur des réalités politiques ottomanes, au moins parmi les humanistes français. /.../ Rompant avec les visions traditionnelles de la Turquie du temps, Bodin permit ainsi, au moins dans les ouvrages de théorie politique, de décrire celle-ci comme distincte d'une tyrannie en faisant du droit de conquête son fondement légitime. Pareil régime se différençait aussi par ses mœurs en matière religieuse et notre auteur y fut, semble-t-il, particulièrement sensible. Outre la tolérance à l'égard d'une réelle diversité confessionnelle soulignée dans la *République*, gage de stabilité politique pour un Bodin contemporain de la Saint-Barthélemy, il y a chez ce penseur, incontestablement, une fascination de l'islam visible dans sa dernière œuvre écrite en latin, le *Colloquium heptalomeris...* (traduit en *Colloque des sept savants...*). /.../ Dans cette œuvre, il donne la parole à un chrétien converti à l'Islâm qui fait l'éloge de cette religion en affirmant que c'est celle qui « s'applique avec le plus de pureté au culte de Dieu. »³⁷⁷

Comme Guillaume Postel, Jean Bodin fut inquiété par l'Église et même emprisonné pour un temps. Mais le mouvement de réhabilitation de l'Islâm était lancé, bien que fort timidement au début, en raison de l'oppression idéologique et de l'intolérance généralisée en ce siècle de guerre de religions entre chrétiens.

La Renaissance fut la matrice de l'orientalisme qui se développa ensuite et permit la redécouverte des racines musulmanes de la France et de l'Europe, racines qui avaient été

constamment niées ou sous-estimées par antagonisme politique et religieux. Malgré tout, l'image médiévale de l'Islâm continuera longtemps à cohabiter avec cette nouvelle image plus scientifique et objective. Cette double image brouillée sera même instrumentalisée par les divers camps religieux qui s'affrontent. Ainsi, certains auteurs comme Jean Thévenot (1633-1667) dans son ouvrage *Relation d'un voyage fait au Levant*, tout en présentant les sultans comme des despotes libidineux, sodomites et ignorants, affirme également que les Turcs sont plus charitables que les chrétiens, plus tolérants et plus pieux, leur jeûne est plus pénible, ils pardonnent de bon cœur à leurs ennemis et sont « d'une grande honnêteté », comme le relate l'historienne Dominique Carney-Torabi³⁷⁸ qui écrit également : « Le XVII^e puis le XVIII^e siècle marquent un tournant dans l'évolution de l'image que les Français se font de l'islam. Les récits de voyage et les travaux orientalistes nourrissent des œuvres littéraires qui contribuent à forger un nouveau mythe, où l'islam encadre la fiction orientale : despotisme, luxe et sensualité deviennent les indispensables composantes de tout ce qui a trait à l'Orient. C'est que la connaissance de l'islam se fait au travers d'une instrumentalisation systématique, contre le protestantisme au XVII^e siècle, puis contre l'Infâme, pour reprendre le terme de Voltaire. L'Infâme, c'est l'obscurantisme, le fanatisme, la bêtise et l'ignorance. Dans ce combat, l'islam représente soit le fanatisme, soit, au contraire, une tolérance ignorée en France et en terre catholique. De toute façon, bon ou mauvais, le musulman n'est pas vu pour ce qu'il est, mais pour ce à quoi il peut servir dans la lutte idéologique. De ce fait, même si la connaissance de la religion est infiniment supérieure à ce qu'elle était aux siècles précédents, elle n'apporte en définitive pas grand-chose à la connaissance de l'autre, qui demeure dans un champ fantasmatique nourri par une situation politique où l'Empire ottoman et les Régences barbaresques représentent encore un danger. »³⁷⁹

Reprenant les conclusions de Thévenot, le protestant Jean Chardin (1643-1713) appuie encore davantage l'éloge de l'Islâm pour mieux dénigrer le catholicisme. Il relève que les musulmans font un meilleur usage de la raison que les catholiques, qu'ils ont plus d'aversion pour l'idolâtrie, sont plus dévôts et plus tolérants à l'égard des autres religions, et qu'ils sont « les plus grands déistes du monde ».³⁸⁰ Il note également que « la condition du peuple y est beaucoup plus douce, et beaucoup plus assurée qu'en divers pays chrétiens. »³⁸¹

Un « exploration savante de l'islam », selon l'expression de Dominique Carney-Torabi, se développe, s'extrayant peu à peu de la gangue idéologique héritée des Croisades. Les récits de voyages s'émancipent sensiblement des préjugés séculaires. Les fables les plus calomnieuses sont abandonnées sur la vie du Prophète. Le libéralisme anglais, hérité des Stuarts et des free-masons, revigore l'esprit gallican dans le haut clergé catholique, où la franc-maçonnerie et le déisme se répandent discrètement mais sûrement. En 1669, Colbert crée l'École des jeunes de Langues à Constantinople, qui marque un rapprochement important entre les deux civilisations. Des traductions du Coran se succèdent : celle en français de Ryer en 1647 qui présente des défauts et qui est supplantée en 1698 par celle, en latin, de Maracci, puis celle en anglais de Sale en 1734 et celle de Savary en français en 1783, qui deviendra la référence pour longtemps.

Les auteurs populaires (Racine, Molière) continuent d'utiliser les vieux clichés islamophobes, mais les savants érudits progressent inexorablement vers la réhabilitation de l'ultime religion révélée, tout en se protégeant par des professions de foi exigées de l'Église. Ainsi Barthélemy d'Herbelot marquera toute une époque avec sa *Bibliothèque orientale* parue en 1697, véritable encyclopédie thématique qui restera une référence pour les orientalistes jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il y alterne critiques et éloges de l'Orient en général et de l'Islâm en particulier, mais son travail est fondé sur des études textuelles sérieuses, même si tout préjugé n'a pas encore complètement disparu. Il ruine la réputation d'ignorance des orientaux et affirme au

contraire leur érudition dans les sciences : il cite leurs philosophes, historiens, géographes, mathématiciens, astronomes et poètes.³⁸² Il expose assez objectivement la théologie musulmane. D. Carnoy-Torabi écrit : « C'est à d'Herbelot que revient d'avoir fait connaître la mystique et la spiritualité musulmanes. L'islam qu'il présente est une foi soutenue par une solide théologie, dans laquelle les esprits les plus relevés peuvent trouver une nourriture spirituelle. Au fil des articles se font jour les problèmes qui agitent les théologiens musulmans, à l'instar de leurs homologues chrétiens : « il ne faut pas s'étonner si les mahométans qui ont plus de lumières que les idolâtres, ont eu des sentiments si relevés touchant à l'amour de Dieu, qu'ils semblent avoir égalé les chrétiens en cette matière » (article « Eshkh Allah »). À ses yeux, les vertus des musulmans recouvrent exactement les prescriptions chrétiennes, tout leur effort étant de parvenir « à cette retraite sacrée où l'on ne voit plus que Dieu seul ». Dans ces conditions, la position de d'Herbelot se révèle passablement inconfortable, entre le rejet pur et simple de l'islam (articles « L'Alcoran » et « Mahomet »), et la fascination pour la profondeur d'une foi semblable à la sienne. »³⁸³

Pierre Bayle (m. 1706) auteur d'un *Dictionnaire historique et critique* (publié en 1696 au Pays-Bas où il était exilé) fut un défenseur déiste de l'Islâm. Il ne croyait pas aux religions révélées, mais trouvait injuste la détestation chrétienne de l'Islâm. Il réfute les fables médiévales inventées contre le Prophète.³⁸⁴

Pour les philosophes des Lumières, les qualités reconnues au monde musulman serviront surtout à mettre en relief les défauts du monde chrétien. Ainsi, Montesquieu dans ses *Lettres persannes* de 1721 (un roman), critique ouvertement le christianisme, tenu pour irrationnel et intolérant. Il cite au contraire la tolérance, la rationalité et la hauteur spirituelle de l'Islâm.³⁸⁵

Boulainvilliers (m. 1722) écrivit *La vie de Mahomed*. Pour lui, le Prophète n'est plus un imposteur mais « un grand législateur. ». L'ouvrage ne put paraître en France mais sera publié à Londres en 1730. Boulainvilliers y écrit : « Tout ce que dit Mahomed est vrai par rapport aux dogmes essentiels de la religion. »³⁸⁶

Quant à Voltaire, il était trop dégoûté du fanatisme qu'il observait dans toutes les religions (excepté dans la « religion naturelle », déisme ou théisme) pour qu'il puisse faire d'emblée siennes les opinions de son professeur Boulainvilliers. L'Infâme, c'était pour lui, et surtout, l'Église catholique. Quand il fait jouer sa pièce *Mahomet ou le fanatisme*, l'Église se sent aussitôt attaquée et la fait interdire. Puis Voltaire modifiera son opinion sur le Prophète, pour se venger de l'Église sans doute, mais aussi par rationalisme, ayant étudié plus sérieusement les travaux de Sale, d'Herbelot et de Boulainvilliers. Dans son ouvrage *Voltaire et l'Islam*, le philosophe Djavâd Hadidi écrit que pour Voltaire, « Toutes les religions instituées ne sont que des sectes par rapport à la religion naturelle, « la mère de toutes ». Elles ont été établies par la démagogie des prêtres qui ont abusé de la naïveté des paysans, et qui sont arrivés ainsi à les faire croire en des « miracles puérils » et à des « légendes ridicules ». Cela est commun à toutes les religions sauf à celle de Mahomet, « la plus brillante qui, seule entre tant d'établissements humains, sembla être en naissant sous la protection de Dieu. »³⁸⁷

Mais Voltaire, très versatile, affirmait tout et son contraire. Malgré tout, dans l'ensemble, on peut affirmer qu'il a lentement mais sûrement évolué d'un fanatisme anti-religieux général à un déisme affirmé, teinté d'une sympathie croissante pour le pur monothéisme islamique. Il avait dit du mal du Prophète Mohammed, et encore plus du Prophète Jésus, mais il s'assagit en vieillissant et finit par dire du bien des deux.

Chez Jean-Jacques Rousseau, on trouve à peu près les mêmes choses, critiques et éloges. Dans

le *Contrat social* (1752), il reconnaît des « vues très saines » au fondateur de l'Islâm. Dans *l'Émile ou de l'éducation* (1762), il présente les Turcs comme des modèles de sagesse et d'équilibre, « généralement plus humains et hospitaliers que nous. »³⁸⁸

C'est surtout Anquetil Duperron (m. 1805) qui, un siècle après Boulainvilliers, produira la réhabilitation de l'Islâm la plus sérieuse et la plus déterminée. Sa vaste érudition sur l'Inde, la Perse et l'Islâm donne à ses travaux un poids décisif. Cet auteur passa à son époque pour un excentrique aux yeux du grand public, habitué à entendre des sornettes sur la religion musulmane et sa civilisation. Mais pour les esprits raisonnables, l'Islâm était désormais une des grandes religions de l'humanité, tout aussi légitime que les autres, conforme aux besoins du genre humain, « l'appui des peuples, l'interprète et le soutien de leurs droits. »³⁸⁹

Les scientifiques seront les plus fidèles soutiens de la réhabilitation de l'Islâm, et ce depuis les temps les plus reculés. Dès la fin du Moyen âge, mais surtout du XVI^e au XVIII^e siècle, tous les érudits européens reconnaîtront leur dette envers les savants du monde arabo-musulman, et ce dans toutes les disciplines sans exception. Au XVII^e s., l'intérêt pour la « science arabe » se développe en même temps que sa langue. Au XVIII^e, nous dit l'historienne Hélène Bellosta,³⁹⁰ « la science arabe est vue, tant par les mathématiciens que par les encyclopédistes, comme une étape nécessaire dans un progrès continu et sans fin de l'humanité. »³⁹¹ Et elle cite Étienne Montucla, auteur de *l'Histoire des mathématiques* (parue en l'an VII de la Révolution) qui écrit : « Les Arabes, dont nous avons communément une idée si désavantageuse, ne furent point toujours insensibles aux charmes des sciences et des lettres. Ils eurent, comme tous les autres peuples, leur temps de barbarie et de grossièreté ; mais ensuite ils se polirent tellement que peu de nations peuvent faire gloire d'autant de lumière et d'autant de zèle pour les belles connaissances qu'ils en montrèrent durant plusieurs siècles. Tandis que les sciences tombaient dans l'oubli chez les Grecs et ne subsistaient presque plus que dans les bibliothèques, les Arabes les attiraient chez eux et leur donnaient un asile honorable. Ils en furent enfin les seuls dépositaires pendant assez longtemps ; et c'est au commerce que nous eûmes avec eux que nous devons les premiers traits de lumière qui viennent interrompre l'obscurité des XI^e, XII^e et XIII^e siècles. »³⁹²

Pour ce « siècle des Lumières » qui mettait les sciences et la raison au-dessus de tout, la réhabilitation de la civilisation arabo-musulmane était naturelle. Les seuls reproches subsistants étaient socio-politiques, liés au « despotisme oriental » qui restait un préjugé ancré en Occident. Mais nombre d'auteurs relevaient, là aussi, l'inverse, à savoir la plus grande tolérance - religieuse et intellectuelle en général, et même politique - qui caractérisait le monde ottoman comparé à la plupart des pays chrétiens à la même époque.

Mais c'est également le siècle où, prenant conscience de sa nouvelle puissance, l'occident chrétien va se lancer à l'assaut du monde, asservir et coloniser les peuples. C'est – malheureusement ou heureusement – dans « l'ordre des choses » de ce monde. Quand les Arabes, dotés d'une religion supérieure au paganisme de la *Jahilya* (période de l'« Ignorance » pré-islamique), unirent leurs forces au lieu de s'épuiser dans des guerres tribales incessantes au milieu de leur désert natal, ils se répandirent dans le monde et y apportèrent une revivification civilisatrice indéniable. Les Romains l'avaient fait avant eux, ainsi que les Grecs sous Alexandre le Grand. La diabolisation du colonialisme est née de l'idée répandue au début du XX^e s. du « droit des nations à disposer d'elles-mêmes ». Mais ce principe qui représente une amélioration incontestable, doit cependant être relativisé par les leçons mêmes de l'histoire. Le sens de l'histoire tend vers la constitution d'ensembles de plus en plus vastes qui font reculer les occasions de guerres « nationales ». L'effondrement des empires du passé a toujours entraîné des régressions des sciences et de la civilisation. L'obstination à reconstituer à tout prix et à

l'identique les empires révolus est tout aussi pernicieuse et dévastatrice et aboutit souvent à l'inverse et notamment à un plus grand émiettement territorial, on l'a vu il y a moins d'un siècle avec Mussolini et Hitler. La tentation panarabiste et panislamiste existe aussi dans certains partis réactionnaires du monde musulman, qui refusent de comprendre que leur attitude agressive, loin de servir l'Islâm, retarde au contraire l'inexorable mouvement de conversion universel qui se fait pacifiquement et uniquement en raison de la beauté naturelle de l'ultime religion révélée. L'Islâm n'a pas besoin de guerre ni même de pouvoir politique pour subsister et se répandre, mais d'hommes de Dieu soumis (*muslimun*), croyants (*muminun*) et vertueux (*muhsinun*). Les pouvoirs politiques s'effondrent toujours. Appuyer la religion sur le pouvoir politique, c'est la mettre en danger. En faire un instrument politique, c'est la trahir. En faire une idéologie de conquête guerrière c'est la dénaturer et retarder son expansion en suscitant l'opposition des peuples non musulmans. Et cette dérive politico-militariste existe en Islâm depuis l'avènement des Omeyyades, qui ont transformé le *Jihâd* défensif qui prévalait à l'époque du Prophète et des quatre premiers Khalifes bien guidés, en opérations militaires destinées surtout à alimenter le luxe des cours impériales. Le Califat est ainsi devenu une monarchie ordinaire à l'instar des autres régimes dans le monde, et c'est pourquoi la diffusion de la foi musulmane s'est ralentie et est même devenue impossible durant des siècles dans de nombreuses régions du monde comme l'Europe. Ceci alors que des pays qui n'avaient pas été agressés par des Musulmans, comme l'Indonésie (le plus grand pays musulman du monde), se sont islamisés en douceur et durablement, par la simple présence de commerçants musulmans honnêtes, de voyageurs et d'immigrés pacifiques.

L'Europe du XIX^e siècle, donc, forte de sa nouvelle puissance technologique (grandement héritée du patrimoine scientifique arabo-musulman), a pris sa revanche tandis que le monde musulman stagnait dans son culte du passé et oubliait le principe de réalité qui est le fondement même de la révélation coranique et du comportement prophétique. Ce fut donc là le « tour historique » de l'Europe de dominer le monde pour un temps. Comme tous les peuples qui sont plus ou moins sortis de leur ancienne barbarie, les Européens vont alors profiter de leur avance scientifique pour créer de nouveaux empires (Anglais, Français, Espagnol, etc.). En plus de la volonté de puissance et de la convoitise des richesses matérielles, les nouveaux impérialistes et colonialistes, imbus de leur supériorité (qu'ils attribuent souvent à leur « race », ce qui est une contre-vérité scientifique évidente) prétendent apporter leurs « lumières » aux indigènes naturellement « inférieurs ». Germaniques et Anglo-saxons sont assez persuadés de cette supériorité « raciale ». Certains Français également, comme Gobineau et Renan.

À l'opposé des « opinions » de Gobineau ou Renan, donc, on trouva aussi, dès le XIX^e s. l'opinion inverse, surtout en France et au Royaume-Uni, à savoir que les indigènes sont potentiellement égaux aux Occidentaux et pourront à terme accéder à la civilisation occidentale ou bien revivifier leur propre civilisation, tout comme les peuples méditerranéens avaient autrefois fini par accéder à la culture et à la nationalité romaine (Gaulois, Ibères, Berbères, Numides, Arabes, etc.). Un doute subsistait cependant quant aux Noirs, que la plupart des Blancs attardés considéraient comme moins intelligents qu'eux et pratiquement nés pour être esclaves, mais là aussi, des opinions minoritaires rappelaient qu'il y avait eu de grandes dynasties égyptiennes noires, l'empire d'Abyssinie, etc., et, en France, des députés noirs furent élus dès la Révolution. Chez les Juifs, les Arabes, les Berbères et les Turcs, les mêmes préjugés à l'égard des Noirs existaient, mais à un moindre degré, car le Prophète avait banni tout racisme durant son apostolat et désigné des Compagnons noirs à de hautes fonctions au sein de la nouvelle religion, comme Bilâl l'Abyssin, mais aussi son propre fils adoptif, Zayd Ibn Haritha, qui était métis (Syrien d'origine yéménite). Les Yéménites, très tôt

islamisés (à l'époque du Prophète) étaient très métissés du fait de leur voisinage avec l'Abyssinie dont ils avaient été une province à plusieurs reprises dans l'histoire. Ce métissage ancien est toujours visible actuellement, comme dans certaines populations sahariennes maghrébines. Selon Ibn Khaldûn, les premiers Berbères étaient noirs, et c'est l'arrivée successive de plusieurs vagues d'envahisseurs blancs dans l'antiquité pré-islamique (notamment Arabes et Yéménites sous le roi Ifriqos), puis des Romains et autres Européens, qui avait métissé et éclairci de plus en plus la peau des gens avant l'arrivée des Musulmans. Les Sarrasins étaient représentés sous diverses couleurs (blanc, noir, métissé) dans les gravures et chroniques des Francs et des Lombards. Le drapeau corse qui représente une tête de « Maure » noire (coupée) est significatif à cet égard.³⁹³

Au XIX^e s., la nouvelle « croisade » coloniale n'avait donc plus vraiment de prétexte religieux, mais ce fut une simple curée contre les plus faibles, comme aux bons vieux temps barbares. C'est moins hypocrite sans doute, mais encore faut-il mobiliser des soldats pour qu'ils aillent se faire tuer pour les intérêts des capitalistes coloniaux. Les soldats démotivés se battent mal. Il faut alors les convaincre que s'ils tuent des *indigènes*, c'est surtout pour leur bien, non pour les *asservir* mais au contraire pour les *libérer*, par le modernisme occidental !

Les intellectuels européens sont alors divisés, tout comme les nouvelles puissances coloniales en pleine compétition, parfois militaire. L'Islâm interroge. Comment traiter cette civilisation d'inférieure alors que dans le même temps on reconnaît qu'elle est la racine principale de la Renaissance européenne ? On résout le problème en affirmant que cette civilisation est décadente, dépassée, révolue. Mais la Turquie ? Elle domine encore la majeure partie du monde musulman. Il suffit d'affirmer, comme Bonaparte, qu'elle est « l'homme malade de l'Europe » (tiens ! elle était bien européenne alors ?...) et de la dépecer méthodiquement, en s'y mettant tous. Les Turcs vont d'ailleurs commettre d'énormes erreurs dans ce processus, les Arabes aussi. L'amour des richesses et les divisions qui s'ensuivent sont les causes de tous les malheurs d'ici-bas. Nul n'y échappe, même les « croyants », surtout si leur foi est supplantée par l'amour du matériel, qui n'est rien d'autre qu'une forme primitive d'idolâtrie pure et simple. Il fallait donc cette catharsis voulue par Dieu pour revivifier l'Islâm, car les choses de ce monde, y compris politiques, ne sont rien au regard de l'au-delà. Cheikh Ahmadou Bamba a revivifié la foi musulmane au moment même où le pouvoir turc abolissait le Khalifat sunnite. Ce n'est pas une simple coïncidence. L'empire ottoman s'est vaincu lui-même après avoir cédé aux sirènes « modernistes » des « Jeunes-Turcs » du C.U.P., parti pro-germanique antitraditionnel et irrégulier. Cette leçon de l'histoire est claire, lumineuse, tout comme celle de la chute des Omeyyades, de la chute des Abbassides, de la chute des Seldjoukides et de celle de tous les autres empires musulmans, et cela toujours pour la même et unique raison : l'amour des richesses matérielles et les divisions et conflits qui s'ensuivent. Cela dure depuis le début du monde, et c'est cela qui entraînera la destruction de ce bas-monde.

« Nous avons fait une parure de ce que Nous avons disposé à la surface de la terre en vue de les éprouver : lequel d'entre eux œuvrera le plus pieusement ? Puis Nous transformerons tout ce décor en un terrain aride. » (Coran 18,7-8)

Mais la fin de ce pseudo-« khalifat » ottoman apparent ne fut que la fin d'une fiction religieuse, la fin d'un instrument uniquement politique devenu inutile dans un empire disloqué. Cette fin n'a pas mis fin à l'Islâm, bien au contraire, elle a seulement enterré le cadavre d'une illusion, et c'est pour l'honneur du défunt qu'on l'inhume sans tarder. D'ailleurs, ceux qui protestaient (notamment dans le monde arabe) contre l'abolition de ce « Califat » ottoman n'ont pas été capables de désigner un remplaçant, les candidats étant nombreux et opposés. Et les choses sont restées en l'état. Il est d'ailleurs probable et sans doute souhaitable que cela perdure

jusqu'à l'avènement du Mahdi et le retour de Jésus, car ceux qui voudraient « élire » un nouveau Khalife ne feraient assurément qu'amplifier les divisions du monde musulman. L'Islâm, même s'il est idéalement unique, est en réalité multiple et varié. Toute unification serait actuellement artificielle et arbitraire. Et les seuls activistes politico-religieux qui y prétendent de nos jours sont des borgnes au royaume des aveugles.

Du XIX^e au XX^e siècles, donc, l'Occident « chrétien » (en réalité de plus en plus agnostique voire athée) s'embourbe dans l'aventure coloniale. Un double langage s'établit concernant la civilisation de l'Islâm : éloge chez certains comme Gustave Le Bon et dénigrement chez d'autres comme Ernest Renan.

Certains auteurs musulmans (comme avant eux, chrétiens) ont diabolisé l'apport de la pensée grecque. C'est le fruit d'une ignorance. En effet, dans le Coran, Dieu cite le grand conquérant Dhoul Qarnayn (c'est-à-dire Alexandre le Grand, Iskandar)³⁹⁴ dont le rôle dans l'équilibre du monde (face à la barbarie symbolisée par Gog et Magog) fut évident. Alexandre était un disciple d'Aristote. La civilisation grecque, mère de la civilisation romaine, est en fait la fille de l'Égypte, de la Mésopotamie et de l'Inde. Elle a, malgré sa dérive idolâtrique, produit des philosophes (littéralement : « ceux qui aiment la science, la sagesse »)³⁹⁵ et des savants (*sophoi*) et métaphysiciens dont les travaux ont été régulièrement utilisés par les plus grands théologiens des trois religions de la Tradition abrahamique. Et ceci découle du fait que toutes les traditions authentiques sont de la même nature transcendantale et d'origine unique : non humaine mais divine. Les philosophes grecs (du moins ceux de la « chaîne » traditionnelle reliant Pythagore à Aristote, ce qui exclut les sophistes) n'étaient eux-mêmes que des héritiers de cette tradition primordiale, qui n'est « ni d'Orient ni d'Occident », même si c'est toujours l'Orient qui la conserve le mieux ; l'Occident étant plutôt chargé de l'aspect matériel des choses (ainsi Alexandre protégeant le monde civilisé d'alors contre Gog et Magog)³⁹⁶ de la même façon que les *Kshatryas* indiens (la caste militaire) avaient pour fonction traditionnelle de protéger les *Brahmanes* (la classe sacerdotale). Concernant la filiation spirituelle des philosophes grecs, l'Émir Abd El-Kader a écrit qu'Aristote avait étudié et traduit la Métaphysique du Prophète Idriss (Hénoch)³⁹⁷ le père de l'Écriture, appelé en Grèce Hermès Trismégiste (le « Trois fois grand »). L'Émir indique également que la doctrine d'Aristote remonte à Luqmân dont Dieu fait l'éloge dans le Coran (Sourate 31).

Alexandre le Grand avait conquis des royaumes dans les deux *directions* (« cornes ») c'est-à-dire sur les deux parties du vieux monde : l'Occident et l'Orient. En Occident, il a conquis, à partir de la Macédoine : la Grèce, la Bulgarie actuelle (et l'Égypte en Afrique où il a fondé une de ses nombreuses Alexandries). En Orient, il a conquis l'Anatolie (Turquie actuelle), la Syrie, la Palestine, la Perse, l'Irak, l'Arménie, l'Afghanistan, l'Azerbaïdjan, le Tadjikistan, et une partie de l'Inde jusqu'à l'Indus.

Le grand historien et exégète coranique Tabarî (m. 923 / 310 H.) écrit : « Alexandre est appelé Dhou al-Qarnaïn pour cette raison qu'il alla d'un bout à l'autre du monde. Le mot Qarn veut dire corne, et l'on appelle les extrémités du monde *cornes*. Lui étant allé aux deux extrémités du monde, tant à l'orient qu'à l'occident, on l'appelle Dhou al-Qarnaïn. » (*Chronique*, chapitre 112, « Histoire de Dhoul al-Qarnaïn et la construction du mur de Yâ'jouj et Mâjouj, » p. 243 à 245. Éditions de la Ruche, 2006).

À noter aussi que, selon le Talmud et la Aggadah hébraïque, Alexandre (Iskandar) a reçu la bénédiction du grand rabbin Yaddoua au Temple de Salomon (vers -332), avant de partir conquérir l'Égypte, puis la Mésopotamie qui deviendra (avec Babylone pour Capitale) le centre de son empire et de la civilisation hellénistique (qui englobait donc alors les deux civilisations-

sœurs : Brahmanique et Abrahamique). Flavius Josèphe, historien juif romain mort en l'an 100 ap. J.-C., écrit : « Dès qu'Alexandre vit /.../ le grand-prêtre /.../ coiffé de la tiare surmontée de la lame d'or sur laquelle était écrit le nom de Dieu, il s'avança seul, se prosterna devant ce nom, et, le premier, salua le grand-prêtre. Tous les Juifs alors, d'une seule voix, saluèrent Alexandre et l'entourèrent. /.../ Parménion, s'approchant seul d'Alexandre, lui demanda pourquoi, alors que tous s'inclinaient devant lui, lui-même s'inclinait devant le grand-prêtre des Juifs ? » Ce n'est pas devant lui, répondit Alexandre, que je me suis prosterné, mais devant le Dieu dont il a l'honneur d'être le grand prêtre. Un jour, à Dion en Macédoine, j'ai vu en songe cet homme, dans le costume qu'il porte à présent, et comme je réfléchissais comment je m'emparerais de l'Asie, il me conseilla de ne pas tarder et de me mettre en marche avec confiance. » /.../ Après avoir ainsi parlé à Parménion, il serra la main du grand-prêtre et, accompagné des prêtres qui couraient à ses côtés, il se dirigea avec eux vers la ville. Là, montant au Temple, il offrit un sacrifice à Dieu, suivant les instructions du grand-prêtre, et donna de grandes marques d'honneur au grand-prêtre lui-même et aux prêtres. On lui montra le livre de Daniel, où il était annoncé qu'un Grec viendrait détruire l'empire des Perses. » ³⁹⁸

Dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, l'orientaliste W. Montgomery Watt écrit : « Iskandar, Alexandre le Grand. Les commentateurs musulmans et les savants occidentaux modernes sont généralement d'accord pour admettre que Dhû l-Karnayn, le Bi-Cornu, dans la sourate XVIII, 83/82-98, doit être identifié à Alexandre le Grand. Le récit est fait en réponse à des questions souvent attribuées aux Juifs. Dhû l-Karnayn a reçu la puissance sur la terre et il s'est frayé un chemin jusqu'à l'extrême Ouest³⁹⁹ et à l'extrême Est. Répondant à l'appel d'un peuple opprimé, il a construit un mur ou un rempart de fer et de bronze contre les incursions des Yâdjûdj et Mâdjûdj. /.../ Dhû l-Karnayn fut considéré comme un Croyant (*Muslim*) étant donné qu'il avait parlé aux peuples d'Occident des châtiments de Dieu pour les méchants et de Sa récompense pour les bons, mais l'on n'est pas d'accord sur sa qualité de prophète. »⁴⁰⁰

Ibn Taymiyya – sans doute par dédain des grecs – conteste le fait que *Dhoul al-Qarnayn* soit Alexandre, et il fait de ce personnage coranique un contemporain du Prophète Abraham, ce qui est impossible, puisqu'en Mésopotamie, à l'époque d'Abraham (XIX^e av. J.-C.), il n'existait que des cités-états et que les grands empires conquérants ne se constitueront que plusieurs siècles après. On ne signale, pour cette époque reculée (entre -2000 et -1800), que la prise d'Our par Suse, ce qui est loin de représenter un grand périple d'Occident en Orient (mentionnant des peuples barbares lointains) comme celui décrit par le Coran, et attesté par l'histoire et l'archéologie (Cf. Jacques Bertin, *Atlas historique universel*, p. 47, éditions Minerve, 1997).

Il faut dire, à la décharge d'Ibn Taymiyya, que la littérature européenne a depuis longtemps quelque peu « écorné » (sans jeu de mots) le souvenir de ce grand roi philosophe (c'est d'ailleurs la même chose pour les Prophètes cités dans la Bible). On retrouve cette image déformée dans le cinéma contemporain, comme dans le film d'Oliver Stone, *Alexandre*, où le roi est présenté comme un immature ambitieux voulant imiter Achille et manipulé par sa mère ; et de plus idolâtre, homosexuel, volontiers ivrogne et dominé par ses passions.⁴⁰¹ Or, le Bi-Cornu, dans le Coran, est un homme juste, inspiré par Dieu : « **Ô Dhû-l-Qarnayn, lui-dîmes-Nous, soit tu les châtieras, soit tu les traiteras avec bienveillance. – Pour ce qui est des injustes, répondit-il, nous les châtierons, puis ils seront ramenés auprès de leur Seigneur qui leur infligera un supplice abominable. Quant à ceux qui auront cru et pratiqué les œuvres pies, ils auront une magnifique récompense en guise de rétribution et quant à nous, nous leur faciliterons la tâche.** » (Coran 18, 86 à 88) Pour l'exégète coranique al-Qurtubî, Dhûl-Qarnayn a certaines caractéristiques d'un prophète. Wahb al-Munabbî a rapporté cette tradition : « Quand Alexandre (Iskandar) eut atteint l'âge adulte, il fut un homme juste. Dieu lui dit : - Ô

Dhûl-l-Qarnayn, Je t'envoie aux peuples de la terre. /.../ Je te donnerai la victoire en tout ce que Je te charge de faire. Je t'ouvrirai le cœur, et tu entendras toute chose. Je fortifierai ton intelligence pour que tu comprennes et connaisses toute chose. » (Cf. Tahar Gaïd, *Encyclopédie thématique de l'Islam*, T. 1. p. 868. éd. Iqra, 2010.)

Les sources scripturaires (même altérées) et l'archéologie confirment qu'Alexandre fit construire en grand nombre des forteresses et autres dispositifs défensifs dans les terres conquises. Une de ces forteresses se trouve à la limite septentrionale de son empire, au Nord de l'Hindou-Kouch, sur le fleuve Syr Darya (Iaxarte en grec), au nord de la chaîne montagneuse du Pamir (contrefort ouest de l'Himalaya). Cette forteresse fut nommée Alexandria Eschaté (littéralement « Alexandrie Ultime »). C'est actuellement la cité de Khoudjand ou Khodjent, au nord du Tadjikistan, rebaptisée Léninabad pendant la domination soviétique avant l'indépendance en 1992. Le Mur défensif en question devait certainement fermer un col (« entre deux barrages » montagneux) en amont de cette forteresse, entre la vallée du Syr-Daria et la vallée du Fergana attenante au Xingjiang d'où surgissaient régulièrement des hordes asiatiques venues du Nord-Est (Mongolie et Sibérie) et du plateau tibétain. D'ailleurs, quatorze siècles plus tard, quand les Mongols et les Tatares envahirent la Perse et l'Irak, ils passèrent bien par la vallée du Syr-Daria où ils détruisirent les villes d'Otrar (au sud du Khazakstan actuel), de Khodjent (Khoudjand, c'est-à-dire Alexandria Eschaté) et de Samarkand plus au sud,⁴⁰² ce qui prouve bien que cette région était un lieu de passage obligé pour les envahisseurs venus du Nord-Est de l'Eurasie (y compris des steppes de Sibérie, notamment les tribus nomades de la confédération des Xiongnu qui avaient sévi en Chine en -500 av. J.-C.). Alexandria Eschaté avait pour fonction de protéger les tribus montagnardes qui s'étaient soumises à Alexandre après trois ans d'âpres combats : ceux du nord de la Sogdiane (dont Alexandre avait épousé une princesse, Roxane, fille du roi Oxyartès en -327). Il avait également intégré, dans ses armées, des cavaliers-archers Scythes et Massagètes (alors établis à l'est de la Mer Caspienne), et également des Chorasmien (établis à Khiva, près de la Mer d'Aral). Il protégea donc particulièrement ces régions-clef avant de se lancer à la conquête de l'Inde.⁴⁰³

Par ailleurs, une monnaie retrouvée en grand nombre dans la vallée de l'Indus depuis une vingtaine d'années (un décadrachme d'argent), contemporaine de la campagne d'Alexandre, représente ce dernier sur son cheval, poursuivant un éléphant monté par deux guerriers Indiens. Alexandre y porte un casque orné de deux grandes cornes. Il existe aussi plusieurs autres variétés de monnaies célèbres où le roi est représenté avec des tresses roulées à la façon de cornes semblables à celles d'un jeune bœuf. La littérature postérieure a fait d'Alexandre un polythéiste, et de ses « cornes » un symbole du « dieu » Ammon. Même s'il était sans doute tolérant et prudent face aux religions de ses peuples, le Coran fait de ce conquérant un serviteur du Dieu Unique, Lequel est le plus Savant.

Cyril Glassé écrit : « Les Sassanides, en particulier sous Anushirvan le Juste (Chosroës, m. 579), édifièrent des murailles défensives contre les Huns au sud de la Caspienne. Certaines subsistent toujours, telle la « Muraille d'Alexandre », près de Derbend. Ce nom a cependant dû lui être attribué longtemps après l'islam, à une époque où sa véritable origine était depuis longtemps oubliée par les Persans. Comme elle avait été construite moins d'un siècle avant la révélation de l'islam, il est probable que les Arabes en connaissaient l'existence, en tant que construction sassanide. La carte dressée par Idrissi pour Roger de Sicile montre le pays de Gog et Magog, auquel le Coran se réfère, comme situé en Mongolie. »⁴⁰⁴

Mais cette « Muraille d'Alexandre » bâtie par les Sassanides près de Derbend l'a peut-être été sur les fondations d'une muraille plus ancienne, comme ce fut souvent le cas un peu partout, et notamment en Chine, où la « Grande Muraille » a été bâtie et rebâtie de nombreuses fois, et

sur des tracés parfois différents, si bien qu'il existe une multitude de barrières défensives de différentes époques. Quant à l'hypothèse que le Mur d'Alexandre serait la Grande Muraille de Chine, elle est anachronique et ne correspond pas à la description coranique. En effet, la grande Muraille de Chine a été commencée sous le premier empereur de Chine, Qin Shi Huangdi, vers -220 av. J.-C. Or, Alexandre est né vers -356 et il est mort en -323, soit un siècle avant l'empereur chinois, lequel est né vers -259 et mort en -210. Par ailleurs, les deux Murailles n'ont pas les mêmes caractères : celle d'Alexandre est bâtie en métal entre deux « barrières », c'est-à-dire probablement des chaînes montagneuses ; et celle de Qin Shi Huangdi est bâtie en pierre et en béton entre une montagne (Monts du Kansou, vers Wou-Wei) et le littoral de la Mer Jaune ; elle mesure plus de 6000 km et a requis le travail d'au moins un million de travailleurs durant des décennies. Alexandre ne resta que trois ans dans la haute Sogdiane. Par ailleurs, le premier empereur de Chine a laissé le souvenir d'un tyran cruel qui persécuta les lettrés, alors qu'Alexandre est considéré au contraire (dans le Coran et dans le Talmud, mais aussi par certains récits grecs et perses) comme un roi sage, respectueux des savants, capable de fermeté mais aussi de clémence. Le point commun entre ces deux grands conquérants, cependant, fut leur souci de protéger leur empire, notamment par des fortifications, contre les tribus nomades venues du nord.

Le Mur d'Alexandre (qui fermait donc probablement un col entre deux sommets) se situait quelque part entre les monts du Caucase et les contreforts ouest de l'Himalaya. Il a sans doute disparu de nos jours, quoique l'archéologie nous réserve, là comme ailleurs, de possibles surprises, si Dieu le veut. Outre son aspect factuel, ce Mur symbolise peut-être aussi l'ensemble des villes fortifiées (toutes appelées Alexandrie) ainsi que leurs garnisons armées contre les hordes nomades asiatiques, sur toute la façade nord de son empire, du Caucase jusqu'aux contreforts ouest de l'Himalaya.

Selon le Hadîth, il semble que ce Mur existait encore à l'époque du Prophète (c'est-à-dire avant les invasions des Mongols, Tatares et Turkmènes), mais qu'il s'était dégradé : « *Malheur aux Arabes à cause d'un mal prochain ! En ce jour, la brèche de Gog et Magog vient d'être ouverte... - Périrons-nous alors qu'il y aura parmi nous des gens pieux ? [demandèrent les compagnons présents] - Oui, répondit-il, si la corruption se répand.* » (Rapporté par Boukhârî, Mouslim, at-Tirmidhî et Abu Dâwûd).⁴⁰⁵

Et l'invasion de ces peuples asiatiques fut effectivement un désastre pour une partie du monde musulman. Les Mongols et les Tatares, entraînant sur leur passage les Turkmènes, traversent cette région-clef de l'Altaï et du Pamir vers 1227 (année de la mort de Genghis Khan) et déferlent sur Khoudjand (Alexandria Eschaté) et Samarkand. Puis, en 1259, depuis la Perse déjà conquise, Hûlâgû Khan (Kazan), petit-fils de Gengis Khan, conquiert le khalifat de Bagdad et la Syrie. Après d'effroyables destructions, il se convertit à l'Islâm, mais Ibn Taymiyya le considère comme un « hypocrite » et il pousse les princes arabes à soutenir les Mamelouks d'Égypte pour chasser Hûlâgû de Syrie. Mais ce dernier parvient à conserver l'Irak et l'Iran. Sans ce barrage arabe, les Mongols nouvellement convertis à l'Islâm auraient pu continuer leurs conquêtes vers l'Europe chrétienne, mais « Dieu contient les peuples les uns par les autres » à Sa convenance. L'Occident chrétien peut remercier le docteur Ibn Taymiyya de son aide involontaire, ainsi que l'a fait remarquer M.B. Zerhouni dans sa Préface au *Traité de Droit Public* de Ibn Taymiyya, p. X. Enag/ Éditions. La dynastie musulmane Moghole, qui régna sur l'Inde jusqu'à la colonisation britannique, était d'origine turco-mongole.

Pour conclure cette digression, retenons que c'est – comme l'indique le Coran - en Orient, entre « les deux barrières », qu'Alexandre a bâti son Mur de Métal. Il l'a fait pour protéger ses peuples et l'ensemble de la civilisation d'alors (grecque, égyptienne, mésopotamienne, perse et

indienne) contre Gog et Magog qui symbolisent la barbarie dévastatrice.

Revenons à l'apport de la philosophie et de la science grecques sur nos civilisations. L'impact des savants grecs sur les romains, puis sur les arabo-musulmans (à partir des Omeyyades), puis sur les européens (par l'intermédiaire des arabes) durant le Moyen Âge, est la source de toutes les sciences physiques actuelles. L'Émir Abd El-Kader écrit à propos de ces philosophes grecs : « C'est chez eux, en fait, que toutes nos connaissances intellectuelles ont leur origine : ils en sont les véritables fondateurs. »⁴⁰⁶ Et ce, parce qu'eux-mêmes (les Grecs) étaient les héritiers intellectuels des plus anciennes civilisations humaines, notamment de l'Égypte et de la Mésopotamie, elles-mêmes probablement héritières des premières formes de civilisation apparues sur l'Indus, et Dieu est le plus Savant.

Le Moyen-âge classique européen n'a donc pas été cette période « d'obscurantisme » tant décriée par certains auteurs de la « Renaissance » et des « Lumières ». Par ce biais, certains d'entre eux n'ont-ils pas volontairement cherché à dévaluer l'apport arabo-musulman (philosophique et scientifique) durant une période antérieure, c'est à dire durant le Moyen Âge classique ? Répétons-le, le terme « Renaissance » est en réalité impropre, car il sous-entend qu'auparavant l'Europe aurait été « morte », ce qui est une position idéologique. Cette « Renaissance » comme le dit René Guénon, a été aussi « la mort de beaucoup de choses. » En effet, même s'il y eut, dans le haut Moyen Âge (du V^e au X^e s., c'est à dire de la chute de l'Empire romain jusqu'à la fondation du Saint Empire romain germanique par Othon I^{er} le Grand en 967), une période très troublée politiquement et militairement (grandes invasions et luttes féodales peu propices au maintien du patrimoine de la civilisation antérieure), le Moyen-âge classique (XI-XIII^e s.) par contre, malgré le monolithisme catholique et les Croisades, fut plutôt un âge d'or européen. Le Bas Moyen Âge (XIV-XV^e) voit la dégradation de l'unité religieuse et l'émergence des nationalismes jusqu'à la « Renaissance » qui fut surtout celle du matérialiste païen.⁴⁰⁷ Car les emprunts européens à l'Islâm ont concerné surtout les sciences physiques ou naturelles, et non sa métaphysique ou sa spiritualité. Ceci conforta finalement l'hypertrophie du matérialisme moderne. On peut faire les mêmes remarques pour la « Renaissance arabe » (*nahda*), se « ressourçant » aux sciences physiques et politiques « européennes », mais en y puisant aussi et surtout le virus de la dérive antitraditionnelle qui allait se cristalliser sous les diverses formes du nationalisme et de l'intégrisme.

Les ravages de l'idolâtrie nationaliste

Depuis l'aube des temps, beaucoup d'hommes ont eu la guerre facile, et n'ont accepté la paix que lorsqu'ils furent dégoûtés du sang, de la souffrance, de l'odeur des cadavres, de la désolation des campagnes et des villes ruinées. En 1914-1918, les « bleus »⁴⁰⁸ sont partis « la fleur au fusil » et sont revenus (quand ils sont revenus) estropiés et traumatisés. Cette première guerre mondiale - une guerre « industrielle » - a fait près de quinze millions de morts, sans compter l'affaiblissement des corps qui a favorisé la grippe espagnole, qui a tué deux fois plus de gens que la guerre elle-même. La guerre est un malheur épouvantable. Comment peut-on en douter ? La Seconde Guerre mondiale (1939-1945) a fait cinquante-cinq millions de morts, et encore plus de mutilés. Elle a endeuillé et tourmenté des centaines de millions de gens. Le nationalisme est responsable de cette catastrophe. Le nationalisme n'est que l'hypertrophie de l'ego ; un lamentable narcissisme. La plupart des gens préfèrent leur pays, leur langue, leur couleur, leur groupe, parce qu'ils s'y identifient de façon exclusive, perdant de vue l'unicité du genre humain. Or qui a choisi sa famille ou le lieu de sa naissance ? S'il est « instinctif » d'aimer sa famille, le croyant doit davantage aimer Dieu, Son Prophète, la vérité et la justice (cf. Coran 4,135).⁴⁰⁹

René Guénon (Cheikh Abd El-Wahîd) a écrit : « Tout « nationalisme » est nécessairement opposé à l'esprit traditionnel. » (*La Crise du monde moderne*, p. 114. Gallimard, 1946, réédition 1973).

Il n'y a en principe qu'une seule Oummah (nation, patrie) en Islâm : la Communauté musulmane, qu'on soit Eurasien, Africain, Américain ou Australien. Et il n'y a qu'une seule race humaine : celle des enfants d'Adam et Ève, de toutes les couleurs, langues et croyances. L'Islâm est normalement aux antipodes du nationalisme ethnique. Son but est l'adoration de l'Unique dans l'unité fraternelle des enfants d'Adam et Ève, et même dans le respect de leurs diverses confessions (Cf. Coran 5,48, déjà cité).

Or, en imitant la dérive moderne de l'Occident, les peuples musulmans (Turcs, Arabes, Perses, Pakistanais, etc.) sont eux aussi tombés dans le nationalisme ethnique. C'est le grand drame de la Oummah depuis le milieu du XIX^e s. Tout comme le sionisme a fait du mal au judaïsme, le nationalisme arabe a fait aussi beaucoup de tort à l'Islâm, ainsi qu'à l'unité et à l'équilibre du monde musulman (et même à la cohésion du monde arabe qu'il prétendait unifier). Le nationalisme (ethnique) n'est qu'une idole parmi d'autres ; elle ne vaut pas la peine qu'on vive ou qu'on meure pour elle.

Quand un bon Musulman surgit quelque part, les cœurs se penchent vers lui, les gens hostiles à l'Islâm deviennent tolérants, voire « islamophiles » et même Musulmans. On l'a vu avec le Prophète évidemment, mais aussi avec ses pieux successeurs, ceux qui avaient de nobles comportements et ont fait découvrir la beauté de l'Islâm et non la laideur de ses contrefaçons. Ainsi, l'Émir Abd El-Kader a fait apprécier l'Islâm en France dans sa splendeur. Des cœurs ont changé à son contact. Des adversaires sont devenus des amis chaleureux, des soutiens fidèles. Certes, s'il n'avait pas préalablement combattu noblement (selon les critères guerriers), il n'aurait pas été mesuré à sa juste valeur par ce peuple français, issu des Gaulois, des Romains et des Francs, peuples de traditions guerrières. Les militaires français (dont la plupart des généraux étaient franc-maçons) ont ainsi été les premiers à reconnaître, puis à faire connaître, les qualités de l'Émir, et ce n'est qu'ensuite qu'ils se sont ouverts à son message, à sa spiritualité. Il fallait qu'ils passent par ce préalable pour ouvrir les yeux, sans quoi ils n'auraient pas fait cas de la figure salubre de l'Émir.⁴¹⁰ Ensuite seulement ils l'ont entendu, ils l'ont écouté. Car ce qu'il avait à dire concernait la plus haute connaissance qui soit accessible à l'être humain.

Or, la France voyait sa propre spiritualité décliner. Il ne subsistait à cette époque, comme le fit remarquer René Guénon, que l'Église Catholique et la franc-maçonnerie pour compenser un peu la dérive moderne, mais elles étaient elles-mêmes dégénérées. Néanmoins, elles servirent de « traits d'union » providentiels entre l'Émir et la France à ce moment de l'histoire. Ce sont en effet surtout parmi des ecclésiastiques et des francs-maçons que l'Émir trouva des consolations, puis des appuis pour sa libération et pour la diffusion de sa pensée et de son œuvre. Dans les élites intellectuelles, il y eut aussi, pour le soutenir, les saint-simoniens⁴¹¹ et les membres de la Société Asiatique, laquelle publia, à la demande de l'Émir, sa célèbre *Lettre aux Français*.⁴¹²

Le parti bonapartiste (avec à sa tête le futur Napoléon III) comptait également beaucoup de francs-maçons et se montra le plus propice à la cause de l'Émir contre le Roi Louis-Philippe I^{er} (1830-1848). Par contre, les royalistes, mais aussi les républicains, se montrèrent les plus indifférents, voire les plus hostiles à sa cause.

L'Émir n'a pas seulement fondé l'Algérie nouvelle : il a surtout revivifié la voie spirituelle de

l'Islâm en Orient et en Occident. Il a incarné cette voie en France (et en Europe en général), œuvre continuée par René Guénon. Désormais, grâce à eux, l'Islâm authentique n'est plus totalement étranger en France.

En Europe, la lumière est toujours venue d'Orient. Les mythologies des Celtes et des Germains se rattachaient déjà à l'Orient. Le « mythe arien » se réclame d'Arya, qui est à la fois une région de l'Inde et aussi un ancien nom de l'Iran. Les Germains venaient de l'Est, poussés par les Huns asiatiques. Les Grecs (Ioniens) étaient en contact avec l'Orient : c'est de là qu'ils tirèrent une grande partie de leur civilisation. Ils puisèrent aussi en Égypte. Les travaux de Champollion, notamment, soulignèrent l'influence égyptienne sur la civilisation grecque. Dans son Discours du 10 Mai 1831 au Collège de France, Champollion déclara : « Les introducteurs des premières formes de civilisation, un peu avancées, parmi les peuplades helléniques de l'Argolide et de l'Attique, furent des hommes venus par la mer des rivages de l'Égypte. Dès ce moment, l'Égypte devint une école où allèrent s'instruire les législateurs de la Grèce, les réformateurs de son culte, et surtout les Hellènes d'Europe ou d'Asie, qui hâtèrent le développement de la société grecque, en propageant d'abord, par leur exemple, l'étude des sciences, de l'histoire et de la philosophie. C'est donc par une connaissance approfondie des monuments de l'Égypte, en constatant surtout, par l'évidence des faits, l'antiquité de la civilisation sur les bords du Nil, antérieurement même à l'existence politique des Grecs, et de plus les relations nombreuses de la Grèce naissante avec l'Égypte déjà vieille, que l'on remontera à l'origine des arts de la Grèce, à la source d'une grande partie de ses croyances religieuses et des formes extérieures de son culte. » ⁴¹³

Jean-Philippe Omotunde a écrit : « Hérodote, le père de l'Histoire, nous révèle que celle à qui nous devons le nom du continent européen est Europe, la fille du roi Agenor. Mais la généalogie d'Agenor, dévoilée par Hérodote, Eschyle, Diodore de Sicile, Hésiode, Phérécyde et Bacchylide, révèle qu'Agenor et son épouse n'étaient pas européens mais africains. »⁴¹⁴

L'Émir Abd El-Kader a également souligné cette origine traditionnelle de la pensée grecque dans sa *Lettre aux Français*. Il y écrit qu'« Aristote, le maître d'Alexandre /.../ ce philosophe, le plus grand sans conteste parmi les créatures, tenait lui-même sa philosophie de Platon /.../ l'élève de Socrate /.../ qui s'était insurgé contre l'adoration des idoles⁴¹⁵ /.../ [et] tenait à son tour la science de Pythagore /.../ qui l'avait prise lui-même de Tâlis (Thalès de Milet) /.../ l'ayant reçu de Luqmân. » ⁴¹⁶

Le Coran atteste que Luqmân était un Sage et que Dhoul Qarnayn (Alexandre) a reçu des paroles divines.⁴¹⁷ Ainsi, d'un point de vue traditionnel en général et islamique en particulier, on constate que l'hellénisme n'est pas à rejeter ou à diaboliser comme le firent les Chrétiens avant le VIII^e siècle de leur ère.⁴¹⁸ Il semble que Luqmân était Noir, ce qui accrédirait l'origine africaine et orientale de la philosophie grecque. Comme les Brahmanistes, la plupart des philosophes grecs étaient monistes : pour eux, un principe unique gouverne l'univers. Le mot *philosophe* désignait simplement le savant : « celui qui aime le savoir, la science, la sagesse ». Cela disqualifie les pseudo-philosophes modernes qui ont rompu avec cette Tradition, notamment le nihiliste athée Nietzsche, inspirateur de Mussolini et de Hitler.

Avec l'apport Grec, l'Europe fut aussi irriguée spirituellement et culturellement par le Judaïsme et le Christianisme,⁴¹⁹ puis par l'Islâm. La Tradition abrahamique et la Tradition hellénique constituent ce qu'il y a de meilleur en Occident, bien plus que les autres « racines », notamment païennes (celtique et germanique, que tenteront de ressusciter les nazis). La « Renaissance » européenne est la conséquence de l'influence musulmane. Mais cette influence fut insuffisante pour endiguer la dérive moderne de l'Occident, dont quelques-unes des

conséquences furent l'explosion de guerres de religion entre chrétiens et le règne de la terrible Inquisition catholique. Cette superficielle « Renaissance » fut finalement happée par le courant plus profond de la dérive moderne matérialiste et irrégieuse. Les « progrès » techniques ne compensèrent pas la régression spirituelle, et se sont finalement avérés eux-mêmes destructeurs (mais les modernes le nient malgré l'évidence, par pure idéologie, voire par « fatalisme », un comble !). Les Protestants qui n'étaient pas en reste sur les atrocités, représentaient même un degré supplémentaire dans la dérive moderne. Le théologien espagnol Miguel Servet, qui fut un des derniers chrétiens à oser mettre en cause la divinité de Jésus et le dogme trinitaire, se réfugia à Genève pour échapper à l'Inquisition catholique. Mais il y fut brûlé vif sur l'ordre de Jean Calvin (m. en 1564) qui était pourtant un partisan avoué des idées de Martin Luther (m. en 1546) lequel avait écrit : « Faire brûler les hérétiques est contraire à la volonté du Saint-Esprit » (ce qui n'avait pas empêché Luther de bénir les diverses exactions des princes allemands ralliés à sa doctrine « réformée », notamment contre les Anabaptistes muntzeriens⁴²⁰ et contre les Juifs).

Chaque religion révélée a apporté sa pierre à l'édification de la civilisation universelle. Chaque peuple également. La France (et l'Italie) furent les premières bénéficiaires de l'influence arabo-musulmane via l'Espagne médiévale. Le sud de la Gaule connut la présence musulmane par épisodes de 719 à 972 ap. J.-C. Il serait donc logique que l'Islâm soit enfin regardé comme une religion « du terroir » en France. Nos ancêtres (Gaulois, Romains, Francs) étaient polythéistes, puis ils devinrent Chrétiens. Ce faisant, ils n'ont pas « trahi » leur pays, bien au contraire : ils lui ont apporté un plus grand degré de perfectionnement spirituel et de civilisation. En contribuant à la diffusion de la spiritualité musulmane en France, nous avons le sentiment d'œuvrer à son ressourcement, à son maintien dans la tradition abrahamique dont elle s'était écartée au profit d'un matérialisme néo-païen dit « moderne ». En disant que le XXI^e siècle serait religieux ou ne serait pas, André Malraux ne faisait qu'énoncer une mise en garde salutaire évidente.

Jamais l'humanité n'a eu autant qu'aujourd'hui la capacité de s'auto-détruire.

La promesse de revivification

Depuis toujours, « la Lumière vient d'Orient ».⁴²¹

Toute spiritualité occidentale a pris sa source en Orient, précisément au Proche Orient, et ce depuis des temps immémoriaux. Abraham était originaire de Mésopotamie. Le Judaïsme et le Christianisme proviennent du Moyen Orient (le Machrek en arabe), l'Islâm également.

Le Coran indique que Dieu fera triompher la religion parachevée sur Terre, et donc aussi en Europe où la spiritualité est en déclin face à la dérive moderne. Non par la contrainte, mais par l'attrait naturel qu'exerce l'Islâm sur les cœurs libres : « C'est Lui qui a envoyé Son Prophète afin [d'indiquer] la direction et la religion de la Vérité et la faire prévaloir sur toutes les autres et Dieu est un Témoin suffisant. » (Coran 48,28) Cela se fera par la méditation et le discernement, par « la guerre sainte des idées » selon l'expression de Christian Cherfils. Seuls, les derniers dénégateurs incorrigibles suivront l'Antéchrist qui sera rapidement défait⁴²² par les Imams de la fin des temps, Al-Mahdi et Jésus. Alors commencera un âge d'or de paix universelle. Cet âge d'or sera court mais marquera une victoire terrestre mémorable pour les bons enfants d'Adam et Ève, une réhabilitation de l'honneur de l'humanité face à son détracteur de toujours, le diable.

Au Moyen âge, les Croisades européennes qui voulaient détruire l'Islâm s'étaient soldées par des désastres, mais l'Islâm fut cruellement éradiqué d'Espagne, du Portugal, du sud de la Gaule

et des îles méditerranéennes.

La stagnation du monde musulman depuis le XVI^e s. était évidente. Elle était due principalement au refroidissement de la foi et à l'amour de ce bas-monde parmi les Musulmans, et ces déviations ne pouvaient être compensées uniquement par un juridisme figé face à des réalités sociales en perpétuelles mutations. Ahmed Bouyerdene écrit à ce sujet : « Un Ibn Khaldûn (XIV^e siècle) ou un Shaz'rani (XVI^e siècle) constataient que l'hégémonie du juridisme dans toutes les sphères de la culture islamique avait provoqué une sclérose à la fois de cette culture et de la sharî'a elle-même, débouchant sur une sorte de pharisaïsme. » ⁴²³

La religion est avant tout Quête spirituelle. C'est la Quête de l'Amour divin. Elle est essentiellement mouvement, comme tout ce qui existe dans la création. Elle est un Axe qui peut sembler immobile et autour duquel tout paraît graviter, mais en réalité cet Axe se meut lui-même sur une « orbite » supérieure que Dieu seul dessine. L'amour de ce bas monde, au détriment de la Vie future, est le mal le plus enraciné dans les cœurs, et il est donc l'adversaire naturel de la quête spirituelle, de la religion. Le but de la religion est de nous faire traverser ce monde sans encombre. Dieu dit dans le Coran : « **Hommes, gardez-vous de votre Seigneur et redoutez le Jour où le père ne sera plus d'aucune utilité à son fils ni le nouveau-né à son père. Certes la promesse de Dieu est une réalité ; aussi, ne vous laissez pas abuser par la vie de ce bas monde et que vos espoirs fallacieux (gharûr) ne vous leurrent pas au sujet de Dieu !** » (Coran 31,33)

L'Imâm Junayd a écrit : « Je constate que tout le souci de la majorité des créatures se porte sur ce bas monde, qu'elles recherchent les fragiles biens qui sont à leur portée immédiate. /.../ Les hommes sont totalement fascinés par la vie présente, et les choses de la vie future sont devenues inaccessibles à leur esprit obnubilé. » ⁴²⁴

La plupart des gens, en effet, passent leur vie à refouler l'évidence, à savoir que le monde ne s'est pas créé tout seul et que nous allons bientôt mourir. Cela revient à vivre délibérément dans l'illusion. Dieu nous rappelle ainsi cette Vérité irréfutable :

« Le moment est proche où les hommes rendront des comptes, alors que plongés dans leur insouciance, ils s'en détournent. » (Coran 21,1)

Le Prophète (sur lui la grâce divine et la paix) a dit que « *La meilleure des générations dans sa Communauté, était la sienne, puis la suivante et encore la suivante, puis que chaque génération ensuite serait « pire que la précédente (litt. : que sa sœur).* » Et il en fut malheureusement ainsi jusqu'à nous.

À cela il faut apporter cependant des nuances, car il arrivera des exceptions à cette tendance générale vers la décadence, ainsi que cela ressort également du Hadîth. Cela a été souligné par le Prophète et par d'éminents Imams contemporains, comme l'Émir Abd El-Kader et le Cheikh Ahmadou Bamba.

Un jour, en entrant dans un cimetière, le Prophète s'adressa aux Musulmans défunts comme à son habitude, mais en y ajoutant cette fois une parole inhabituelle, en disant : « *La paix soit sur vous dans la demeure du peuple des croyants. Si Dieu le veut, nous ne tarderons pas à vous rejoindre. J'aurais aimé voir mes frères.* » Les Compagnons présents s'étonnèrent de cette dernière parole et lui demandèrent : « Ne sommes-nous pas tes frères, ô Envoyé de Dieu ? » Et il répondit : « *Vous êtes mes Compagnons, et mes Frères sont ceux qui ne sont pas encore venus.* » (Rapporté par Mouslim)

L'Imam Ahmad Ibn Hanbal a également rapporté, d'après Abou Dharr al-Ghifârî, cette parole du Prophète : « *Ceux qui m'ont le plus aimé de ma nation sont des hommes qui viendront après moi, au point que l'un d'eux préférerait perdre sa famille et ses biens en échange de ma vue.* »

Le Cheikh Ahmadou Bamba a écrit dans *Massalik al-Jinân* (« Les Itinéraires du Paradis ») : « [Ô homme intelligent !] n'accorde pas l'exclusivité des avantages de Dieu aux seuls anciens car tu serais ainsi borné et égaré. Car il arrive souvent qu'un homme d'époque récente connaisse des secrets qu'ignorait un homme plus ancien. « Une fine pluie peut en devancer une abondante, mais l'avantage est pour l'abondante et non pour la fine. » Toi qui méprises mon livre, n'oublie pas le texte du hadîth qui dit : « Ma communauté est comme la pluie, nul n'en connaît la meilleure partie : la première ou la dernière. » (V. 51-52 et 54)⁴²⁵

L'Émir Abd El-Kader, quant à lui, écrit : « Les productions de la pensée ne sauraient avoir de limite ; le libre usage de l'esprit est en effet un exercice proprement infini. Car le monde des significations cachées qui restent à découvrir est vaste comme une mer aux eaux débordantes ; le flux divin coule sans interruption et ne finit jamais de monter. Il n'est pas impossible, il n'est pas extraordinaire que Dieu ait gardé en réserve certains bienfaits, qu'Il n'a pas accordés à beaucoup parmi les Anciens, pour en gratifier aujourd'hui certains Contemporains.⁴²⁶ Celui qui affirme que les Anciens n'ont rien laissé de bon à faire pour les Contemporains se trompe. On peut même dire qu'aucune sentence n'a été plus préjudiciable à la science que celle qui affirme que les Anciens n'ont rien laissé de bon à faire aux Contemporains, car ces paroles mettent fin à l'espoir d'ajouter quelque science à celle des Anciens, incitant par là les Contemporains à se contenter de ce que leurs prédécesseurs ont fait avant eux, ce qui est un grand danger – en même temps que la marque d'un esprit débile. Les Anciens se sont distingués par l'invention de principes et l'établissement habile des règles. Les Contemporains se distinguent par les découvertes issues de ces principes, par la consolidation de ces règles et par leur capacité à édifier, à partir de ces bases, des édifices nouveaux. »⁴²⁷

Cheikh Ahmadou Bamba a également dit à ses mourîd (« aspirants » à la Voie soufie) : « Si jamais la marche du Temps évolue dans un sens qui ne s'oppose nullement à vos valeurs et principes religieux, il vous faudra également évoluer en ce sens. Autrement, vous risquez d'être dépassés par ce Temps. »⁴²⁸

Ces rénovations, de siècle en siècle, sont indispensables, avec même parfois de bonnes innovations (*bida' haçanah*) que le Prophète n'a pas interdites, bien au contraire. Il n'a interdit que les innovations blâmables : « *Celui qui institue en Islâm une bonne coutume, a sa récompense et celle de tous ceux qui agissent selon elle après lui, sans que cela diminue rien de leur propre salaire. De même que celui qui institue en Islâm une mauvaise coutume en supporte le péché, ainsi que celui de tous ceux qui agissent après lui selon cette coutume, sans rien diminuer de leur propre péché.* » (Rapporté par Mouslim)⁴²⁹

Malgré tout, la tendance globale est à la décadence (avec des redressements cycliques partiels inhérents à ce processus). De la même façon, il y a des petits et des grands cycles dans tous les domaines de la Création et cela se constate dans toutes les sciences, et il y a également des disparités énormes d'un endroit à l'autre du monde et d'un individu à l'autre, et ce sur tous les plans. Tout est mouvement. Ce bas monde est voué à la désagrégation, car c'est un monde « intermédiaire » entre deux « éternités » : l'Éden dont nous venons, et la Vie éternelle qui nous attend après l'anéantissement complet de cette Création (anéantissement suivi de la Résurrection générale, du Jugement dernier et de la Rétribution). Et même ces Éternités ne sont pas statiques.

L'humanité a déjà connu d'innombrables cycles, descendants et ascendants, composés chacun de plus petits cycles intérieurs, à l'instar de ce qui se passe en géologie, en climatologie et dans tous les domaines physiques. Ainsi, il y a eu – selon les Livres révélés - le grand effondrement (suivi du grand redressement) marqué par le Déluge et l'apostolat de Noé. Il y a eu la même chose mais de façon moins spectaculaire avec Abraham, lequel fut également un « isthme » entre deux ères.⁴³⁰

À l'intérieur de l'ère islamique, il y a des déclin et des redressements, et ce, jusqu'à la fin de ce bas monde. La source revivifiante de l'Islâm, c'est le soufisme. C'est lui qui a toujours conservé vivant le cœur de la religion à travers les multiples épreuves. Mais le monde matérialiste (et pseudo-spirituel) semble toujours l'emporter à nouveau après chaque ressourcement. C'est la tendance « lourde » de la présente création vers sa destruction. Mais Dieu veille et la flamme du Taçawwouf ne s'est jamais éteinte. Avec l'avènement d'hommes comme les grands Imams Ghazâlî, Jîlânî, Ibn 'Arabî, Shâdhilî, des revivifications importantes ont déjà eu lieu pour contrer la tendance à l'affaïssement.

Le soufisme se définit comme la science de la piété. Il s'agit, pour le postulant (*mourîd*), sous la direction spirituelle d'un maître de la Voie (*Tariqa*), de cheminer vers Dieu, par les exercices spirituels appropriés, d'une station (*Maqâm*) à la suivante. Dans la liste de l'Imam Abou Tâlib al-Makkî, reprise dans *l'Ihyâ'* par l'Imam al-Ghazâlî, ces neuf stations spirituelles sont : Le Repentir (*Tawba*), la Patience (*Sabr*) puis la Gratitude ou Reconnaissance (*Choukr*), la Crainte (*Khaouf*), l'Espérance (*Rajâ*), la Pauvreté (*Faqr*), le Renoncement au monde (*Zouhd*), l'Abandon à Dieu ou Abnégation de la volonté (*Tawakkoul*) et l'Amour pour Dieu (*Mahabbâ*). Mais d'autres listes comprennent un plus grand nombre de stations, incluses en fait dans les neuf précédentes. Par exemple l'Imam Kalâbâdhî en dénombre dix-sept, du Repentir à l'Amour.⁴³¹

À l'époque contemporaine, un nouveau redressement traditionnel s'est amorcé avec d'autres éminents Imams comme le Grand Sanoûssî, l'Émir Abd El-Kader et ses émules français comme René Guénon et Michel Valsân, ainsi qu'avec le Cheikh Ahmadou Bamba du Sénégal et le Cheikh Al-Alawî de Mostaganem. Le Soufisme est ainsi passé d'une phase « défensive », conservatrice et élitiste à une phase dynamique et populaire, adaptée aux réalités générales de notre époque. C'est un soufisme orthodoxe, souple et efficace, accessible à chacun selon son degré spirituel. La revivification initiée par ces Imams contemporains ne tend pas à remplacer les *tourouq* (voies, confréries) existantes mais au contraire à les consolider, à les vivifier, à les rapprocher, à les faire émerger des cercles restreints où elles s'étiolaient doucement, à leur rendre vigueur et confiance en l'avenir proche, à ne pas les laisser gagner par le découragement sous le prétexte que le Dajjâl est proche ou que le monde est perdu. Non, le salut individuel est bien sûr possible, mais également un certain salut collectif, comme à l'époque du Prophète, par l'action de chaque aspirant (*mourîd*). La société en effet est la somme des individualités. Plus les individus s'améliorent, et plus la société s'améliore.

Dieu est sans cesse à l'œuvre, Il ne délaisse pas Ses pieux serviteurs. L'Envoyé de Dieu a dit : « *Au début de chaque siècle, Dieu - exalté soit-Il - enverra à cette communauté un homme pour revivifier Sa religion.* »⁴³²

Ici se termine le présent ouvrage consacré aux Racines musulmanes de la France (des Sarrasins aux Ottomans). Que Dieu exalté soit-Il nous pardonne nos fautes et nos oublis et veuille bien faire de ce travail une œuvre utile. Amîne. Dans un prochain ouvrage intitulé *l'Islâm et la France*, nous poursuivrons cette étude – si Dieu le veut – par l'évocation des relations plus récentes entre l'Islâm et la France (de Bonaparte à René Guénon).

« Gloire à ton Seigneur, le Seigneur de la Toute-Puissance — exalté soit-Il — au-delà de ce qu'ils Lui attribuent ! Que la Paix soit sur les envoyés ! Et la louange revient à Dieu, le Seigneur des mondes. »

Coran 37,180 à 182.

BIBLIOGRAPHIE

Le Coran : traduction de Abdallah Penot. Alif Éditions, 2005.

Le Coran : traduction de Hamza Boubakeur. 2 tomes. Enag Éditions, 1989.

Hadîth :

Imam Boukhârî : *Sahîh*. Quatre tomes. Éd. Maison d'Ennour, 2007.

Imam Nawawy : *Les jardins de la piété*. Traduction A. Penot. Alif Éditions, 2007.

Imam Nawawy : *Quarante Hadiths*. Dar Al-Koran al-Kareem, 1980.

Imam Suyûtî : *Le retour de Jésus*. Éditions Iqra, 2000.

Abdallah Penot : *Les signes de la fin des temps*. Alif Éditions, 1992.

Fawzi Chaaban : *Les Hadiths divins*. Dar Al-Kutub Al-Ilmiyah.

Messaoud Boudjenoun : *Somme de Hadiths Qudsi*. Éditions Iqra, 2006.

Ouvrages :

Abd el-Kader : *Lettre aux Français*. Trad. René Khawam. Éd. Phébus. Libreto. 2007.

Abû Hâmid Muhammad al-Ghazâlî : *L'alchimie du bonheur*. Alif Éditions, 2010.

Ahmad al-'Alawî : *De la Révélation* suivi de *Sublime Présence*. Traduction M. Chabry et J.J. Gonzâlez. Éditions Entrelacs, 2011.

Ahmadou Bamba : *Massalik al-Jinân* (« Les Itinéraires du Paradis »), traduit par Serigne Same M'Baye. Dar El-Kitab, 1984.

Alain Mantienne : *Les Croisades ou le choc de deux mondes*. Éditions Charles Corlet, 1999.

Albert Ollivier : *Les Templiers*. Seuil, 1958.

André Clot : *L'Espagne musulmane*. Perrin. Tempus. 2004.

Bernard Lewis : *Islam*. Gallimard, 2002.

Bernard Lewis : *L'Islam en crise*. Gallimard, 2003.

Bernard Nadoulek : *L'épopée des civilisations*. Eyrolles, 2005.

Bruno Étienne : *La France et l'Islam*. Hachette, 1989.

Charles-André Gilis : *Ordo Ab Chao, la franc-maçonnerie dans la lumière du Prophète*. Al-Bouraq, 2004.

Chodkiewicz M. : *Le Sceau des saints. Prophétie et sainteté dans la doctrine d'Ibn 'Arabi*. Gallimard, 1986.

Christian Cherfils : *Bonaparte et l'Islâm*. Éditions Pedone, Paris, 1914. Réédition Alcazar

Publishing Ltd, 2009.

Collectif (sous la direction de Mohammed Arkoun) : *Histoire de l'Islam et des musulmans en France*. Albin Michel, 2006.

Collectif (sous la direction de Dorra Mameri-Chaambi) : *L'Islam et la France, chroniques d'une histoire commune*. Chronique Éditions, 2012.

Cyril Glassé : *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*. Bordas, 1991.

Edward Gibbon : *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain*. Robert Laffont, 1983.

Émir Abd El-Kader : *Le Livre des haltes*. Traduction A. Penot. Dervy, 2008.

Étienne Dinet et Slimane Ben Ibrahim : *Muhammed l'Envoyé de Dieu*. Al-Bouraq, 2009.

Fernand Hayward : *Que faut-il penser de l'Inquisition ?* Librairie Arthème Fayard, 1958.

Francisco Gabrieli : *Chroniques arabes des Croisades*. Sindbad. 1997.

Frédéric Nicolaï : *Essai sur les accusations intentées aux Templiers et sur le secret de cet Ordre, avec une dissertation sur l'origine de la Franc-maçonnerie*. Édition Changion, 1783. Réédition Alcazar Publishing Ltd., 2003.

Gustave Le Bon : *La civilisation des Arabes*. Éditions Firmin-Didot, Paris 1884. Réédition en 1980 par Le Sycomore, Paris, 1980.

Ibn 'Atâ' Allâh al-Iskandarî : *La couronne de fiançailles*. Traduction A. Penot. Alif Éditions, 2010.

Jean Philippe Otomunde : *Les racines africaines de la civilisation européenne*. Menaibuc, 2002.

Joseph Burlot : *La civilisation Islamique*. Hachette, 1982.

Joseph Cuoq : *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle*. Éd. CNRS, Paris 1975.

Khassim Diakhaté : *Qu'est-ce que le soufisme ? Aperçus sur la théologie des premiers soufis*. Éditions Albouraq, 2012.

Khassim Diakhaté : *Le soufisme aux premiers temps de l'Islam*. Éditions Albouraq, 2012.

L'Imam Ali Ibn Abi Taleb : *La Voie de l'Eloquence* (recueil de sentences attribuées au 4^{ème} Khalife rachidine). Éd. Dar al-Kitab al-Masri. Le Caire 1986.

Martin Lings : *Qu'est-ce que le Soufisme ?* Éditions du Seuil. 1977.

Martin Lings : *Le Prophète Muhammad*. Seuil, 1983.

Mohammad Amine Alibhaye : *Le sabre ou le pouvoir de l'Islâm*. Édition de la Fédération des Musulmans de la Réunion. Ile de la Réunion, 1997.

Mohammed Ibn Jarir Al-Tabari : *Chronique de Tabari, Histoire des Prophètes et des rois*. Éditions La Ruche, 2006.

Mohammed Hamidullah : *Le Prophète de l'Islam, sa vie, son oeuvre*. Deux Tomes. Éditions El-Najah, 1998.

M. Jarman : *Les salafites de Muhammad Ibn 'Abd al-Wahhâb à Nâsir ad-Dîn al-Albânî*. Édition du Conseil islamique de France. – C.I.S. (DOM-TOM), 2007.

Paul Naudon : *La franc-maçonnerie*. PUF, 1982.

René Guénon : *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*. Guy Trédaniel / Éditions Véga, 1984.

René Guénon : *Initiation et réalisation spirituelle*. Éditions traditionnelles, 1986.

Richard E. Rubenstein : *Le jour où Jésus devint Dieu*. La Découverte / Poche, 1999.

Robert Mantran : *L'expansion musulmane - VII^e-XI^e siècle*. P.U.F., 1969.

Roger Du Pasquier : *Découverte de l'Islâm*. Éd. Les Trois Continents. 1984.

Sadek Sellam : *L'islam et les musulmans de France*. Éd. Tougui, 1987.

Seyyed Hossein Nasr : *Islam perspectives et réalités*. Buchet/Chastel, 1991.

Sigrid Hunke : *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident. Notre Héritage Arabe*. Trad. Solange et Georges de Lalène. Éd. La Maison des Livres. Alger 1987.

Vincent-Mansour Monteil : *Aux cinq couleurs de l'Islâm*. Maisonneuve & Larose, 1989.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Prologue

Chapitre premier

L'Islâm, religion pluraliste et pacifique

Une religion étrangèreL'Islâm pluralisteLe fatalisme en IslâmL'IntercessionUne religion pacifiqueLa miséricorde musulmaneSoumission (islâm) et paix (salâmPas de conversion contraintePas de cruauté en IslâmLe règlement de la guerreLe combat pour l'amélioration sociale

Chapitre deuxième

Confrontation et Rencontre

Francs et SarrasinsLa Septimanie musulmaneLe FraxinetLes sources archéologiquesLes Croisades et le TempleLa libération de Jérusalem« Saint-Louis » et l'échec final des CroisadesLa filiation islamo-templière des francs-maçonsL'Apport arabo-musulman au Moyen ÂgeLes prémices d'une réhabilitationL'évolution de l'image de l'Islâm

Chapitre troisième

Les Trêves et les Alliances

Charlemagne et Harun ar-RashidFrançois I^{er} et Soliman le MagnifiqueConvergence des traditions grecque et sémitiqueLes ravages de l'idolâtrie nationalisteLa promesse de revivificationBibliographie

OUVRAGES DE LA COLLECTION

– Ombres & Lumières –

- 1 – *La bataille de Poitiers (732) n’a jamais eu lieu !*, Nas E. Boutamina, 2006.
- 2 – *Les fondateurs des mathématiques*, Nas E. Boutamina, 2006.
- 3 – *La Shari’a, prototype du Droit français, « Le Code Napoléon »*, Nas E. Boutamina, 2006.
- 4 – *Thèse du Darwinisme, antithèse de l’Islam*, Nas E. Boutamina, 2007.
- 5 – *« Il t’a façonné dans la forme qu’il a voulue », embryogenèse*, Nas E. Boutamina, 2006.
- 6 – *Mots français d’origine arabe*, Nas E. Boutamina, , 2008.
- 7 – *La « société » gréco-romaine, une barbarie sophistiquée ?*, Nas E. Boutamina, 2009.
- 8 – *L’Arabe Ka’baéen, Origine commune des systèmes d’écriture*, Nas E. Boutamina, Albouraq, 2009
- 9 - *Les racines musulmanes de la France, des Sarrasins aux Ottomans*, Didier Ali Hamoneau, 2013

Ouvrage réalisé par
l'Atelier Graphique Albouraq

2014



Impression achevée en février 2014
sur les presses de Dar Albouraq
Beyrouth – Liban

1. Traduction de A. Penot. *Le Coran*. Alif Éditions, Condrieux, 2005. Cette traduction sera utilisée tout au long du présent essai, sauf quelques exceptions signalées.

Prologue

2. E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* p. 41. Presses-Pocket, Paris, 1992.3. L'antisémitisme est la haine des Sémites (notamment des Juifs et des Arabes) et non des seuls Juifs (judéophobie), comme on le lit souvent (y compris dans des dictionnaires !). Sem, fils de Noé, est l'ancêtre d'Abraham. Ce dernier est le père d'Ismaël (ancêtre des Arabes) et le grand-père de Jacob-Israël (ancêtre des Juifs). Tous les descendants d'Abraham sont des sémites. Et d'ailleurs l'antisémitisme de Gobineau et de Renan englobait les Juifs et les Arabes.4. Jules Ferry dira à peu près la même chose : « Il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles : elles ont le devoir de civiliser les races inférieures » (Cité par Bruno Étienne, *La France et l'Islam*. P. 153). Le président François Hollande parlera à juste titre « d'égarements » colonialistes à propos de ces paroles de J. Ferry. Du moins Ferry voulait « civiliser » les Arabes, tandis que Renan voulait les voir « mourir de misère » ou relégués « par terreur au fond du désert ». Renan faisait l'apologie de la terreur raciste. Avec Gobineau et Nietzsche, il sera une des racines intellectuelles du Nazisme.5. Cité par Bernard Nadoulek, *L'Épopée des civilisations*. Éditions Eyrolles, 2005. Extraits des œuvres et discours de Renan cités par Raymond Aron, in *Mémoires*, p. 670. Éd. Julliard, 1983.6. Lequel instaura « L'État français » à la place de la République et supprima la devise républicaine (Liberté-Egalité-Fraternité) pour la remplacer par celle des Croix-de-Feu (Travail-Famille-Patrie). Après la victoire de la France-Libre (Conseil National de la Résistance dirigé par C. De Gaulle) et des Alliés, beaucoup d'anciens extrémistes soutiennent le parti populiste de Pierre Poujade (Union et Fraternité Françaises) dont J.M. Le Pen fut député en 1956, puis le Front National (rassemblement de plusieurs groupuscules d'extrême-droite) créé par ce dernier en 1972.7. Cf. C. Fourest et F. Venner, *Tirs croisés : la laïcité à l'épreuve des intégrismes*. Éd. Calmann-Levy.8. L'habitude de séparer l'Europe de l'Asie est plus idéologique que géographique (d'où la débilite des positions anti-turques de certains « européens »). Il y a en fait un grand continent eurasiatique, conventionnellement séparé du continent africain par la Mer Rouge, le Sinaï et la Méditerranée. Mais cette dernière Mer étant plutôt un grand lac salé, là encore « la barrière » s'avère plus idéologique que géographique. Au final, il ne reste que le « vieux monde » et le « nouveau monde », et les « deux » sont peuplés de cousins, c'est-à-dire de frères.9. Son nom devint par la suite un titre impérial romain, qui donna également Kaiser en Allemagne et Tzar (ou Czar) en Russie.10. La divinisation de Jésus fut décidée au premier concile de Nicée en 325 ap. J.-C., puis le Saint-Esprit fut divinisé au premier concile de Constantinople en 380. La trinité fut donc formée à la fin du IV^e s. (soit environ 350 ans après l'Ascension de Jésus), mais les ariens résistèrent aux nicéens (trinitaires) jusqu'au VIII^e s. puis intégrèrent l'Islâm, qui rétablissait le pur monothéisme abrahamique (et christique).11. Le Maire du Palais Pépin le Bref renverse le roi des Francs Childéric III en 751, usurpant ainsi la couronne franque, avec l'accord et la bénédiction du pape Zacharie.12. Cf. Francis Dvornik, *Histoire des conciles*, éd. Seuil, 1962.13. Cf. R. Grousset, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Plon, 1936 ; rééd. Perrin, 1991.14. Livre V. Éditions Firmin-Didot, Paris, 1884.15. Henri Beyle dit Stendhal, écrivain français mort en 1842.16. *De l'Amour* - 1822. Éditions Garnier Frères. Paris, 1959. P.191-192.17. N. Bonaparte se fit traduire en Égypte des traités de *Fiqh* (Droit islamique) et fut fort impressionné par leur précision exhaustive. Les Codes qu'il mettra ensuite en chantier procéderont de ce souci de parachèvement. Mais l'influence de l'Islâm sur l'Europe est très antérieure à Napoléon. Cf. C. Cherfils, *Bonaparte et*

Chapitre premier

L'Islâm, religion pluraliste et pacifique

19. Partie d'un Hadîth rapporté par Tabârânî. *Les Signes de la fin des temps*. P. 33, n° 51. Alif Éditions, 1992.20. **« Dieu vous avait bien tenu [Sa] promesse lorsqu'[au début du combat] vous les aviez anéantis avec Sa permission ; puis vous vous êtes relâchés, cessant de vous accorder sur l'ordre [donné] auquel vous avez désobéi après avoir vu l'objet de vos convoitises. Il en est parmi vous qui convoitent ce bas monde, et d'autres qui convoitent l'Ultime Demeure. Puis Il vous a fait reculer devant eux afin de vous éprouver et vous a accordé ensuite Son indulgence. Et Dieu dispense [volontiers] Sa Grâce aux croyants. »** Traduction de Abdallah Penot. Alif Éditions.21. Ce Verset coranique confirme le Verset des Psaumes 7,29.22. Et ceci conformément à l'Anathème prononcé par l'Église catholique au troisième concile de Constantinople en 681. Dans la Bible, le mot Anathème (litt. « mise à part »), consiste en une extermination complète des hommes, des femmes et des enfants d'un groupe condamné (un peuple, une ville, une tribu). Cela correspond à la définition moderne du mot *génocide*, c'est-à-dire un massacre à grande échelle. Cf. Deutéronome 2,34 : « Nous vouâmes chaque ville à l'Anathème : hommes, femmes et enfants ; nous n'avons pas laissé de survivant. » (Traduction Emile Osty, *La Bible*, Seuil, 1973). Également en Deut. 3,6 ; 7,1-4 ; 25,19 ; Josué 6,16-17 ; 8,24-25 ; 10,29-40 ; 11,8-23 ; Ezéchiel 9,5 ; 2^e Rois 10,11. L'Anathème condamne à mort la totalité du peuple ou groupe en question. En cas contraire, il ne s'agit pas d'un Anathème (*Kherem* en hébreu) à proprement parler. Ainsi, lorsque Israël est autorisé à garder les jeunes filles vierges de quelques villes ou peuples vaincus, la Bible ne parle pas d'Anathème, par exemple en Nombres 31,1 ; Juges 21,10, etc.23. Cf. Jacques Frémeaux, in *Histoire de l'Islâm et des musulmans en France*. P. 529. (Ouvrage collectif sous la direction de Mohammed Arkoun). Éditions Albin Michel, 2006. J. Frémeaux est professeur d'histoire à la Sorbonne, auteur notamment de *La France et l'Islam depuis 1789*. P.U.F, 1991.24. *Ibidem*.25. Abû Dawûd (Sunan, t. 2, pp. 182-183) et al-Bayhaqi (*As-sunan al-kubrâ*, t. 2, p. 226) ont rapporté un propos de Aïcha (que Dieu l'agrée) au sujet de sa sœur Asmâ qui était dévoilée : « *Asmâ, fille d'Abû Bakr, était un jour en présence du Prophète. Le Prophète lui dit : Asmâ, la femme, une fois pubère, ne doit montrer que ceci. Et il montra son visage et ses mains.* »26. Cf. Bible. Nouveau Testament : Première Épître de Paul aux Corinthiens, 11, 5 à 10.27. Et elle apparaît toujours voilée, comme à Lourdes (1858) ou à Fatima du Portugal (1917), selon les témoins chrétiens de ces apparitions.28. En fait de « socialisme », les marxistes-léninistes ont réintroduit dans le monde moderne les pires formes de tyrannie et d'esclavage de masse (par les camps de travail). Quant à la réaction anti-marxiste (fasciste ou nationale-socialiste), elle n'est qu'une contrefaçon du stalinisme encore plus criminelle, un degré encore plus inférieur de cette dérive moderne antitraditionnelle. Quant au capitalisme actuel, il est fondé sur des interdits divins : prêt à intérêt, thésaurisation, spéculation sur les monnaies et sur les denrées alimentaires (et même sur l'eau). Aucun système politique et économique ne peut réussir dans la désobéissance à la Tradition divine (*Sounnatou-Llâh*).29. Il prétend être en « croisade contre le marxisme et l'Islâm » dans le but d'épargner à la Norvège « l'islamisation à la française ». Même en le considérant comme un psychopathe, il n'empêche que ses « idées » et ses actes sont le produit de la propagande raciste des néo-fascistes européens.30. *Encyclopédie de l'Islam*. T. VII. Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A., 1993.31. Cf. Ernst Nolte, *La guerre civile européenne, national-socialisme et bolchevisme, 1917-1945*. Éditions Perrin, collection Tempus, réédition 2011.32. Notamment 2,177 ; 4,36 ; 9,60 ; 24,33, etc. sans compter les nombreux Hadîths dont : « *Le meilleur Jihâd (« Effort ») c'est*

de libérer les jougs (des esclaves). » Ce n'est certes pas un appel à l'abolition générale immédiate, mais cela indique clairement le sens de l'amélioration (*Istislâh*) à apporter aux sociétés. Il en va de même pour tout autre sujet : traitement des autres religions, justice sociale, condition féminine, non-violence, etc. Et Dieu est le Plus Savant.³³ Traduction A.Penot.³⁴ C'est-à-dire Juifs, Chrétiens et Sabéens. Cf. Coran 2,62 : « **Ceux qui ont cru, juifs, chrétiens et sabéens, ceux qui ont cru en Dieu et au Jour dernier et ont œuvré pieusement auront leur récompense auprès de leur Seigneur : ils ne connaîtront ni crainte ni affliction.** »³⁵. Commentaire de Abdallah Penot : « Il doit être entendu que Point de contrainte en religion ! signifie simplement que l'on ne saurait contraindre quelqu'un à adhérer à une religion quelconque et non pas, comme certains se plaisent à l'imaginer, qu'une religion ne comporte point de contraintes. »³⁶. Notamment Genèse 3,5 et Coran 7,20.³⁷ Tahwîd en arabe (ou Science de l'Unité divine). *La Métaphysique* est le titre d'un ouvrage d'Aristote (disciple de Platon le disciple de Socrate), écrit après *La Physique*, et qui définit le monisme existentiel : il existe Un unique Agent (ou « Moteur Premier »), et la création est l'actualisation des Formes (ou Idées) archétypales issues de la science de cet Un qui est également appelé L'Intelligence ou L'Être suprême (c'est à dire Dieu) chez Socrate et Platon. Socrate a d'ailleurs été tué pour « hérésie » contre l'idolâtrie officielle. Ses disciples furent plus prudents mais leur monisme existentiel est clairement défini. Selon l'Émir Abd El-Kader (d'Algérie), Aristote a fondé son œuvre sur l'enseignement de ses propres maîtres dont la filiation remonte à Pythagore et à Luqmân, mais aussi sur celui du prophète Idrîss, appelé également Hermès Trismégiste (Cf. *Lettre aux Français*, réédition Phébus, 2007).³⁸. L'Islâm est présenté dans le Coran comme la forme ultime de la Religion Immuable (*Dîn al-Qayyim*) ou Religion Primordiale (*Dîn al-Fitrah*). (Cf. Coran 12,40 notamment).³⁹. Les Livres révélés, à savoir la Torah, les Psaumes (de David et Salomon), l'Évangile et le Coran. Il y a eu beaucoup d'autres livres antérieurs à ces derniers, mais ils sont perdus, ou il n'en reste que des apocryphes douteux. Le Coran signale les *Feuilles d'Abraham*. La Bible signale le *Livre d'Hénoch* (Enoch, Idriss). Les Livres qui composent la Bible ont subi des altérations évidentes, et il y a beaucoup de contradictions entre eux.⁴⁰. Appelés *goy* (littéralement « gentils » c'est-à-dire « gens illettrés ») par les Juifs. Ce mot désignait initialement les *nations* qui n'avaient pas encore reçu d'Écriture sainte. (Cf. *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, éd. Cerf, 1993). C'est pourquoi, le Prophète (qui était lui-même illettré, *ummi*, et appartenant à une nation illettrée, *ummîya*) est le *Prophète des Gentils* annoncé dans les Écritures des Gens du Livre. Cf. Coran 62,2 : « **C'est Lui [Dieu] qui a envoyé aux illettrés (fil ummîyina) un Prophète choisi parmi eux afin de leur réciter Ses versets, de les purifier et de leur enseigner le Livre et la sagesse, même s'ils étaient par le passé dans un égarement manifeste.** » Et 7,157 : « **... l'Envoyé, le Prophète illettré (nabbi l-ummi) dont ils connaissent [la description] à travers leurs Écritures.** » Sur cette question : cf. notre ouvrage, *Moïse, Jésus, Mohamed*, Éditions de la Ruche, 2003.⁴¹. Ces religions ont existé après lui, et se relient toutes les deux à lui, et l'Islâm en est la restauration et le parachèvement. Coran 5,3 : « **En ce jour, J'ai parachevé pour vous votre religion, J'ai parfait pour vous Ma grâce et Je vous ai agréé l'Islam comme religion.** »⁴². Commentaire de Abdallah Penot : « Nous avons traduit musulman par soumis, ce qu'ont fait du reste nombre de traducteurs avant nous. Il n'en reste pas moins vrai que le Coran fait de l'ensemble des prophètes des musulmans, ce qui ne constitue nullement un anachronisme mais bien une revendication d'universalité de la part d'une religion qui se présente comme la tradition venue restaurer la pureté originelle (*fitra*). »⁴³. Commentaire de Abdallah Penot : « Le Prophète descendant d'Ibrâhîm par la chair et selon l'Esprit est venu revivifier la religion de son ancêtre. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles un certain nombre de rites remontant à Ibrâhîm (tels que les rites du pèlerinage) ont été maintenus quoique réadaptés aux besoins de l'ultime révélation. »⁴⁴. Il peut s'agir des Mandéens, des Harraniens ou de Judéo-chrétiens (notamment de certains disciples de Jean-

Baptiste). Selon Cyril Glassé, plusieurs communautés ont été considérées, y compris dans certains rameaux du christianisme et de l'hindouisme, comme étant sabéens. Il donne aussi cette hypothèse : « Le concept de « sabéens » constituait une porte ouverte à toute religion qui, après examen, répondait aux critères d'un culte sincère au Dieu unique. Le mot sabéen provient peut-être de l'égyptien *sb*, qui signifie à la fois « sagesse » et « étoiles », mot qui est peut-être à l'origine du grec *sophia* (« sagesse » et aussi – mais c'est douteux – de l'arabe *sûfi* (« mystique »). » *Dictionnaire Encyclopédique de l'Islam*, p. 341. Éditions Bordas, 1991.45. Cf. David Rabinovitch, *Les dossiers secrets de l'Inquisition*. Document t.v., (3/4) « La guerre des idées ». 2006. Rediffusé le 24/06/2011 sur Arte.46. Pour René Guénon, le Brahmanisme est certainement la forme traditionnelle la plus ancienne, ce qui reste de la religion d'Adam, et l'Islâm en est la forme ultime et la mieux adaptée à la fin du présent cycle. Il note qu'à l'origine l'humanité ne constituait qu'une seule caste : « La doctrine hindoue enseigne qu'il n'y avait tout d'abord qu'une seule caste ; le nom de *Hamsa*, qui est donné à cette caste primitive unique, indique un degré spirituel très élevé, aujourd'hui tout à fait exceptionnel, mais qui était alors commun à tous les hommes et qu'ils possédaient en quelque sorte spontanément ; et ce degré est au-delà des quatre castes qui se sont constituées ultérieurement, et entre lesquelles se sont réparties les différentes fonctions sociales. » (*Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, p. 16, éd. Guy Trédaniel, 1984).47. Cité par l'Imam Suyûtî, *Jazîl al-mawâhib fi ikhtilâf al-madhâhib*, traduit sous le titre *Les quatre écoles sunnites, l'intérêt de leurs divergences*. P. 37. Éditions de la Ruche, 2002.48. Cité notamment par l'Imam Suyûtî, *Les quatre écoles sunnites, l'intérêt de leurs divergences*. P. 40. Op. cit.49. Ibid. p. 43.50. Les rapporteurs de traditions (ahadîths), les *muhaddîthûn*.51. « Honorez les Oulémas car ils sont les successeurs des Prophètes. » (Hadîth rapporté par El-Khatib d'après Djaber).52. Introduction à la traduction du Coran, p. XIII. Traduction A. Penot. Alif Éditions, Condrieux, 2005.53. Dans la chrétienté, sur cette question précise, l'équivalent du jabarisme est le jansénisme (et le calvinisme). Le catholicisme classique défend plutôt une position proche du qadirisme (libre-arbitre humain). En Islâm traditionnel, la vérité se trouve entre ces deux extrêmes.54. *Courrier d'Égypte* n° 76 du 18 thermidor. Pièces officielles de l'armée d'Égypte, seconde partie, P. Didot l'aîné, an IX, pp. 380-383. Cité par Christian Cherfils, *Bonaparte et l'Islam*. p. 164. Réédition Alcazar Publishing Ltd, 2009.55. Cité par Serigne Mbacké Sam. *Al-Murid* n°2. Août-Septembre 1995. p. 8.56. Cf. Hadîth rapporté par Mouslim d'après 'Omar.57. Litt. : Ou encore : redoutez le Jour où. (Traduction et note de Abdallah Penot)58. Notamment aux Prophètes, Anges, Véricides. Idem en Coran 20,109 : **« Ce Jour là, toute intercession sera inutile à moins qu'elle n'émane de quelqu'un autorisé par le Miséricordieux et dont Il aura agréé les paroles. »**59. Ce Verset confirme l'Évangile, notamment l'Évangile selon Jean (17,3) dans lequel Jésus s'adresse à Dieu en disant : « Et telle est l'éternelle vie : qu'ils Te connaissent, Toi, le seul véritable Dieu, et celui que Tu as envoyé, Jésus-Christ. » Voilà clairement établi le témoignage (*chahada*) monothéiste de Jésus. (*La Bible*. Traduction de E. Osty. Éditions du Seuil, 1973). « Christ » est un mot d'origine grecque qui signifie simplement Messie (« Oint »).60. Pour un examen plus complet de cette question, notre essai : *Jésus, Moïse, Mohamed*. Éditions de la Ruche, 2003.61. C'est-à-dire l'enregistrement exact des actes et paroles de chaque être.62. Mort en 1882. Ses idées furent reprises en partie par Renan, puis par les nietzschéens allemands Houston Stewart Chamberlain, Erich Ludendorff et Adolf Hitler.63. Cf. Coran 42,38.64. Coran 59,16 : **« [Ils sont) semblables également au diable qui incite l'homme à la mécréance et qui lui dit, une fois la chose faite : Je n'ai rien à voir avec toi, car moi je crains Dieu le Seigneur des mondes. »**65. Ainsi, on peut noter que lorsqu'on égorge rituellement un animal, on ne dit pas la Basmallah : *Bismillâh er-Rahmân er-Rahîm* (« Au Nom de Dieu Tout Miséricordieux Très Miséricordieux »), mais seulement Bismillah Allâhou Akbar (« Au Nom de Dieu, Dieu est plus Grand »). De même, la Sourate du Désaveu (qui rompt la trêve avec les polythéistes) ne débute

pas par la Basmallah. Sourate n° 9 : **« Ceci est un désaveu adressé par Dieu et Son Envoyé à ceux d'entre les polythéistes avec lesquels vous aviez passé un pacte. »** (9,1). Car dans ces cas il ne s'agit évidemment plus de Miséricorde, mais d'actes durs à assumer, bien que parfois nécessaires. Comme le dit la Bible : « [Il y a] un temps pour la guerre, et un temps pour la paix. » (*L'Ecclésiaste* ou *Qohélet* 3,8. Traduction L. Segond, 1910). Quant à la consommation (actuellement excessive et dangereuse) des animaux, elle avait été rendue nécessaire par la pénurie (époques glaciaires, sécheresses, désertifications). Aujourd'hui nous pouvons trouver beaucoup de protéines végétales (dans le soja, les fèves, lupins, pois et pois chiches, lentilles, haricots secs, blé, mil, etc.). Le Cheikh Ahmadou Bamba ne mangeait qu'une bouchée de viande de mouton lors de l'id el-adha (la fête du sacrifice), mais le reste du temps il se contentait d'un petit bol de mil assaisonné de sauce de tamarin.⁶⁶ C'est-à-dire auprès des Anges et des Alliés de Dieu (*Awliyâ'*).⁶⁷ Traduction Fawzi Chaaban. *Les Hadiths Divins*. XLII. P. 27. Dar al-Kutub al-Ilmiyah.⁶⁸ Cf. Coran 62,1 : *"Al-Maliki l-Qouddoussi"* (Le Roi Sanctissime).⁶⁹ Abdallah Penot indique que « le terme shahîd, comme en grec le mot marturos, désigne à la fois le témoin et le martyr. » (note 5 p. 540. traduction du Coran, cf. 57, 19. op. cit.).⁷⁰ Hadîth rapporté par El-Khatib (d'après Djaber).⁷¹ Traduction de Abdallah Penot : *Le Coran*, Éditions Alif, 2005.⁷² Cf. Coran 35,28.⁷³ Abdallah Penot apporte le commentaire suivant : « Ce verset fut révélé à propos de sayyidnâ 'Alî qui fit don de son anneau à un mendiant alors qu'il était en prière. »⁷⁴ Traduction de Abdallah Penot qui commente ainsi ce verset : « Commentaire : À propos du souvenir de Dieu qui est encore plus grand, trois explications ont été retenues :

Le souvenir de Dieu est la prière elle-même et celle-ci est de toutes les œuvres la plus méritoire et la plus à même de préserver de la turpitude.

Le souvenir de Dieu est distinct de la prière et il est "plus grand" que celle-ci car on doit se souvenir de Dieu en toutes circonstances alors que la prière s'accomplit à des moments déterminés.

Le souvenir de Dieu est l'œuvre la plus méritoire conformément à ce qu'enseignent certains hadîths.⁷⁵ Traduction de Abdallah Penot. Éditions Alif, 2005.⁷⁶ *Sahih*, 58, *Le livre de l'Interprétation* (Kitâbou Tafsîr), ch.74. Hadîth d'après Hâritha ibn Wahb al-Khouzây.⁷⁷ Traduction de Hamza Boubakeur. Enag/ Éditions, Alger, 1989.⁷⁸ Coran 7,86 : **« Ne vous postez pas sur tous les chemins afin de menacer ceux qui croient et de les détourner de la voie de Dieu (sabîli-llâhi). »**⁷⁹ Riyad as-Salihin. Hadîth n° 630.⁸⁰ Le Prophète a distingué le « petit *Jihâd* » du « grand *Jihâd* ». En rentrant d'une guerre qu'avaient déclenché les idolâtres, il a dit : « Nous sommes revenus du petit *Jihâd* pour nous livrer au grand *Jihâd*. » (Rapporté par Munawî) Il a ensuite précisé que ce grand *Jihâd* est le combat sur soi-même (*Jihâd* un-nafs), c'est-à-dire contre les caprices de l'âme, les passions profanes, l'attrait du bas monde et les suggestions diaboliques.⁸¹ *Sahih* 78-18 (d'après le khalife `Omar).⁸² Cf. Coran 16,56 à 59.⁸³ *Riyad as-Salihin*. Hadîth n° 636.⁸⁴ Coran 59,22 à 24 : **« Il est Dieu qui est tel qu'il n'est point de divinité en dehors de Lui, le Roi sanctissime, la Paix (As-Salâm), Celui qui sécurise, le Dominateur, le Puissant, le Contraignant, le Superbe, gloire à Dieu au-delà de ce qu'ils Lui associent. Il est Dieu le Créateur, l'Initiateur, le Formateur : c'est à Lui qu'appartiennent les plus beaux Noms. Tout ce qui se trouve dans les cieux et sur terre proclame Sa gloire et Il est le Puissant, le Sage. »**⁸⁵ Notamment le Deutéronome qui contient toutes les lois auxquelles le croyant doit se soumettre (et notamment de chapitre 13 contre l'idolâtrie). Également Paul de Tarse (1 Timothée 3,4-5) faisant référence à « la soumission dans la dignité. »⁸⁶ Dans la Bible (Ancien Testament surtout) sont appelés « fils de Dieu » : Adam, les Anges, David et tous les croyants obéissants. Et a contrario, sont appelés « fils du Diable » les mécréants. Ce sont des métaphores judéo-chrétiennes qui n'ont pas cours dans l'Islâm mohammédien.⁸⁷ Jean 8, 39 à 45. Traduction Emile Osty. p. 2281. Seuil,

1973.88. Cf. Évangile selon Matthieu 15,6 : « Vous annulez ainsi la parole de Dieu au profit de votre tradition. » Et 2^{ème} Epître de Paul aux Corinthiens : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » (Traduction de Louis Segond).89. Cf. Coran 2,4 ; 3,26 ; 114,2, etc.90. Ce sont les trois degrés de la religion musulmane.91. *Dhikrou-Llâhi akbar* (« **le souvenir de Dieu est ce qu'il y a de plus grand** ») (Coran 29,45).92. Le Coran parle de père, mais on sait que cela peut aussi vouloir dire oncle, comme frère peut dire cousin dans les langues sémitiques. Et Dieu est le plus Savant.93. Selon quelques sources (citées par M. Hamidullah dans *Le Prophète de l'Islam*, et par Martin Lings dans *Le Prophète Muhammad*, p. 359. éd. Seuil, 1983) seule une icône byzantine représentant la Vierge à l'Enfant fut épargnée (et probablement remise à des Chrétiens). Le Prophète interdisait en effet de détruire les lieux de culte (y compris les mobiliers) des Gens du Livre (Églises, Synagogues, monastères). Le culte des images, comme chacun sait, est interdit en Islâm, mais leur production (décorations, enluminures, photographies) n'est pas totalement interdite si le but n'est pas l'idolâtrie. Certes, concernant les Chrétiens, le fait de vénérer les représentations de Jésus (qu'ils ont par ailleurs divinisé), s'apparente effectivement à une dérive idolâtrique, mais puisque le Prophète nous a dit de respecter leurs lieux de culte, le péché leur en revient à eux seuls et non à nous.94. Cf. la réfutation du jabarisme et du qadarisme par l'Imam Al-Ash'arî. Le jabarisme, qui impute à Dieu toutes nos fautes, dédouanait les Omeyyades de leurs abus de pouvoir. Il faut noter cependant qu'il y eut deux khalifes omeyyades *rachidines* (bien-guidés) aux yeux du sunnisme, à savoir Mouawiyah II ibn Yazid et 'Omar II ibn Abd El-Aziz, qui réunirent au mieux en leur personne le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle. Ceci dit, les autres omeyyades ne furent pas pour autant des incapables dans ces deux registres, mais ils n'obtinrent pas le même degré d'excellence et firent des choses évidemment contestables, et il est sacrilège d'attribuer une erreur ou une injustice à Dieu : « **Gloire à ton Seigneur, le Seigneur de la Toute-Puissance — exalté soit-Il — au-delà de ce qu'ils Lui attribuent !** » (Coran 37,180)95. La Sicile fut conquise par les Arabes à partir de Palerme (830) jusqu'à Syracuse (876) puis reprise par le Normand Roger I^{er} durant une campagne qui dura de 1061 à 1091. Ce même Normand reprend Malte en 1091-92, quelques années avant la première croisade en Palestine. La Sardaigne avait été reprise par les Italiens (Génois et Pisans) en 1015, et ils avaient même attaqué l'Algérie (1034) et la Tunisie (1087) mais ne purent s'y installer durablement.96. Nous n'utiliserions pas le mot de « progrès » en raison de son acception idéologique dans la dérive moderne ; nous dirions plutôt « amélioration » (*Istislâh* en arabe).97. *Bonaparte et l'Islam*. pp. 120-121. Réédition Alcazar Publishing Ltd. 2009.98. Cf. Coran 30,30 : « **Tourne (litt. dresse) ta face en pur monothéiste en direction de la religion : telle est la nature originelle selon laquelle Dieu a façonné les hommes et il n'y a pas d'alternative à la création de Dieu. Telle est la religion de la rectitude mais la plupart des hommes sont dans l'ignorance.** »99. Cf. Coran 2,30 à 33 et 33,72.100. Cf. Coran 15,29 et 2,34.101. Cf. Coran 38,71 à 85.102. - C'est-à-dire naturellement soumis à Dieu, depuis Adam jusqu'au dernier homme qui naîtra en ce monde.103. « **Nous avons proposé le dépôt [de la foi] aux cieux, à la terre et aux montagnes qui ont refusé de s'en charger et s'en sont effrayés. Ce fut l'homme qui s'en chargea, car il est tyrannique et ignorant.** »104. Coran 33,7-8 : « **Et [souviens-toi] lorsque Nous reçûmes un engagement de la part des Prophètes : de toi-même, de Nûh, d'Ibrahim, de Mûssâ, de 'Îssâ fils de Maryam. Nous reçûmes de leur part un engagement lourd [de conséquences], afin qu'Il demande des comptes aux véridiques sur leur sincérité et qu'Il apprête un châtiment douloureux à l'intention des mécréants.** » Et Coran 33,15 : « **Il [leur] sera pourtant demandé compte de [tout] engagement contracté devant Dieu.** »105. Traduction de Jacques Berque, éd. Albin Michel, 1995.106. Al-Insân al-Kâmil.107. Les sunnites traditionnels croient en la nature prophétique d'Adam. Selon M. Jarman, les wahhabites nient cette qualité de Prophète (et de Messenger) à Adam. Cf. *Les salafites de Muhammad ibn 'Abd al-Wahhâb à Nâsir ad-Dîn al-Albânî*. Édition du

Conseil Islamique de France, 2007.108. Cf. Coran 6,115 : « Véridique et Juste (*sidqân wa 'adlân*). »109. Coran 4,145 : « **Certes, les hypocrites seront relégués au plus bas degré en enfer et tu ne trouveras personne pour les secourir.** »110. C'est-à-dire le futur Imam bien guidé de la fin des temps, descendant du Prophète, et qui recevra l'appui décisif de Jésus pour triompher de l'Antéchrist (*al-Massîh ad-Dajjâl*). Cf. *Les signes de la fin des temps*. Alif Éditions, 1992.111. Puis il s'enfuit en Orient arabe et put retrouver librement sa religion. Sa « conversion » forcée n'avait en effet aucune valeur juridique dans le droit musulman et le Qadi du Caire Al-Fadil (qui était également son ami) la déclara nulle. En effet, il sera préférable pour cet homme, lors du Jugement dernier, de comparaître devant son Seigneur en Israélite croyant plutôt qu'en « musulman » hypocrite, car les hypocrites, selon le Coran (4,145) et le hadîth, sont les pires des créatures et sont logés au plus bas degré de l'Enfer.112. Biographie du Prophète. Les plus anciens textes contenant des éléments biographiques sur le Prophète sont le Coran et les Hadîths eux-mêmes, puis l'ouvrage de l'Imam Malik (*Al-Mouwattâ*), puis le *Sirât ar-Raçûl* d'Ibn Hishâm, le *Kitâb at-tabaqât* d'Ibn Sa'd et le *Sahîh* de Boukhârî. Parmi les biographies récentes, la meilleure est sans conteste celle de Martin Lings : *Le Prophète Muhammad, sa vie d'après les sources les plus anciennes*. Éditions du Seuil, 1983.113. Cf. Coran 8,67 à 71.114. Hadîth rapporté par al-Boukhârî et Mouslim d'après sidna `Omar : « *Les actions ne valent que par les intentions et chacun n'a pour lui que ce qu'il a eu réellement l'intention de faire. Celui qui s'est exilé par amour de Dieu et de Son Messenger, son exil est pour Dieu et Son Messenger. Celui qui s'est exilé pour parvenir à des biens de ce monde ou pour épouser une femme, son exil est pour la raison qui l'y a poussé.* »115. Boukhârî rapporte : « Le Prophète leva ses deux mains et dit : « *Ô Allâh ! Je suis innocent de ce que Khâlid a fait !* » et le répéta deux fois. » (Sahîh, 57, *Le Livre des Conquêtes*, ch.33. Hadîth d'après Ibn `Omar).116. Cf. Ahmed Bouyerdene, *Abd El-Kader, l'harmonie des contraires*, p. 106 à 121 : « Le traitement des prisonniers ». Seuil, 2008. Il y eut quelques prisonniers français qui furent exécutés, soit par des combattants des tribus alliées à l'Émir, soit – très rarement - par certains lieutenants de l'Émir, mais il les désavoua et prit alors des mesures réglementaires strictes pour protéger les prisonniers. Également : René R. Khawam (annexes de sa traduction de la *Lettre aux Français*) citant Eugène de Civry, op. cit. pp. 204-205.117. Traduction de Hamza Boubakeur.118. Coran 21,107 : « **Nous ne t'avons envoyé que comme miséricorde pour les mondes.** »119. Cf. Coran 2, 30 : « **Et lorsque ton Seigneur eut dit aux anges : Je M'en vais placer un lieutenant (khalîfat) sur terre. - Vas-Tu y placer quelqu'un qui va la corrompre et y répandre le sang, s'étonnèrent [les anges], alors que nous prononçons Ta louange et Te sanctifions ? - Je sais ce que vous ignorez leur répondit-Il.** » Coran 2,34 : « **Et lorsque Nous ordonnâmes aux anges de se prosterner devant Adam, tous s'exécutèrent à l'exception d'Iblîs qui, empli d'orgueil, s'y refusa car il était du nombre des mécréants.** »120. Cité dans *Les Jardins de la piété* (Riyad as-Salihin) de l'Imam Nawawî. Hadith n° 640. Traduction de A. Penot. Alif Éditions.121. Ibid. Hadith n° 1606.122. Commentaire de Abdallah Penot : « La nourriture des gens du Livre est licite à condition d'avoir été égorgée et d'avoir été sacrifiée au Nom de Dieu ou, à tout le moins, de ne pas avoir été sacrifiée à un « autre que Lui ». Si la viande casher semble présenter généralement ces garanties, il ne semble pas qu'on puisse en dire autant de la viande consommée par les chrétiens. »123. Cf. *L'Express*. V. Hugueux et S. Hevieu. Sur Internet le 24/06/10.124. Cité par l'Imam Nawawî dans *Les Jardins de la Piété*, Riyad Es-Salihine. Chapitre 19. Hadîth n° 171. P. 109. Traduction A. Penot. Alif. 2ème édition (bilingue), 1428-2007.125. Ainsi, notamment, l'Émir Abd El-Kader d'Algérie fut défait militairement par l'armée française, mais cet « échec » apparent s'avéra ensuite être une victoire spirituelle pour l'Émir. Napoléon III, qui aimait beaucoup l'Émir, adoucit considérablement la condition des Algériens (Louis-Philippe avait été au contraire très dur et avait couvert toutes les exactions militaires). De plus, grâce à l'Émir, l'Islâm put enfin être apprécié de visu en France, notamment

dans la hiérarchie catholique, ainsi que chez francs-maçons, les orientalistes, les saint-simoniens, les positivistes, les libre-penseurs et les bonapartistes, bref, parmi ceux que l'on appela le « parti kadérien ».126. Rapporté par l'Imam Nawawi dans *Ryad as-Salihîn* (Les Jardins de la piété).127. - Cité par Tahar Gaïd, *Dictionnaire Elémentaire de l'Islam* p. 177.128. *Le Sahîh d'Al-Bukhârî*. Édition Maison d'Ennour, 2007. Tome 3. Ch. 19. Hadîths n°3812 et 3813. Il existe par ailleurs un hadîth indiquant une liste de dix Compagnons promis au Paradis.129. Cf. Coran 4,59.130. Cf. Coran 9,13 (cité en amont) et aussi 22, 39-40 : « **Permission est donnée désormais à ceux qui ont été injustement agressés [de se défendre] — et Dieu est en mesure de leur assurer la victoire ; [à] ceux qui ont été expulsés de leur territoire sans autre motif que d'avoir proclamé : Dieu est notre Seigneur !** »131. C'est-à-dire avec une intention et un désir, et non par contrainte. C'est l'intention (*niyya*) et la *volonté* qui font du Musulman un *mourîd* (« celui qui veut » s'engager dans la Voie de Dieu), *le volontaire, l'aspirant* dans la voie soufie (*taçawwouf*).132. Cf. Mohammed Hamidullah : *Le Prophète de l'Islam*. Tome 1. p.184. § 344. Éditions El-Najah, 1998.133. Al-Amîne (le Garant, le Digne de confiance). Ce surnom lui avait déjà été décerné par les mecquois avant même la Révélation coranique, à l'époque où Mohammed ne savait pas encore qu'il était un Prophète. Après l'Hégire (Exode) à Médine, il ne revendiqua aucun titre politique (roi, sultan, etc.) mais uniquement le titre de Prophète (et Messager) que Dieu lui avait décerné dans le Coran, lui interdisant explicitement de recourir à la contrainte à l'égard des gens (cf. Coran 51,45 : « **Tu n'es pas chargé de les contraindre [à adopter l'Islâm]** »).134. Deutéronome 20,10 à 14. Lire sur cet épisode Martin Lings : *Le Prophète Muhammad*. Chapitres LIX à LXII. Seuil, 1983.135. Et afin de ne pas lui imposer de déroger à sa clémence coutumière, Dieu avait inspiré au Prophète de nommer un autre juge, en la personne de Saïd, un chef musulman médinois, pour décider du sort des Bani Qourayzah. Ce juge appliqua donc la Sounnah de Dieu (en l'occurrence conforme à la Torah), c'est-à-dire que ces traîtres alliés des idolâtres furent condamnés selon les termes de leur propre Loi biblique. (Cf. Martin Lings, op. cit.)136. *Islam*, pp. 465-466. « Juifs en terre d'Islam ». Gallimard (quarto), 2005.137. Cf. *Encyclopédie de l'Islâm*. « Dar al-'Ahd » (par Halil Inalcik) et « Dar al-Sulh » (par Armand Abel).138. Mort en 60 H. / 680 C. Khalife (et fondateur de la dynastie Omeyyade), après le désistement de Hassan (cinquième khalife rachidine, fils de 'Alî et petit-fils du Prophète Mohammed).139. L'Auteur cite une traduction qui présente une numérotation différente des versets (comme celle de Kasimirski). Le verset 47 indiqué est en fait le verset 45 qui se termine par « *la'allakoum touflihoûn* » (« sans doute réussirez-vous » ou « vous serez heureux » ; « vous serez bénis » pour Kasimirski, v. 47 selon sa numérotation). Il faut donc décaler la numérotation utilisée par C. Cherfils de deux points en amont.140. Op. cit. pp. 246-247 (note 207).141. Toute spirituelle plutôt ! Mais effectivement avec un aspect « social » affirmé, car la justice fiscale (*Zakât*) obligatoire de l'Islâm est certes supérieure à la charité facultative chrétienne. Le pauvre a un droit sur les biens du riche et l'Imam n'est pas un « seigneur » ecclésiastique comme dans la chrétienté classique. De plus l'Islâm ne s'impose pas comme religion unique mais reconnaît les autres religions du Livre et doit les protéger, ce qui n'était pas du tout le cas dans la chrétienté classique.142. C'est-à-dire à l'Islâm. Le mot « islamisme » a depuis changé de sens pour désigner l'intégrisme politico-religieux moderne.143. *Bonaparte et l'Islam*. Extraits de la page 121 à 154, réédition Alcazar Publishing Ltd, 2009.144. *Le Retour de Jésus* (Nuzûl 'Issâ fi âkhiri al zamân). p. 59. Éditions Iqra, 2000.145. Et cité par Rûmî et par beaucoup d'autres Soufis.146. Traduction de Serigne Same M'Baye.147. Traduction de Fernand Dumont.

Chapitre deuxième

Confrontation et Rencontre

148. Livre III. Ch. VII. 3. Invasion des Arabes en France. Éditions Firmin-Didot, Paris

1884.149. Là aussi, il y a un peu d'exagération, car il y a eu aussi des exactions dans le monde musulman, mais à moins grande échelle effectivement.150. - Livre III. Op. cit.151. Professeur au Collège de France. Auteur notamment de *Le Royaume impossible : la France et la genèse du monde arabe*. Éditions Armand Collin, 1990.152. *L'orient arabe – Arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, p. 40. Éditions Armand Colin, 1993.153. *L'épopée des civilisations*, p.312. Éditions Eyrolles, 2005.154. Cf. Lucien Jerphagnon, *Les dieux ne sont jamais loin*. P. 186. Desclée de Brouwer, 2002.155. Cité par Lucien Jerphagnon. Ibidem. Op. cit.156. Cf. Bruno Étienne, *Soufisme et Franc-maçonnerie*, p. 115. Dervy, 2008.157. Cité par Djavâd Hadidi, *Voltaire et l'Islam*. P.O.F. p. 84. (sources : Voltaire, *Œuvres complètes* XXIV,43. Éditions Moland, Paris, 1877-1885. Et : *Mercur de France*, juin 1745 ; première partie). Ceci dit, Voltaire qui était Déiste mais rejetait les religions établies, croyait à une sorte de « religion naturelle » se passant de prophètes et de rituels. Pour lui, les prophètes étaient des sortes d'illuminés qui s'imaginaient recevoir des révélations, et/ou de simples ambitieux. Mais il finira par bonifier son jugement, notamment sur les prophètes Jésus et Mohammed (sur eux la paix).158. À cette époque, islamisme et islam étaient synonymes dans le langage des orientalistes. Islamisme désignait la religion et Islam (avec ou sans majuscule) la civilisation et le monde musulman. Ensuite, ils ont écrit islam sans majuscule pour désigner la religion et Islam avec majuscule pour la civilisation ou le monde musulman. Puis islamisme a pris le sens de fondamentalisme voire d'intégrisme depuis les années 80, notamment avec la révolution iranienne.159. Le Bon cite Renan. Il est vrai qu'à cette époque, le mot « race » signifiait plutôt « peuple ». Mais Renan se trompe encore, car les Berbères n'étaient pas moins civilisés que les Arabes (à leur arrivée au Maghreb, quarante ans seulement après la mort du Prophète). Quant aux Turcs, eux aussi (avec les Seldjoukides puis les Ottomans) ils apportèrent leur génie à la civilisation arabo-musulmane.160. - Gustave Le Bon, *La civilisation des Arabes*. Livre V. Chapitre X. 2. – Influence des Arabes en Occident.161. - Éditions La Ruche, 2013.162. C'est-à-dire sur la région englobant les actuels départements des Pyrénées orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard.163. Maître de conférence à l'Université de Nantes, spécialiste de l'Espagne musulmane. Auteur notamment de *Espaces d'échanges en Méditerranée (Antiquité et Moyen âge)* en collaboration avec John Tolan et Jérôme Wilgaux. Presses universitaires de Rennes, 2006.164. *Histoire de l'Islam et des Musulmans en France* (ouvrage collectif sous la direction de Mohammed Arkoun). P. 19. Albin Michel, 2006.165. *L'Espagne Musulmane*, pp. 32-33. Éditions Perrin, collection Tempus, 2004.166. Op. cit.167. Francisation du nom 'Abd Er-Rahmân (« Adorateur du Tout Miséricordieux »).168. *La Civilisation des Arabes*. Livre III : *L'empire des Arabes*. Ch. VII. 3. *Invasion des Arabes en France*. L'auteur ajoute : « En 889, nous les retrouvons encore à Saint-Tropez, et ils se maintiennent en Provence jusqu'à la fin du dixième siècle. En 935, ils pénètrent dans le Valais et la Suisse. Suivant quelques auteurs, ils seraient même arrivés jusqu'à Metz. »169. Ibid. P. 2-3.170. Il est possible que ce nom ait été déformé par l'historiographie chrétienne pour lui donner une connotation péjorative.171. F. Clément. Op. cit. P. 20.172. Kharidjites (*khawaridj*) : « sécessionnistes », secte ultra-puritaine violente, anti-alide, anti-omeyyade et plus tard anti-abbasside. De nos jours il n'en subsiste que des groupements minoritaires plus modérés (en Oman, au Sahara maghrébin et en Tanzanie), qui représentent moins de 2 % de l'ensemble des Musulmans (les Sunnites : environ 80% ; et les Chiites environ 18%).173. Ib. P. 21.174. Cité par F. Clément, *Histoire de l'Islam et des Musulmans en France*. Op. cit. P. 24. On remarquera que cette version du texte de l'inscription diffère un peu de celle rapportée par An-Nuwayrî d'après Ibn Al-Athir.175. « Reconquête ». Terme historique désignant la lente conquête, par les royaumes chrétiens du Nord de l'Espagne, de la péninsule ibérique (appelée Al-Andalous par les historiens et géographes arabes), et qui dura en gros de la fin du VIII^e à la fin du XV^e s.176. *Les Croisades* P. 18. Presses Universitaires de France, 1944.177. *Islam*. P. 496. Éditions Gallimard (Quarto), 2005.178. En

801 elle entrera effectivement dans le domaine franc par l'arrivée de colons francs. Mais l'ensemble du Languedoc ne fut définitivement rattaché (de façon officielle) au Royaume de France qu'en 1229.179. Professeur à l'Université de Toulouse. Spécialiste du monde méditerranéen durant le Moyen Âge. Parmi ses ouvrages : *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e-IX^e siècles)* (Ed. Maisonneuve & Larose, 2002) ; *L'Occident médiéval face à l'Islâm : l'image de l'autre* (Ed. Flammarion, 2000) ; *Relations des pays d'Islâm avec le monde latin (milieu X^e-milieu XIII^e)* en collaboration avec Pierre Guichard (Ed. Sedes, 2000).180. P. Sénac, in *Histoire de l'Islam et des Musulmans en France*. P. 26. Éditions Albin Michel, 2006.181. Ibidem. p. 27 à 31.182. Ibid. p. 31-32.183. Prince lombard.184. Maire.185. F. Clément, *Histoire de l'Islam et des Musulmans en France*. Op. cit. p. 47.186. *Histoire de France - La Formation de la France*. P. 131. Encyclopaedia Universalis et Grand Livre du Mois, 2000.187. F. Clément, op. cit. p. 50.188. Ib. p. 36 à 39.189. Lévi-Provençal, auteur d'une *Histoire de l'Espagne musulmane*, 3 volumes. Éd. Maisonneuve, 1944-1953.190. - *Histoire de l'Islam et des musulmans en France*. P. 39. Éd. Albin Michel, 2006.191. *Histoire de l'Islam et des musulmans en France*. P. 42-43. Édition Albin Michel, 2006. (Ouvrage collectif sous la direction de Mohammed Arkoun. Préface de Jacques Le Goff.192. Ibidem.193. Vincent Monteil, *Aux cinq couleurs de l'Islâm*. P. 97-98. Éd. Maisonneuve & Larose, 1989.194. *Les Sarrazins dans le haut Moyen Âge français*. Éd. Larose, 1965.195. Vincent Monteil, op. cit. P. 100 à 103.196. Éditions Librairie Jules Tallandier. Marabout, 1982.197. Le Coran (4,157) réfute les paroles des Juifs qui affirmaient avoir tué et crucifié le Messie : « cela leur est seulement apparu ainsi » (traduction Denise Masson).198. Comme si l'on pouvait « tuer » Dieu ! Dans toutes les Traditions métaphysiques authentiques, l'Éternité est un Attribut essentiel de Dieu l'Unique. La divinisation de Jésus est une hérésie patente au regard de la Tradition divine.199. Cf. Jean Flori, dans *Histoire de l'Islam et des Musulmans en France*, p. 82. éd. Albin Michel, 2006.200. Thulé est une terre mythique dans les légendes nordiques, reprise notamment dans *Faust* par R. Wagner (un ami de Nietzsche, et beau-père de H. S. Chamberlain, un des mentors d'Hitler). Dans *Faust*, Marguerite chante ce vers de Goethe : « Es war ein könig in Thulé » (« il était un roi de Thulé »). Le parti nazi est né de la fusion de cette société pseudo-ésotérique de Thulé et du groupuscule D.A.P. (ce dernier fondé par le « magicien » occultiste Dietrich Eckart, également membre de la Société de Thulé). Dans cette Société de Thulé se sont côtoyés Dietrich Eckart, Gottfried Feder, Karl Haushofer, Alfred Rosenberg, Rudolf Hess, Henrich Himmler, Hans Frank et d'autres futurs dignitaires nazis. Elle s'inspirait des divagations pseudo-ésotériques d'Helena P. Blavatsky, de Guido von List et autres « théosophes », « spirites » et « occultistes » délirants et maléfiques. Cf. Philippe Renoux, *La montée de Hitler*, pp. 32 à 38 (« Le paganisme »), Éditions Charles Hérissé, 2004. Également : Ian Kershaw, *L'opinion allemande sous le nazisme*. Chapitres IV, V, VI et VIII, CNRS-Éditions, 2010. Voir également : Edouard Calic, *Himmler et l'empire S.S.* Chapitres VI et VII. Éditions Nouveau Monde, 2009. De même : George L. Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich*, éditions Armand Colin, 2003. Et aussi : Erwin W. Lutzer, *La Croix d'Hitler*, éditions Clé, 2002. Et également : Nicholas Goodrick-Clarke, *Les racines occultistes du nazisme*. Éditions Pardes, 1998.201. Si René Guénon fait remonter la « dérive moderne » surtout à l'époque de Philippe le Bel, il en a également décelé les prémices dès l'époque de Charlemagne (Cf. *La crise du monde moderne*).202. Cf. J. Flori. P. 90. Op. cit.203. Charlemagne est couronné comme « empereur d'Occident » par le pape en 800, puis à sa mort son fils Louis I^{er} lui succède. Louis meurt en 840. En 843, l'empire éclate en trois royaumes : la Francie occidentale (qui deviendra la France), la Francie orientale (Germanie) et la Francie médiane qui sera convoitée par ses deux voisins, d'où l'instabilité de ces régions intermédiaires durant des siècles : Belgique, Flandre, Alsace, Rhénanie, Franconie, Savoie, Suisse, Tyrol, Lombardie, etc.204. Cf. Albert Ollivier, *Les Templiers*, Éditions du Seuil, 1958.205. Cf. René Grousset, *Les Croisades*. Quadrige / P.U.F., 1944.206. Le Coran (30, 2 à 5)

dit à propos de la guerre qui opposa les Byzantins aux Perses à l'époque du Prophète : « **Les Byzantins (rûm) ont été vaincus dans une région voisine ; mais après leur défaite ils seront à nouveau vainqueurs d'ici quelques années. Le Commandement appartient à Dieu avant comme après [cet épisode] et ce jour-là les croyants se réjouiront du soutien de Dieu qui accorde la victoire aux belligérants de Son choix car Il est le Puissant, le Sage.** » Abdallah Penot apporte le commentaire suivant : « Les Byzantins avaient été défaits par les Perses ce qui avait provoqué le mécontentement des musulmans car les Byzantins étaient pour eux des *ahl al-kitâb*, des gens du Livre. De leur côté, les Qurayshites informés de la victoire perse en profitèrent pour provoquer les musulmans. Le Coran ayant annoncé une prochaine revanche des Byzantins, Abû Bakr, avant que l'interdiction des jeux de hasard ne fut entérinée, paria cent chamelles avec Ubay b. Khalaf qu'avant neuf années révolues ("d'ici quelques années", *bid' sinîn*, le terme *bid'* pouvant signifier de trois à neuf) les Byzantins auraient pris leur revanche. Ce fut le fils d'Ubay qui honora la dette de son père défunt lors de la victoire de ces derniers. »207. René Grousset, *Les Croisades*. pp. 14-15. Quadrige / P.U.F., 1944.208. Et ceci en complète contradiction avec l'enseignement purement monothéiste de l'Évangile, où Jésus affirme que Dieu est Unique, et qu'il n'est qu'un envoyé de Dieu qui ne parle pas de son propre chef, mais seulement au Nom de Celui qui l'a envoyé. (Cf. notre ouvrage : *Moïse, Jésus, Mohamed*. La Ruche, 2003).209. Le *Livre des Constitutions*, d'Anderson (1723) stipule : « Un maçon est un sujet pacifique soumis aux pouvoirs civils ; il ne doit jamais se mêler de complots et conspirations contre la paix et le bonheur de la nation. » (Cité par Paul Naudon. Op. cit. p. 30.)210. Les *Constitutions* d'Anderson stipulent pourtant dans l'article premier des Obligations : « Un maçon est obligé, par son titre, d'obéir à la loi morale, et s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais un athée stupide ni un libertin irreligieux. Bien que dans les temps anciens les maçons étaient tenus dans chaque pays de pratiquer la religion, quelle qu'elle fût, de ce pays, il est maintenant considéré plus à propos de seulement les astreindre à cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord, laissant à chacun ses propres opinions, c'est-à-dire d'être hommes de bien et loyaux, ou hommes d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou confessions qui aident à les distinguer ; de la sorte la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen de nouer une amitié sincère entre des hommes qui n'auraient pu que rester perpétuellement étrangers. » (Cf. P. Naudon. Op. cit. p. 30). C'est sur cette base que d'éminents chyoukh comme l'Émir Abd El-Kader ou Abd El-Wahid Yahya (René Guénon) adhèrent à des Loges maçonniques, qu'ils délaissèrent peu à peu.211. Éditions Albouraq, 2004.212. Cf. R. Grousset. P. 38. Op. cit.213. Ibid. p. 39.214. Ib. p. 42.215. Ib. p. 45.216. Dans l'Ancien Testament (Livre d'Habaquq 3,13) il est prophétisé : « Avec courroux Tu arpentés la terre, avec colère Tu piétines les nations. Tu es sorti pour le salut de Ton peuple, pour sauver Ton Oint (Messie), Tu as fracassé le faite de la maison du méchant, mis à nu ses fondations jusqu'au roc. » Et dans le Nouveau Testament (Luc, 19, 43 à 46) il est écrit que Jésus a ainsi prophétisé au sujet de Jérusalem et du Temple d'Hérode : « Car arriveront des jours sur toi, où tes ennemis t'environneront... Ils t'écraseront, toi et tes enfants en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu fut visitée ! » Et, entré dans le Temple, il (Jésus) se mit à chasser les vendeurs, en leur disant : « Il est écrit : Et Ma maison sera une maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de brigands. » (19, 43 à 46) /.../ « Et comme certains disaient du Temple qu'il était orné de belles pierres et d'offrandes votives, il dit : « De ce que vous contemplez, viendront des jours où il ne sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit détruite. » (Luc 20,5-6) « Lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées, vous saurez que sa dévastation est toute proche. » (Luc 21,20). Traduction E. Osty. Éd. Seuil, 1973.217. En fait, le Dôme du Rocher fut construit sous l'ommeyyade Abd El-Mâlik et non sous Omar (que Dieu l'agrée), bien qu'on appelle aussi souvent ce Lieu Saint « Mosquée d'Omar » car ce dernier fit nettoyer ce lieu avant d'y

prier.218. P. 123. Traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra.219. Cf William J. Hamblin et David Rolph Seely, *Le Temple de Salomon, mythe et histoire*. P. 49. éd. Seuil, 2007.220. C'est-à-dire la victime qui faillit être sacrifiée.221. Hamza Boubakeur, *Traité moderne de théologie islamique*. P. 141. éd. Maisonneuve & Larose. Deuxième édition, 1993.222. Il n'eut effectivement pas de descendance mâle directe (ses deux fils moururent en bas âge). Seule sa fille Fatimah (épouse de 'Alî) engendra les nobles *chorfa*, *chérif* au singulier.223. Cité dans *Les Signes de la fin des temps*. Hadîth n° 17. p. 16. Traduction A. Penot. Alif Éditions, 1992.224. *Les Croisades*. Op. cit. p. 22.225. Ibid.p. 123. op. cit.)226. A. Mantiennne, *Les Croisades ou le choc de deux mondes*, p. 103. Éditions Charles Corlet, 1999.227. Éditions du Seuil, 2007.228. *Les Croisades*. P. 60. Op. cit.229. Le Traité de Jaffa fut signé le 11 février 1229. Il prévoit la rétrocession de Jérusalem (avec un statut religieux pour les deux cultes), de Bethléem et de Nazareth, ainsi que de la seigneurie du Toron (Tibnîn) et Sidon. (Cf. R. Grousset. Op. cit. p. 60.).230. 1^{er} Livre des Rois, chapitre 5, 1 à 32. La construction mobilisa, selon cette source, au moins 80 000 ouvriers : « les ouvriers de Salomon, ceux de Hiram et les Guibliens. » (5, 18). Le plus gros travail fut l'acheminement de tous les matériaux dont certains venaient de très loin (cèdres du Liban, marbres rares, etc.), car le Temple en lui-même était de dimension modeste (32 mètres de long). Mais il y avait aussi les cours extérieures, et la Maison du Roi attenante ou proche du Temple, qui n'est pas décrite dans la Bible.231. On trouve à peu près la même dégénérescence chez les Arabes anté-islamiques, lesquels croyaient toujours en Allâh (le Dieu Très-Haut) mais l'avaient affublé de « Filles », notamment les trois grandes idoles mecquoises. Le culte de Hu-Baal était également présent, sans compter les centaines d'idoles secondaires adorées parmi les tribus. Le travail du Prophète Mohammed fut d'enlever ces amoncellements d'erreurs pour rétablir le pur monothéisme abrahamique.232. Cf. R. Grousset. Op. cit. p. 62.233. Cf. Jean Flori. Op. cit. p. 114.234. Ibid. p. 123.235. Cf. Philippe Sénac. Op. cit. p. 140.236. Ce sont des reproches récurrents dans toute la littérature antimusulmane depuis l'origine, et même chez certains de nos contemporains. Pourtant, un « aventurier », c'est quelqu'un qui quitte tout pour vivre des expériences inédites, or le Prophète n'a pas quitté La Mecque de gaîté de cœur, mais contraint et forcé par les menaces de mort venant des idolâtres arabes. Il était le contraire d'un aventurier : il était prudent, sage et, de surcroît, miséricordieux, plus soucieux du bien être d'autrui que du sien. Par ailleurs – et il en va de même pour Jésus ou Moïse -, les biographies des Prophètes ne nous sont connues que par les sources scripturaires qu'eux-mêmes, ou leurs compagnons, nous ont laissées. Ce qui fait que les calomnies contre eux ne sont que pures fantaisies, utilisant parfois certains détails piochés dans ces Écritures, mais en les déformant à souhait. Pour le côté « libidineux », c'est exactement la même chose. Tous les Prophètes ont été mariés, à l'exception peut-être de Jésus qui n'eut pas le temps de se marier, mais qui le fera - selon le hadîth - lors de son retour eschatologique. Et ils furent généralement polygames, conformément aux usages de leurs époques respectives. Selon la Bible, Abraham eut trois ou quatre femmes, Jacob-Israël deux, David douze et le roi-prophète Salomon mille ! Pas plus qu'il n'était « glouton » ou porté à l'excès en quoique ce soit, le Sceau des Prophètes a vécu une vie tout à fait « normale » pour son époque : il a aimé ses épouses comme un bon époux, les a honorées et traitées de façon exemplaire, ne leur a jamais porté de coup ou fait subir d'injustice – sur lui la grâce divine et la paix.237. Ibid. p. 146.238. Né en 1510, mort en 1581. Grand voyageur au Moyen-Orient, professeur de grec, d'hébreu et d'arabe au Collège royal de 1539 à 1543, il prône, sans son livre *De orbis terrae concordia* (1543), la réconciliation entre chrétiens et musulmans, ce qui lui vaudra d'être emprisonné par l'Inquisition.239. Né en 1530, mort en 1596. Philosophe et jurisconsulte. Un des pères fondateurs de l'humanisme chrétien. Il réfuta l'injustice de la pensée politique de Machiavel, insistant sur le fait que le pouvoir vacille s'il ne s'appuie pas sur la justice. La fin ne peut justifier les moyens, mais elle se trouve en germe dans les moyens ; s'ils

sont mauvais, la fin sera mauvaise. La Providence divine abandonne les tyrans iniques.²⁴⁰ Op. cit. pp. 185-186.²⁴¹ Ibid. p. 187.²⁴² Rapporté les Imams Ahmad (ibn Hanbal) et Tirmidhî. Cité dans *Les signes de la fin des temps*. Hadîth n° 132. op. cit. Le même hadîth précise que le Dajjâl « sera suivi par des peuples dont le visage sera semblable à des boucliers martelés. » Hadîth n° 134 : « Il y aura dans ma communauté trente imposteurs, chacun prétendra être prophète, or c'est moi qui suis le Sceau de la prophétie. » (Abû Dawûd) ; « L'antéchrist apparaîtra dans ma communauté. » (n° 152) « Il aura les cheveux crépus et sera borgne. » (Mouslim). « Il viendra par une route située entre l'Irak et Shâm (Syrie). » (Mouslim). « L'Antéchrist sera sans conteste le plus grand [fauteur] de troubles. » (Rapporté par Ibn Hanbal).²⁴³ Édition Al Qalam. Tome V, Livre 92 : *Le livre des fitna*, qui réunit 88 hadîths (du n° 7048 au n° 7136) répartis en 26 Bâb (« portes ») dont les Bâb 26 et 27 qui traitent de l'Antéchrist (du Hadîth n° 7122 au n° 7134). (Tome V. p. 205 à 254). Dans l'édition de la Maison d'Ennour, ces hadîths se trouvent avec la même numérotation, dans le Tome 4, Titre 93 (Kitâb al-fitani, *Des Troubles*), p. 705. Sur ce thème également : *Le retour de Jésus* de l'Imam Suyûtî. Éditions Iqra, 2000. Et aussi l'excellent recueil de hadîths traduit par A. Penot : *Les Signes de la fin des temps*. Alif Éditions, 1992.²⁴⁴ Cf. Fernand Hayward, *Que faut-il penser de l'Inquisition ?* p. 71 et 78. Bibliothèque Ecclesia. Librairie Arthème Fayard, 1958. L'auteur écrit : « Nogaret porta contre les Templiers une accusation fort grave. À l'en croire, il y aurait eu collusion entre les chevaliers et les musulmans. » (p. 71)²⁴⁵ Ibid. p. 78.²⁴⁶ *Essai sur les accusations intentées aux Templiers et sur le secret de cet ordre avec une dissertation sur l'origine de la franc-maçonnerie*. P. 88. Réédition Alcazar-Publishing Ltd., 2003. L'auteur ajoute : « Le Supérieur, en la montrant, prononçait le mot arabe Yalla, qui signifie Dieu... » mais il ne croit pas à une influence musulmane car, dit-il par ailleurs, « les Mahométans ont le culte des images en horreur » (p. 84). Il est vrai que le Nom Allâh est utilisé par tous les arabophones, y compris non musulmans (notamment par les Chrétiens arabes et par les membres des sectes sabéennes proche-orientales). L'auteur expose sa théorie dans la section III, Sixième accusation, p. 63 et dans la Section IV, p. 77 (Édition D.J.Changon, 1783. Réédition Alcazar Publishing Ltd., 2003).²⁴⁷ A. Ollivier, *Les Templiers*. Page 76. Éditions du Seuil, 1958.²⁴⁸ Ibid. Page 76 et page 120.²⁴⁹ Ib. p. 159.²⁵⁰ *La crise du monde moderne*, p. 88. NRF Gallimard, 1973.²⁵¹ Le culte des Images n'est pas interdit par les Catholiques, les Orthodoxes et les Sabéens. Si, comme le prétend Nicolaï, cette tête sculptée représentait « Dieu le Père », elle n'était pas plus blâmable - pour un chrétien - que les représentations de Jésus, du Saint-Esprit ou de Marie (très répandue chez les Chrétiens en général, sauf chez certains Protestants). Et le fait d'adorer « Le Père » plus que « Le Fils » fait évidemment penser aux Ariens. Selon l'Inquisition, les Templiers piétinaient la Croix et crachaient sur elle. Ceci est très certainement faux et extorqué sous la torture. Et même cela ne prouverait pas forcément pas qu'ils auraient répudié le Christ, mais peut-être seulement qu'ils auraient rejeté le *dogme* de la Crucifixion du « Fils » divinisé.²⁵² Cf. René Guénon, *L'ésotérisme de Dante*. Gallimard, Paris, 1939.²⁵³ Cf. A. Ollivier. P. 163. Op. cit. L'auteur écrit : « Paradoxalement, celui qui avait entrepris l'affaire pour des raisons matérielles la gagnait spirituellement, et celui qui avait essuyé une défense spirituelle l'emportait matériellement. Certes, Philippe le Bel, pendant plusieurs années, s'efforça de percevoir des indemnités sur les propriétés du Temple qu'il détenait, mais n'en tira pas grand-chose. »²⁵⁴ *Que faut-il penser de l'Inquisition ?* p. 71. Bibliothèque Ecclesia. Librairie Arthème Fayard, 1958.²⁵⁵ Ibid. pp. 71-72. Le mot « Catholique » signifie *universel*. L'allusion à un « Empire universel » (concurrentiel donc de l'Église catholique), ainsi que l'accusation de *désisme synchrétique* porté par l'Église contre les francs-maçons (qui se revendiquent du Temple, parmi leurs nombreuses « filiations ») sont ici des sous-entendus évidents.²⁵⁶ Les Cathares (ou Patarins) avaient été eux-mêmes accusés de « manichéisme » (c'est-à-dire de dualisme, à l'instar des Mazdéens tardifs et des partisans de Mani ou Manès). Mais les doctrines cathares

sont mal connues du fait des destructions de l'Inquisition. Ce qui est certain, c'est qu'ils s'en réfèrent presque uniquement à l'évangile selon Jean et menaient une vie ascétique qui tranchait avec l'opulence des clercs catholiques de cette époque. Le génocide qui les anéantit totalement fut appelé « Croisade contre les Albigeois », laquelle Croisade fut lancée par le Pape Innocent III en 1209 et se termina par le bûcher de Montségur en 1244.²⁵⁷ Cf. Albert Ollivier, *Les Templiers*. P. 42. Op. cit.²⁵⁸. Professeur à l'Institut universitaire de France. Islamologue. Auteur notamment de *Islam, les questions qui fâchent*. Éditions Bayard, 2004.²⁵⁹ Qui fait suite à *Abd el-Kader et la franc-maçonnerie*. Éditions Dervy, 2008.²⁶⁰ Réédition Alcazar-Publishing Ltd., 2003.²⁶¹ Cf. C.-F. Nicolaï, *Essai sur les accusations...* Op. cit. pp. 85-86. Cependant l'auteur confond un peu tout : Cabalistes, Manichéens, Sabéens, Docètes, Ophites, Carpocratens, très dissemblables pour la plupart (surtout les Manichéens, des dualistes, en rupture complète avec la Tradition moniste). Et d'ailleurs, toutes les religions – vraies, fausses ou déviantes – disent conduire à la Connaissance de la Vérité (Dieu), c'est même la raison d'être des religions authentiques. On reconnaît aisément, chez Nicolaï, l'esprit voltairien dégoûté de toute religion instituée, ne tolérant qu'un vague déisme ou théisme sans autres dogmes que l'unicité divine et la fraternité humaine, dogmes certes importants dans la Tradition métaphysique (cœur de toute religion authentique), mais qui ne suffisent pas pour se conduire dans la vie. La « religion naturelle » au cœur de l'homme doit être guidée par la Révélation, car la Raison seule est insuffisante pour cela. Les Libertins (qui constituaient un mouvement philosophique plutôt déiste), révoltés par les horreurs commises au nom des religions, ne supportaient plus aucune contrainte, ni dogmatique, ni morale, ce qui explique leur dérive rapide, au XVIII^e s., vers le simple athéisme et l'immoralisme. Le Déisme méconnaît l'efficacité de l'initiation et du rite dans les formes traditionnelles agréées de Dieu, exalté et magnifié soit-il. Sans rattachement traditionnel à cette Bénédiction divine (*Baraka*), la foi du Déiste reste fragile et périssable.²⁶² Ibid. p. 105.²⁶³ Ibid. p. 106.²⁶⁴ *Aperçus sur l'initiation*, p. 243. Éditions traditionnelles. Cité par B. Étienne, p. 122. op. cit.²⁶⁵. 8^{ème} édition, 1982. Presses Universitaires de France²⁶⁶. Ibid. p. 21.²⁶⁷ William J. Hamblin et David Rolph Seely, *Le Temple de Salomon*, mythe et histoire. P. 84. Seuil, 2007.²⁶⁸ Paul Nodon. Op. Cit. P. 33.²⁶⁹ Éditions Entrelacs, 2007.²⁷⁰ Antoine Faivre, 1970.²⁷¹ Rappelons que le mot *initiation* signifie simplement *rattachement*, selon un rite particulier à chaque forme traditionnelle. En Islâm, il prend la forme d'une poignée de main (ou de l'imposition des mains) du Prophète à ses Compagnons, puis de ceux-ci aux suivants, etc. jusqu'à nous, conformément au Verset coranique relatif au serment d'allégeance (*aymân al-bay'a*), Verset qui sacralise cette Soumma (Tradition) perpétuelle : « **Ceux qui passent un pacte avec toi ne font rien moins qu'en passer un avec Dieu : la Main de Dieu est au-dessus de leurs mains. Quiconque faillit au pacte se parjure à son détriment et Dieu accordera une rétribution sublime à celui qui respecte ce à quoi il s'est engagé.** » (Coran 48,10)²⁷². Moreau, *L'Univers maçonnique*. Cité par P. Naudon, op. cit. p. 8.²⁷³ Appelé aussi 6^{ème} concile œcuménique. Faisant suite à la conquête arabo-musulmane, ce concile avait surtout pour but de condamner le monophysisme largement répandu en Syrie, Palestine et Égypte, et protégé de fait par l'Islâm. Cf. Francis Dvornik, *Histoire des conciles*, Éditions du Seuil, 1962.²⁷⁴ À laquelle ont appartenu longtemps les Wisigoths et les Burgondes de Gaule, vaincus par Clovis au début du VI^e s. et contraints de se convertir au trinitarisme catholique.²⁷⁵ Ces derniers attribuent une seule nature divine (et non humaine) à Jésus et en conséquence affirment l'impossibilité qu'il soit réellement mort sur la croix, puisque Dieu est immortel. Leur doctrine, d'un point de vue islamique, est autant sinon plus hérétique que celle des catholiques, mais la protection générale accordée aux gens du Livre par le Coran et la Soumma ne dépend bien sûr pas de leurs querelles théologiques internes. Selon le hadîth, Jésus mourra lors de sa seconde venue et sera inhumé à Médine près du Prophète Mohammed, sur eux la grâce divine et la paix.]²⁷⁶ Cf. Francis Dvornik, *Histoire*

des conciles, p. 50. Éditions du Seuil, 1962.277. Cité dans le livre *Mahomet - Récits français de la vie du Prophète*, recueil de textes choisis par Philippe-J. Salazar. Éditions Klincksiek, 2005.278. La Sicile avait été prise par les Arabes en 720, la Sardaigne et la Corse en 724. La Crète, Malte et les Baléares ont été également sous domination musulmane pendant plus de deux siècles. La Sicile arabe fut conquise par les Normands en 1091, cinq ans avant la première Croisade. Le royaume Normand de Sicile (qui respectait plus la diversité religieuse que ses homologues européens) fut le siège d'une brillante civilisation cosmopolite qui dura sous les Hohenstaufen (de 1194 à 1266), mais fut détruite par les Espagnols (Maison d'Aragon) à partir de 1282. Les Normands de Sicile avaient joué un rôle non négligeable dans les Croisades. Ils avaient fondé le comté d'Antioche. Frédéric I^{er} Barberousse et son fils Frédéric II, empereurs germaniques, régnaient sur la Sicile. Frédéric II (excommunié par le Pape) était arabophile et entretenait de bons rapports diplomatiques avec les Égyptiens.279. Et elles se résument finalement à l'amour des biens périssables et aux divisions qui s'ensuivent (cf. Coran 3,152).280. Ibn Khaldûn (m. au Caire en 1406 ap. J.-C.) appelle *Al-Ifranja* la France et *Al-Andalous* l'Espagne (*Discours sur l'Histoire universelle*. Traduit par Vincent Monteil, Éd. Sindbad, 1968. P. 74).281. René Guénon, in *Études Traditionnelles*, Décembre 1950 (n° 288). Article « Influence de la civilisation Islamique en Occident ».282. « La science antique et médiévale : la Science arabe » in *Histoire générale des Sciences*, Presses Universitaires de France, 1957, p. 430 à 471. Cité par Vincent-Mansour Monteil dans *Aux cinq couleurs de l'Islâm* (Maisonnette & Larose, 1989).283. André Clot, *L'Espagne musulmane*. P. 272-273. Perrin, 2004.284. Cf. A. Clot. op. cit. pp. 274-275.285. Il écrit également contre les Juifs (« Contra Judaeos »). Cf. Ibid. P. 275.286. Cette « Renaissance » a été aussi, aux yeux de René Guénon, « la mort de beaucoup de choses ». On peut y noter en effet une accélération de la dérive moderne, avec notamment une résurgence importante du paganisme néo-romain, du scepticisme, du mécanisme, de l'individualisme (dit « humaniste »), du matérialisme, du nationalisme et de l'intolérance (les guerres de religions, l'Inquisition).287. Ib. p. 275-276.288. Qui avaient été longtemps persécutés par les Romains byzantins et avaient accueilli les Musulmans en libérateurs en Syrie-Palestine. En Perse également, une partie de l'héritage hellène avait subsisté.289. *Soufisme et Franc-maçonnerie*, p. 115. Dervy, 2008.290. B. Nadoulek, *L'Épopée des civilisations*. Op. cit. p. 111.291. Chronique Éditions, 2012.292. Ibid. p. 31-32. L'Émir Abd El-Kader a également souligné cette excellence d'Aristote sur tous les autres philosophes dans sa *Lettre aux Français*. Il y écrit qu'« Aristote, le maître d'Alexandre /.../ ce philosophe, le plus grand sans conteste parmi les créatures, tenait lui-même sa philosophie de Platon /.../ l'élève de Socrate /.../ qui s'était insurgé contre l'adoration des idoles /.../ [et] tenait à son tour la science de Pythagore /.../ qui l'avait prise lui-même de Tâlis (Thalès de Milet) /.../ l'ayant reçu de Luqmân. » Pages 161 à 163. Éd. Phébus Libretto. Libella, Paris, 2007.293. Ibidem.294. Physique étant ici pris dans son sens traditionnel ancien, c'est à dire désignant l'ensemble des sciences naturelles, appelées parfois aussi « profanes » en Occident.295. *Introduction à une politique de l'homme*, 4^{ème} page de couverture. Éditions du Seuil, 1965, réédition 1999.296. A. Miquel : revue « France-Pays arabes », n° 85, p. 25. Cité par Joseph Burlot dans : *La Civilisation Islamique*, p. 31. Éditions Hachette, 1982.297. Ibid. P. 456.298. Directeur de recherches au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers. Auteur notamment de *La Guerre sainte : la formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien*. Éditions Aubier, 2001.299. Op. cit. p. 58.300. Le mot « laïc » désignait, dans la chrétienté, celui qui n'avait pas de charge ecclésiastique. Puis le terme a donné laïcité au début du XX^e s., pour désigner la séparation de l'Église et de l'État, et l'égalité juridique des religions. La conception française de la laïcité est la plus radicale du monde libre, quoiqu'elle ne soit pas totale (exceptions : Alsace, Mayotte, Wallis-et-futuna). Elle se fonde sur le principe de la neutralité religieuse de l'État, lequel n'intervient pas dans le fonctionnement de la religion,

sauf si la religion est persécutée (article 1 de la loi du 9 décembre 1905 : « L'État garantit l'exercice des cultes. »).301. Cité par C. Cherfils, *Bonaparte et l'Islam*. P. 42. Réédition Alcazar Publishing Ltd., 2009.302. L'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (Otan ou OTAN ; en anglais : *North Atlantic Treaty Organization* ou NATO) est une organisation politico-militaire qui rassemble plusieurs pays démocratiques, dans le but d'assurer leur défense commune contre les menaces extérieures ainsi que la stabilité du continent européen. L'OTAN a été fondée en 1949 par les pays signataires du traité de Bruxelles (France, Royaume-Uni, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg) avec les Etats-Unis et le Canada, rejoints bientôt par cinq autres pays européens (Italie, Portugal, Danemark, Norvège et Islande). L'Otan est ensuite rejointe par la Grèce et la Turquie en 1952, puis par la RFA en 1955, par l'Espagne en 1982, par la Hongrie, la Pologne et la République Tchèque en 1999. En 2004, sept nouveaux pays (la Roumanie, la Bulgarie, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Slovaquie et la Slovénie) entrent dans l'Organisation, portant ainsi à 26 le nombre d'États membres. Des partenariats existent en outre avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon et la Corée du Sud. Cinq pays européens traditionnellement neutres n'en font pas partie (Autriche, Suisse, Finlande, Suède et Irlande) mais leurs armées sont établies selon les normes de l'OTAN (en cas de besoin). D'autres pays, voisins de la Russie, sont candidats, mais l'Otan les refuse pour ne pas froisser les Russes.303. C. Cherfils (1914), *Bonaparte et l'Islam*, p. 236, note 134. Éditions Pedone, Paris 1914. Réédition Alcazar Publishing Ltd, 2009.304. Ibid. p. 68 et p. 235 note 125.305. Ib. p. 25 (document XII. N° 4.334.)306. Cf. C. Cherfils, p. 32. Op. cit.307. Cité par Christian Cherfils, *ibidem*. Rappelons aussi que parmi ses titres politiques, après « Empereur des Français », Napoléon Ier avait choisi : « Protecteur de l'Islâm ». Christian Cherfils écrit : « Nous savons que Bonaparte était catégoriquement antitrinitaire » (Cf. Sa lettre au Diwan d'Égypte, document n° 4.296. Op. cit. p. 29).308. Op. cit. p. 235, note 125 (fin § 3) et note 134 (fin, p. 237).309. Ibid. p. 199.310. On pourrait avancer que son modèle était le grand disciple d'Aristote, à savoir Alexandre (Iskandar en arabe et en persan) et que, comme ce dernier, Bonaparte voulait commencer la construction de son Empire universel et universaliste en commençant par l'Égypte. Mais ce plan français existait déjà depuis Louis XVI, avec pour objectif de couper la route des Indes aux Anglais, tout en consolidant les arrières de l'Empire Ottoman face à l'Autriche et à la Russie.311. *La Laïcité expliquée à M. Sarkozy*. Éditions Albin Michel.312. Président honoraire de l'École Pratique des Hautes Études. Spécialiste de l'histoire de la laïcité. Auteur, entre autres ouvrages, de *La Laïcité, 1905-2005, entre passion et raison*. Éditions Le Seuil, 2004.313. J. Bauberot cite ici un autre historien, B. Girard (Cf. son article dans *Libération* du 31 décembre 2007).314. *La Laïcité expliquée à M. Sarkozy*. Éditions Albin Michel.315. Sur le sujet de la trinité, notre étude : *Moïse, Jésus, Mohamed*. Éditions La Ruche, 2003.316. Cf. *Histoire de la Turquie*. Tome 1.317. Devenu Cheikh Mustapha Abdel-Aziz. Principal interprète de la pensée guénonienne. Il y a beaucoup de variétés de « guénoniens » (y compris parmi des penseurs qui sont restés catholiques ou francs-maçons) mais ceux qui ont le mieux assimilé la doctrine de Guénon (Cheikh Abdel Wahid Yahia) sont assurément ceux qui l'ont intériorisée jusqu'à son aboutissement.318. Auteur de plusieurs ouvrages sur la civilisation musulmane et notamment son livre sur l'Émir Abdel-Kader l'Algérien : « *Abd el-Kader* ». Éditions Hachette.319. Il y a aussi des auteurs « indécis » qui ont dit parfois du bien, parfois du mal du Prophète et de l'Islâm, comme Voltaire qui a fini par reconnaître son injustice à l'égard du Prophète. Il y a aussi Carlyle dans *Les Héros et le culte des Héros*, écrit en 1841, qui dit au sujet du Prophète : « Une grande âme silencieuse ; il était de ceux qui ne peuvent être autrement que sincères et convaincus, et que la nature même a créés sincères. /.../ Le discours d'un tel homme est semblable à la voix qui émane du cœur-même de la nature. Les hommes écoutent et doivent écouter ce discours mieux que tout autre. » (Cité par Ahmed Deedat : « Mohammed le plus grand ». P. 26. Édition Baker, 1992).320. 1^{er} tome, p. 278. Cité par M.A.

Alibhaye. Op. cit. p. 22.321. *De l'Amour* - 1822. Édition Garnier Frères. Paris 1959. P.191-192.322. G. Le Bon, *La Civilisation des Arabes*. Cité par Roger du Pasquier dans son ouvrage : « Découverte de l'Islâm », p. 84. Édition : Les Trois Continents. 1984.323. *Découverte de l'Islâm*. P. 65. Éd. Les Trois Continents.324. Ibidem. P. 72-73.325. Cf. Deutéronome 2,34 : « ...et nous vouâmes chaque ville à l'Anathème : hommes, femmes et enfants ; nous n'avons pas laissé de survivant. » Également : Deut. 3,6 ; 7,1-4 ; 25,19 ; Josué 6,16-17 ; 8,24-25 ; 10,29-40 ; 11,8-23 ; Ezéchiel 9,5. À noter également qu'en 681, le 3^{ème} Concile de Constantinople vota un quadruple anathème contre l'Islâm en vue de son éradication totale. Et on peut constater que, dans toutes les terres conquises ou reconquises par les Catholiques (Gaule du sud, Espagne, Portugal, Corse, Sicile, Crête, Malte, Chypre, etc.) cette « solution finale » fut scrupuleusement exécutée. Il y a peu de temps, les extrémistes nationalistes serbes (membres de l'Église orthodoxe) firent la même chose en ex-Yougoslavie et notamment au Kosovo.326. *La Bible, le Coran et la Science*, pp. 148 à 151. Éditions Seghers, 1976. Malheureusement, le « dérapage verbal » (fin 2006) du pape Benoît XVI a terni cette louable position et renforcé certains chrétiens dans leurs préjugés anti-islamiques.327. Ibidem. P. 31.328. *L'Islam en Crise*. P. 71. Éditions Gallimard, 2003.329. Ibidem. Beaucoup plus tard, la noblesse de l'Émir Abdel-Kader l'Algérien toucha à nouveau beaucoup d'esprits français et européens. L'attitude du commandant afghan Massoud également. Ainsi, on peut voir, que même dans ses aspects purement militaires, l'image de l'Islâm en Occident n'est pas forcément négative quand les Musulmans se comportent noblement conformément aux prescriptions coraniques et prophétiques.330. *L'Expansion Musulmane*. P. 310. P.U.F., 1969.331. Selon les auteurs, entre 1910 et 1913, mais la date de 1910 semble la plus pertinente.332. *Histoire de l'islam et des musulmans en France* (Ouvrage collectif sous la direction de M. Arkoun). P. 152. Albin Michel, 2006.333. L'auteur ne connaissait pas l'arabe, et cette « traduction » fautive très fréquente a même été reprise par la suite par des Musulmans. Mais comme on l'a vu, *Jihâd* signifie combat et non « guerre sainte ». L'expression littérale dans le Coran est : « Combat dans la Voie de Dieu » (*Jihâd fi sabîl-li-llâh*).334. *Essai sur les accusations intentées aux Templiers...* Op. cit. pp. 78-80.335. Sur cette question, cf. notre ouvrage *Moïse, Jésus, Mohamed*. Éditions de la Ruche, 1993.336. En effet, selon le Coran et les Hadîths, les gens du Livre (Juifs, Chrétiens, Sabéens) qui adoptent l'Islâm seront doublement rétribués par Dieu, exalté soit-Il. Coran 28, 51 à 55 : « **Certes Nous leur avons fait parvenir ce Coran afin qu'ils en prennent acte ! Ceux auxquels Nous avons révélé les Écritures avant lui y croient, et lorsqu'on le leur récite ils disent : Nous y ajoutons foi, il est bien la Vérité venant de notre Seigneur. Avant même cette révélation nous étions déjà musulmans (ou : soumis). Ceux-là recevront une double rétribution pour prix de leur patience ; ils repoussent le mal par le bien et répandent en aumônes une part des biens que Nous leur avons attribués. Lorsqu'ils entendent les futilités, ils s'en détournent en disant : À nous nos œuvres et à vous les vôtres. La paix soit sur vous. Nous ne souhaitons pas la compagnie des ignorants.** »337. *Le Sahîh d'Al-Bukhârî*. Maison d'Ennour, 2007.338. *La Traduction des Significations du Résumé de Sahih al-Boukhârî*. Daroussalam. Arabie saoudite, 1999.339. Il ne faudrait pas, toutefois, diaboliser totalement ce mouvement philosophique à cause de certains athées (ou même d'agnostiques) qui y participèrent ; ce serait oublier un peu trop vite la place importante qu'y tinrent les Francs-maçons, la plupart étant normalement croyants (chrétiens, déistes) qui constituaient alors une Forme traditionnelle authentique, ainsi que l'a écrit et démontré René Guénon, et c'est là que l'homme traditionnel se distingue du simple traditionaliste ignorant, qui se veut plus catholique que l'Église et plus royaliste que le roi.340. Évangile selon Matthieu 24, 15-16 : « C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, établie en lieu saint, - que celui qui lit fasse attention ! - alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes. » (Cf. Daniel 9,27 ; et évangile de Marc 13,14). Traduction de Louis Segond.341. Op. cit. pp.

84-85.342. Cité par Philippe-J. Salazar, *Récits français de la vie du Prophète*. P. 314. Éditions Klincksieck, 2005.343. Ibidem.344. Cf. John Tolan, in *Histoire de l'islam et des musulmans de France*. Op. cit. p. 158.345. Cité par J. Tolan. P. 169. Op. cit.346. Philippe-J. Salazar. Op. cit. p. 317.347. Cf. J. Tolan. Op. cit. P. 172. Durant l'époque troublée des almohades, les persécutions religieuses étaient nombreuses, les sectes secrètes pullulaient, ainsi que les syncrétismes christiano-musulmans et autres hérésies pseudo-messianiques. C'est dans ce contexte qu'apparût ce genre de livres, et notamment le pseudo-évangile de Barnabé, un faux rempli d'anachronismes, prétendant que Mohammed (et non Jésus) est le vrai Messie, et que c'est l'esprit de Judas qui a été crucifié dans le corps de Jésus. Et Dieu maudit ceux qui présentent mensongèrement leurs livres comme « révélés ».348. Professeur à l'Université de Nantes. Auteur notamment de l'ouvrage *Les Sarrasins*. Éditions Aubier/Flammarion, 2003.349. Ibid. p. 176.350. Cité par Meryem Sebti, in *Histoire de l'islam et des musulmans en France*. Op. cit. p. 214.351. Ibidem. Meryem Sebti est chercheur au CNRS et auteur de *Avicenne : l'Âme humaine* ; P.U.F., 2000.352. Notamment dans ses *Pensées*, XVII.353. Edité par les Éditions Albouraq, Librairie de l'Orient, Paris.354. Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études. Auteur, entre autres, de *L'épopée de la science arabe*. Gallimard, 2005.355. Danielle Jacquart, in *Histoire de l'islam et des musulmans en France*. P. 303. Op. cit.356. Directeur de recherches au CNRS. Auteur notamment de *Œuvres philosophiques et scientifiques d'al-Kindî, vol. 1 : L'optique et la catoptrique*. Éditions Leyde / Brill, 1997.

Chapitre troisième **Les Trêves et les Alliances**

357. Né à Rey (Iran) en 766 et mort à Tus (Khorasan) en 809. Calife à partir de 786 jusqu'à sa mort. Ses victoires contre les Byzantins et ses nombreux pèlerinages le rendirent populaire dans l'Empire. Sa cour était la plus fastueuse de l'époque. Il est un des personnages des *Mille et une nuits*, le célèbre recueil arabe de contes populaires rédigé vers le XI^e s. Pour les docteurs sunnites, il y a eu peu de véritables Khalifes bien-guidés (l'Émir Abd El-Kader en cite huit en tout et pout tout : les cinq premiers en comptant Hassan Ibn 'Alî, puis deux omeyyades et un seul abbasside. Cf. *Le Livre des Haltes*. Mawqif 285. Traduction par A. Penot, p. 122. Éditions Dervy, 2008). Harun ar-Rashîd n'en fait pas partie. Mais son règne fut marqué par la puissance de l'Empire abbasside et la floraison des arts, des lettres et des sciences.358. Cité par Jean Flori et Philippe Sénac, *Histoire de l'islam et des musulmans en France*, pp. 61-62. Albin Michel, 2006.359. Ibid. pp. 63-64.360. Fondé par Othon I^{er} (mort en 973), roi de Germanie.361. Othon II, fils du précédent, tenta de reprendre la Calabre aux Sarrasins, mais fut battu par eux en 982.362. J. Flori et P. Sénac. Ibidem. Op. cit.363. *La crise du monde moderne*. p. 24-25. Op. cit.364. Professeur au Collège de France. Il a édité et présenté *Le Paradis des Infidèles* de Mehmed Efendi (texte d'un ambassadeur ottoman sous la Régence). Éditions Maspéro, 1981.365. *Histoire de l'islam et des musulmans en France*, p. 318. Op. cit.366. Ouvrage collectif, *L'Islam et la France*. P. 77. Chronique Éditions, 2012.367. Albion en raison de la blancheur de ses falaises côtières. Du latin albus, « blanc ».368. *Histoire de l'islam et des musulmans en France*. P. 324. Op. cit.369. Ib. pp. 324-325.370. Ib. pp. 326-327.371. - Ib. p. 338.372. Ib. p. 352.373. Enseignant à l'université Paul-Valéry de Montpellier. Auteur notamment de l'ouvrage *Le Turc imaginaire*. Éd. École française, 2006.374. *Histoire de l'islam et des musulmans en France*. Op. cit. p. 408.375. Ibid. pp. 417-418.376. Ib. p. 418.377. Ib. p. 424.378. *Histoire de l'islam et des musulmans en France*, op. cit. p. 448. Dominique Carnoy-Torabi est l'auteure de *Représentations de l'Islam dans la France du XVII^e siècle*. Éd. L'Harmattan, 1998. Elle est également la rédactrice en chef de la revue d'iranologie *Luqman*.379. Ibid. p. 436.380. Ib. p. 452.381. Ib. p. 453.382. Ib. p. 456.383. Ib. p. 456-457.384. Ib. p. 475.385. Ib. p. 464.386. Ib. p. 467.387. Djavâd Hadidi, *Voltaire et l'Islam*.

p. 156. Éd. P.O.F. 1974. Réédition Albouraq, 2012.388. Dominique Carney-Torabi, op. cit. p. 472.389. Ib. p. 474.390. Directrice de recherche au CNRS. Auteure de plusieurs publications sur le monde musulman médiéval et les mathématiciens arabes.391. *Histoire de l'islam et des musulmans en France*, op. cit. p.477.392. Montucla, *Histoire des mathématiques*, Paris an VII, vol. I, p. 351-421. Cité par H. Bellosta, Op. cit. p. 477.393. Ce drapeau évoque la reconquête contre les Maures. Le mot *matamore* signifie littéralement « tueur de maure ». Il a pris ensuite le sens de faux brave, de velléitaire.394. Cf. Coran 18,83 à 100.395. Jean-François Revel écrit : « Le mot qui désigne la sagesse, *sophia*, commence par désigner la science seule. Au début du IV^e siècle, Platon définira encore la *sophia*, que le philosophe doit « aimer » (*philo-sophia*), comme « ce que l'on appelle enquête (*historia*) sur la nature. » P. 28. *Histoire de la philosophie occidentale. Penseurs grecs et latins*. Éditions Stock, 1968. Ceci dit, Revel est un marxiste-léniniste féroce anti-platonicien.396. En effet, c'est – comme l'indique le Coran - en Orient, entre les deux « barrages » (*as-saddaïni*, Coran 18,93), probablement dans les montagnes du Caucase ou dans les monts du Pamir ou de l'Altaï (contreforts occidentaux de l'Himalaya), qu'Alexandre a bâti son Mur de Métal (de fer et d'airain), afin de protéger l'ensemble de la civilisation d'alors (grecque, égyptienne, palestinienne, syrienne, mésopotamienne, perse et indienne) contre Gog et Magog, symbolisant la barbarie dévastatrice venue du nord de l'Asie. Outre son aspect factuel, ce Mur symbolise peut-être aussi l'ensemble des villes fortifiées (toutes appelées Alexandrie) ainsi que leurs garnisons armées contre les hordes nomades asiatiques, du Caucase à l'Himalaya. Quant à Gog et Magog, ils sont cités dans la Bible par Ezéchiel (ch. 38, et 39). Ezéchiel est mort vers –570 av. J.-C., à une époque de grandes invasions sur le Moyen-Orient, notamment celle d'un roi asiatique appelé Gog, du pays de Magog (or, Magog est un fils de Japhet selon la Genèse 10,2, c'est-à-dire un asiatique), « prince de Mèchec et de Toubal », c'est-à-dire, selon Émile Osty, du Caucase, passage obligé des grandes invasions nordiques (Cf. É. Osty, *La Bible*, Ézéchiel, 38,2. p. 1874, note 2. Éditions du Seuil, 1973). Gog (ou Agag) est cité également au livre des Nombres 24,7. Magog (fils de Japhet, père des Asiatiques) est également cité dans le 1^{er} Livre des Chroniques 1,5. Et dans le Nouveau Testament, en Apocalypse 20,7-8, sont également cités Gog et Magog. La Bible désigne donc Gog et Magog comme des entités asiatiques destructrices, surgies « des profondeurs du Septentrion » (Ézéchiel 38,6 et 39,2), c'est-à-dire du nord de l'Eurasie : la Mongolie et la Sibérie, chaque peuple asiatique poussant ou entraînant d'autres vers le sud et l'ouest jusqu'aux limites ultimes de la « crue » dévastatrice. Et Dieu est le pluriel Savant.397. Divinisé sous le nom de Thot, Thoth ou Theuth en Égypte ancienne. Platon en parle dans ses œuvres comme de l'inventeur de l'écriture. Platon, comme son maître Socrate, était moniste (l'Être suprême ou l'Intelligence était pour lui le Principe absolu). Socrate fut condamné à mort car il ne sacrifiait pas aux idoles grecques. Platon et Aristote, qui furent ses successeurs intellectuels, seront donc prudents en matière religieuse, tout en attestant du même Principe.398. *Antiquités juives*, livre XI, 326-339. Traduction d'Étienne Nodet. Éditions du Cerf, 1992-2010.399. En fait, il s'est probablement arrêté en Cyrénaïque, au pied des monts du Djebel Akhdar, où il a vu le soleil disparaître derrière l'horizon « dans une source bouillonnante » (un torrent dévalant la montagne ? Cf. Coran 18,86). Il interpréta certainement cette vision grandiose, que Dieu lui offrit, comme un signe le conviant à partir vers l'Orient (où d'autres tâches l'attendaient pour la protection du monde civilisé d'alors : la Perse et l'Inde).400. Tome IV. P. 133. Édition Leiden E. J. Brill / G.-P. Maisonneuve & Larose, 1978.401. Le seul aspect positif dans ce film, est que le héros reconnaît l'antériorité et la supériorité de la civilisation perse sur celle des Grecs (et *a fortiori* sur celle des Macédoniens), ce qui est exact pour cette époque (IV^e s. av. J.-C.). Effectivement, les Grecs (et leurs philosophes, dont la plupart étaient Ioniens, c'est-à-dire natifs de l'actuelle Turquie) étaient des héritiers des grandes civilisations voisines : l'Égypte et la Mésopotamie.402. Cf. *Atlas*

Historique. Éditions Quarante-Quatrième Parallèle, 1998. Cf. Carte p. 38 indiquant les « villes détruites ou saccagées lors des campagnes de Genghis Khan et de ses fils. »⁴⁰³. Cf. Paul Goukowsky, « Alexandre le Grand et la conquête de l'Orient », in *Le monde grec et l'Orient*, pp. 247-333, P.U.F. 1985.⁴⁰⁴. *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*. p. 283. Bordas, 1991.⁴⁰⁵. Cité dans le recueil : *Les Signes de la Fin des Temps*. Hadith n° 14. Traduction a. Penot. Éditions Alif.⁴⁰⁶. *Lettre aux Français*, p. 163. Il s'agit des connaissances intellectuelles classiques, relevant principalement de la *Physique* et de la *Métaphysique* d'Aristote, le maître d'Alexandre, ainsi que de ses autres ouvrages : la *Politique*, la *Poétique*, la *Rhétorique*, l'*Éthique*, la *Constitution d'Athènes*, l'*Histoire des animaux*, etc. Pour la chaîne initiatique qui relie Alexandre à Luqmân : cf. pp. 161-162. Quant à l'identité entre Idrîss et Hermès Trismégiste, l'Émir écrit : « La langue syriaque s'était conservée pure depuis Adam jusqu'à Idrîs, surnommé l'Hermès des Hermès, le « Trois Fois Privilegié », parce qu'il était en même temps prophète, roi et philosophe. » (P. 137. Op. cit.)⁴⁰⁷. Selon les auteurs, le Bas Moyen Âge et la Renaissance se chevauchent durant un siècle de la fin du XIV^e à la fin du XV^e s. Il est vrai que les changements ne furent pas uniformes d'un pays à l'autre : la Renaissance italienne précéda de peu la française, puis vint l'allemande, etc. C'est au XVI^e et XVII^e siècles qu'elle devint vraiment européenne et prépara le siècle dit des Lumières (XVIII^e). En Espagne, s'il y eut « Renaissance », elle fut antérieure, grâce à l'influence arabo-musulmane (surtout du IX^e au XV^e) mais ensuite, les territoires dominés par la Reconquista catholique ne connurent que régression. C'est en Espagne que fut instituée la première Inquisition et c'est là qu'elle dura le plus longtemps, faisant de cette terre martyre autrefois prospère et brillante la plus triste et la plus désolée d'Europe. On peut même dire qu'elle n'est sortie du fanatisme (en l'occurrence l'intégrisme ultra-catholique) qu'avec l'actuel roi Juan Carlos.⁴⁰⁸. C'est-à-dire les nouveaux conscrits, la « bleusaille » comme les appelaient leurs aînés.⁴⁰⁹. Coran 4,135 : **« Ô vous qui avez la foi, efforcez-vous de rendre la justice en témoignant devant Dieu, fût-ce à votre détriment, à celui de vos père et mère ou de vos proches. Pauvre ou riche, c'est Dieu qui a le coupable en charge ; ne vous abandonnez pas à vos passions de crainte de vous écarter de la vérité (ou encore : que le fait de suivre vos penchants ne vous empêche pas d'être équitables) et si vous déformez la vérité ou que vous vous en détourniez, [sachez] que Dieu est parfaitement Informé de ce que vous faites. »**⁴¹⁰. « On dirait le Christ » ont dit en cœur beaucoup de militaires français. C'était du moins l'image qu'ils s'en faisaient à travers leurs icônes habituelles, qui donnaient un visage sémitique à Jésus (ce qui est la moindre des choses, contrairement aux germaniques et anglo-saxons qui représentent parfois Jésus sous les traits d'un homme blond aux yeux bleus). Du moins, l'image de l'Émir rappelait aux Français le caractère sémitique oriental de leur tradition chrétienne.⁴¹¹. Partisans des idées de Claude de Saint-Simon (1760-1825), philosophe français. Sa doctrine est chrétienne, mais aussi socialiste, humaniste et progressiste. Ses disciples Bazard et Enfantin constituèrent une « église » qui fut dissoute par le pouvoir en 1832, mais dont les sympathisants furent actifs jusque sous le Second Empire (comme Ismaïl Urbain, qui se convertira à l'Islâm). Le saint-simonisme a influencé aussi les positivistes comme Auguste Comte et Christian Cherfils (ce dernier deviendra également Musulman).⁴¹². Rééditée chez Phébus (Libella), 2007. Traduction de René R. Khawam.⁴¹³. Cité par J.P. Omotunde, *Les racines africaines de la civilisation européenne*, p. 86-87. Éditions Menaibuc, 2002.⁴¹⁴. Ibid. op. cit. cf. note précédente.⁴¹⁵. Christian Cherfils écrit à ce propos : « L'apothéose de César et d'Auguste fut suivie de celle des plus abominables tyrans ; cet abus de polythéisme rallia à l'idée d'un seul Dieu créateur et maître de l'univers. Socrate avait déjà proclamé cette grande vérité. » (Op. cit. p. 198)⁴¹⁶. *Lettre aux Français*, pp. 161 à 163. Phébus Libretto. Libella, Paris, 2007.⁴¹⁷. Cf. Coran 31,12-13 et 18, 83 à 98.⁴¹⁸. La philosophie fut également rejetée par certains docteurs musulmans anti-moutazilites qui craignaient qu'elle ne prenne trop de place dans la théologie musulmane. Certes, les

moutazilites et d'autres (comme Ibn Rushd, Ibn Sina) avaient péché par excès dans cette voie, mais l'excès inverse était tout aussi préjudiciable, c'est pourquoi un savant comme le grand Imam al-Ghazâlî produisit une théologie (*kalâm*) équilibrée, ne conservant que l'utile et rejetant l'inutile de la philosophie. Sa doctrine fut étudiée en Europe chrétienne dès le Moyen Âge classique, dans les cours de philosophie.⁴¹⁹ Le judaïsme et le christianisme entrèrent en même temps en Europe. Les premiers Chrétiens (nazaréens), comme Saint Pierre et Saint Paul (qui vinrent à Rome), étaient tous juifs. Ces deux religions palestiniennes essaimèrent en Europe à la suite de la dispersion (diaspora) des Juifs par les Romains. Les anciens habitants de Gaule appartenaient à la religion des Druides, mal connue, car éradiquée par Jules César longtemps avant la christianisation de l'empire romain.⁴²⁰ Thomas Müntzer (m. en 1525) fonda des communautés chrétiennes communistes qui affolèrent les princes allemands.⁴²¹ *Ex Oriente Lux*. Les Francs-maçons (de l'anglais *free-masons* : « maçons libres »), notamment en ont fait une de leurs devises. Cette vérité initiatique est confirmée par les travaux du Cheikh Abd el-Wahid Yahya René Guénon : l'Occident ne peut se revivifier spirituellement qu'en s'abreuvant de nouveau à sa source orientale (Cf. *Orient et Occident* ; *Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le Taoïsme* ; *La crise du monde moderne* ; *Le règne de la quantité et les signes des temps* ; *La métaphysique orientale, Etudes sur la Franc-maçonnerie et le compagnonnage*, etc., aux Éditions Gallimard ou aux Éditions Traditionnelles. Voir bibliographie).⁴²² Selon le Hadîth sahih rapporté par Mouslim, l'Antéchrist règnera « quarante jours » : « *un jour comme une année, un jour comme un mois, un jour comme une semaine, et le reste semblable à nos jours ordinaires.* » (Ce qui fait un total d'environ un an, deux mois et deux semaines). Cité par l'Imam Nawawî, *Les Jardins de la piété*. Hadîth n° 1808. p. 721, 2^{ème} édition bilingue. Alif, 2007.⁴²³ A. Bouyerdene, *Abd El-Kader, l'harmonie des contraires*, Seuil, 2008. Également Eric Geoffroy, *Initiation au soufisme*, Paris, Fayard, 2003.⁴²⁴ *Enseignement spirituel*, traduction de Roger Deladrière, p. 51. Éditions Sindbad, 1983.⁴²⁵ Traduction d'après Serigne Same M'Baye. Dar El-Kitab, 1984.⁴²⁶ Dans sa traduction, René R. Khawam utilise le mot « Moderne », mais ce mot est connoté idéologiquement et nous l'avons remplacé par « Contemporain ». De même pour l'utilisation du nom « Mahomet » qui est trop éloigné du vrai nom du Prophète Mohammed (litt. « Celui qui est Très Louangé »).⁴²⁷ *Lettre aux Français*, pp.143-144. Traduction de René R. Khawam. Phébus Libretto, 2007.⁴²⁸ Rapporté par serigne Cheikhouna M'Backé Abdoul-Wadoûd. Cité par Serigne Abdoul Aziz M'Backé dans son ouvrage *Khidma*, p. 300 (et note 17). Éditions Majalis, 2010.⁴²⁹ Cité par Nawawy : Riyad as-Sâlihîn, ch.19.⁴³⁰ Et également un isthme entre deux mondes, étant né en Mésopotamie (litt. « Terre entre les Eaux », le Tigre et l'Euphrate) qui délimite l'Orient (Perse, Inde...) et le Proche-Orient (Irak, Arabie, Syrie...).⁴³¹ Kalâbâdhî (m. en 385 H. / 995) : « Kitâb al-ta'rruf li-madhab al-tasawwuf », traduit sous le titre : *Traité de soufisme* par Roger Deladrière (c'est le plus ancien traité de soufisme avec le *Kitâb al-Luma'* de Sarrâj, m. en 378 H.) Sindbad. Actes Sud, 1996. Également Martin Lings : *Qu'est-ce que le soufisme ?* Seuil, 1977. Pour une présentation très résumée du Taçawwuf : notre ouvrage *Vie et Enseignement du Cheikh Ahmadou Bamba*, ch. II (p. 61 à 90). Sur les stations spirituelles dans la Voie de son père : Serigne Bachir Mbacké : *Les Bienfaits de l'Éternel ou la Biographie de Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké*. Traduction par Khadim Mbacké, chercheur à l'IFAN Ch. A. Diop, Dakar, 1995. Également, Cheikh al-'Alawî : *Sagesse divine, Traité de soufisme*. Éditions La Caravane, 2007.⁴³² Sakhâwî, *al-Maqâsid al-Hasana*. D'après Abû Hurayra.

Table of Contents

Droit D'auteur

Titre

Préface

Prologue

Chapitre premier: L'Islâm, religion pluraliste et pacifique

Une religion étrangèreL'Islâm pluralisteLe fatalisme en IslâmL'IntercessionUne religion pacifiqueLa miséricorde musulmaneSoumission (islâm) et paix (salâmPas de conversion contraintePas de cruauté en IslâmLe règlement de la guerreLe combat pour l'amélioration sociale

Chapitre deuxième: Confrontation et Rencontre

Francs et SarrasinsLa Septimanie musulmaneLe FraxinetLes sources archéologiquesLes Croisades et le TempleLa libération de Jérusalem« Saint-Louis » et l'échec final des CroisadesLa filiation islamo-templière des francs-maçonsL'Apport arabo-musulman au Moyen ÂgeLes prémices d'une réhabilitationL'évolution de l'image de l'Islâm

Chapitre troisième: Les Trêves et les Alliances

Charlemagne et Harun ar-RashidFrançois Ier et Soliman le MagnifiqueConvergence des traditions grecque et sémitiqueLes ravages de l'idolâtrie nationalisteLa promesse de revivification

Bibliographie

Table des matières

